

CORRESPONDANCE

ÉDITION ÉTABLIE,
PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE
PAR ANTOINETTE BLUM

ENTRE CHARLES ANDLER ET LUCIEN HERR

PRÉFACE DE CHRISTOPHE CHARLE

1891-1926

**Correspondance
entre
Charles ANDLER et Lucien HERR
1891-1926**

**Correspondance
entre
Charles ANDLER et Lucien HERR
1891-1926**

*Édition établie, présentée et annotée par
Antoinette BLUM*

Préface de CHRISTOPHE CHARLE

© Presses de l'École Normale Supérieure Paris, 1992
ISBN 978-2-7288-3940-7

À la mémoire de ma mère

REMERCIEMENTS

Sans M^{me} Jeanne Lucien-Herr la publication de la *Correspondance entre Charles Andler et Lucien Herr* n'aurait jamais vu le jour. C'est elle qui, la première, m'a suggéré de faire une édition de cette Correspondance qui lui tenait à cœur. En effet, j'ai eu le rare privilège de connaître personnellement M^{me} Herr grâce à sa petite-nièce, Claire-A. Forel qui me mit en rapport avec elle en 1975. Et ce fut le début d'une amitié. Un an avant sa mort, en 1980, elle me confia les lettres échangées entre son mari et Andler que j'ai remises récemment à la Fondation des sciences politiques. Elle serait si heureuse de voir ses vœux exaucés aujourd'hui ! Encore plus de savoir que c'est l'École normale qui se charge de cette publication. Herr réintègre ainsi à nouveau son « foyer ».

Après la disparition de Jeanne Herr, c'est sa famille qui a continué à m'aider : Marguerite Herr, petite-fille de Herr, les Forel de Genève et Louis Gardel de Paris m'ont fourni soit des renseignements, soit des documents. Du côté de Charles Andler, c'est avant tout à M^{me} Françoise Westphal, petite-fille d'Andler, à qui je dois tous mes remerciements. Elle m'a permis de consulter des correspondances et divers documents qu'elle détient chez elle et a pris sur elle-même de lire le manuscrit de mon édition. A part les familles respectives de Herr et Andler, une autre personne m'a livré de précieux souvenirs d'ordre personnel : le Professeur Jean Fourquet, normalien de la promotion de 1919 et élève d'Andler. Pendant les longues heures que nous avons passées ensemble, M. Fourquet n'a jamais tari dans son évocation du germaniste que fut Andler.

Lorsque j'ai commencé à réunir de la documentation en vue de cette édition, je me suis adressée à M. Petitmengin, le bibliothécaire de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm. Il m'a tout de suite ouvert les riches rayons de la bibliothèque dont le libre accès m'a été d'une aide inestimable. Il m'a mise également en rapport avec Pierre Albertini à qui j'ai eu maintes fois recours lorsque, en quête d'un obscur renseignement, je ne savais plus quelle source consulter. Combien de fois ne m'a-t-il pas fourni la réponse que je désespérais de trouver ! Christophe Charle, l'auteur de l'excellente préface à la Correspondance, m'a également orientée dans mes recherches. C'est lui qui m'a signalé l'existence d'archives privées sur les universitaires français que détient Victor Karady à la Maison des sciences de l'Homme. Sans ces archives, il m'aurait été très difficile de mener à bien cette édition. Je serai toujours reconnaissante à Victor Karady de m'avoir permis de passer plusieurs semaines dans son bureau à dépouiller les riches fichiers qu'il mettait à ma disposition. M. Charle a aussi fait une lecture très attentive de mon manuscrit. Ses nombreuses remarques m'ont été d'une très grande utilité. Qu'il en soit remercié. C'est d'ailleurs lui qui m'a suggéré de publier la Correspondance aux Presses de l'École normale supérieure. M^{me} Frédérique

Matonti, la responsable des Presses de l'École, a effectivement accueilli avec enthousiasme une telle correspondance. J'aimerais la remercier de l'attention soutenue qu'elle a portée à mon manuscrit. Ses suggestions m'ont toujours été très utiles. C'est M^{me} Pascale Lehec qui m'a fourni une aide précieuse quant à la mise en forme technique de cette édition.

À l'étranger, c'est le Professeur Hugo Dyserinck, directeur de l'Institut de littérature comparée à l'Université d'Aix-la-Chapelle, et un des lecteurs de mon manuscrit, à qui je dois de chaleureux remerciements. Sans lui, je n'aurais peut-être pas mené à bien mon projet de publication. Lors d'une de nos rencontres, voici déjà plusieurs années, je lui ai montré la Correspondance. Il en fut enthousiasmé et me pressa de la publier sans tarder. Depuis cette époque M. Dyserinck m'a fourni plus d'un renseignement sur les aspects de la Correspondance touchant à la germanistique. J'aimerais également remercier très vivement John Craig de l'Université de Chicago qui m'a indiqué les fonds ayant trait à l'Université de Strasbourg qui se trouvent aux Archives nationales. Par la même occasion il m'a transmis très généreusement des documents qu'il avait lui-même réunis pour son propre ouvrage sur l'Université de Strasbourg. Philippe Monnier, chef du Département des manuscrits à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève, et Christine Delangle, archiviste au Collège de France, m'ont aidée à déchiffrer certains passages des lettres manuscrites. Je leur en suis reconnaissante.

Les bourses généreuses de la Fondation pour la recherche de la City University of New York (PSC-CUNY Research Foundation) m'ont permis de faire deux longs séjours de recherches à Paris. « Last but not least », je tiens à remercier mon frère et ma belle-sœur pour leur aide en diverses occasions et, tout particulièrement, mon ami Julian Laderman pour sa grande patience ces dernières années et son soutien logistique et moral.

PRÉFACE

Deux intellectuels tels qu'en eux-mêmes

L'histoire des intellectuels en général et des universitaires en particulier suit la même évolution que l'histoire des autres groupes sociaux. Après la phase héroïque des témoignages et des essais de première main, après les tentatives iconoclastes d'analyse objectiviste, voici venu le temps où l'approche interne et l'approche externe s'enrichissent mutuellement par l'utilisation de nouvelles sources (en vérité très anciennes) non filtrées par la mémoire, comme les souvenirs et autobiographies écrites après coup, ni par la passion, comme les essais, tableaux, anthologies, nécrologies, hommages dont les professionnels de l'écrit sont amplement pourvus. Parmi ces sources, les correspondances sont les plus riches. Il y a bien longtemps que l'histoire littéraire, dans son culte jaloux de ses grands hommes, en a tiré le plus beau parti. Les universitaires, voués à la tâche ingrate de l'édition des lettres des écrivains ou des artistes, n'ont pas osé, avant une date récente, faire le même travail d'exhumation des papiers privés, souvent perdus ou détruits, des plus illustres de leurs prédécesseurs : la croyance au lien intime entre la vie et l'œuvre, principal legs du romantisme, est en effet beaucoup moins répandue pour les professeurs que pour les créateurs artistiques et littéraires.

Le travail d'Antoinette Blum est l'une des premières entreprises systématiques en ce sens. Il faut l'en remercier d'autant que sa formation américaine, couplée à sa parfaite connaissance de la culture française, lui donnent cette double capacité si rare de sympathie et de distance avec ses auteurs, indispensable pour une édition critique réussie.

Andler et Herr au-delà des mythes

Il pourrait sembler inutile de justifier le choix et l'intérêt d'éditer les lettres de ces deux germanistes, amis à l'École normale, membres de la génération qui a refondé l'Université en France, tenté de l'ouvrir sur le monde, redéfini les rapports des intellectuels et de la politique à travers l'affaire Dreyfus, traversé quelques crises majeures de la République et surtout beaucoup travaillé dans les domaines sociaux et intellectuels. La longue introduction d'Antoinette Blum devrait suffire à cette tâche pour les lecteurs moins au fait de cette histoire ancienne. Aussi me placerai-je sur un autre terrain pour mettre en valeur l'intérêt intrinsèque de ce couple d'amis exemplaires et exceptionnels. La fascination qu'exerce depuis quelques temps l'autre fin de siècle sur la nôtre qui approche ne tient pas seulement au jeu de miroirs commode des

dates qui se répondent ou des conjonctures cycliques qui se ressemblent. L'essor des travaux sur les intellectuels est beaucoup plus que, comme certains esprits chagrins le prétendent, le reflet du nombrilisme d'une corporation à la recherche d'une nouvelle identité. Le fait même que ces travaux essaient de rompre avec le narcissisme complice qu'impliquaient les modes habituels sur lesquels on traitait naguère des intellectuels (et encore aujourd'hui, la simplification médiatique aidant) témoigne d'une nouvelle ambition proprement politique oserai-je dire, si le mot n'était pas galvaudé. Par là, cet effort de restitution sociologique et historique retrouve la démarche de rupture avec le « vague humanisme » auquel Herr et Andler et les meilleurs de leur génération ont cherché à tordre le cou¹. En 1909, Andler rêve d'une sociologie de la littérature rompant avec les approximations des essayistes et écrit par exemple :

Je vais sournoisement glisser là-dedans quelques aperçus de sociologie. Ils vaudront ce qu'ils vaudront. Nous tolérons des livres tels que ceux de Lublinski, et même nous nous y intéressons. Mais n'avons-nous pas à dire quelque chose, du même ordre, mais qui est indépendant de ce que nous offrent ces journalistes ? Impressionisme, symbolisme, qu'est-ce que signifient ces langages-là, socialement ? En quoi sont-ils une expression nécessaire, mais provisoire ? En quoi sont-ils un indice de la synthèse sociale nouvelle qui se prépare, et qui doit s'annoncer en art, comme en science² ?

Comprendre, à travers l'investigation patiente, au plus près des documents de base, comment se développe l'innovation intellectuelle, quelles sont ses conditions sociales d'apparition, par quels réseaux elle parvient ou non à se diffuser, quels obstacles (institutionnels mais aussi le plus souvent humains) elle doit surmonter, c'est renouer avec l'entreprise de ces deux hommes qui ont contribué à introduire dans la culture française quelques-unes des grandes ruptures opérées par la culture philosophique allemande de leur temps à travers Hegel, Marx et Nietzsche entre autres. Il serait erroné pour autant de réduire leur rôle à celui d'« intermédiaires » culturels. Leur lecture, traduction ou diffusion de ces grandes références était créatrice, beaucoup plus que celles, parallèles ou concurrentes, des sectateurs ou des dévots de ces grands hommes. Ce qu'il y a à regretter pour la suite de l'histoire culturelle française c'est plutôt que leur alliance unique de l'érudition et de la distance critique à l'égard des auteurs allemands, ceux-là ou d'autres, n'ait pas plus fait école. La référence à l'étranger — on pourrait presque dire la révérence à l'égard de l'étranger — tend souvent en France à certaines perversions. Le retard avec lequel la culture française dominante accueille les percées conceptuelles ou méthodologiques venues d'ailleurs fait que l'ignorance est remplacée souvent par la dévotion aveugle, quand un groupe, pour sa stratégie purement française, s'en est emparé et conquiert une audience nationale grâce au culte de la nouvelle idole. Il est sans doute inutile de donner des exemples que tout le monde a encore en mémoire, la querelle franco-française à retardement sur Heidegger et le nazisme en étant le dernier avatar.

L'encyclopédisme et la double culture de Charles Andler et Lucien Herr, toute leur correspondance et leur œuvre en sont la preuve, les ont préservés de ces errements. La relecture de leurs lettres pourrait avoir cette fonction d'hygiène intellectuelle.

1. Cf. lettre 45 de Lucien Herr de 1912 : l'expression est employée à propos de l'esprit qui règne à l'agrégation d'anglais.

2. Lettre 20 d'Andler à Herr de 1909.

tuelle : elle éviterait aux intellectuels français ce balancement dommageable entre l'ignorance xénophobe et le sectarisme « xénolâtre ».

Passeurs de frontières culturelles, Andler et Herr ont également été des passeurs de frontières sociales et politiques. L'histoire pieuse voit en eux les premiers socialistes universitaires, des dreyfusards fondateurs, des hommes d'influence sur quelques grandes figures politiques ou universitaires (Jaurès, Blum bien sûr) mais probablement aussi — les lettres ici en témoignent — Lavisse et la foule anonyme de ceux qui lisaient leurs articles dans *l'Humanité* ou d'autres feuilles socialistes, assistaient aux conférences de vulgarisation qu'ils se sont astreints à donner dans divers cadres (Universités populaires, École socialiste, École des hautes études sociales, etc.). Il s'agissait là, l'aplatissement du souvenir historique est trompeur, de transgressions au regard de l'*habitus* universitaire conformiste. Un passage de la biographie de Herr par Andler — le plus beau et le seul vrai livre de Herr pourrait-on dire — nous le rappelle :

Nous nous promettons de donner à la République tout le dévouement professionnel dont nous étions capables. Nous eûmes l'ambition de devenir indispensables scientifiquement, indispensables au poste où l'on nous appellerait. Mais, en dehors du service, nous pensions que nous avions le droit de professer telle opinion politique et sociale qui nous paraissait vraie, quand même elle n'était pas celle de M. Constant ou de M. Méline³.

Un autre regard

À travers cet exemple apparaît aussi ce qui fait l'intérêt de la source « correspondance » : spontanéité, absence de distance temporelle entre le vécu et la relation, levée des censures sociales les plus fortes qui caractérisent presque toutes les autres sources sur les universitaires, y compris les archives officielles. Les lettres à des intimes sont les seuls espaces de liberté que les professeurs s'accordent pour énoncer sans détour leurs véritables sentiments sur leurs contemporains. On verra ainsi apparaître au fil des lettres les tensions sourdes entre les membres du jury d'agrégation d'allemand⁴, les relations peu amènes qu'entretiennent certains germanistes de la Sorbonne, les jugements sans indulgence qu'Andler porte sur certains de ses élèves. Cette franchise, seulement possible à cette époque dans ce milieu, avec un ami de chaque jour nous rafraîchit par rapport aux flots de littérature convenue où chaque professeur ruisselle de qualités sous la plume emphatique de son fidèle disciple ou cher camarade. Cette sincérité, précieuse pour l'historien qui veut ôter les masques, est cependant à cent lieues de cet autre travers du discours corporatif auquel sont tout autant enclins les universitaires sur eux-mêmes dans leurs périodes d'humeur noire : celui du dénigrement ou du regret du bon vieux temps. Ce dont se plaignent Herr et Andler, c'est moins de la dégradation du système que du manque de conviction de leurs collègues dans l'exercice de leurs fonctions sous l'effet corrupteur du vieillissement, du repli sur soi ou de la tentation essayiste et journalistique. Par leur double

3. C. Andler, *Vie de Lucien Herr*, Paris, Rieder, 1932, pp. 92-93.

4. Cf. lettres 11 d'Andler du 22 août 1906 et 44 du 2 septembre 1912.

culture allemande et française, ils sont mieux à même de juger — si critique que soit leur regard sur les universitaires allemands⁵ — combien la réforme universitaire française reste éloignée de l'idéal humboldtien dont elle était censée rapprocher l'enseignement supérieur national, sous le double effet de l'inertie administrative et des habitudes acquises du système scolaire. Au lendemain de la guerre de 1914, les deux amis se prennent à espérer que la victoire permettra de renouer avec l'élan réformateur de l'après-défaite de 1870. Leur participation aux travaux de réflexion sur la réintégration de l'Alsace dans l'espace français et leur intérêt porté au choix du recteur de la nouvelle université de Strasbourg témoignent de ces nouveaux espoirs, vite déçus, on le sait, bien que la faculté des lettres de Strasbourg ait été le « berceau des *Annales* »⁶.

Les lettres échangées, sans en faire l'analyse, nous en révèlent la cause profonde, maintes fois dénoncée mais jamais supprimée : la perversion de l'enseignement supérieur par la préparation des concours de recrutement du secondaire, l'accessoire pris pour l'essentiel. L'extrême fatigue dont se plaint Andler de façon récurrente au début de chaque période de vacances dans ses lettres, son souci de maintenir des exigences d'érudition dans la formation des futurs germanistes, la masse de temps excessive qu'absorbe la préparation chaque année de ses cours au détriment de ses travaux de recherche, toutes ces notations éparses, mieux qu'un long discours, signalent cette gangrène secrète qui stérilise les meilleurs esprits dans le « haut » enseignement comme on disait alors.

Le même désenchantement se retrouve sur le plan de leurs réflexions politiques. Nous n'avons pas malheureusement de lettres pour la période triomphante de cette génération, celle des années de l'affaire Dreyfus. Nous pouvons lire en revanche celles des années mornes du post-dreyfusisme, celles où s'expriment les tensions internes au nouveau parti socialiste réunifié et les craintes face à l'évolution de la social-démocratie allemande. A travers le dialogue douloureux entre Herr et Andler sur le thème : comment être sincère et véridique en politique sans faire le jeu des adversaires de son propre camp, comment rester un intellectuel sans cesser d'être un militant, s'expriment pour la première, mais pas la dernière fois, les contradictions nées du nouveau rapport au monde social et politique qu'implique la figure de l'« intellectuel ». Premiers universitaires membres d'un parti, celui des allemanistes,

5. Cf. le récit plein d'humour des festivités pour le centenaire de l'Université de Breslau (lettre 37 du 11 août 1911).

6. « La grosse affaire, à l'heure qu'il est, est de donner aux jeunes l'exemple et le spectacle du métier fait avec conscience, et c'est là qu'il faudrait pouvoir exiger du personnel enseignant, Sorbonne et le reste ; si j'étais le maître, je serais impitoyable là-dessus. » (L. Herr, lettre 75 du 17 septembre 1920) et plus loin : « En principe, je crois que notre devoir est de tenir bon jusqu'au jour où une génération nouvelle prendra les choses en main, et saura faire ce que nous n'avons pu faire. Mais cela peut être long » (lettre 76 du 20 octobre 1920). On peut rapprocher ce passage de la lettre en écho qu'écrit Marc Bloch à Lucien Febvre, dix-neuf ans plus tard : « Nous avons laissé faire en 1919/1920 et après, de trop grosses bêtises, sans protester ou si peu. Nous nous sommes abandonnés à de tristes bergers. Nous avons vendu notre âme contre notre repos, notre travail intellectuel, notre laisser-aller d'hommes pressés de vivre vraiment après quatre années d'horreur. Nous avons eu tort. » (lettre du 8 octobre 1939, Correspondance Febvre/Bloch déposée aux Archives nationales, citée par Peter Schötzler dans sa présentation de *Lucie Varga, Les autorités invisibles*, Paris, Cerf, 1991, p. 16, note 8). Cf. aussi C. O. Carbonell et G. Livet (éd.), *Au berceau des Annales*, Toulouse, Presses de l'IEP, 1983.

qui se voulait ouvrier, Herr et Andler ont été déchirés de bout en bout par cette tension. Beaucoup, et non des moindres, l'ont résolu ou la résoudront par de multiples formations de compromis, pour parler comme les psychanalystes : double jeu, pratique des deux parts dans la vie, alternance de militantisme et de passivité, for intérieur et « for extérieur »⁷, reniement, mauvaise conscience. Engagés mais non aveugles, diffuseurs du socialisme mais non dévots du marxisme, socialistes mais aussi républicains « fondamentalistes » et patriotes alsaciens, Herr et Andler, c'est ce qui fait leur exemplarité, n'ont jamais cherché dans les faux-fuyants de ce type le remède à leurs doutes ou la fausse réponse à leurs questions nées d'un présent rebelle à l'idée. Cette sincérité fondamentale explique sans doute les défaillances de leurs propres itinéraires intellectuels dont ils sont les plus féroces analystes, lors de leurs examens de conscience des périodes de vacances. Herr se reproche lui-même, ou se fait reprocher par Andler, ces qualités qui furent en même temps sa perte pour accomplir une œuvre durable : sa passion militante, son attention passionnée aux autres, le dévouement pour remplir les tâches ingrates de la vie intellectuelle sans laquelle celle-ci n'est malheureusement pas possible, son incapacité surtout à creuser un sillon jusqu'au bout à cause d'un idéal d'encyclopédisme de plus en plus incompatible avec la fragmentation et la spécialisation du savoir :

J'ai fait diverses spécialités, mais je n'ai jamais été spécialiste, et je me suis toujours tenu pour satisfait lorsque j'ai eu compris (ou cru comprendre) l'ensemble ou le détail qui m'avait arrêté ou séduit, et j'ai toujours négligé ensuite le matériel et l'appareil qui avaient permis d'aller jusqu'au point auquel je désirais atteindre.

Et, plus haut :

C'est ce qui me désole le plus dans ma vie manquée. Je sais bien les services que j'ai rendus, et je n'ai pas besoin d'être consolé, mais je sais aussi tout ce que j'ai, vraiment, appris, su et compris — au moins à ma manière — de choses, et combien il est absurde que la collectivité ne puisse pas profiter de ces longues années de travail, et que d'autres soient obligés de les refaire⁸.

Nouveau Socrate, il a accouché quelques grands esprits de son temps, relu et réécrit plusieurs œuvres collectives ou individuelles importantes de son époque, notamment *l'Histoire de la France contemporaine*, dirigée de plus en plus nominalement par Lavisson⁹ à la fin de sa vie. Il a été aussi, les lettres nous l'apprennent, le lec-

7. Expression d'Ernest Labrousse dans « Entretiens avec Ernest Labrousse », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 32/33, avril/juin 1980, pp. 111-125 (présentation et annotation de Christophe Charle), p. 121.

8. Lettre 10 de Lucien Herr du 25 septembre 1905.

9. Cf. la lettre 81 de Lucien Herr (janvier 1923) : « Mes attributions et mes droits, et par conséquent mes responsabilités, qui étaient indéfinis et théoriquement nuls au début, sont allés croissants par la force des choses, mais sans être jamais fondés sur autre chose que la confiance que les auteurs me montraient, et ils n'en ont donc jamais tenu compte que dans la mesure où ils le jugeaient bon. » Ce qu'Andler a commenté de la façon suivante pour rendre hommage à son ami une fois de plus resté dans l'ombre par suite de son désintérêt : « Enfin, il ne sera pas interdit de nommer Lucien Herr, bibliothécaire à l'École normale, qui fut dix ans, à la *Revue de Paris*, le bras droit d'Ernest Lavisson. Durant la longue préparation de *l'Histoire contemporaine*, il a mis à la disposition de tous les collaborateurs, son immense érudition bibliographique et le contrôle incessant de sa réflexion critique. Il a fait beaucoup plus que relire et corriger toutes les épreuves

teur et le correcteur de la première heure du *Nietzsche* d'Andler au point que celui-ci songe à mettre leur deux noms sur la couverture. Andler ne s'adresse pas les mêmes reproches : plus introverti, empêché par l'injustice des concours de réaliser sa vocation première de philosophe, il fait mieux au bout du compte puisqu'il donne par fragments les clés pour comprendre les massifs fondamentaux de la pensée allemande du XIX^e siècle. Mais le prix à payer est lourd : renoncement à la véritable vie sociale et militante, abandon à d'autres, moins éminents, des positions de pouvoir universitaire, lutte de tous les instants pour préserver le temps du travail, ce qui provoque sans doute en partie les tensions familiales sur lesquelles il ne se livre qu'avec la plus extrême pudeur même à son ami, alertes fréquentes de sa santé, déjà minée par une tuberculose rampante.

Lucien Febvre comparait l'historien à l'ogre de la fable en quête de chair humaine. Tous les domaines de l'histoire ont suivi ce programme : derrière les institutions, les structures, les chiffres, les courbes, on a voulu retrouver les hommes et les femmes dans leur complexité, le concret de leur existence, de leurs souvenirs et de leurs désirs. L'historien, l'universitaire, l'intellectuel gardaient, jusqu'à une date récente, un privilège d'exterritorialité face à cette entreprise. Nous sommes en train d'assister à la fin de cette anomalie, non pas pour rabaisser, amoindrir, dénigrer ces hommes engagés dans cette entreprise étrange et fragile qui consiste précisément à essayer de penser le réel au lieu d'agir ou, au mieux, de le penser pour agir. Comprendre tout ce qui pèse sur l'activité intellectuelle, l'entrave, ou en détourne au jour le jour, c'est au contraire mieux mesurer l'ampleur de l'œuvre aboutie, déterminer le pourquoi des impasses ou des rebroussements, rendre compte aussi des méconnaisances ou fausses lectures des contemporains. C'est aussi prendre une leçon de courage et de persévérance car les universitaires, à la différence des autres intellectuels, n'ont pas la même possibilité d'illusion sur l'éternité de leurs œuvres. L'écrivain, le poète, l'artiste, leurs écrits intimes le révèlent souvent, résistent à la dépression inhérente et subséquente à toute création par la confiance puisée dans ce qu'ils appellent leur « génie ». Les savants ne peuvent se laisser tromper par cette illusion consolante, le courage d'écrire et de travailler ne peut venir que du plaisir du dialogue possible avec d'autres esprits qui partagent leurs affres mais aussi la joie de leurs découvertes, dialogue au présent comme pour la correspondance entre Lucien Herr et Charles Andler, dialogue rétrospectif quand, comme ici, une chercheuse passionnée et patiente nous permet d'entrer dans leur cercle intime.

(suite de la note 9 page 7)

ou réparer de menues erreurs. Il a été l'officier de liaison qui a tout coordonné. (...) La limpidité parfaite de l'ensemble est due pour une grande part à l'action invisible de ce conseiller sévère et amical » (*Revue de Paris*, janvier-février 1923, p. 306, cité par A. Blum, ici même à la note 2 de la lettre).

INTRODUCTION

Andler et Herr : l'amitié de deux intellectuels alsaciens

La Correspondance¹ entre Charles Andler (1866-1933) et Lucien Herr (1864-1926) qui débute en 1891 pour ne s'achever qu'à la mort de Herr en 1926 témoigne d'une amitié exemplaire fondée sur de profondes affinités intellectuelles, politiques et spirituelles. Ainsi que l'exprimait Herr dans une lettre à Andler : « Nous sommes, par la culture, par l'orientation générale de cette culture, par les principes généraux de la recherche, par les exigences de méthode, par les buts et les règles de l'action et de la pratique, aussi proches que deux hommes peuvent l'être [...] »². Ou encore le germaniste Robert Minder — le véritable successeur d'Andler au Collège de France³ : « Qui dit Charles Andler, dit Lucien Herr, son compatriote du Haut-Rhin, un des moines-guerriers de la République »⁴.

Cette Correspondance est malheureusement incomplète : quatre-vingt-seize lettres de Herr contre trente-quatre d'Andler ont été réunies jusqu'à ce jour⁵. Certaines périodes décisives dans la vie de chacun n'ont curieusement laissé aucune trace épistolaire : aucune lettre n'ayant trait à l'affaire Dreyfus dans laquelle on connaît l'engagement de Herr. Aucune lettre du printemps 1908 lorsqu'Andler fut en butte aux attaques violentes de l'Action française pour avoir accompagné des étudiants lors d'un voyage d'études en Allemagne. Et pourtant cette correspondance représente une riche source de renseignements sur ces deux figures d'intellectuels et de socialistes français du tournant de ce siècle.

-
1. A l'exception de quelques lettres ou fragments qui ont déjà été publiés par Andler, Tonnelat et Lindenberg et Meyer (voir note 5), cette Correspondance est inédite.
 2. Cette lettre n'est pas datée et aucune référence extérieure ne nous permet de la faire (lettre 26 de la *Correspondance*).
 3. C'est ainsi que Jean Fourquet, ancien élève d'Andler et futur professeur de philologie germanique à l'Université de Strasbourg et à la Sorbonne m'a décrit l'orientation de Minder.
 4. Leçon inaugurale du 24 janvier 1958, Chaire de langues et littératures d'origine germanique, *Collège de France. Leçons inaugurales 21-30 (1955-1959)*, p. 10.
 5. A l'exception des trois lettres de Herr publiées par Andler dans *La vie de Lucien Herr* et d'une lettre d'Andler qui se trouve dans les Papiers Albert Houtin à la Bibliothèque nationale, la Correspondance entre Andler et Herr se trouve dans le Fonds Lucien Herr à la Fondation nationale des sciences politiques (Paris).

Les liens qui unissent Andler et Herr sont en effet multiples. Tous les deux alsaciens : la famille de Herr quitte l'Alsace en 1872, celle d'Andler en 1879, ce qui lui permet de faire jusqu'à l'âge de treize ans ses études en allemand. Tous les deux normaliens : Herr, de la promotion de 1883, Andler de celle de 1884. Tous les deux philosophes de formation : Herr est reçu second à l'agrégation de philosophie, à deux reprises Andler tente ce même concours mais essuie à chaque fois un échec devant un jury qui l'accuse d'être « " intoxiqué de métaphysique d'outre-Rhin " »⁶. Il est, cependant, reçu premier à l'agrégation d'allemand en 1889, agrégation de langues peu prestigieuse alors et donc méprisée par les normaliens tandis que l'agrégation de philosophie et de lettres se partagent tous les titres de noblesse⁷. Un seul normalien avant Andler avait fait une agrégation d'allemand : Arthur Chuquet, prédecesseur d'Andler à la Chaire de langues et littératures d'origine germanique au Collège de France.

Selon l'usage de l'École normale d'envoyer ses meilleurs agrégés en Allemagne, Herr partit en 1886, et Andler en 1889. En Allemagne Herr avait caressé plusieurs projets : suivre à Leipzig les cours de Wilhelm Wundt et approfondir sa connaissance de Hegel sur lequel il projetait une grosse étude de trois volumes. Ce projet ne verra jamais le jour. Seul sera publié un article important dans la *Grande Encyclopédie* (1890)⁸. Andler, quant à lui, passe près d'un an et demi à Berlin. En Allemagne il mène son enquête sur le socialisme allemand en vue de sa thèse d'état sur « les origines philosophiques du socialisme allemand »⁹, qu'il présentera en 1897 sous le titre « Les origines du socialisme d'État en Allemagne ».

Le titre original de sa thèse montre bien, que quoiqu'Andler soit agrégé d'allemand son orientation est toujours philosophique et va le rester. Une orientation qui ne se démentira pas chez celui qui va devenir le premier nietzschéen de France avec sa grande étude en six volumes sur Nietzsche (1921-1930). Comme pour Herr, donc,

6. Cité dans Daniel Lindenberg et André Meyer, *Lucien Herr, le socialisme et son destin* (Paris, Calmann-Lévy, 1977), p. 34. Voir également sur Herr la biographie émouvante d'Andler, *La vie de Lucien Herr* (1932 ; Paris, Maspéro, 1977). Sur Andler, la biographie d'Ernest Tonnelat est riche de renseignements, *Charles Andler. Sa vie et son œuvre*, Publications de la Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg 77 (Paris, Société d'édition, Les Belles Lettres, 1937). Voir également sur Andler, un article de Lindenberg, « Un maître des études germaniques malgré lui : Charles Andler », *Préfaces* 13 (mai-juin 1989), pp. 89-92.

7. Sur le développement des disciplines universitaires en France et de l'Université française, voir Antoine Prost, *L'enseignement en France 1800-1967* (Paris, Armand Colin, 1968) et les articles de Victor Karady : « Forces of Innovation and Inertia in the Late 19th Century French University System (with special reference to the academic institutionalisation of the social sciences) », *Westminster Studies in Education* 2 (1979), pp. 75-97 ; « Teachers and Academics in Nineteenth Century France. A Socio-Historical Overview », *Bildungslingertum. Bildungssystem und Professionalisierung in internationalem Vergleichen* (Stuttgart, Hrsg. Werner Conze, Ernst Kleff Verlag, 1984), pp. 458-494.

8. Quelques fragments de son travail sur Hegel ont été réunis par Mario Roques dans les *Choix d'écrits* en deux volumes de Herr (Rieder, 1932). Nous trouvons dans le deuxième volume quelques pages d'une « préface » (pp. 141-146) et des aphorismes intitulés « Le progrès intellectuel et l'affranchissement » (1888-189...) (pp. 11-47) écrits, selon Andler, en vue de ce grand projet sur Hegel. L'article de Herr pour *La Grande Encyclopédie* y a également été reproduit (pp. 109-146).

9. Voir la lettre d'Andler à Ernest Lavisse, 2 août 1890, Bibliothèque nationale, Paris, Ms. N.a.fr. 25166, f. 21.

l'un de ses grands centres d'intérêt est la philosophie allemande. Comme pour Herr, encore, l'autre est le socialisme.

C'est en socialiste convaincu qu'Andler a fait son séjour d'études en Allemagne. Fin 1889, il adhère au Parti socialiste ouvrier révolutionnaire. Son adhésion au parti « possibiliste » de Jean Allemane¹⁰ suit de quelques mois celle de Herr. Ils sont attirés, l'un et l'autre, par la composante ouvrière de l'allemanisme, son intérêt pour toutes les formes d'organisation corporative et sa tradition anti-autoritaire. L'engagement politique récent d'Andler non seulement oriente ses recherches en Allemagne mais motive également son court séjour de 1891 en Angleterre (lettres 1 et 2). C'est au nom de leur fidélité à l'allemanisme — et à la « tradition prudhonienne libertaire et fédéraliste » — qu'en 1913 Andler justifie, en partie, son opposition à l'orientation politique prise par le Parti socialiste de Jaurès et engage Herr à se rappeler qu'il est lui-même à l'origine de son choix politique. Andler s'insurge ainsi contre l'autoritarisme du Parti qui prétend museler les voix dissidentes en son sein (lettre 57).

Quoiqu'après l'École normale Herr et Andler aient suivi des trajectoires différentes — Herr devient en 1888 le bibliothécaire prestigieux de l'École normale et en 1916 accepte une seconde charge, celle de directeur du Musée pédagogique tandis qu'Andler est nommé maître de conférences à l'École normale, puis professeur de langue et littérature germaniques à la Sorbonne et à partir de 1926, professeur de langues et littératures d'origine germanique au Collège de France — leur orientation intellectuelle reste très similaire. Le seul grand différend que nous leur connaissons, c'est celui provoqué en 1912-1913 par le conflit notoire d'Andler avec Jaurès et le Parti socialiste français autour de la social-démocratie allemande sur lequel nous reviendrons (lettres 51-53, 55-58, 63-65, 67).

La Correspondance montre bien que quoique Herr n'ait pas poursuivi de carrière universitaire, il suit de très près celle des autres, et en particulier ici celle d'Andler. Et non seulement il la suit, mais il y contribue en appuyant son camarade. En 1893, par exemple, il semblerait que ce soit Herr qui ait soutenu la candidature d'Andler comme maître de conférences à l'École normale. En tout cas, c'est Herr et non Andler — à l'époque à Nancy — que Georges Perrot, le directeur de l'École normale, informe le premier de l'issue heureuse de la candidature (lettre 3). En 1923, Andler est promu au rang de professeur de 1^e classe à la Faculté de lettres de Paris. C'est à nouveau Herr qui annonce l'heureuse nouvelle à Andler qui, souffrant, a dû interrompre son enseignement et se trouve alors à Grasse (lettre 84). Andler est persuadé qu'il doit cette promotion à Herr, son intercesseur de toujours, son « ange gardien » (lettre 86). C'est encore Herr qui en juin 1925, à la mort d'Arthur Chuquet, commence la campagne en faveur de la nomination d'Andler au Collège de France. Ses premières démarches auprès de Joseph Bédier et d'Antoine Meillet sont prises sans même en avertir Andler ; il est sûr d'avoir gain de cause (lettre 116). Neuf mois plus tard, en mars 1926, Andler est nommé. Personne n'a pu résister à la force de persuasion de Herr, Andler en est convaincu (lettre 128).

10. Jean Allemane (1843-1935), imprimeur et ex-Communard, partisan de la grève générale.

La campagne menée par Herr en faveur d'Andler nous rappelle bien évidemment une autre campagne, de nature totalement différente et sans aucun doute beaucoup plus difficile à orchestrer, celle qu'il avait organisée et dirigée près de trente ans plus tôt — à l'École normale — en faveur de Dreyfus¹¹. Là aussi, Herr avait su déployer son empire par la force de sa conviction. C'est ainsi que Léon Blum dans ses *Souvenirs sur l'Affaire* explique l'influence déterminante de Herr sur les autres : « La force de Herr, sa force incroyable et vraiment unique [...] tenait essentiellement à ceci : en lui, la conviction devenait évidente »¹².

Herr s'associe également étroitement aux recherches d'Andler, l'encourage et même par ses suggestions l'oriente dans certaines directions. Il suivit de près la rédaction de ses deux thèses. Nous reproduisons en appendice un exemple des commentaires que Herr pouvait faire sur le travail d'Andler (document 2). Il s'agit ici de sa seconde thèse, la thèse latine « Quid ad fabulas heroicas Germanorum Hiberni contulerint » (Ce que les Irlandais ont apporté aux fables héroïques des Germains). C'est Herr qui avait pris l'initiative de lire le manuscrit « inquiet, selon Andler, peut-être sur [sic] le caractère aventureux de [son] esprit [...] »¹³. Les vastes connaissances de Herr faisaient de lui un critique averti. D'après Andler, Herr comprend et parle le breton et a appris le gallois. Il l'a vu traduire le texte de Manibogion et le cycle de Perdur. Le rôle joué par Herr dans l'élaboration de la thèse d'Andler est exemplaire de celui qui fut le sien auprès d'autres qui, eux aussi, soumirent leurs travaux à son regard critique. Herr a ainsi lu le manuscrit des deux thèses d'Émile Mâle et suivi depuis leurs débuts la thèse de Bédier sur *Les Fabliaux* ou celle de droit de Louis Eisenmann, futur professeur d'histoire de langue et de civilisation slaves à la Sorbonne. Plus d'un lui dédia une œuvre en signe de reconnaissance, tel Andler sa thèse principale sur *Les origines du socialisme d'état en Allemagne* « pour démontrer que, dans [leur] esprit, il n'était plus de ceux de qui on attend des thèses ; qu'il était le maître à qui l'on en dédie »¹⁴.

Herr pousse également Andler à poursuivre certains projets de publication. En 1905, Andler lui écrit qu'il devrait mettre en forme des brouillons d'études sur divers aspects de la littérature allemande et en faire un Recueil d'*Études critiques de littérature allemande* (lettre 9). Tout en approuvant un tel projet, Herr le veut plus ambitieux. Il se lamente qu'Andler n'ait pas encore publié tous ses « grands cours » universitaires et le presse de le faire sans tarder (lettre 10), publication qui, malheureusement, ne verra jamais le jour.

11. Pour une étude du rôle de Herr pendant l'affaire Dreyfus, voir mes deux articles : « L'ascendant intellectuel et moral de Lucien Herr sur les dreyfusards », *Les écrivains et l'affaire Dreyfus*. Comp. Géraldi Leroy. Actes du colloque organisé par l'Université d'Orléans et le Centre Péguy. 29-31 octobre 1981. Collection Université d'Orléans. (Paris, Presses universitaires de France, 1983), pp. 159-166 ; « Portrait of an Intellectual : Lucien Herr and the Dreyfus Affair », *Nineteenth-Century French Studies* 18, nos. 1-2 (Fall-Winter 1989-1990), pp. 196-211.

12. *Souvenirs* (Paris : Gallimard, 1935), p. 29.

13. Andler, *La vie de Lucien Herr*, p. 111. Toutes nos références à cet ouvrage d'Andler renvoient à l'édition de 1977. L'édition de 1932 comprend un index de noms propres avec une brève notice biographique pour chaque nom.

14. Ibid.

C'est toujours en guide que Herr discute en 1905 l'élaboration du *Nietzsche* d'Andler (lettre 10) dont il est souvent question dans la Correspondance. En 1910, il semblerait qu'Andler ait achevé son premier volume, et c'est Herr qui le pousse à le remettre, sans plus attendre, à l'éditeur ; il ajoute que naturellement il s'associera de près à la lecture des épreuves de cet ouvrage (lettre 36).

Pour une raison que nous ignorons le volume ne sortit pas à cette époque. Seule parut en 1910 une brochure sur « La liberté de l'esprit selon Nietzsche »¹⁵. Que Herr ait collaboré en général et de très près à la grande œuvre en six volumes de son ami ne fait donc aucun doute, surtout après la lecture d'une lettre où Herr refuse d'être officiellement associé à cet ouvrage (lettre 26). Selon Mme Jeanne Lucien-Herr¹⁶, cette lettre serait une réponse à l'offre que fit Andler à Herr de cosigner son *Nietzsche*. De quel volume s'agit-il ? Nous ne le savons pas exactement, aucune référence extérieure ne nous permettant de dater la lettre¹⁷ de Herr. Il semblerait, cependant, qu'alors Andler débutait. Mais peu importe. Une telle lettre suggère que Herr a été intimement mêlé à la confection de l'œuvre magistrale de son ami.

Non seulement Herr se trouve toujours aux côtés d'Andler, influe sur sa carrière et ses écrits, mais encore essaie-t-il d'exercer son influence sur ses actions tant politiques que professionnelles. A deux occasions, apparaissent de telles tentatives qui sans doute ne répondaient pas à une demande quelconque de la part d'Andler. Rappelons que Herr s'opposa formellement à la polémique qui fut engagée en 1912-1913 entre Andler et le Parti socialiste français. C'est au nom de l'unité du Parti socialiste, créée avec tant de peine en 1905, qu'en avril 1913 Herr aimerait à tout prix empêcher la poursuite d'une controverse devenue publique et qui ne profiterait qu'à l'opposition (lettre 53). Malgré les supplications de Herr, la polémique va se poursuivre jusqu'en août 1913. Cinq mois plus tard, en septembre 1913, Herr l'adjure de ne pas rompre publiquement avec le Parti socialiste (lettre 58). Malgré l'opposition de Herr, Andler quitte le Parti à la fin de la Première Guerre.

Si en 1925 Herr fut celui qui prit des initiatives pour faciliter l'entrée de son ami au Collège de France, en 1920, au contraire, il s'opposa à deux reprises au désir d'Andler de quitter la Sorbonne (lettre 74 et 76). Andler devrait rester à son poste pour aider l'Université à surmonter les problèmes auxquels elle est confrontée au lendemain de la Première Guerre. Soit qu'Andler ait été sensible aux arguments de son ami, soit qu'il n'ait pas eu de choix, il ne quittera que six ans plus tard la Sorbonne, et ceci avec l'aide de Herr.

Au long des années, Herr veille aussi sur Andler dont la santé très fragile l'inquiète. Maintes fois nous le voyons inciter son ami à ménager ses forces pour qu'il puisse poursuivre ses travaux ou affronter une nouvelle année universitaire (lettre 13). Même en 1924, alors que Herr vient lui-même de subir une grave opération, la santé d'Andler le préoccupe. Il réclame de ses nouvelles (lettre 104). Lorsqu'elles ne viennent pas, Herr le relance pour le presser de ne pas le laisser dans le doute (lettre 104).

15. Publiée par l'Union pour la vérité.

16. Mme Herr me communiqua ce renseignement lors d'un entretien.

17. Lettre 26 de la Correspondance.

Dans toutes ces lettres, même si Herr se livre à son grand ami, il reste l'aîné, le guide, le Maître plein de sollicitude pour Andler. Quoique le lien entre Herr et Andler soit unique, il révèle néanmoins l'ascendant de Herr sur un de ses contemporains, et non des moindres, ascendant qui caractérisait ses relations avec un grand nombre d'intellectuels de sa génération. Certes les témoignages sur le prestige dont jouissait Herr auprès de ceux qu'ils côtoyaient sont très nombreux. Mais cette Correspondance est un document précieux en ce qu'elle nous montre de façon précise comment Herr jouait et entendait jouer son rôle.

Si les souvenirs sur Herr, qu'ils nous viennent de ses amis, de ses disciples ou même de ceux qui ne l'avaient guère aimé, contribuent tous à leur façon à la création du Mythe Herr, la Correspondance, elle, nous montre aussi l'homme vivant, l'homme privé, l'homme capable d'une grande tendresse, auquel très peu eurent accès, si ce n'est Charles Andler, son « frère ». En effet Albert Houtin, le sous-directeur du Musée pédagogique qui travailla aux côtés de Herr pendant dix ans, confirme que Herr restait indéchiffrable, un homme secret. Il note sur Herr :

homme très réservé. – ne parle jamais de lui ; ses élèves ont discuté pendant 20 ans pour savoir s'il était juif ou protestant, alsacien ou français ; ils ne l'ont jamais su. très timide.
passe pour un homme très sûr, très fidèle¹⁸.

À Andler, Herr, en revanche, se livre pleinement que ce soit pour parler de ses projets, méditer sur son propre caractère, évoquer sa fatigue ou ses espoirs déçus (lettre 18). Ainsi, après avoir incité Andler à publier sans tarder ses grands cours, il passe en revue sa propre vie et se lamente qu'ayant par « curiosité vorace » poussé l'étude dans tellement de domaines — que ce soit l'histoire de l'hégéelianisme ou du platonisme, l'histoire religieuse ou le celtisme pour n'en nommer que quelques-uns — il n'aït jamais pu communiquer au grand public le résultat de ses « longues années de travail » (lettre 10). Plus de soixante ans après, dans sa leçon terminale de 1973 au Collège de France, Minder évoquera à son tour, à grand renfort d'images pittoresques, la tragédie qui fut celle de Herr : « Dévoreur de livres [...] Barbe-bleue à sa manière, volant d'une maîtresse à l'autre : mais ouvrez les placards : les squelettes des ouvrages non écrits y gisent »¹⁹.

Une correspondance de vacances

La majorité des lettres entre Andler et Herr ont été écrites pendant les longues périodes de vacances universitaires lorsque les deux amis ne se trouvaient pas à Paris. Andler faisait alors avec sa famille de longs séjours en Suisse et en France : en Suisse, c'est surtout dans le canton de Vaud, à Begnins, au Pont, à Gryon que nous le trouvons. En France, c'est en général vers la Côte d'Azur qu'il se dirige, à Antibes ou à Juan-les-Pins ; mais nous le découvrons également en 1912 à Kruth, en Alsace, en 1913 à Saint-Trojan dans l'Île d'Oléron et en 1923 à Monestier-de-Clermont près de Grenoble. Il prend résidence soit dans un chalet ou une maison, soit dans une pen-

18. Papiers Albert Houtin, Bibliothèque nationale, Paris, Ms. N.a.fr. 15710, f. 312.

19. Leçon terminale du 19 mai 1973, « Études de civilisation germanique : Réflexions et perspectives », Chaire de langues et littératures d'origine germanique, Collège de France, p. 23.

sion. Très fragile de santé, Andler est également obligé, à plus d'une reprise, de faire de longs séjours de convalescence loin de Paris. En 1900, il passe trois mois d'hiver à Rapallo, sur la côte italienne, et en 1923, plusieurs mois à Grasse.

Quant à Herr, il préfère les pays frais. Avant son mariage, en 1912, nous le trouvons en Allemagne, à Oberhof, une station climatique en Thuringe entourée de nombreuses forêts ; ensuite dans le Sud-Tyrol, à Prags, non loin des Dolomites où il s'installe dans un hôtel situé au bord d'un petit lac de haute montagne, ou alors à Meran. Après son mariage, c'est dans le canton de Vaud, à Villard-sur-Chamby, village au-dessus de Vevey qu'il passe en général ses vacances ; la famille de sa femme y avait un chalet. Il avait aussi acheté une maison à Grosrouvre près de la forêt de Rambouillet. C'est là, qu'avec sa famille, il passait les vacances de Pâques ou de Noël ainsi que certains dimanches.

Le tourisme ne fait pas partie de leur projet de vacances. En effet, Andler et Herr voyagent peu, si ce n'est pour des raisons d'ordre professionnel. Pendant l'été de 1891, Andler fait un séjour à Londres pour recueillir des renseignements sur le socialisme anglais (lettres 1 et 2). En août et au début septembre 1904, Andler est allé à Weimar pour voir la sœur de Nietzsche et obtenir des documents sur Nietzsche (lettre 8). En septembre 1907, il passera dix jours à Bâle et réunira également de la documentation sur Nietzsche grâce à ses contacts avec les milieux bâlois qui ont eu des rapports étroits avec le philosophe (lettre 16). En août 1911, à l'occasion du centenaire de l'Université de Breslau, Andler se rend à Breslau comme délégué de l'Université de Paris (lettre 37).

Quant à Herr, il a dû faire un saut à Berlin en août 1920. Il y a été chargé par la Direction de l'Enseignement supérieur de rétablir les échanges — interrompus pendant la Première Guerre — entre les bibliothèques françaises et allemandes. Par la même occasion il se met en rapport avec des hautes personnalités du monde universitaire (A. Harnack, H. Delbrück) et politique (W. Simons, R. Kühlmann) allemand (lettre 74).

Si Andler et Herr se livrent à une activité touristique au cours de l'été, ce n'est qu'incidentemnt. En 1904, sur son chemin de retour de Weimar, Andler s'arrête dans quelques villes du Sud de l'Allemagne avant de rejoindre sa famille qu'il a installée en Suisse. Il visite Cobourg, Nuremberg, Munich, Augsbourg et Sigmaringen pour voir, entre autres, les musées (lettre 8). En 1909, pendant son séjour à Feusisberg dans le canton de Schwyz, Andler fait sans doute quelques petites excursions dans les alentours. C'est l'occasion pour lui de décrire avec verve et humour une église baroque au luxe profane, celle d'Einsiedeln — haut lieu de pèlerinage à la Vierge noire (lettre 21).

Quant à Herr, ses plus grands plaisirs pendant ces périodes de vacances, ce sont ses nombreuses excursions dans les forêts de Thuringe et surtout ses randonnées en haute montagne, dans les Dolomites, et après son mariage, ses ascensions dans les Alpes suisses, comme sa traversée des Diablerets avec une guide (lettre 45), ses journées de marche avec sa femme en Engadine, dans les Grisons (lettre 78).

Les vacances représentent pour Herr et Andler à la fois une période de repos et de travail. Ils se reposent de l'année universitaire écoulée et reprennent leurs forces pour affronter la nouvelle année qui s'annonce. Mais c'est aussi une époque de travail

personnelle accrue. Ils peuvent reprendre leurs lectures et leurs travaux de recherches souvent sacrifiés pendant l'année universitaire écoulée.

La villégiature est plus qu'un lieu de repos, c'est un endroit de cure. Ils recherchent donc un climat réparateur qui puisse exercer ses effets bienfaisants sur leur constitution psychique et physique. D'où l'attention soutenue qu'ils prêtent aux conditions atmosphériques qui les entourent. Andler évoquera, ainsi, les bienfaits du séjour de Herr dans un pays frais : Herr en sortira détendu et reposé avec « le système vasculaire et nerveux lavé par de l'air frais et vif et par un bon régime [...] » (lettre 30). Herr lui fait écho. Non seulement ses longues marches en montagne sont pour lui une source de grand plaisir et de « joie physique [...] intense, mais elles servent également de « cure » ; il en résulte un état de « griserie » et « une grande atonie nerveuse et cérébrale » (lettre 32). Le climat du Midi est également sujet à commentaires. Lorsqu'Andler se trouve à Antibes, Herr l'avertit que même chez « les personnes bien portantes » le climat du Midi provoque « une fatigue et une dépression assez profondes [...] » (lettre 10). Le climat lui est cependant bénéfique. Quelques années plus tard, à nouveau dans le Midi, Andler constate que la « haute pression barométrique » lui a donné « une force et une égalité d'humeur » rarement ressenties (lettre 34).

Si les deux amis recherchent d'une façon continue le repos, la cure dans un lieu retiré loin des grosses foules, c'est afin de pouvoir mener en même temps un travail intellectuel plus efficace et soutenu. Mais pour cela, il faut des conditions matérielles propices au travail. D'où les détails que Herr et surtout Andler nous offrent sur leur installation pendant ces périodes de vacances. En outre, dans beaucoup de lettres d'Andler nous pouvons suivre son emploi du temps pendant cette époque partagée entre le repos et le travail. Par exemple, en août 1903, pendant qu'il est au Mazet-Saint-Voy-par-Tence, il travaille, à raison de six à sept heures par jour, « au grand air », « assis ou couché dans la mousse » à son introduction à *La théorie systématique des droits acquis* de Lassalle (lettre 6). Au mois de septembre 1905, alors qu'il est dans le Var, il fait de l'aquarelle tout en rédigeant un article sur Schiller, « Deux sources médiévales de la Fiancée de Messine » (lettre 9). C'est aussi pendant ses vacances qu'Andler peut faire avancer son œuvre maîtresse sur Nietzsche. Nous le voyons pendant son séjour de 1906 à Antibes, se consacrer à Nietzsche, si intensément même, qu'il arrivera « au premier janvier un peu exténué » (lettre 12). Quatre ans plus tard, à nouveau dans le Midi, Andler travaille toujours sur Nietzsche, de sept heures du matin à midi ; une grande partie de l'après-midi est prise par la correspondance et la correction d'épreuves ; en fin d'après-midi, s'il se joint à sa famille pour aller à la plage, il n'y reste pas longtemps : il « s'éclipse » pour se promener seul (lettre 34).

Tout en s'adonnant avec joie et plaisir à ses grandes randonnées en forêt ou à ses ascensions en montagne, ce qui nous vaut de très belles descriptions du paysage qu'il a sous les yeux, Herr se livre à de multiples lectures. Pendant son séjour de 1907 à Oberhof, il lit Nietzsche (lettre 15) ; en 1908, à nouveau à Oberhof, il a comme d'habitude emporté trop de livres, parmi lesquels les écrits théologiques de jeunesse de Hegel et *La phénoménologie de l'esprit* ainsi qu'un mémoire de Wilhelm Dilthey (lettre 18). Ou alors, pendant l'été de 1922, alors qu'il séjourne dans le chalet de famille à Villard-sur-Chamby, nous trouvons Herr au travail sur sa traduction de la *Correspondance entre Schiller et Goethe* (lettre 80).

Leur collaboration intellectuelle

Si cette correspondance témoigne d'une amitié exemplaire, elle révèle aussi l'association étroite de deux égaux lors d'entreprises collectives. Andler et Herr furent au nombre des fondateurs des *Notes critiques*, une revue de sciences sociales qui ne vécut que quatre ans, de 1900 à 1904 (lettre 4). Tous les deux y font régulièrement des comptes rendus. Une telle collaboration montre leur lien étroit avec le milieu de la Sociologie. En effet, plus d'un collaborateur des *Notes critiques* prête son concours actif à l'*Année sociologique*, fondée quelques années plus tôt par Durkheim. Nous retrouvons ainsi dans les deux revues les noms de François Simiand, Lucien Lévy-Bruhl, Marcel Mauss, Paul Fauconnet, Hubert Bourgin, et bien sûr Émile Durkheim. Herr semblerait même avoir aussi collaboré à la revue de Durkheim. En tout cas, il y a été, selon Mauss « un conseiller constant et écouté [...] »²⁰. Certains de ces noms apparaissent encore comme actionnaires ou membres du Conseil d'administration de la Société nouvelle de librairie et d'édition, une maison d'édition dreyfusarde et socialiste fondée en 1899 par Herr, qui publie les *Notes critiques*. Dans leurs lettres, Herr et Andler discutent de certaines publications de la Librairie auxquelles ils sont étroitement associés. *L'État socialiste* d'Anton Menger qu'Edgard Milhaud est en train de traduire, traduction revue par Herr et qui paraît avec une introduction d'Andler (lettre 7) ; ou encore *Le Manifeste communiste* de Marx dont une nouvelle version française est l'œuvre d'Andler (lettre 5), publiée dans la collection « *Bibliothèque socialiste* », lancée par le Groupe de l'unité socialiste, l'aile militante de la Librairie. Aux côtés de Herr et d'Andler, membres fondateurs du Groupe, on retrouve encore Simiand, Mauss, Fauconnet, Bourgin, Milhaud, tous collaborateurs soit des *Notes critiques*, soit de l'*Année sociologique* ou des deux. Andler et Herr fondent encore en 1899 l'« *École socialiste* », qui dispense aux étudiants des cours sur le socialisme. Parmi les professeurs, figurent toujours Mauss, Fauconnet et Simiand. Il y a convergence entre démarche politique et démarche intellectuelle. A notre tour, nous ne pouvons que noter ce fait bien connu : les liens étroits tissés au tournant du siècle entre dreyfusisme, socialisme, sociologie et sciences sociales²¹.

Andler et Herr sont aussi étroitement liés aux milieux des historiens. Par le biais du socialisme encore ils sont mêlés de près à la confection de l'*Histoire socialiste (1789-1900)*, publiée sous la direction de Jaurès (lettre 4). Selon Albert Houtin, Herr

passe pour le véritable auteur de tout ce qu'a signé Jaurès dans les treize volumes de l'*Histoire socialiste* publiée sous sa direction.

M. Herr apportait les matériaux à pied d'œuvre et le tribun socialiste n'avait qu'à les utiliser²².

Andler et Herr se sont chargés d'écrire le volume sur l'*Histoire du Second Empire*, mais par manque de temps, abandonnent ce projet. Albert Thomas l'écrit à leur place.

20. Cité dans Terry Nichols Clark, *Prophets and Patrons : The French University and the Emergence of the Social Sciences* (Cambridge, Harvard University Press, 1973), p. 188.

21. Voir l'intéressant ouvrage de Clark cité plus haut sur les liens qui existaient alors entre les divers milieux intellectuels et universitaires.

22. Papiers Albert Houtin, Bibliothèque nationale, Paris, Ms. N.a.fr. 15710, f. 343.

Quant à Herr, il a été enfin le collaborateur indispensable de l'*Histoire de la France contemporaine*, dirigée par Lavisse (lettres 75, 80 et 81).

Travaux scientifiques

Mais sans conteste, c'est dans l'orientation et le développement des études germaniques en France qu'Herr et Andler collaborèrent le plus étroitement. Andler est considéré comme le fondateur de la germanistique française, et Robert Minder n'hésite pas à lui adjoindre le nom de Lucien Herr : « Grâce à eux la germanistique française [...] a eu sa vocation propre »²³. Quoique Herr ait peu publié, nous lui devons une traduction de la *Correspondance entre Schiller et Goethe* pour laquelle il écrit également une introduction. Lors de la parution de cette traduction en 1923, traduction dont Herr parle dans la Correspondance, Edmond Jaloux devait lui aussi affirmer que Herr était le « meilleur germanisant français, après M. Charles Andler »²⁴.

Les deux amis redéfinirent ce qu'on entendait au tournant du siècle par la germanistique. Avant eux, l'allemand était considéré essentiellement comme un exercice strictement grammatical et littéraire. Pour Andler, comme pour Herr, l'étude de l'allemand est avant tout celle de la culture allemande — dans ses ramifications littéraires, artistiques, philosophiques et politiques, autrement dit c'est une discipline globale. L'étude du phénomène littéraire en tant que tel ne les intéresse guère ; ils considèrent la littérature avant tout comme un simple « fait de civilisation »²⁵. D'après Paul Dimoff, un normalien de la promotion de 1899 et futur professeur à la Faculté des lettres de Nancy, Herr aurait même eu un mépris pour la pure littérature, surtout si celle-ci était uniquement française²⁶.

Leur façon d'aborder la littérature provient peut-être de ce que — en tant qu'Alsaciens — ils avaient vécu la différence entre deux civilisations : la française et l'allemande. Une perspective comparatiste est immédiatement sous-jacente à leur analyse d'une littérature nationale. La leçon terminale que donna Robert Minder au Collège de France est un bon exemple de la démarche intellectuelle d'Andler et de Herr. Minder y trace les grandes lignes de ses recherches ; celles-ci témoignent à la fois d'une conception interdisciplinaire de la germanistique et d'une approche comparatiste tributaire, reconnaît Minder, de sa propre origine alsacienne²⁷. Par leur histoire personnelle, Andler, Herr et Minder sont sensibles à la réalité sociale qui sous-tend tous les aspects d'une culture. Pour eux, la littérature est le reflet d'une civilisation mais plus encore, elle en est le révélateur. Toute œuvre d'art concentre en elle-même les éléments épars de cette culture. Elle en devient dès lors une des expressions les plus marquantes.

23. Leçon inaugurale, p. 28.

24. *Les Nouvelles littéraires*, 8 septembre 1923.

25. Selon le Professeur Jean Fourquet.

26. *La Rue d'Ulm à la Belle Époque 1899-1903 : Mémoires d'un normalien supérieur* (plaquette hors commerce) (Nancy, Imprimerie Georges Thomas, 1970), p. 24.

27. Dans sa leçon de clôture, Minder explique la démarche qu'il suivit pour faire une étude comparative du système éducatif allemand et français aux XIX^e et XX^e siècles, étude inspirée par des maximes d'Adolf von Harnack et de Lavisse.

Selon Minder, cette vision de la littérature a rendu Andler et Herr attentifs aux ouvrages de Marx, de Franz Mehring et de Georges Lukács qui leur offrent une base théorique pour l'interprétation de textes littéraires. C'est Herr qui — dans les années 1890 — introduit une copie du *Manifeste* dans la bibliothèque de l'École normale ; à cette époque les historiens et les germanistes ne pratiquaient guère Marx, si même ils le connaissaient. Au début du siècle, Herr fait entrer les œuvres de Mehring à la rue d'Ulm, et après la Première Guerre, celles de Lukács, encore très jeune à l'époque. Quant à Andler, on l'a vu non seulement traduire *Le Manifeste* en 1901, mais encore y ajouter un long commentaire et une introduction historique, ouvrage dont il discute en 1900 la mise en forme dans la Correspondance.

Les publications d'Andler ou ses projets de publications témoignent également de son orientation interdisciplinaire et de son désir de donner un fondement non littéraire à son analyse d'œuvres littéraires. La Correspondance nous en fournit maints exemples. Pendant l'été 1909, Andler rédige un article pour *La Revue de Paris* sur Detlev von Liliencron. Il expose à Herr une de ses perspectives sur cet auteur de ballades. Elle sera sociologique. Ses brefs commentaires sur Liliencron sont ainsi entrecoupés de réflexions plus générales qui suggèrent que chez Andler une vision politique sous-tend son approche de toutes les formes d'activité créatrice : il cherche dans les œuvres littéraires, artistiques et scientifiques les signes annonciateurs d'une nouvelle ère sociale²⁸.

Herr, aussi, n'a cessé d'encourager Andler de poursuivre des travaux ou projets qui témoignent d'une attention soutenue pour tout ce qui touche à l'Allemagne. Si, en 1905, il pousse Andler à publier ses cours à la Sorbonne, c'est parce qu'ils seraient à la fois une esquisse de l'histoire littéraire et de l'histoire intellectuelle de l'Allemagne du XIX^e siècle (lettre 10). En 1912 Andler publie un ouvrage collectif sur *La philosophie allemande au XIX^e siècle* inspiré par une série de conférences qu'il a organisée à l'École des Hautes Études sociales en 1910-1911 avec ses collaborateurs (Victor Basch, Célestin Bouglé, Lucien Lévy-Bruhl, François Simiand, Bernard Groethuysen, entre autres). Cette étude aurait dû être suivie par d'autres. C'est sans doute en vue de ce volume que pendant l'été de 1912, Herr dresse pour Andler toute une liste de noms du monde scientifique allemand : mathématiciens, physiciens, chimistes, biologistes, géographes, psychologues et philosophes (lettre 41). Ce sont surtout les implications philosophiques de ces recherches qui devraient, selon Herr, être traitées. Herr, on le voit, se tient au courant des multiples sphères d'activité intellectuelle dans l'Allemagne de son temps.

Son projet rejoint ainsi celui, encyclopédique, des auteurs de *La philosophie allemande au XIX^e siècle* : « Notre ambition serait de présenter un tableau de tout l'ac-

28. Une telle vision ressort clairement dans une lettre de la même année qu'Andler adresse à M^{me} Allart, secrétaire de l'École socialiste :

« Je crois enfin que la nouvelle synthèse sociale qui se prépare est annoncée par la totalité des faits intellectuels et sociaux du temps présent. C'est ce qui me fait dire que le socialisme est une civilisation nouvelle. Pour illustrer cette thèse par l'évolution de l'art contemporain je propose de faire appel à Élie Faure, l'historien de l'art bien connu, ancien collaborateur à la *Révolution* et syndicaliste fougueux. »

(lettre inédite de [1909], Institut français d'histoire sociale, Paris).

quis philosophique sur lequel vit l'Allemagne de nos jours »²⁹, écrit Andler dans sa préface au premier volume. Il s'agit pour les auteurs de dresser un tableau non seulement des études allemandes de droit, de pédagogie, de théologie, de morale, de métaphysique mais aussi faire le bilan de domaines scientifiques, comme les mathématiques, la physique, la chimie, la biologie. Leur désir d'inclure le domaine scientifique dans un projet d'ordre philosophique doit beaucoup à Herr. Cette préface reprend en les développant les éléments de la lettre de Herr. A son tour Andler parle de « l'apport philosophique [...] venu souvent des sciences positives, pénétrées d'une réflexion speculative nouvelle »³⁰ et comme Herr, du « prolongement métaphysique »³¹ des recherches faites en biologie. Il donne une liste de scientifiques dont ils souhaitent traiter. Apparaissent les mêmes noms et plus d'une fois selon le même ordre que dans la liste dressée par Herr. Et à la fin de la préface, Andler rend hommage à Herr « dont la compétence bibliographique inépuisable et le haut esprit philosophique nous ont souvent soutenus [...] »³².

Par germanistique, Andler comme Herr entendent donc l'étude des multiples facettes de la civilisation allemande dans leur contexte socio-politique. Mais ce cadre national est lui-même partie d'un contexte plus vaste : « La civilisation intellectuelle allemande fait partie de la civilisation européenne »³³ écrira Andler dans les années 20 dans un texte destiné à donner les grandes lignes d'un ouvrage collectif sur l'*Histoire intellectuelle de l'Allemagne* jamais publié. Ce n'est qu'en distinguant les aspects de la culture allemande qui lui sont spécifiques de ceux qu'elle a empruntés à d'autres cultures et, par la suite, modifiés selon son génie que l'on peut estimer à sa juste valeur l'apport de la civilisation allemande. C'est à partir d'une approche comparative des cultures que la culture allemande peut être cernée. Encore une fois une visée politique n'est pas absente du projet d'Andler. Seule une reconnaissance, par les nations européennes et par l'Allemagne elle-même, de sa composante européenne rendrait possible une entente entre européens et allemands.

La refonte des études germaniques

C'est également selon une perspective interdisciplinaire qu'Andler, avec l'aide de Herr, infléchit l'enseignement de l'allemand en France. Selon Andler, une approche globale de l'étude de l'allemand doit être pratiquée dès l'enseignement secondaire. Pour cela il faut former les enseignants du secondaire à enseigner une culture étrangère. La seule connaissance de la langue ne suffit donc pas. Un tel enseignement dit-il, en 1902, à Ernest Lavisse, à l'époque professeur d'histoire moderne à la Sorbonne et membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique, est un « enseignement d'humanités modernes » ; c'est un enseignement qui exige « tout d'abord des

29. *La philosophie allemande au XIX^e siècle* (Paris, Alcan, 1912), p. i.

30. Ibid., pp. i-ii.

31. Ibid., p. ii.

32. Ibid., p. v.

33. Cité par Ernest Tonnelat dans la leçon inaugurale qu'il fit comme successeur d'Andler au Collège de France, *Revue bimestuelle des cours et conférences* 5 (15 février 1935), p. 399.

hommes cultivés »³⁴. Cette lettre est écrite au moment de la réforme de 1902 de l'enseignement secondaire qui, en introduisant une section moderne dans le secondaire donne la possibilité aux élèves de passer le baccalauréat sans latin et par la suite d'avoir accès à l'enseignement universitaire. L'ouvrage qu'Andler publie trois ans plus tard est une bonne illustration de la façon dont il conçoit un tel enseignement. En 1905, en effet, il fait paraître à l'intention des élèves du secondaire une anthologie intitulée *Das moderne Deutschland in kulturhistorischen Darstellungen, ein praktisches Lesebuch für Sekunda und Prima*. Le manuel d'Andler est destiné à la section latin-langues vivantes (B) et à la nouvelle section moderne, sciences-langues vivantes (D). Dans sa Préface, Andler explique clairement l'orientation qui devrait être celle des enseignants de langues étrangères : « En apprenant à nos élèves à dénommer en langue étrangère les faits principaux d'une civilisation à la fois différente de la nôtre et semblable à elle, nous leur apprenons à observer une réalité sociale »³⁵. L'approche d'Andler est toujours celle du comparatiste. C'est en prenant comme point de départ notre propre culture que nous prenons conscience du caractère propre d'une culture étrangère.

Cette anthologie présente aux élèves français non seulement des textes d'écrivains et de poètes (Théodore Fontane, Detlev Liliencron ou Heinrich Heine), mais aussi des extraits d'œuvres d'historiens (Heinrich von Treitschke), de géographes (Friedrich Ratzel), d'économistes et de sociologues (Werner Sombart) ou d'architectes (l'autrichien Adolf Loos). Toute une partie se consacre aux textes relatifs à la législation sociale et aux partis politiques allemands. La section sur l'histoire politique allemande se termine avec un texte de Karl Lamprecht qu'Andler a intitulé « Ausblick in die Zukunft » (perspective sur l'avenir). Un tel titre représente bien l'orientation intellectuelle d'Andler : il voulait faire déboucher l'étude de l'allemand sur le monde contemporain.

Mais c'est surtout au sein même de l'université qu'Andler entreprend de rehausser la valeur des études d'allemand pour qu'elles puissent jouir de la même considération que les disciplines classiques. Rappelons ce point pour apprécier à sa juste valeur le rôle central de nos deux amis.

Lorsqu'en 1893, Andler devint maître de conférences d'allemand à l'École normale, il n'existant aucune chaire d'allemand à la Faculté des lettres de Paris, preuve s'il en est du peu d'importance accordée à l'étude d'une langue ou d'une littérature étrangère. Le détenteur d'une telle chaire se chargeait en principe d'enseigner plusieurs littératures, quoique le plus souvent il se limitât à sa propre discipline. Il faut attendre 1901 pour que la chaire de littérature étrangère d'Ernest Lichtenberger soit transformée en chaire de langue et littérature allemandes. Jusqu'en 1885, un candidat à une agrégation de langues n'a pas besoin d'être pourvu d'une licence ès lettres pour s'y présenter ; il lui suffit d'avoir un *certificat d'aptitude* à l'enseignement des langues

34. Lettre du mardi 23 septembre [1902], Bibliothèque nationale, Paris, Ms. N.a.fr. 25166, f. 25.

35. *Das moderne Deutschland in kulturhistorischen Darstellungen, ein praktisches Lesebuch für Sekunda und Prima* (Paris, Delgrave, 1905), p. 5.

vivantes³⁶. Il faudra attendre 1904 pour qu'une épreuve de langues vivantes soit exigée au concours d'entrée à l'École normale. Jusqu'en 1904 également, seule une heure par semaine de cours d'anglais ou d'allemand y est donnée par un lecteur étranger ou par un professeur enseignant également dans une autre institution. Le but d'un tel cours est modeste : aider les normaliens à lire des textes étrangers en version originale.

L'enseignement qu'Andler dispense à l'École normale comme à la Sorbonne illustre l'orientation interdisciplinaire que les deux amis entendent donner aux études universitaires. De 1893 à 1897, Andler se consacre uniquement au développement des études germaniques au sein de l'École. Contrairement à ceux qui l'y ont précédé, aucune autre charge d'enseignement ne le retient ailleurs jusqu'en 1897 où il est également chargé de conférences à la Sorbonne. Il reste à l'École normale jusqu'en 1904, date du rattachement sur le plan de l'enseignement de la rue d'Ulm à la Sorbonne. À l'École, Andler dirige non seulement les cours requis d'exercices pratiques de langue, mais prend l'initiative de faire aussi des cycles de conférences sur l'Allemagne littéraire, artistique, philosophique et sociale du XIX^e siècle. Sous son impulsion, une section d'allemand se constitue : les normaliens ne négligent plus l'agrégation d'allemand.

C'est également dans l'enceinte de l'École normale qu'un Cercle d'Études germaniques fondé en 1905-1906 par les étudiants d'allemand de l'Université de Paris, se réunit. Ce cercle doit permettre aux étudiants de pratiquer l'allemand et de se tenir au courant de « la vie allemande contemporaine ». Lucien Herr est sans doute mêlé à la constitution de ce club dont les statuts sont rédigés de sa main³⁷.

Les cours qu'Andler donne à la Sorbonne illustrent encore sa conception globale de l'enseignement de l'allemand. Alors qu'il est chargé de cours à la Sorbonne de 1901 à 1907, outre des cours sur « le premier romantisme allemand » (1906-1907) ou sur la « poésie lyrique allemande contemporaine » (1907-1908), Andler fait à la même époque des cours sur Nietzsche (1902-1903), sur « le mouvement d'idées en Allemagne de 1830 à 1848 » (1903-1904) et de 1848 à 1870 (1904-1905)³⁸. Lorsqu'en 1919, Gustave Lanson rétablit la charge de maître de conférences à l'École normale, Andler y dirige des séminaires qui, au lieu de préparer les normaliens à traiter les sujets mis au programme de l'agrégation, les initient à la recherche. Pendant l'année universitaire 1920-1921, il organise ainsi un séminaire consacré aux circonstances socio-politiques de la naissance au XVIII^e siècle d'une nouvelle poésie allemande issue des milieux bourgeois et commerçants (celle de Hagedorn, de Gleim, de Klopstock, des zurichois Bodmer et Breitinger)³⁹. L'investigation sociologique au service de l'approche du phénomène littéraire...

36. Pour une étude approfondie de l'importance accordée à l'allemand en France, voir Paul Lévy, *La langue allemande en France. Pénétration et diffusion des origines à nos jours*. 2 vol. Pour la période qui nous intéresse, voir le v. 2, *De 1830 à nos jours* (Paris, Bibliothèque de la Société des études germaniques, VIII, 1952).

37. Dossier École normale, Archives nationales, 61 AJ 83.

38. Pour la liste des cours donnés par Andler, voir *Le livret de l'étudiant* de l'Université de Paris, publié annuellement.

39. C'est Jean Fourquet qui m'a communiqué ce renseignement.

Ce séminaire est encore une bonne illustration d'un des vœux formulés par Andler à Lavisse dans sa lettre de 1902. Il y demande une réforme de l'agrégation d'allemand à l'instar de celle faite en histoire. Il pense sans doute au diplôme d'études supérieures que Lavisse a mis en place en 1894 : après la licence, le candidat à l'agrégation compose un mémoire, travail qui demande de la part de l'étudiant une recherche personnelle. Ce diplôme est introduit pour les autres disciplines dès 1904. Andler s'est toujours montré réticent à l'égard de l'enseignement supérieur français par trop axé sur les examens. En effet, pour lui l'« enseignement supérieur véritable » doit aussi comporter un « enseignement [qui] exige le travail autonome, le travail de séminaire »⁴⁰. Herr partage pleinement cette optique. Pour les amis, l'université se doit de former des esprits capables de faire un travail personnel. C'est pour cela qu'en 1920 Herr veut retenir Andler à la Sorbonne alors qu'Andler désire la quitter (lettre 74).

Les cours que fait Andler à l'École normale ou à la Sorbonne représentent une tentative d'éviter le « vague humanisme » dont parle Herr en 1912 pour critiquer l'enseignement de l'anglais à la Sorbonne (lettre 45). Par « vague humanisme » Herr veut sans doute dire l'orientation par trop littéraire des études universitaires d'anglais. En effet, si l'on compare l'agrégation d'allemand à celle d'anglais, on voit clairement que les sujets mis au programme d'allemand ne sont pas uniquement d'ordre littéraire. Une partie est consacrée à l'histoire de la littérature, l'autre à la civilisation. Chaque partie comporte trois sujets. Un des sujets de civilisation est toujours d'ordre politique. En 1912, par exemple, un des trois sujets de civilisation est une étude comparative de la légende du Graal chez Wolfram von Eschenbach, un écrivain du XIII^e siècle, chez Immermann, un auteur du XIX^e siècle et chez Wagner ; le second est le « problème religieux et moral dans le romantisme allemand » et le dernier, « le socialisme allemand de 1848 »⁴¹. En 1924 le futur agrégé Jean Fourquet, eut à traiter comme sujet de dissertation : « Luther : un homme du passé, un homme de l'avenir ? » Plus d'une lettre de la Correspondance nous donne des renseignements sur les différents sujets au programme de l'agrégation et sur les résultats obtenus par certains candidats (lettres 6, 11, 48).

La Correspondance montre également l'importance que les deux amis accordaient à l'étude du « Mittelhochdeutsch », la langue des années 1050 à 1350. Toute œuvre écrite en cette langue représentait pour Andler un sujet de civilisation. Ceci provient sans doute du fait que c'est en moyen-haut allemand qu'avait été écrite la première épopee nationale, le *Nibelungenlied*. Les littéraires parmi les germanistes ne s'intéressaient guère, en revanche, à une époque aussi reculée : c'est la littérature moderne qui retenait leur attention, surtout celle qui commence avec Lessing.

L'exigence de rigueur scientifique chez Herr et Andler explique aussi en partie la place privilégiée de la langue et de la grammaire historiques : c'est une façon pour eux de combattre encore le « vague humanisme » des littéraires. Leur insistance vient aussi du désir que la France puisse se mesurer à l'Allemagne sur le plan de l'étude scientifique des langues. Il ne semble pas qu'Henri Lichtenberger, le seul autre professeur (adjoint jusqu'en 1914) d'allemand à la Sorbonne, partage cette opinion,

40. Lettre du mardi 23 septembre [1902], Bibliothèque nationale, Paris, Ms. N.a.fr. 25166, f. 25.

41. Voir la *Revue universitaire*, 1911 (2), p. 246.

même s'il a consacré sa thèse aux *Nibelungen*, ce qui lui a permis d'occuper en 1914 la première chaire de littérature et de philosophie germaniques à la Sorbonne. Andler se plaint amèrement de Lichtenberger en septembre 1912 au sujet justement de sa négligence dans ce domaine (lettre 44). Lichtenberger, en effet, prisait peu la médiévistique, d'après les souvenirs du P^r Fourquet. Il se souvient, par exemple, qu'en 1923, il ne donna que trois à cinq heures de leçon sur le *Tristan* de Gottfried de Strasbourg.

Les postes universitaires

Le développement des études germaniques au sein de l'Université dans le sens où l'entendent Andler et Herr exige des germanistes capables de donner un essor à ces études et de former des élèves. Dans la Correspondance nous les voyons donc suivre de près les nominations universitaires et tenter d'influer sur celles-ci.

Compte tenu de l'importance qu'Andler et Herr attachaient à l'étude du moyen-haut allemand, la présence d'un bon grammairien à la Sorbonne leur était essentielle. C'est ainsi qu'en août 1906 Andler aimeraient faire nommer Ernest-Henry Lévy comme maître de conférences de philologie allemande. Mais son élève, qui a été maître de conférences suppléant à l'École normale, n'est pas prêt (lettre 11). Andler entend peut-être par là que Lévy n'a pas encore de thèse à son actif. Il espère donc que le poste ne sera pas pourvu dans l'immédiat afin que la candidature de Lévy puisse être prise en considération. Lévy ne fut pas nommé. En 1912, il est à nouveau question d'Ernest Lévy dans la lettre du 7 septembre que Herr adresse à Andler en réponse à celle d'Andler du 2 septembre citée plus haut. Sensible aux griefs émis par Andler sur la pauvreté de l'enseignement du moyen-haut allemand, Herr suggère que Lévy pourrait peut-être donner un enseignement de moyen-haut allemand et de grammaire historique. Ce serait un cours qui introduirait les étudiants à la recherche (lettre 45). En 1912, pas plus qu'en 1906, Lévy ne fera un enseignement en Sorbonne. Il semblerait, cependant, qu'à cette époque Andler demande la création à la Sorbonne d'une maîtrise de conférence de philologie allemande pour Lévy⁴². Mais c'est à Strasbourg, et non à Paris, que Lévy obtint en 1919 la chaire de philologie germanique et de dialectologie alsacienne⁴³.

Une des raisons pour lesquelles Andler voulait, en 1906, faire nommer Lévy à la Sorbonne était pour y empêcher la nomination de Julien Rouge qui, selon Andler, n'était pas un philologue sérieux. Rouge était à l'époque chargé de conférences à Bordeaux (lettre 11).

Rouge avait également posé sa candidature pour une suppléance qui allait s'ouvrir à la Sorbonne. L'autre candidat était Victor Basch, professeur à Rennes, ancien dreyfusard militant, socialiste et un des chefs de la Ligue des droits de l'homme. Dans cette compétition, Andler se déclare ouvertement pour Basch malgré le mauvais caractère de ce dernier et les aspects névrotiques de sa personnalité.

42. Ce renseignement m'a été donné par le P^r Fourquet.

43. Lévy avait fait une thèse de doctorat à Leipzig. Il ne publia jamais sa thèse française sur *Beowulf* ou son ouvrage sur le judéo-alsacien. C'est pour cette raison qu'en 1919 il n'est nommé que maître de conférences à Strasbourg.

Ernest Lichtenberger, au contraire, soutient Rouge. C'est Basch qui obtient la suppléance à la rentrée universitaire ; Rouge doit attendre deux ans avant d'être nommé maître de conférences à la Sorbonne. En 1928 Basch fait transformer sa chaire de littérature en chaire d'esthétique.

Dans cette lettre du 22 août 1906 Andler soutient deux autres candidats, Carle Bahon, ancien dreyfusard, et maître de conférence à Nancy depuis 1900 et Joseph Dresch, futur recteur des Académies de Toulouse et de Strasbourg. Le disciple de Pégy, Albert Lévy vient d'être nommé chargé de conférences à Nancy. Selon Andler cette nomination portera préjudice à Bahon : il lui sera plus difficile de se faire titulariser dans cette même faculté. C'est pour cette raison qu'il pousse Bahon à demander un poste à Rennes. Le départ de Bahon ouvrirait à Nancy une vacance qui devrait, selon Andler, être remplie par Dresch. Andler décrit en détail les circonstances qui entourent ce « mouvement » universitaire afin que Herr appuie ces deux candidats et use de son influence auprès de Lavisse. Selon les vœux d'Andler, Bahon devint maître de conférences à Rennes en 1907 et par la suite professeur, et, cette même année, Dresch, maître de conférences de philologie allemande à Nancy.

Dans la lettre déjà citée du 2 septembre 1912, il est à nouveau question de la Faculté des lettres de Nancy. Louis Benoist-Haneppier, professeur de langue et littérature allemandes venait de mourir. Un poste s'ouvrait donc à Nancy, mais Andler aimerait y empêcher une nomination immédiate et ceci afin d'influer sur la façon dont la vacance allait être remplie. En retardant le processus, il espère permettre à un plus grand nombre de candidats d'être prêts à poser leur candidature pour ce poste. Andler songe à [Edmond] Vermeil, Jean Blum, [André] Fauconnet, [Gabriel] Muret, [René] Lote, [René] d'Harcourt qui avant le mois de février 1913 auront, il l'espère, acquis le titre de docteur. En septembre 1912 seuls deux candidats peuvent prétendre rentrer en lice pour le poste à Nancy : Amédée Vulliod et Victor Fleury. Mais Andler aimerait avant tout faire nommer le normalien Marcel Ray, tout en sachant que ses chances sont nulles. Andler entend, sans doute, par là que Ray n'a pas fait de thèse ou n'est pas sur le point de la terminer. En 1912 Ray deviendra correspondant du *Figaro* à Vienne.

Treize ans plus tard, lorsqu'Andler postule au Collège de France, le nom d'un autre candidat éventuel pour la Chaire de langues et littératures d'origine germanique, apparaît dans la Correspondance (lettre 117). C'est celui du jeune Maurice Cahen, agrégé d'allemand et formé à l'école linguistique d'Antoine Meillet. Cahen devait mourir moins d'un an plus tard. Au début de sa leçon d'ouverture du 3 décembre 1926 au Collège de France, Andler évoque le nom de Cahen à qui il avait demandé de poser sa candidature au Collège de France en même temps qu'il posait la sienne⁴⁴. La grande estime qu'a Andler pour le travail scientifique de Cahen témoigne encore une fois de son orientation interdisciplinaire et de son goût pour les disciplines de type scientifique.

La nomination d'Andler au Collège de France créait une vacance à la Sorbonne. Deux lettres de la Correspondance montrent qu'Andler et Herr soutenaient Ernest Tonnelat — qui venait de terminer une longue étude sur les *Nibelungen* —

44. Voir note 10 à la lettre 117.

pour ce poste laissé vacant par le départ d'Andler (lettres 120 et 126). Si Herr et Andler appuient activement Tonnelat, le candidat de Rouge, qui est depuis 1921 professeur sans chaire de langue et littérature allemandes à la Sorbonne, est Edmond Vermeil⁴⁵. Cette divergence d'opinions pourrait provenir d'une optique différente quant aux besoins de la Sorbonne. En soutenant Tonnelat, Herr et Andler, appuient « un philologue grammairien ». Rouge, par contre, estime que la chaire à la Sorbonne devrait être occupée par une personne qui se consacrera à un enseignement sur « l'Allemagne contemporaine ». Vermeil, à l'époque professeur d'histoire de la civilisation allemande à Strasbourg, vient justement de publier une œuvre sur *L'Allemagne contemporaine*. A l'argument de Rouge, Herr lui a répondu qu'il y a déjà Henri Lichtenberger qui s'acquitte fort bien de cette « tâche » (lettre 126)⁴⁶. Herr est persuadé qu'ils pourront avoir gain de cause.

Comme Andler quittait la Sorbonne, il fallait un autre professeur qui prenne au sérieux l'enseignement de la philologie et de la grammaire historique étant donné que, depuis sa nomination à la Sorbonne, Lichtenberger ne s'était guère intéressé à ces disciplines. Selon les vœux de Herr et Andler, Tonnelat obtint le poste. Il est nommé maître de conférences de langue et littérature allemandes à la Sorbonne le 1^{er} janvier 1927 et professeur en 1928. Quant à Vermeil, il remplacera Tonnelat en 1934 lorsque ce dernier succèdera à Andler au Collège de France.

Dans la Correspondance il est question d'autres candidatures qu'Andler et Herr soutiennent activement, même si elles ne concernent pas directement la germanistique. Parmi celles-ci, celle de Jean Poirot, un agrégé d'allemand. Dans plusieurs lettres de la fin novembre et de début décembre 1913, il est question de sa candidature pour un poste de phonétique à la Sorbonne (lettres 59, 60 et 64). Poirot venait de terminer sa thèse de doctorat et était depuis 1912 professeur de phonétique à l'Université de Helsinki. L'autre candidat était Jean Rousselot, auteur de l'œuvre connue, *Principes de phonétique expérimentale*. Il dirigeait alors au Collège de France un laboratoire de phonétique expérimentale spécialement créé pour lui en 1897. Rousselot était appuyé par Ferdinand Brunot. Comme Andler et Herr s'aperçoivent vite que le jeune Poirot n'a aucune chance contre ce candidat chevronné, ils estiment — en bons tacticiens — que Poirot devrait se désister. Il ne faut pas, selon eux, que Poirot se mette à dos Rousselot qui doit prendre sa retraite dans trois ans et pourrait, le moment venu, l'aider à lui succéder à la Sorbonne. L'« affaire Poirot » préoccupe les deux amis et nous les voyons suivre de près les délibérations du Conseil de l'Université au sujet des deux candidats. C'est l'occasion pour Andler de livrer ses réflexions sur les machinations des différents membres du Conseil, dont Lavissey et Lanson. Le seul qu'il épargne est Durkheim (lettre 64).

Nous ne savons pas ce qui advint de ce poste. Rousselot ne devait pas l'occuper. En 1923 — un an avant sa mort — il devint professeur de phonétique expérimentale au Collège de France. Quant à Poirot, il ne fut nommé en Sorbonne qu'en 1920, en tant que chargé de cours de phonétique.

45. Vermeil est l'auteur d'une longue étude sur Andler, « Charles Andler », *Union pour la vérité*, oct.-nov. 1935, pp. 3-99.

46. Lichtenberger avait, par exemple, publié en 1922 *L'Allemagne d'aujourd'hui dans ses relations avec la France*.

Un autre candidat que Herr soutient activement est Louis Eisenmann, dont les intérêts touchent au monde allemand. Sa thèse de doctorat avait porté sur *Le compromis austro-hongrois de 1867 : étude sur le dualisme*. Herr le pousse à poser sa candidature comme chargé de cours de langue et littérature hongroises à la Sorbonne, en remplacement d'Ignace Kont qui vient de mourir. Il l'appuie activement non seulement à cause de ses vastes connaissances de l'histoire et des institutions hongroises, mais surtout parce qu'il pourrait promouvoir les liens entre la Hongrie et la France (lettre 49).

Le savoir chez Andler et Herr ne saurait être coupé du monde contemporain ; il doit influer sur les mentalités et faciliter ainsi une entente par-delà les frontières nationales. Une même optique internationale guide Herr lorsqu'en 1919 il discute du projet d'Élie Halévy de créer à l'Université de Strasbourg une chaire de « Société des Nations ». Selon Herr, elle ne devrait pas aller à un juriste ; elle serait rattachée à la Faculté des lettres ou alors resterait indépendante de toute faculté. Le bon fonctionnement des relations internationales est pour Herr avant tout un problème de mentalités, de civilisation (lettre 72).

La réforme de l'enseignement

Parallèlement à cette constitution de la germanistique, ils préconisent une réforme des structures de l'enseignement en accord avec les mutations sociales du début du XX^e siècle. Herr a été mêlé de près à la réorganisation de l'École normale après son rattachement en 1903 à l'Université de Paris. En effet, selon Andler, si Lavisson accepte de devenir Directeur de l'École en 1904 c'est « à la condition que Paul Dupuy et Lucien Herr voulussent bien l' [...] aider » à réorganiser l'École. Et ce fut « entre eux » « une consultation [...] quotidienne et officieuse »⁴⁷. Albert Houtin confirme la « grande [sic] influence occulte [de Herr] auprès de Lavisson » et « auprès de Lanson, successeur de Lavisson » à l'École normale⁴⁸.

En 1920, Herr confie à Andler qu'il serait partisan de la création d'un institut pédagogique qui regrouperait dans son enceinte des hommes de « toutes classes sociales et de tous ordres d'enseignement » (lettre 76). Rattaché à la Sorbonne, un tel institut serait chargé d'étudier les réformes nécessaires à une société moderne. Herr suggère qu'il souhaite une réforme qui abattrait les cloisons entre les différents ordres de l'enseignement, obstacle à toute forme de démocratisation réelle⁴⁹. Ses réflexions

47. Andler, *La vie de Lucien Herr*, p. 222.

48. Fonds Albert Houtin, Bibliothèque nationale, Ms. N.a.fr. 15710, f. 311.

49. Depuis 1902 les programmes des classes primaires et élémentaires de l'ordre secondaire pour les enfants de la bourgeoisie étaient théoriquement identiques à ceux des classes correspondantes de l'ordre primaire destiné aux couches sociales modestes. Ceci permettait en principe aux enfants les plus doués de 10 à 11 ans de l'ordre primaire de rentrer dans les établissements de l'enseignement secondaire qui seuls préparaient au baccalauréat, voie d'accès à l'université (l'ordre supérieur). Mais, en 1920, les cloisons entre l'ordre primaire et secondaire restaient étanches : la sélection se faisait à un âge très jeune, les enseignants dans les classes élémentaires du primaire et du secondaire n'étaient pas recrutés de la même façon, l'enseignement secondaire n'était pas gratuit. (Voir Antoine Prost, *L'enseignement en France 1800-1967*).

rejoignent celles, contemporaines, des Compagnons de l'Université nouvelle⁵⁰. Elles s'insèrent aussi dans le grand débat des années 20 sur l'École unique.

Quant à Andler, dès 1899, lors d'une enquête menée sur l'enseignement secondaire par une Commission parlementaire sous la présidence d'Alexandre Ribot, il s'est opposé à la ségrégation entre les enfants de l'ordre « primaire » et ceux de l'ordre « secondaire ». Il se pose en adversaire de l'enseignement secondaire axé sur le latin, ce qui ne sert qu'à maintenir et renforcer les différences sociales entre les élèves, au détriment de l'étude des langues modernes. Il se prononce en faveur de la suppression des classes élémentaires de l'enseignement secondaire et du regroupement de tous les enfants, quelle que soit leur origine sociale, au sein d'une même enceinte scolaire. La juxtaposition d'un « ordre » primaire et d'un ordre secondaire sans passerelle serait remplacée par « un système gradué en trois cycles, enseignement primaire, primaire supérieur et secondaire »⁵¹. La sélection se ferait donc vers l'âge de 14 ans, âge auquel ceux qui le voudraient, pourraient commencer à étudier le latin.

La polémique d'Andler avec le Parti socialiste français

Si la manière dont Andler et Herr tentèrent d'infléchir le développement des études germaniques en France est peu connue, en revanche la polémique du premier avec Jaurès et le Parti socialiste l'est davantage. Les historiens du socialisme intellectuel français ont déjà connaissance des faits politiques marquants de cette crise. Les lettres entre Herr et Andler leur apporteront, cependant, d'autres renseignements extrêmement précieux : ils y liront les répercussions de la polémique sur la conscience de celui qui en fut le catalyseur ainsi que le débat passionné qui s'installe entre les deux amis. Une esquisse des phases de la crise permet de mieux comprendre les lettres qui évoquent les personnes et les articles engagés dans le débat⁵². Par ailleurs, grâce au dossier qu'Andler reconstitua en 1918, *Le socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine : dossier d'une polémique avec J. Jaurès (1912-1913)*⁵³, nous pouvons retrouver le sens de cette affaire. Il republie, alors précédés d'une longue introduction, tous ses articles de l'époque ainsi que ceux de ses principaux contradicteurs.

Rappelons que l'unité du Parti socialiste en France ne fut acquise qu'en 1905. L'objectif d'un front uni avec le Parti socialiste allemand est l'une des grandes lignes politiques des socialistes français, seule trajectoire possible pour combattre dans chaque pays le militarisme et le capitalisme croissants. La polémique d'Andler se situe dans un tel contexte.

50. Voir « Les Compagnons », *L'Université nouvelle*, tome I, *Les principes* (Paris, Fischbacher, 1918).

51. « Commission de l'enseignement », *Enquête sur l'enseignement secondaire*, tome II (Imprimerie de la Chambre des députés, 1899), p. 67.

52. Dans sa biographie, Tonnelat consacre un chapitre à cette polémique (pp. 137-149). Andler l'évoque également dans un chapitre de sa biographie (pp. 233-246). Voir également Georges Lefranc, vol. 1 (1875-1920) du *Mouvement socialiste sous la troisième république*, 2 vol. (Paris, Petite bibliothèque Payot, 1977), pp. 189-190.

53. Ce dossier a été publié en 1918 chez Bossard.

En novembre et décembre 1912 Andler publie dans la nouvelle revue de gauche, *l'Action nationale*, un long article intitulé « Le socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine ». C'est ce qui va déclencher son conflit avec le Parti socialiste français. Andler dénonce des tendances impérialistes, militaristes et colonialistes au sein de la social-démocratie allemande. Il remet ainsi en cause la politique suivie par le Parti socialiste français à l'égard de son homologue allemand. A l'origine, l'intention d'Andler est de décrire l'orientation impérialiste d'un théoricien du socialisme allemand, Gerhard Hildebrand, exclu justement du Parti allemand en raison de ses prises de position. Le titre de l'article suggère, cependant, que les visées d'Andler sont d'ordre plus général. Certaines des thèses de Rudolph Hilferding (un autrichien), de Max Schippel et de Karl Leutner, entre autres, lui paraissent également suspectes. De ces socialistes « révisionnistes », Andler écrit : « le danger [...] est [...] qu'on ne sache plus où se trouve exactement la ligne de démarcation entre ces socialistes qui se jouent de l'idée de guerre et les socialistes d'autrefois »⁵⁴.

En résumé, pour le socialisme néo-lassallien, les classes ouvrières sont solidaires du capitalisme ; elles sont solidaires de la politique coloniale ; elles sont solidaires d'une politique d'armements, défensive en principe, offensive s'il le faut⁵⁵ ; [...]

Vers la fin de son article, sa condamnation du « socialisme allemand nouveau »⁵⁶ embrasse en fait « le socialisme allemand d'aujourd'hui [qui] est solidaire de la dynastie et du régime que l'Empire s'est donné »⁵⁷.

Déjà en 1904, à la suite du Congrès international socialiste d'Amsterdam, Andler avait émis des doutes sur les chefs de la social-démocratie allemande mais il l'avait fait, en privé, dans une lettre à Herr (lettre 8). Son article pour *l'Action nationale* constitue sa première prise de position publique.

L'article d'Andler passe presque inaperçu jusqu'au début 1913 lorsque deux journaux, *Le Temps* et le quotidien de droite, *L'Éclair*, s'en emparent pour attaquer le Parti socialiste français : tout en votant contre l'allongement du service militaire à trois ans, le Parti ferme les yeux devant les agissements du Parti socialiste allemand qui tolère et même indirectement soutient une augmentation de l'armement allemand.

« Le socialisme impérialiste » provoque alors de nombreuses réactions hostiles dans les milieux socialistes. Selon eux, Andler met en péril l'unité si difficilement acquise de l'Internationale socialiste et nourrit les arguments de l'opposition en faveur d'un service militaire de trois ans (La loi pour l'extension du service sera votée en juillet 1913).

54. « Le socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine », *Le socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine. Dossier d'une polémique avec J. Jaurès (1912-1913)*, 2^e éd., (Paris, Bossard, 1918), p. 84.

55. Ibid., p. 124.

56. Ibid., p. 84.

57. Ibid., p. 119.

En février, devant la Chambre des Députés, Albert Thomas croit devoir réfuter les thèses d'Andler lors d'une discussion sur le budget militaire (lettre 51). En mai, Félicien Challaye accuse Andler d'avoir attaqué le Parti socialiste allemand dans son ensemble, accusation à laquelle Andler répond, en juillet, en maintenant qu'il ne vise que l'aile droite mais une aile, il est vrai, grandissante. Challaye réplique en août (lettre 55). Sans tarder, Andler répond à nouveau. Ses intentions sont claires : c'est la social-démocratie dans son ensemble qu'il incrimine :

[...] cette fois, j'ai en vue tout le parti socialiste, sa droite et sa gauche. Je fais une seule réserve. Je ne parle que de la direction du parti, des chefs qui parlent, et non des masses ouvrières qui ne parlent pas, qui manifestent seulement, et que les chefs manœuvrent⁵⁸.

L'accusation la plus grave, peut-être, est celle que Jaurès lui-même lui dresse. Dans *L'Humanité* du 4 mars, il affirme qu'Andler a sciemment mal rapporté dans son « Socialisme impérialiste », une phrase que le chef socialiste allemand Bebel a prononcée en 1911 au Congrès international socialiste d'Iéna, et ceci afin de prouver que Bebel est un militariste. Selon Andler, Bebel aurait déclaré alors : « “ La question du désarmement ne nous séparera plus à l'avenir. Le mot d'ordre n'est plus de désarmer, mais d'augmenter les armements ” »⁵⁹. Selon Jaurès, Bebel aurait, au contraire, dit « “ le mot d'ordre POUR L'EUROPE BOURGEOISE, n'est pas de désarmer ” »⁶⁰. Bebel indiquerait ainsi clairement que la social-démocratie allemande n'est pas solidaire de la montée du militarisme.

L'historien Georges Lefranc a tenté d'expliquer la véhémence avec laquelle Jaurès s'en était pris à Andler :

Jaurès est-il tellement persuadé qu'il a raison contre Andler ? Sans doute a-t-il réagi avec violence parce que les accusations d'Andler contre la social-démocratie correspondaient à ses propres appréhensions⁶¹.

A plusieurs reprises Andler souhaite se défendre dans les colonnes de *L'Humanité* contre les attaques dont il est l'objet mais le journal ne lui est pas très accueillant : il ne peut s'exprimer qu'à deux reprises et, chaque fois, très brièvement. Pour répondre aux accusations venues de toutes parts, Andler fait, le 13 avril, une conférence devant la réunion plénière des groupes socialistes de la 4^e circonscription de Sceaux. Suite à son « Plaidoyer » les groupes socialistes doivent décider de son exclusion du Parti. Aucune décision n'est alors prise. Mais Andler, de son côté, veut quitter le Parti malgré l'opposition de Herr (lettres 57, 58 et 64). Peut-être a-t-il été sensible aux prières de son ami : il attendra la fin de la Première Guerre avant de rompre et, selon les vœux de Herr, il le fera discrètement afin de ne pas influencer les jeunes intellectuels désireux d'adhérer au Parti.

58. « Dernière réponse au Parti socialiste », *Le socialisme impérialiste*, p. 235.

59. « Le socialisme impérialiste », *Le socialisme impérialiste*, p. 111.

60. Jaurès, « Citation fausse », citée dans *Le socialisme impérialiste*, p. 134.

61. Georges Lefranc, *Le mouvement socialiste sous la troisième république*, vol. 1 (1875-1920), p. 190.

Ces lettres révèlent une différence fondamentale entre Andler et Herr qui, par ailleurs, sont si proches : leur conception divergente du rapport de l'intellectuel à la politique. Andler défend son droit de parler ouvertement. C'est un intellectuel qui ne doit obéissance qu'à la vérité telle qu'il la conçoit (lettre 64). Comme il l'écrit alors à Eugène Fournière : « [...] il va de soi pour moi que nous devons être de libres esprits avant d'être des socialistes ; et des socialistes librement entrés dans la pensée du socialisme avant d'être des socialistes inscrits au parti »⁶². Pour Herr, au contraire, l'intellectuel mu par un idéal politique, doit se plier aux contraintes de toute vie politique, faite nécessairement de compromis. Il ne peut quitter le Parti. C'est à cette seule condition qu'il influera sur son évolution (lettres 56 et 65).

Dans quelle mesure les deux amis furent-ils blessés mutuellement par leur conflit politique ? Rien ne transparaît dans leur Correspondance. Bien des années plus tard, après avoir terminé sa biographie de Herr, Andler devait simplement confier, en quelques lignes, à Maxime Leroy :

[...] J'ai été séparé de [Herr] dans les dernières années par des désaccords politiques, d'abord sans le savoir, puis m'en rendant compte. Mais qu'est-ce qu'un désaccord politique, quand il s'agit de l'affection profonde et de croyances qui vont plus loin que la politique⁶³ ?

La réorganisation de l'Université de Strasbourg

Au lendemain de la Première Guerre, les grandes préoccupations d'Andler et Herr furent la réintégration de l'Alsace et de la Lorraine dans une France républicaine et la réorganisation de l'Université de Strasbourg. Malheureusement la Correspondance n'est pas riche en renseignements sur leur rôle. Seules quelques références, indirectes, renvoient au problème alsacien. Tonnelat dans sa biographie et Andler dans la sienne, consacrent chacun un chapitre au problème de l'Alsace-Lorraine, mais ils ne s'arrêtent guère sur l'Université de Strasbourg. Nous tenterons d'évoquer, ici, leur rôle afin de reconstituer l'arrière-plan des commentaires qui apparaissent dans la Correspondance. Encore une fois, les projets d'Andler pour l'Université de Strasbourg sont intimement liés aux réformes universitaires que les deux amis désirent voir s'étendre à la France⁶⁴.

Pendant la Guerre, Andler a fondé la *Ligue républicaine d'Alsace-Lorraine*, organisme censé promouvoir la législation française en Alsace-Lorraine. Parmi les membres de cette *Ligue* qu'il préside, figure tout naturellement Herr. On y retrouve aussi les noms d'Alsaciens éminents : Sylvain Lévi, Lévy-Bruhl, Durkheim et Mauss. En 1918 Andler crée une revue mensuelle qui ne paraîtra qu'une année : *L'Alsace républicaine* — l'organe de la *Ligue*. C'est Andler qui en rédige le premier article :

62. Lettre à Eugène Fournière [août 1913], Institut français d'histoire sociale, Paris.

63. Cité dans Tonnelat, p. 299.

64. Sur l'histoire de l'Université de Strasbourg de 1870 à 1939, voir l'excellent ouvrage de John E. Craig, *Scholarship and Nation Building. The Universities of Strasbourg and Alsacian Society 1870-1939* (Chicago, The University of Chicago, 1984). Ce volume nous a été d'une grande utilité pour cette partie de l'introduction.

« Alsace, France, République ». Nous pouvons aisément deviner l'émotion qui se cache derrière ces trois mots magiques.

Andler appartient à plusieurs organismes officiels. Il est membre de la Conférence d'Alsace-Lorraine qui s'est constituée lors de la Première Guerre, et du Conseil supérieur d'Alsace et de Lorraine créé en 1919 pour traiter de toutes les questions (commerciales, juridiques, religieuses...) touchant à ces deux provinces. Il a été aussi nommé président de la commission de législation nationale. Il fait également partie de la sous-commission de l'Enseignement supérieur mise sur pied par la commission de l'enseignement du Service d'Alsace-Lorraine qui s'est constituée, en 1917, au Ministère de Guerre. Des sept professeurs parisiens dans la sous-commission, quatre sont d'origine alsacienne : aux côtés d'Andler, on retrouve Henri Lichtenberger, le mathématicien Paul Appell et l'historien Christian Pfister.

Andler, Pfister, Appell, Lanson ainsi que d'autres universitaires, furent encore chargés par le Ministère de l'Instruction publique de restructurer la nouvelle Université française de Strasbourg. Ils rêvaient d'en faire la matrice d'une réforme nationale de l'enseignement supérieur. Ils désiraient que l'on accorde plus de poids à la recherche et moins à la préparation des examens et des concours. Ils souhaitaient également combattre le cloisonnement des disciplines qui caractérisait, de manière croissante, la recherche et l'enseignement.

C'est dans une telle optique qu'Andler propose que des « Instituts où les spécialités voisinent au gré des recherches de chacun et selon les besoins changeants de la science »⁶⁵ remplacent les facultés traditionnelles. Sa proposition ne sera pas retenue. Mais la Faculté des lettres organisera néanmoins en son sein, de nombreux séminaires et instituts dont le but est d'introduire les étudiants à la recherche. Sous l'influence d'Andler et d'Henri Lichtenberger, l'Institut germanique de Strasbourg forme les futurs enseignants d'allemand en leur dispensant un enseignement qui comprend tout aussi bien l'art, la philosophie, que la politique allemande.

Contrairement à Andler, Herr ne semble pas avoir fait partie de commissions ou d'organismes officiels chargés de s'occuper des affaires alsaciennes et lorraines. Cependant, selon son habitude, il rend d'innombrables « services invisibles »⁶⁶ ; il est, d'après Andler, le conseiller de plus d'un professeur ou d'un administrateur en Alsace et Lorraine et leur sert d'intermédiaire auprès de parlementaires.

Tout comme Andler, Herr craignait l'emprise de l'Église sur l'avenir de l'Alsace-Lorraine (lettre 73). Il sut user de son prestige pour contrecarrer le poids des milieux catholiques au sein de l'Université de Strasbourg. Un exemple éloquent est le rôle décisif qu'il joua dans la nomination de Prosper Alfaric à la Chaire de Christia-

65. *L'humanisme travailliste. Essais de pédagogie sociale*. Bibliothèque de « La civilisation française », Paris, 1927, p. 135. Un autre projet lui tenait particulièrement à cœur : la création d'un Institut du Travail qui servirait de pont entre l'université et le monde du travail. Au sein de cet Institut, un enseignement très varié serait dispensé aux classes laborieuses. On y trouverait, par exemple, des cours sur l'hygiène, l'agronomie, le droit, la littérature française. Ce projet qui avait reçu l'aval des autorités, fut cependant abandonné en 1920 pour des raisons que nous ignorons (sur les Instituts du Travail voir le « Premier Essai » de *L'humanisme travailliste*).

66. Andler, *La vie de Lucien Herr*, p. 310.

nisme à la Faculté de lettres de Strasbourg. Cet historien du christianisme était un ancien prêtre défroqué « converti » à l'anticléricalisme. Soutenue par Lévy-Bruhl, Pfister, le Doyen de la Faculté des lettres de Strasbourg, l'archéologue Camille Julian, la nomination d'Alfaric à Strasbourg semble certaine en juin 1919. Mais peu après, redoutant la réaction des Alsaciens catholiques et des facultés théologiques de l'Université, Millerand, premier Commissaire général de la République française en Alsace-Lorraine — d'un commun accord avec les fonctionnaires à Strasbourg — décide que cette nomination est « “ politiquement impossible ” »⁶⁷. Elle est donc annulée en juillet 1919. Herr prend alors les choses en main et exerce son influence sur Millerand, qu'il connaît bien, et sur Lavisson⁶⁸ pour que ce dernier appuie la candidature d'Alfaric auprès du Ministère de l'Instruction publique. Alfaric apprend le 31 juillet 1919 qu'il est nommé, malgré l'opposition de Millerand. Aussitôt il écrit à Albert Houtin (également un prêtre défroqué) — celui qui l'a recommandé à Herr : « La cause est définitivement gagnée. Je le dois à M. Herr qui s'en est fait l'apôtre dévoué »⁶⁹.

A la même époque, à la demande d'Ernest Lévy qui vient d'être nommé à Strasbourg, Herr soutient la candidature d'un certain Ginzburger à un poste de bibliothécaire à l'Université de Strasbourg. Dans ce but il écrit le 12 juillet 1919 à Sébastien Charléty, premier recteur de l'Université de Strasbourg :

Je ne suis pas sémitisant, mais je connais la valeur et les titres scientifiques du candidat. Il désirerait être chargé du département sémitique (livres et manuscrits) de la bibliothèque. [...] il serait en mesure, grâce à sa connaissance de tout ce qui concerne les Juifs d'Alsace, d'aider Ernest Lévy dans l'accomplissement d'une tâche qui lui tient fort à cœur, et qui serait d'une très grande importance. Il y a lieu [...] de mener à bien l'enquête linguistique, morale, historique, archéologique, géographique, ethnique sur les Juifs d'Alsace. [...] Je vous demande donc d'envisager cette candidature avec toute votre bienveillance et de l'appuyer si vous partagez notre sentiment.

Excusez ce qu'il y d'indiscret dans ma démarche⁷⁰. [...]

Herr, tout comme Andler souhaitait ainsi faire de l'Université de Strasbourg, un centre de rayonnement intellectuel, non seulement en la dotant des structures les mieux adaptées au monde moderne, mais aussi en y attirant des étudiants d'horizons divers. Une telle perspective ressort clairement d'une lettre qu'il adresse en 1919 à Houtin :

Si l'on ne veut pas que Strasbourg soit un cadre luxueux et vide, il faut y attirer des étudiants, soit de France [...], soit de l'étranger. [...] Il serait assez sage d'y attirer, par des moyens appropriés, des Américains, des Anglais, des Polonais, des Tchèques, des Scandinaves, etc. sans parler des Japonais et des Chinois. Je ne considère pas cela comme chimérique, à la condition qu'on donne à l'université

67. Cité dans Prosper Alfaric, *De la foi à la raison, scènes vécues* (Publications de l'Union rationnaliste, 1955), p. 273.

68. Lavisson faisait partie du Comité consultatif pour le recrutement du personnel de l'Enseignement supérieur.

69. Lettre du 31 juillet 1919 d'Alfaric à Houtin, Papiers Houtin, Bibliothèque nationale, Paris, Ms. N.a.fr. 15688.

70. Lettre de Herr à Charléty, Fonds Lucien Herr, Fondation nationale de sciences politiques, Paris.

une modernité qui rompe le cadre habituel, et qu'on crée des instituts de recherches et de sciences pures et appliquées qui soient riches, vivants, et suffisamment autonomes⁷¹.

Le profil international qu'envisage Herr pour l'Université de Strasbourg correspond enfin à un autre projet mentionné dans une de ses lettres à Andler : la création d'une « Chaire de Société des Nations » dans l'enceinte de l'Université (lettre 72). Strasbourg serait ainsi doté d'une mission qui dépasserait le cadre étroit d'une nation.

Les dernières années

La Correspondance est interrompue brutalement par la mort inattendue de Herr. La dernière lettre est écrite deux jours avant le décès de ce dernier (lettre 130). En moins de deux ans Andler perd sa fille unique et son ami le plus cher. Le poids de ce double deuil l'accompagne et l'accable. Le 14 août 1926, date du deuxième anniversaire de l'enterrement de sa fille, il écrit à son amie, Mme Talayrach : « “ Vous comprenez [...] pourquoi jc suis si souvent silencieux, et pourquoi courbé, comme je le suis, du double deuil de ma fille et de mon meilleur ami, je serai bref aujourd'hui ” »⁷².

La vie de Lucien Herr peut être considérée comme le prolongement de la Correspondance. Andler y reprend son dialogue avec Herr. C'est autant sa propre vie que celle de Herr qu'il retrace à travers le souvenir de celui avec lequel il a tout partagé, d'où l' « émotion » qui le « secoue » et l' « éprouve »⁷³ pendant qu'il travaille à cette biographie « surtout intérieure »⁷⁴. Il confie, en effet, à Mme Herr :

Les pleurs que jc donne à l'ami défunt se mêlent à ceux que me fait verser le souvenir de ma fille. Je les laisse couler sans honte. On s'apercevra peut-être de l'émotion dans laquelle a été écrit ce livre. Il en sera plus imparfait, mais peut-être plus humain⁷⁵.

Épuisé émotionnellement et physiquement, ravagé par une tuberculose dont il souffrait depuis longtemps et dont il n'avait jamais pu guérir, Andler meurt en mars 1933, quelques mois après avoir publié la biographie de son ami. *La vie de Lucien Herr* fut son chant du cygne.

71. Lettre du [29 octobre 1919] de Herr à Houtin, Papiers Albert Houtin, Bibliothèque nationale, Paris, Ms. N.a.fr. 15710, f. 108.

72. Cité dans Tonnelat, p. 246.

73. Lettre du 6 octobre 1930 d'Andler à Mme Herr, Fonds Lucien Herr, Fondation nationale des sciences politiques, Paris.

74. Lettre du 31 août d'Andler à Mme Herr, Fonds Lucien Herr, Fondation nationale des sciences politiques, Paris.

75. Lettre du 6 octobre 1930.

Bourg-la-Reine, mercredi 24 juillet 1926

(See next)

J'ai reçu ce matin ma nomination. Tu es la première personne que j'en préviens. Sans toi, toute cette histoire n'accroît pas mon plaisir. Tu as roulé à Berne et à nos autres amis la conviction nécessaire.

Vendredi alors que je serai dépeçant chez nous vendredi ? J'aurai un croisit. Je le dirai, pour nos élus de l'École, que tu n'iras plus, ce qui les intéressera. Fargues nous aidera son petit-fils à l'heure à l'école d'enseignement

sur trois ou quatre semaines. Pourront geler
le temps et ramener un peu au beau, pour
qu'on puisse prononcer ce petit salon sur
l'latitude !

J'ai fait faire constater aux délégués de
l'accord fédéral, personne de nous n'a été
été, sans permission il ait de perdre pour
24 heures. J'en suis déridé.

A Kudrich. Embraie les petits poches
noirs, ils nos amitiés à la femme.

Ton vieil dévoué

N. André,

Mais si j'érange le moins du monde,
c'est à vous.

Bibliothèque

Ecole Normale Supérieure

Lamennais

mon état connu,

Un mot : le directeur me dit qu'il a officiellement proposé la candidature à l'Assemblée, et que celle-ci a formellement accepté. Reste la nomination officielle, qui n'interviendra pas avant la fin de l'année scolaire, mais qui est certaine. (C'est un avantage, mais compensé, j'espère, cette fois, par une absolue sécurité). J'ai demandé expressément au directeur s'il m'autoriserait à te donner la chose comme certaine ; il m'a dit expressément que je pourrais l'écrire. — Voilà ce qu'il fait.
Il a répondu à long qui tout venus pour apprécier de la meilleure candidature que son choix s'était fait, et définitif. —

Je voudrais bien que tu m'écoutes pour
t'expliquer pourquoi j'ai été longuement en réponde-
nt à l'un d'entre eux, mais je me trouve un peu
épuisé, il y a, depuis une trop longue période,
dans l'écriture. Tu sais très peu de chose, je
peux t'écrire plus tard, mais pour l'instant
je suis épuisé et très fatigué et ce matin
j'ai été dérangé : pardonne, mais je ne
peux pas bien dormir davantage, je te voulais que
tu fasses peut-être un petit effort de la bonne
et définitive volonté.

À tout court,

Amis tous

Note sur l'édition

Texte de la Correspondance

A l'exception de quelques lettres ou fragments de lettres qui ont déjà été publiés par Andler (*La vie de Lucien Herr*), Tonnelat (*Charles Andler, sa vie et son œuvre*) et Lindenberg et Meyer (*Lucien Herr, le socialisme et son destin*), cette *Correspondance* est inédite. Nous avons transcrit les lettres à partir des originaux, excepté pour trois lettres de Herr dont les originaux ont disparu. Ces lettres — qui ont été reproduites dans *La vie de Lucien Herr* — n'ont malheureusement pas été citées intégralement par Andler. Quant aux autres lettres, elles ne comportent aucune coupure sauf pour deux ou trois courts passages par trop intimes dans les lettres d'Andler. De plus, dans les lettres d'Andler, à quelques rares occasions, le nom d'une personne a été remplacé par un X par égard pour la famille de l'intéressé. Ces coupures ont été signalées à l'aide de crochets.

Comme la *Correspondance* n'est pas un texte littéraire, nous avons estimé qu'il n'était pas nécessaire de transcrire les mots que Herr et Andler avaient biffés dans leurs lettres. Leurs rares fautes d'orthographe ont été corrigées ainsi que leur usage de certains signes (par ex. traits d'union, points). En revanche, nous avons conservé les traits d'union dont Herr se sert pour rattacher l'adverbe *très* à un adjectif (par exemple : très-ancien), cette pratique étant courante au début du siècle. Lorsque nos correspondants avaient oublié un mot, il a été ajouté. Nous avons signalé un tel apport en mettant le mot entre crochets. De même, lors de leur première apparition, nous avons complété au moyen de crochets certains mots qui dans la *Correspondance* sont abrégés (par exemple : qqs. [quelques], c.à.d. [c'est-à-dire]). Apparaissent également entre crochets des points d'interrogation à la suite des mots qui nous sont restés indéchiffrables. Les références d'Andler et de Herr à des ouvrages sont en italiques dans le texte.

Datation des lettres

Les dates placées entre crochets ont été établies grâce à une analyse du contenu des lettres ou de leur confrontation. Lorsque la datation était problématique, nous l'avons indiqué. Pour les lettres de Herr, les dates placées entre crochets et suivies d'un astérisque sont celles attribuées par Andler.

Annotation des lettres

Les personnes ont été identifiées lors de leur première apparition dans la *Correspondance*. L'identification a parfois été complétée dans une lettre ultérieure.

Dimanche [1891]

Faut pas trop blaguer la poste, mon vieux ; ta lettre d'hier¹ soir m'arrive ce matin à 7 heures 1/2, ce qui est joli.

Tu es gentil comme tout, et je tiens à t'en remercier sans retard. — Parbleu oui, il y a longtemps que je voudrais les *Fabian Essays*², mais la dépense collective m'effraie. Mais aux conditions que tu m'offres, la chose devient plus abordable. Je te laisse juge toi-même : tu sais mes désirs et mes goûts, et tu sais mes moyens. Si tu trouves des occasions favorables, tu peux y aller jusqu'à 35 ou 40 francs, pour moi personnellement. Quant à la Bibliothèque³, son budget est malheureusement ainsi bâti, comme tu sais, qu'elle ne peut profiter des occasions.

As-tu vu la vieille tête du vieux Engels⁴ ? Donne-moi des nouvelles de ton travail. Trouves-tu qq [quelque chose] chose ?

Encore une fois, merci. Tout m'intéresse ; prends pour moi tout ce que tu vois en valant la peine, mais ne me ruine pas. — Et surtout ne te donne pas de mal pour cela.

Je t'écris au galop : je pars pour Maubeuge, où je vais marier un vieil ami. Je suis très-désireux d'avoir de tes nouvelles, prochaines et longues.

Bien affectueusement à toi

Lucien Herr

Chose importante, et dont il faut t'occuper tout de suite. Depuis ton départ, l'organisation de l'enseignement « moderne »⁵ a été décidée ; on doit commencer à

1. Il s'agit d'une lettre qu'Andler lui a adressée d'Angleterre où il passe l'été. Ce séjour est motivé par son intérêt pour le caractère pratique des théories socialistes anglaises.

2. Les *Fabian Essays in Socialism*, œuvre collective de G. Bernard Shaw, de Sydney Webb et al., étaient sortis en 1889.

3. La Bibliothèque de l'École normale supérieure.

4. Voir en appendice la lettre qu'Andler adressa à Engels pour solliciter un entretien (document 1).

5. Introduite par souci de rapprocher l'enseignement secondaire destiné aux couches populaires de celui dispensé à la classe bourgeoise, la réforme scolaire de juin 1891 transformait l'enseignement spécial en enseignement moderne. À l'instar des classes correspondantes de l'enseignement classique, les classes de l'enseignement moderne s'appellent désormais 6^e, 5^e, 4^e, etc., et deux classes de 1^{re} sont instaurées — l'une scientifique, l'autre littéraire. Mais seule la Faculté des sciences est ouverte aux élèves ayant un baccalauréat « moderne ». Il faudra attendre la réforme

l'appliquer dès la rentrée prochaine. Le directeur⁶ m'a dit que c'était une occasion unique pour ceux d'entre nous qui voudraient accepter d'enseigner à la fois, dans les classes qui correspondent à la troisième, à la seconde et à la rhétorique, la philosophie et une littérature étrangère. Ce serait pour eux une place immédiate à Paris, avec assimilation complète (traitement, etc.) à l'enseignement actuel. Pour quelqu'un qui voudrait faire quelques sacrifices (nombre d'heures de service, un peu chargées peut-être au début) pour rester à Paris, ce serait exceptionnellement facile. — Réfléchis, et, si cela te plaît, écris-en immédiatement au directeur (La commission de classement⁷ devant se réunir bientôt). Si cela te plaisait, je l'entreprendrais de mon côté à ton sujet⁸. Mais ne tarde pas à t'en préoccuper. — Si je n'avais pas ce que j'ai, je n'hésiterais pas.

2

Samedi [printemps 1891]^{**}

Cher ami,

Merci de tout cœur. J'ai été, par la faute des compositions d'entrée à l'école (je corrige la philosophie pour les Sciences)², écrasé de besogne au point de ne pouvoir

(suite de la note 5 page 41)

de 1902 pour qu'il perde son infériorité « juridique » par rapport au baccalauréat « classique » (selon Antoine Prost, *L'enseignement en France 1800-1967*).

6. Georges Perrot (1832-1914), directeur de l'École normale de 1883 à 1904.
7. Il s'agit sans doute du Comité consultatif de l'enseignement supérieur qui dressait une liste des trois meilleurs candidats pour un poste universitaire.
8. La proposition de Herr n'aura pas de suite. Andler ira à Nancy où il sera professeur de lycée de 1891 à 1893. Selon, son dire, un tel enseignement, cependant, ne lui convenait guère :

« Mon service est terrible. J'ai 18 heures et environ 210 élèves, qui tous remettent des copies une fois par semaine et quelques-uns deux fois. Il faut bien que je les corrige, car sur sept classes que j'ai, cinq préparent des examens. Ce sont la Rhétorique A ; Saint-Cyr (vétérans) ; Math. spéciales (vétérans) ; sixième année spéciale ; 2^e moderne. Seuls mes petits de sixième ne préparent rien ; encore leurs parents les surveillent-ils de très près ; et à chaque instant je reçois des pères de famille, qui commentent avec moi les difficultés des thèmes et les épines de la déclinaison. C'est un fardeau tel que mon travail [la préparation de sa thèse de doctorat] en souffre beaucoup. » (Lettre à M. C. Bloch, citée dans Ernest Tonnelat, *Charles Andler. Sa vie et son œuvre*, pp. 43-44).

1. Andler note sur la lettre de Herr : « Je l'ai reçue pendant mon séjour à Londres. »
2. Au concours d'entrée à l'École normale deux matières sont communes à tous les candidats : la dissertation de philosophie et la version latine. Mais elles sont jugées par deux commissions : l'une pour les lettres, l'autre pour les sciences.

t'écrire. J'ai tardé qqs [quelques] jours après avoir reçu ton entrevue avec Engels, puis j'ai craint que ma lettre ne te trouvât plus à Londres, et je me suis tenu coi. Pardon.

Ton interview est tout à fait bien, très vivante et intéressante. Il y aurait fort à dire ; il est évidemment vieilli et aigri, mais c'est de quelque importance tout de même. Seulement il est déplorable que tous ces manuscrits, pièces officielles, ouvrages et lettres, soient entre les mains d'un homme qui n'a plus l'activité nécessaire, et qui a toute licence de faire disparaître ce qui peut le gêner ou le compromettre. A qui cela reviendra-t-il après sa mort ?

J'espère bien qu'à ton retour de Londres, tu passeras au moins quelque temps à Paris. J'ai un très grand désir de causer très longuement de tout ça avec toi. Théoriquement, j'ai une absolue confiance dans les progrès du socialisme en Angleterre, et il serait extrêmement déplorable que ce fût une illusion. Tu me conteras longuement les relations que tu as avec tout ce monde-là, leurs projets, et leur organisation. Les radicaux anglais sont convaincus qu'avant dix ans les deux grands partis anglais³ seront en miettes, et que la majorité sera énergiquement radicale, et socialiste⁴. Il est tout à fait certain que depuis 20 ans le déclassement des partis se fait dans ce sens, et se fait rapidement. Qu'en penses-tu ?

Informé-moi de l'époque de ton retour, que je ne risque pas d'envoyer là-bas des lettres perdues.

Veux-tu, ou plutôt peux-tu me rendre un grand service ? Il y a longtemps que je cherche le livre de Hutchinson Stirling, *The Secret of Hegel*. Londres 1865⁵. Il est épuisé et difficile à trouver. J'en aurais un besoin absolu, et je n'hésiterais pas, s'il se trouvait, à aller jusqu'à 25 ou 30 F. Veux-tu bien t'en occuper. — Et veux-tu que je t'envoie l'argent ? Dis-le-moi tout simplement, je suis en état de le faire.

Pardonne-moi d'être très-bref. Je suis vraiment écrasé de travail. J'ai des promesses que je ne puis tenir, et je m'épuise à faire quelque chose. Ne m'aie point de rancune, et prouve-le en m'écrivant bientôt, peu ou beaucoup.

Bien affectueusement à toi

Lucien Herr

Tâche donc de voir Annie Besant⁶ ; on la dit intéressante. Et Hyndman⁷ ? et Burns⁸ ? Fais-les donc revenir un peu sur leur opinion au sujet du Parti Ouvrier⁹.

3. Le parti conservateur et le parti libéral.

4. Il faudra pourtant attendre 1904 pour voir la fondation du Labour Party.

5. Le titre complet de cet ouvrage en deux volumes de James Hutchinson Stirling est *The Secret of Hegel, Being the Hegelian System in Origin, Principle, Form, and Matter*.

6. Annie Besant (1847-1933), socialiste et théosophe anglaise ; en 1888, lance et dirige avec W.T. Stead l'hebdomadaire *The Link* qui deviendra célèbre pour ses articles dévoilant les conditions de travail dans les fabriques d'allumettes de Londres.

7. Henry Mayers Hyndman (1842-1921), marxiste anglais et fondateur, en 1881, de la Democratic Federation qui se transformera en 1884 en Social Democratic Federation, première organisation du socialisme marxiste en Grande-Bretagne.

Paris, Mardi 18 [93]

Mon cher ami,

Un mot : le directeur me dit qu'il a officiellement proposé ta candidature² à Liard³, et que Liard l'a formellement acceptée. Reste la nomination officielle, qui n'interviendra pas avant la fin de l'année scolaire, mais qui est certaine. C'est un ennui, mais compensé, j'espère, cette fois, par une absolue sécurité. J'ai demandé exprès au directeur s'il m'autorisait à te donner la chose comme certaine : il m'a dit expressément que je pouvais t'écrire. Voilà qui est fait. Il a répondu à ceux qui sont venus poser auprès de lui leur candidature que son choix était fait, et définitif.

Je voudrais bien que tu m'écrives un mot. Je t'ai écrit assez longuement en réponse à ta lettre, il y a, si je ne me trompe, un mois environ. Ne l'as-tu pas reçue ? — Je suis souffrant et très-fatigué, et en même temps très-occupé : pardonne-moi de ne pas t'en dire davantage : je ne voulais que te faire part de la bonne et définitive nouvelle.

À toi, de tout cœur,

Lucien Herr

(suite des notes de la page 43)

8. John Burns (1858-1943), leader ouvrier et député libéral anglais ; un des premiers ouvriers professionnels à adhérer à la Social Democratic Federation.
 9. Saisie de doutes, à partir de 1888, à l'égard de fondement matérialiste de la doctrine socialiste, Besant s'est tournée vers la théosophie ; Burns se sépare, en 1893, de la Social Democratic Federation pour se rapprocher de l'aide radicale du parti libéral. Quant à Hyndman, il pris ses distances à l'égard du « Nouvel Unionisme » fondé en 1889 car il se méfie de l'action syndicale. Son sectarisme contribuera au fait que la Social Democratic Federation ne deviendra jamais un parti de masse.
-
1. Papier à lettre à en-tête de l'École normale.
 2. Andler sera nommé maître de conférences d'allemand à l'École normale en remplacement d'Arthur Chuquet qui, à la suite de Guizot, occupera la Chaire de langues et littératures d'origine germanique au Collège de France.
 3. Louis Liard (1846-1917), directeur de l'Enseignement supérieur de 1884 à 1902, et par la suite vice-recteur de l'Académie de Paris.

Domenica, 4 febbraio [1900]¹

Cher ami,

Merci de m'envoyer les « Notes critiques »², puisque mon beau-frère³ me les garde vingt jours. Je propose que vous l'abonniez d'office, en faisant opposition sur son traitement pour une somme de dix francs. — Je viens d'envoyer à Simiand⁴ une note sur Benedetto Croce⁵. Cet homme m'a toujours envoyé ses articles parce que Sorel⁶ lui avait fait croire que je ferais sur lui un article comme sur Labriola⁷. Je lui ai promis, provisoirement, cette Note. Quand elle sera insérée, envoyez-la-lui, Via Principessa Elena 14, à Naples. Ce sera de la réclame pour le périodique. — Ne faites pas trop de retouches. Je crois cette note modérée, dénuée de flagornerie, malgré le ton élogieux. On n'a aucun intérêt — en eût-on l'envie — à flagorner des marxistes : ils vous le rendent en grossièretés plus tard, au premier dissensitement.

Vous avez introduit deux fautes grossières dans mes deux dernières contributions : une phrase de la note sur Bernis⁸ en est devenue inintelligible. Je m'en lave les mains : je suis sûr que la faute n'est pas la mienne.

J'ai reçu les fascicules parus de l'*Histoire socialiste*⁹ jusqu'à la page 56. La préface n'est pas bonne. Le reste est, pour le fond, au niveau des meilleurs manuels,

-
1. Lettre écrite de Rapallo et déjà en partie publiée par Tonnelat (*Charles Andler*, pp. 111-112). Obligé d'interrompre ses cours à l'Ecole normale à la suite d'une mauvaise bronchite, Andler passe trois mois de convalescence sur la côte italienne avec sa famille.
 2. Revue de sciences sociales fondée en 1900 et publiée par la Société nouvelle de librairie et d'édition ; le dernier numéro a paru en 1904. Andler en est un des fondateurs. Parmi les collaborateurs, figurent outre Andler et Herr, Blum, Durkheim, Paul Fauconnet, Arthur Fontaine, Lucien Lévy-Bruhl, Marcel Mauss, Edgard Milhaud, Philippe Sagnac.
 3. Charles Schmidt (1872-1956), frère de la femme d'Andler ; il est depuis 1899 archiviste aux Archives nationales et, également, inspecteur général des Bibliothèques et des Archives. Il sera, par la suite, chargé de la réorganisation des Archives d'Alsace et de Lorraine.
 4. François Simiand (1873-1935), secrétaire de rédaction des *Notes critiques* ; chargé de la section de sociologie économique de *L'année sociologique* ; il occupera, à partir de 1932, la chaire d'histoire du travail au Collège de France.
 5. Il s'agit du compte rendu du *Materialismo storico ed economia marxistica* de Croce (*Notes critiques*, 1 [1900], pp. 76-78). La « note » d'Andler n'est pas signée. En effet, mis par un esprit « positif », « expérimental », et « sociologique », les collaborateurs ne signent pas leur collaboration (*Notes critiques*, 1 [10 janvier 1900], p. 1). Une telle politique ne dura qu'un an.
 6. Georges Sorel (1847-1922), le père du syndicalisme révolutionnaire en France.
 7. Antonio Labriola (1843-1904), professeur de philosophie et écrivain politique italien de tendance marxiste. En 1897 Andler avait fait un article sur « La conception matérialiste de l'histoire d'après M. Antonio Labriola » qui parut dans la *Revue de métaphysique et de morale*, t. V (nov.- déc. 1897), pp. 644-658.
 8. François Joachim de Pierre de Bernis (1715-1794), prélat et homme politique français ; auteur d'une *Correspondance* avec Voltaire.
 9. Il s'agit de l'*Histoire socialiste* (1789-1900) publiée sous la direction de Jaurès. Andler et Herr se sont chargés d'écrire le volume sur l'*Histoire du Second Empire*. Ils vont abandonner leur projet

et plein d'idées ingénieuses dans le détail ; et cela se lit comme un roman. Si tout est pareil, ce sera supérieur à la *Geschichte der Sozialismus*¹⁰ de Kautsky¹¹ et Bernstein¹². Si cela continue, en outre, du train dont on commence, notre morceau arrivera vite.

Voici une négociation dont tu devrais charger Jaurès tout de suite. Nous avons dans notre morceau presque toute l'Histoire de l'Internationale. Je sais que F. Engels avait encore des documents manuscrits nombreux qui la concernent : il me l'a dit en 1891. En ce temps-là ces documents n'étaient ni classés ni communicables. Mais ils doivent exister dans le *Nachlass*¹³ ou être versés au *Parteiarchiv*¹⁴. Il faut que Jaurès s'informe auprès des exécuteurs testamentaires d'Engels et au *Parteiarchiv* de ce que l'on a comme documents inédits sur l'Internationale. Mehring¹⁵ lui-même n'a pu tout connaître, ayant écrit avant la mort du patriarche. Mais s'il y a des documents, il est inadmissible que nous écrivions sans les connaître. Jaurès doit connaître mieux que nous les exécuteurs testamentaires. Ce sont, je crois, Kautsky, Bernstein et Liebknecht¹⁶. En tous cas un voyage à Londres ou à Leipzig ou à Stuttgart ou à Berlin sera peut-être nécessaire ; et nous le ferions, toi ou moi, à l'automne. Mais provisoirement, puisque nous avons des germanisants et des anglicisants qui iront à Londres et en Allemagne, pourquoi ne pas user [?] d'eux : ils feraient un premier inventaire rapide. C'est pourquoi, selon moi, la négociation est à commencer avec Kautsky, etc. tout de suite.

Je mène ici une vie monotone et ennuyeuse. Le paysage est joli, puisqu'un paysage, même sans verdure, avec du soleil et de la mer, est toujours beau. Mais il manque de profondeur, puisque la montagne arrive jusqu'à la lisière de la mer. C'est une montagne médiocre, mais qui suffit à barrer l'horizon. Entre cette mer et cette colline un paysage riant se déroule sur une mince bande le long d'une seule route. Dès qu'on quitte du regard cette ligne de villes, c'est la montagne dénudée, et c'est la misère de Clamart et, à peu près, l'aspect. — Ajoute qu'on m'interdit les trop longues marches parce qu'elles constituent une cure d'amaigrissement contraire à l'autre : en

(suite de la note 9 page 45)

par manque de temps ; c'est Albert Thomas qui l'écrira à leur place. Ce volume paraîtra en 1907 avec une préface d'Andler. Les premiers fascicules rouges sont sortis fin janvier 1900 chez l'éditeur Rouff. Ils seront par la suite réunis en volumes. Les 12 volumes paraissent entre 1901 et 1908.

10. Bernstein et Kautsky étaient les éditeurs de l'ouvrage collectif en trois volumes, *Die Geschichte der Sozialismus im Einzeldarstellungen* (Histoire du socialisme en monographies) paru de 1895 à 1898 à Stuttgart.
11. Karl Kautsky (1854-1938), théoricien marxiste du parti social-démocrate allemand.
12. Eduard Bernstein (1850-1932), dirige avec Kautsky le parti social-démocrate allemand.
13. Papiers inédits.
14. Trad. : « les archives du Parti ».
15. Franz Mehring (1846-1919), membre de l'aile gauche du parti social-démocrate allemand, il devint membre de la Ligue spartakiste, et par la suite membre du Parti communiste allemand.
16. Sans doute Wilhelm Liebknecht (1826-1900), un des fondateurs de la Première Internationale et, avec Bebel, du parti ouvrier social-démocrate allemand.

sorte que je flâne de Sta Margherita à Zaogli sur une ligne de dix kilomètres, dont je connais tous les pieds d'aloès et dont j'ai compté les cyprès maigres.

J'ai écrit à Perrot que les villas somptueuses d'ici sont le produit de pures rapines. Ces Génois sont un peuple de pirates, qui s'enrichissent dans l'Amérique du Sud dans toutes sortes de commerces louches ; et il est bon de répandre cette idée que tout luxe provient d'une piraterie. — J'ai écrit à Lichtenberger¹⁷ que ce même luxe soulève l'indignation des pauvres pêcheurs de corail et des humbles paysans, et qu'on verra d'ici peu en Italie, comme partout, d'effroyables cataclysmes. — Il est sûr qu'on voit ici beaucoup d'anticléricalisme, de radicalisme républicain, et sinon des convictions, du moins des sympathies socialistes. Le mouvement qui part de Milan et de Padoue, et qui vient de se manifester à Turin aux élections sénatoriales du mois dernier, gagne la côte. Il me paraît très probable que si Pelloux¹⁸ (le capitaine Spavento) faisait sa dissolution maintenant, il n'aurait plus tout à fait la majorité de 33 voix, avec laquelle il gouverne.

Je considère comme regrettable que nous n'ayons pas songé à faire quelque chose, si peu que ce soit, pour le 3^e centenaire de G. Bruno. J'en ferai le reproche à Xavier Léon¹⁹. Berlin et Vienne ont manifesté, malgré l'hostilité de leurs gouvernements. Si chez nous on avait fait, en Sorbonne, p. ex., avec le concours de quelques autorités, une commémoration, cela aurait donné un retentissement immense ici, et ç'aurait été d'excellente politique étrangère, sympathique aux Italiens libéraux, désagréable, au-delà de ce qu'on peut croire, au papisme.

Dis-moi comment tu te tires de ton travail de chien et de l'effroyable temps de grippe que vous avez eu tout ce mois. Dis-moi ce que deviennent toutes les choses qui nous intéressent (si tu as un moment). Je ronge mon frein ici dans l'inertie nécessaire et dans l'impuissance. D'ici peu cependant je médite une escapade vers Pise. Mais il faut le beau temps, et nous avons du froid et de la neige. Je voudrais aussi que ma femme cn fût. Mais elle ne se décide pas. Elle est un peu, avec toute sa bonté, la déraison en personne [...]. C'est pourquoi un peu de travail me distrairait à présent, aux jours mauvais : si tu vois des volumes dont je puisse rendre compte, envoie-les moi ; si tu en sais d'italiens, dis-le-moi ; je les commanderais à Gènes (Gentile²⁰ : *la filosofia di Marx* que j'ai commandé est un peu trop vieux déjà). Mais il faut m'avertir. Car il n'y a aucun moyen de se renseigner ici, et il n'y a même pas de librairie.

Ton vieux dévoué

Ch. Andler

-
17. Andler se réfère soit à Ernest Lichtenberger (1847-1913), soit à son neveu Henri Lichtenberger (1864-1941), à l'époque professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Nancy.
 18. Le général Pelloux dirigeait le gouvernement italien depuis 1898 — à la suite d'agitations sociales qui secouaient la péninsule. Il proposa des mesures pour limiter la liberté de presse et de réunion, mais l'extrême-gauche au parlement fit obstruction à ses plans. Son ministère tombe en juin 1900.
 19. Xavier Léon (1868-1935), philosophe, directeur de la *Revue de métaphysique et de morale* ; il donne également des cours à l'École des Hautes Études sociales.
 20. Giovanni Gentile (1875-1944), philosophe et homme politique italien ; néo-hégélien et ami de Croce. Ministre de l'Éducation nationale sous Mussolini (1922-1924). Son ouvrage, *La filosofia di Marx : studi critici* est sorti à Pise en 1899.

Mon bulletin de santé : [...] — Mon augmentation de poids est certaine ; malheureusement nous ne disposons, dans tout Rapallo, d'aucune bascule pour se peser.

5

Ballaigues, mercredi matin [1900]

Cher ami

Je vais tâcher de répondre à tes deux lettres tout en ne ratant pas le courrier qui part. Je m'en veux surtout de n'avoir pas, avant mon départ, écrit à ton frère¹, dont la non-venue nous a été une déception. Si j'avais su le nom de son bateau, je lui aurais certainement écrit à Marseille, ou télégraphié, aujourd'hui même, et il faudra que tu me dises la première adresse où des nouvelles le rejoindraient. Je m'explique sa décision, conforme à son caractère actif. Mais je comprends les inquiétudes que tu dissimules. Évidemment a priori ils vont là-bas soigner des blessés évacués sur l'arrière². Mais on leur enverra peut-être des cholériques et des pestiférés et d'autres saletés ; et la Corée même sera peut-être un pays de sales bagarres.

J'écris à Bahon³. La chaire de Lyon est sans doute transformée en chaire de pédagogie, pour Chabot⁴. Il y aura un cours complémentaire de littérature comparée, pour lequel je vois entrer en ligne Maigrot⁵ et un candidat de Montpellier dont on ne peut me dire le nom. Basch⁶, qui songeait à poser sa candidature, renonce dès qu'il n'y a plus qu'une conférence ou un cours complémentaire. Tu devrais t'assurer du nom de ce candidat Montpelliérain, bien que Maigrot, évidemment, ait 99 chances contre 1.

-
1. Tony Herr, frère aîné de Herr né en 1862 ; il était médecin militaire et explorateur.
 2. Andler pourrait se référer ici à la « Révolte des Boxers » dont les membres ont massacré en 1900 les missions étrangères à Pékin. Tony Herr fait peut-être partie du corps expéditionnaire international envoyé pour mettre fin à la Révolte.
 3. Carle Bahon (1873-1944), normalien ; maître de conférences de langues et littératures allemandes à la Faculté des lettres de Nancy, puis à la Faculté des lettres et à l'Ecole des Beaux-Arts de Rennes.
 4. Charles Chabot (1857-1924), agrégé de philosophie ; il est effectivement nommé en 1900 à la chaire des Sciences de l'éducation à la Faculté des lettres de Lyon.
 5. Nicolas Maigrot, agrégé d'allemand (1886).
 6. Victor Basch (1863-1944) est à l'époque professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Rennes. En 1921 il est nommé professeur (sans chaire) de langue et littérature allemandes à la Sorbonne. A partir de 1928, il y occupera la chaire d'esthétique. En 1944 il sera assassiné par la milice de Lyon.

Nous avons ici, outre ceux que tu sais, Charles Gide⁷ ; Vallès⁸ et Rigout⁹, récemment arrivés. Ils sont causes, ayant confisqué tout mon temps, que je ne t'ais pas écrit. Pour Rigout, bien qu'il nous rende la chose difficile par son caractère farouche, son dégoût des démarches, et sa délicatesse ombrageuse, il faudra que nous fassions quelque chose. Il est de ceux que Foncin¹⁰ vient d'exécuter dans sa dernière tournée. On laisse ce nationaliste forcené dauber à poings fermés sur les nôtres¹¹. Contre Rigout, et avec la complicité cauteleuse de Gasquet¹², il vient de faire état des plus lâches délations des pères de famille, pour lui reprocher d'avoir, au cours de St Cyr, fait un enseignement tendancieux, antimilitariste, antireligieux, etc. Que ces grands dadaïs qui préparent St Cyr, c.à.d. [c'est-à-dire] qui sont presque tous majeurs, moustachus, et qui, en théorie du moins, devraient être censés n'être plus au lycée, mais faire de l'enseignement supérieur, usent de délations, se plaignent à leurs papas, au lieu de discuter eux-mêmes, et qu'ils soient pris au sérieux par une administration quelconque, c'est déjà pharamineux. Mais qu'on laisse une brute sauvage et un imbécile aussi foncièrement incapable que Foncin désorganiser un enseignement intelligent et libéral, et cela maintenant, et sans qu'il y ait à résister, cela est odieux et insupportable ; et il faut coûte que coûte arrêter cela, et trouver un moyen d'intimidation contre cet inepte salaud.

Dans le cas présent j'affirme que Rigout n'a pas fait d'antimilitarisme systématique, prémedité. Il n'a pas orienté tout son cours vers un résultat préconçu d'avance. Il a simplement, à l'occasion, et comme il devait en conscience, apprécié rationnellement les faits. Il a surtout refusé de borner son enseignement à une énumération des batailles (avec plans, numérotation détaillée des camps, etc.) et préféré l'enseignement de l'histoire de la civilisation.

Bien entendu, on ne manque pas, pour que l'hypocrisie soit complète, de relever contre lui ce dernier grief, censément professionnel, pour que le procès de tendance qui reste en première ligne même chez eux, puisse se transformer, s'il en est besoin, en critique professionnelle pure. La sanction est que Rigout a rendu le cours de St Cyr, qu'il fait depuis 7 ans, qui est très lourd et qui lui a pris tout son temps depuis lors ; et il retourne à son enseignement d'autrefois, à l'histoire éparsé entre les

7. Charles Gide (1847-1932), à l'époque professeur d'économie sociale comparée à la Faculté de droit de Paris. Il deviendra en 1921 professeur d'enseignement de la coopération au Collège de France.

8. Sans doute Jean Henri Albert Valès (1862-1932), un normalien de la même promotion (1882) que Julien Rigout ; agrégé d'histoire et de géographie, professeur dans divers lycées de province et de Paris.

9. Julien Rigout (1863-1904), agrégé d'histoire ; d'abord professeur de lycée à Nancy, par la suite chargé de la préparation à Saint-Cyr. Dreyfusard et un des fondateurs de l'Université populaire de Nancy.

10. Pierre Foncin (1841-1916), normalien, agrégé d'histoire ; fondateur de l'Alliance française ; membre du conseil de l'École coloniale ; il est depuis 1882 Inspecteur général.

11. Andler se réfère sans doute ici aux dreyfusards.

12. Amédée Gasquet (1852-1914), agrégé d'histoire ; à l'époque recteur de l'Académie de Nancy. Il est devenu en 1902 directeur de l'enseignement primaire.

classes de 4^e et de philosophie. On n'a rien fait, durant toute la crise ¹³, pour le prévenir en quoi que ce soit, des griefs qu'on a contre lui. On l'a laissé faire deux ans. Quand la crise est finie, les passions atténées, on lui scie les pieds de sa chaise, sous lui, avec des délations qu'il ne peut pas discuter, et on passe sa chaire à un autre qui n'aura plus à vaincre les mêmes difficultés, et qu'on lui fera passer sur le dos, sans plus. J'ai envie, très franchement d'écrire à Lavisse ¹⁴ et à Monod ¹⁵; au premier pour lui demander comment il entendrait pratiquement la réconciliation nationale ¹⁶ au lycée, et comment on protégerait aussi les professeurs qui essaieraient, conformément aux idées qu'il leur a inculquées, d'enseigner aux futurs St Cyriens autre chose que la chronologie des batailles et de la stratégie; — au second pour lui reprocher une bonne fois d'avoir patronné des Dufayard ¹⁷ imbéciles et fanatiques, quand on livre à la merci des brutes administratives les esprits vraiment méthodiques, et les caractères délicats.

Bien réfléchi à la Bibliothèque de l'Unité ¹⁸, et à ce que je peux faire. Je crois que je pourrai être prêt à la date que tu dis pour le *Manifeste*, surtout si tu m'épargnes le travail de la traduction, et si tu veux retaper quelques parties du commentaire ¹⁹. Je pense qu'il faudrait que ce fût une édition complète avec introduction et notes, détaillée comme une édition de texte grec : car c'est inintelligible à chaque ligne, a besoin d'être éclairé littéralement, historiquement et muni de rapprochements nécessaires à chaque mot. L'Introduction ainsi pourrait être plus courte, si le détail du commentaire passait au bas des pages.

Mais alors je n'aurais plus le temps de m'occuper de l'autre opuscule ²⁰, dont tu donnes un plan excellent. Je ferai passer cependant le chap. 3 Révolution sociale

13. Andler se réfère sans doute ici encore à l'affaire Dreyfus.

14. Ernest Lavisse (1842-1922), directeur de la *Revue de Paris* et professeur d'histoire moderne à la Sorbonne.

15. Gabriel Monod (1844-1912), maître de conférences d'histoire à l'École normale, professeur d'histoire de la civilisation du Moyen Age à la Sorbonne. De 1906 à 1911 il a occupé une chaire temporaire d'histoire au Collège de France. C'est lui qui avait dirigé le mouvement dreyfusard à la Sorbonne. Il a aussi participé activement à la création des Universités populaires du tournant du siècle.

16. Andler se réfère aux efforts politiques faits pour réconcilier les Français à la suite de la division du pays pendant l'affaire Dreyfus.

17. Charles Dufayard (1860-1931), agrégé d'histoire, professeur d'histoire au lycée Henri-IV et à Janson ; coauteur de nombreux manuels officiels d'histoire moderne, dont l'*Histoire moderne et contemporaine 1589-1900* (1899) rédigée en vue du programme d'admission à Saint-Cyr.

18. Il s'agit de la Bibliothèque socialiste (1900-1906), collection lancée par la Société nouvelle de librairie et d'édition et qui émane du Groupe de l'unité socialiste, l'aile militante de la Société nouvelle. Le Groupe d'inspiration jaurésienne a été fondé en 1899 par Herr, Andler et d'autres collaborateurs de la Librairie.

19. Andler prépare une traduction du *Manifeste communiste*. Son ouvrage paraîtra en 1901 en deux volumes : *Le manifeste communiste de K. Marx et F. Engels : Traduction nouvelle par Ch. Andler, avec les articles de F. Engels dans la « Réforme » (1847-1848)*, t. I ; *Introduction historique et commentaire*, t. II (Société nouvelle de librairie et d'édition).

20. Andler ne fit pas d'autre opuscule. Seule paraîtra en 1904 dans la même collection une introduction à l'ouvrage d'Anton Menger, *L'état socialiste*.

avant le chapitre 2, s'il est vrai, comme je pense qu'il faille y comprendre le catastrophisme économique, l'idée marxiste et [?] la crise universelle suivie d'expropriation en bloc. Il faudrait, je pense, logiquement, rapprocher les 2 catastrophismes, le blanquiste et l'autre ; les critiquer, non ensemble mais tout de même par des raisons voisines ; en éliminer l'utopie persistante en tous deux ; et la filiation de l'un et l'autre est réelle. Le progrès logique en réalité va du n° 2 (réformisme) au n° 4 (révolution intégrale). Ce sera le diable de conserver de chacune des 3 traditions ce qu'il faut et s'établir un plan intégral qui soit neuf et convaincant. Mais il faut une bonne fois se brûler les doigts. Je crois en tous cas, qu'il vaut mieux rester dans les généralités rationnelles et émouvantes, pour lesquelles nous trouverons beaucoup mieux une forme, que descendre dans l'organisation détaillée des fermes coopératives²¹ et de la voirie perfectionnée, choses que Vandervelde²² et Anseele²³, ceux qui pondent des œuvres concrètes qu'on peut ensuite décrire sans ridicule, feront toujours mieux que nous.

Le tout est de savoir par quoi commencer. Tu es meilleur juge. Voir. Le *Manifeste* serait peut-être d'une bonne vente, mais la catégorie où il entre est déjà représentée par Proudhon et Fourier. La catégorie doctrinale d'autre part a 3 ou 4 numéros. Qu'est-ce qui peut le mieux attendre ?

J'imagine que tu peux m'apporter une réponse verbale dans une dizaine de jours, au plus ; mais te récrirai d'ici là.

Ne nous fais pas le coup de chercher des faux-fuyants et de ne pas venir. Le temps est pluvieux, froid. Mais en reprenant la défroque d'hiver, on a pu tous les jours sortir un peu. Est-ce le fameux « été froid » prédit par Blum ? Je crois qu'il n'y a pas de raison pour que tout ne se remette pas d'ici à ton arrivée. J'imagine que nous te chercherons une chambre au village, pareille à celle que nous avons déjà en vue, ou celle-là même ; et que tu prendras tes repas chez nous. Cela vaudrait mieux, je crois, que la foire des pensions que, pour ma part, malgré les dîners somptueux, je trouverais insupportable. La viande est rare (le boucher n'ouvre que 3 fois par semaine). Elle se prête surtout à mes pitances râpées. Mais on a des volailles, des laitages, des œufs, des légumes en abondance et bons ; et les fruits viennent. Dans ce climat, c'est, en plein, la saison des cerises, finie d'ailleurs. Te voilà donc alléché.

L'échec de Foulet²⁴, outre qu'il me navre, me confond d'autant plus qu'il croyait avoir bien fait. Pour Bernheim²⁵, il est certain qu'on lui baissera la note de

21. Andler publie cette même année un article sur les coopératives intitulé « Le rôle social des coopératives » (*Revue de métaphysique et de morale*, t. VIII), pp. 121-134 et pp. 485-501.

22. Émile Vandervelde (1866-1938), membre et par la suite président du Parti ouvrier de Belgique : membre dirigeant de la II^e Internationale. Il a publié dans un des premiers numéros de la Bibliothèque socialiste *Le collectivisme et l'évolution industrielle*.

23. Édouard Anseele (1856-1938), un des fondateurs du parti socialiste belge et de la Maison du Peuple de Bruxelles (1881). Créeur en 1880 de la Coopérative Vooruit.

24. Lucien Foulet (1873-1958), normalien qui a fait carrière aux États-Unis, dans les universités de Bryn Mawr et de Californie ; auteur de nombreuses études sur la littérature médiévale, dont les *Lais de Marie*, et le *Roman de Renart*.

25. Georges Bernheim (1876-1943), normalien, agrégé d'allemand (1900), fit carrière au lycée Louis-le-Grand ; mort à Auschwitz.

moitié, s'il l'a lue. (Car dans ce sale jury, si on laisse faire Bossert²⁶, s'il n'y a pas dans le jury quelqu'un de grossier et d'avisé, on baisse de moitié les leçons²⁷ lues, c.à.d. qu'on fait perdre 9 points à une leçon qui mériterait la note 18, tandis qu'on n'en fait perdre que 5 à une leçon qui mérite la note 10.) Il vaudrait mieux mille fois, annoncer une leçon mal dite, et garder simplement assez de présence d'esprit pour ne pas rester coi, assez d'héroïsme pour bafouiller continuellement, sans scrupule sur la qualité du bafouillage, pour se donner le temps de se ressaisir. La note y gagnerait. D'ici à demain, je ne vivrai plus, ni ne dormirai. Dis-leur de ne pas me laisser attendre, et de m'envoyer aussi, même s'ils passent, le programme de l'année prochaine.

Mathieu²⁸ n'écrit ni ne vient. S'il me fait le coup de Rapallo, où il avait promis de venir, je lui dénonce mon amitié. Toi, tu es plus sûr. Nous t'embrassons ; les gosses, deux fois.

Ton

Ch. Andler

6

Au Mazet St Voy-par-Tence

Mardi soir, 11 août [1903]

Cher ami,

Merci des renseignements que tu me donnes sur Tonnelat¹ et Ray², et de l'attention que tu as eue de vérifier l'état de notre maison à Sceaux. Il y a des jours que je voulais t'écrire. J'ai mis quelquefois six lettres à la poste en une matinée, et je m'en

-
26. Adolphe Bossert (1832-1922), Inspecteur général pour les langues vivantes.
 27. Les leçons font partie des épreuves d'admission à l'agrégation, l'une était donnée en français, l'autre en allemand.
 28. Félix Mathieu, ami de Herr et d'Andler. Herr avait prévu sa participation active à la rédaction d'une revue hebdomadaire de gauche, *La Semaine*, qui serait comparable à la *Nation* aux États-Unis. Ce projet du tournant du siècle ne put aboutir.
-
1. Ernest Tonnelat (1877-1948), normalien, agrégé d'allemand (1903) ; devient en 1919 professeur de littérature allemande médiévale et classique à la Faculté des lettres de Strasbourg et, par la suite, succèdera à Andler d'abord à la Sorbonne (1927) puis au Collège de France.
 2. Marcel Ray (1878-1951), normalien, agrégé d'allemand (1904) ; de 1907 à 1910, enseigne la langue et la littérature allemandes à la Faculté des lettres de Montpellier ; plus tard, tour à tour, correspondant du *Figaro* à Vienne et chef du service allemand du *Petit Journal*.

voulais de ne pas trouver la force de mettre quelques lignes pour toi. Il faut m'excuser. J'ai des pauvres diables à consoler, ou bêtises à empêcher, des conseils nécessaires à donner à des commerçants qui me relancent.

Je suis aussi dans cet ingrat Lassalle³. J'ai fini un volume, mais je suis dans le second. Une moitié de la besogne sera bonne. L'autre moitié est hideuse. Il faut remettre sur pieds les plus grosses malfaçons de sens et de style. Ajoute qu'il y en a, dans mon équipe de traducteurs, dont la calligraphie est ignoble. — Il y en a qui ne trouvent pas le mot « patrimoine ; d'autres qui ne savent pas traduire Erblassen⁴ ; d'autres qui disent droit successif pour successoral ; ou droit d'hérité pour droit d'héritage. »

Je n'avance, dans les très bons morceaux, qu'à raison de 50 pages de texte par jour ; dans les mauvais qu'à raison de 20. Et je travaille 6-7 heures tous les jours.

Le consolant c'est que je peux travailler au grand air, sous bois, non loin de chez moi, assis ou couché dans la mousse ; je ne pourrais faire cela pour aucun travail productif. Je le peux pour ce travail. Et ma colère, et mon indignation contre moi-même, qui ai accepté ce sot et douloureux travail, en sont amoindries. Je me laisse d'ailleurs ressaisir par la force et l'intérêt de la pensée. Évidemment il y a encore quelque chose à tirer de là ; et il est regrettable que Jaurès ne l'ait pas fait dans son Histoire de la Convention⁵. N'était l'abominable forme hégléenne, ce serait plus facile. Il y faudra venir cependant. Veux-tu que nous écrivions ensemble un fascicule : *Zur Begründung des Neu-Lassaleanismus*⁶ ?

J'en ai encore pour 10 jours de ce grimoire. J'[ai avec moi] [...] en ce moment [...] une fille, collaboratrice aussi, admissible à l'agrégation, et qui écrit bien la prose la plus infâme que j'ai vue, sans me donner aucune joie que l'embarras avec lequel elle écrit les métaphores de Lassalle sur Isis ramassant les membres du dieu [?] ⁷ épars et ne retrouvant pas « das zeugende [?] Glied »⁸.

Le 20 août exactem[ent] j'aurai terminé. Je voudrais que tu pries Ray et Tonnelat de me rendre pour cette date les deux volumes de Nietzsche⁹ (IX et X) de l'ul-

3. Il s'agit sans doute de *La théorie systématique des droits acquis* de Ferdinand Lassalle (1825-1864). Cet ouvrage du socialiste allemand paraît en français en 1904 (Giard et Brière) ; Andler en fait l'introduction.

4. Trad. : devenir pâle, s'évanouir.

5. Andler se réfère sans doute aux volumes III et IV, *La Convention jusqu'au 9 Thermidor*, de l'*Histoire socialiste (1789-1900)* de Jaurès.

6. Trad. : pour la constitution d'un nouveau « lassallianisme ».

7. L'écriture d'Andler ici est illisible mais il semble qu'il s'agisse de la déesse égyptienne, Isis, partie à la recherche du corps de son époux — le dieu anthropomorphe Osiris — après la mort de ce dernier.

8. Trad. : « le membre procréateur ».

9. Andler se réfère à l'édition de 1903 des œuvres de Nietzsche, publiée à Leipzig par C. G. Naumann. Les volumes IX et X comprenaient les « Nachlässe » des années 1869-1972 et 1872/73-1875/76.

tra-dernière édition (mars 1903). Ils ont pu servir à Ray, et j'en suis content. J'en voudrais disposer au moment où je vais revoir mes notes. Tu y joindras, si tu veux me rendre service, les deux volumes de la *Biographie*¹⁰ par Élisabeth Förster ; et aussi, dans la prévision d'une préface pour mon Lassalle la thèse de Sagnac¹¹ dès que les historiens n'en auront plus besoin. Tu demanderas à Simon¹² de me faire, à mes frais, en port dû, un colis postal de ces 5 volumes.

J'espère grandement le succès des deux Normaliens. Je suis content que Firmery¹³ ait obéi à la suggestion que je lui ai faite de recevoir l'abbé Schmitt hors rang¹⁴. Mais vraiment Ray et Tonnelat sont de grands enfants s'ils se sont laissés démoraliser par les questions qu'ils ont eues. Je ne parle pas même de Nietzsche¹⁵. Mais sur le mouvement d'*Einheitsbestrebung*¹⁶, il n'y a pas un théoricien qu'on ait oublié. Nous avons fouillé l'*Isis* et la *Némésis*. Nous¹⁷ avons cité des extraits entiers ou dépositions d'étudiants poursuivis, et des papiers saisis sur eux. On a donné une leçon sur le système de Metternich que j'ai critiquée. S'ils ont pris soin de noter les sources¹⁸ que j'ai indiquées, de faire le travail de dépouillement comme je l'ai fait, de tenir au courant leurs fiches, ils ont dû être armés jusqu'aux dents. De même on a exposé les constitutions badoise, wurtembergeoise, bavaroise, hessoise, weimarienne. On a insisté sur la probabilité de questions d'histoire positive. Je connais mon Firmery. Il est brave homme, mais lourd, bluffeur, et désireux de montrer que, lui arrivant, tout change, comme par un coup de baguette. Évidemment, il est un peu fort tout de même qu'un même candidat puisse tirer deux leçons d'histoire. C'est balourd. Mais il n'y avait pas de quoi perdre la tête. Attendons maintenant ce télégramme.

Le pays ici ne me déplaît pas, et plaît davantage à ma femme. C'est alpestre, un peu monotone, mais très boisé, très couvert de prés. Peu d'horizon. Le Lisieux et le Mazet ne sont pas des monstres. Mais les petites hauteurs qui surplombent de 200-

10. *Das Leben Friedrich Nietzsches* (Leipzig, Naumann, vol. I, 1895 ; vol. II, 1^{re} partie, 1897). La 2^e partie du vol. II sera publiée en 1904.

11. La thèse de doctorat de Philippe Sagnac (1868-1954) portait sur *La législation civile de la Révolution française* (1898).

12. Simon, garçon de bibliothèque à l'École normale.

13. Joseph Léon Firmery (né en 1853), agrégé d'allemand ; professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Rennes et par la suite à Lyon ; nommé en 1902, Inspecteur général de l'instruction publique pour les langues vivantes, en remplacement d'Adolphe Bossert.

14. Andler entend par là que Schmitt ne sera pas classé au concours de l'agrégation comme il va rentrer — en tant que religieux — dans l'enseignement libre.

15. *Schopenhauer als Erzieher* de Nietzsche était au programme de l'agrégation de 1903.

16. Trad. : aspiration à l'unité (de l'Allemagne). « Le mouvement des idées politiques en Allemagne, de 1815 à 1830 » était une des questions au programme de l'agrégation (*Revue universitaire*, 2 [1902], p. 308).

17. Andler se réfère ici aux enseignants d'allemand à la Sorbonne : Ernest Lichtenberger (professeur), Albert Lange (maître de conférences) et lui-même (chargé de cours).

18. Une liste des sources principales est donnée dans la *Revue universitaire*, 1 (1903), p. 307.

300 mètres le plateau suffisent à se procurer une vue tout à fait jolie, si on veut se donner la peine de faire 2-3 kilomètres. C'est très supérieur à la vallée de Joux et un peu dans le genre de la Bessonaz, sauf la vue admirable et très étendue qu'on a de là-haut.

Les gens ne font que du pâturage et un peu de blé, ce dernier maigre. Leur sol est trop spongieux, trop imbibé d'eau à fleur de terre. Leurs pâturages même sont souvent de la tourbe et de la mousse. Un peu plus de drainage là-dedans, et un bon labour profond pour détruire l'invasion de la mousse, leur donnerait, je crois, de bonnes prairies plus grasses que celles qu'ils ont.

Tel quel le pays nourrit une espèce de gens très rudes, mais très affables. L'habitation, p. ex. [par exemple] est ignoble, surtout dans les fermes isolées. La nôtre, dans une maison presque neuve, n'est pas luxueuse, mais nous avons des planchers et même des glaces. Quatre chambres et une cuisine suffisent à nos besoins, même si ces chambres sont très exigües. Car on bâtit très petit par ici. Les maisons, à cause de la pierre employée, sont noires et tristes, même quand elles sont neuves. C'est pourquoi je t'ai dit que je travaille sous bois, plus gaîment. Ce n'a pas d'autre inconvénient que les surprises comme j'en ai eues à deux reprises aujourd'hui : une jument et son poulain venant revoir mon Lassalle ; un troupeau de vaches au grand trot poussé par les chiens envahissent le gazon où j'étais affalé pour travailler. Mais les propriétaires sont tolérants, admettent l'étranger partout sans rien dire, et ne brandissent pas tout de suite l'article n° 26 du Code pénal contre l'intrus qu'ils surprennent chez eux.

Ceux qui se font le plus de bien, ce sont les mioches. Et ils s'instruisent. Ma fille¹⁹ garde les 79 moutons de la mère de Delphine. Pierre²⁰ qui craignait les chiens, couche et mange avec le barbet de la maison ; après quoi il va garder les vaches ou les chèvres. Je n'aurais jamais cru qu'il se familiariserait si vite avec tant de bêtes. Mais il est encore de leur niveau, et se sent leur frère.

Tous deux parlent de toi et du ménage Tony, et du bébé de là-bas, et t'embrassent tendrement, comme je fais. Ma femme n'ose pas.

Ton vieux dévoué

Ch. Andler

19. Geneviève Andler (1899-1924).

20. Le fils d'Andler (1896-1964).

Samedi 12 septembre [1903]

Mon cher vieux, j'ai appris par Tony la secousse qui vous a bouleversés, et les inquiétudes qui vous ont mis en émoi toute une semaine. Il me dit qu'il n'y a plus lieu à aucune inquiétude, et que l'alerte est passée. Mais je te demande très-sérieusement de m'écrire un mot sans retard, pour me confirmer le rétablissement complet de la petite.

Avant d'avoir cette certitude complète, je ne suis pas trop d'humeur à t'écrire longuement, et à te parler longuement d'un tas de choses qui ne t'intéresseront peut-être pas au moment où tu recevras cette lettre. Et puis aussi, je suis trop en pleine détente cérébrale pour faire l'effort d'une lettre de contenu intellectuel difficile ou compliqué. Je vis d'une très-bonne vie de marche, de grand air, de belle nature, de bon et profond repos. Je ne suis d'un peu près que les polémiques tactiques des social-démocrates, qui sont dans le bafouillage intense, jusqu'au nez¹. Tu peux t'en faire une idée par les excellents articles de Jaurès (si tu lis la *Petite*²) mais cela passe les bornes. Je ne sais pas s'il ne serait pas d'une excellente leçon de réunir la traduction de ces documents, sans autre éclaircissement que la reproduction des articles de Jaurès, et d'en faire une brochure de la Bibliothèque socialiste³. Quelle médiocrité de pensée logique et politique !

J'ai revu d'assez près le tiers environ de la traduction de Milhaud⁴. Il y avait fort à faire, et tous ses faux sens ne s'expliquaient pas par la difficulté du texte, mais bien plus souvent par une connaissance insuffisante de la langue, et par un effort de réflexion insuffisant. J'ai idée que la traduction de Kautsky⁵ ne doit pas être bonne, bien que Kautsky soit plus facile que Menger. — Mais tu peux compter qu'après la révision que j'ai faite, ce sera, sinon excellent, du moins suffisant et exact dans l'ensemble.

1. Les sociaux-démocrates allemands se trouvent écartelés entre les orientations politiques et idéologiques contraires. Forts de leur victoire électorale de juin 1903, doivent-ils coopérer avec les partis libéraux au Reichstag ou, au contraire, refuser toute participation pour préserver leur pureté révolutionnaire ?
2. *La Petite République*, quotidien socialiste dans lequel Jaurès avait mené sa campagne dreyfusarde. Au cours de la première moitié de septembre 1903 Jaurès y a publié cinq articles de fond sur le socialisme européen et, en particulier, allemand :
 - 1) le 1^{er} septembre, « En Allemagne » ; 2) le 6 septembre, « La loi de la crise » ; 3) le 8 septembre, « A la limite de la crise » ; 4) le 10 septembre, « Contradictions » ; 5) le 12 septembre, « L'inévitable ».
3. La suggestion de Herr n'aura pas de suite.
4. Edgard Milhaud (1873-1964), militant socialiste et professeur d'économie politique à l'Université de Genève. Andler se réfère ici à la traduction de *l'état socialiste* d'Anton Menger (1841-1906), économiste autrichien et professeur à l'Université de Vienne. L'ouvrage sera publié en 1904 par la Société nouvelle de librairie et d'édition. Andler en fait l'introduction.
5. Il doit s'agir ici de la traduction que Milhaud a fait de l'étude de Kautsky sur *La question agraire* (Bibliothèque socialiste internationale, 1900).

Pour « Machtverhältnisse », qui a chez Menger plusieurs sens, et signifie parfois rapports de force, parfois proportions de force, parfois équilibre de forces, etc. — Milhaud a adopté, sur mon conseil, « relation de force », en y substituant d'ailleurs très-librement, au gré des besoins, les mots « équilibre », ou « proportion », ou, etc. — Pour « volkstümlicher Arbeitstaat », il a adopté « état populaire du travail » ; j'aurais préféré quelque chose dans le genre de « régime industriel », ou « démocratie industrielle », mais il est certain que ces expressions n'épuisent pas tout le sens, et que toutes les oppositions s'en seraient trouvées boiteuses. — Pour « individualistischer Machtstaat », nous avons mis « état individualiste de la force ».

Cela soit dit pour qu'il y ait harmonie entre ta préface et la traduction, en ce qui concerne ces expressions, si tu as l'occasion d'y faire allusion. Au reste, il sera toujours possible d'introduire dans le texte les termes que tu auras toi-même jugés meilleurs et adoptés, à la condition que l'on ait ton texte à toi en temps utile. La moitié du volume doit être composée à l'heure qu'il est, et je pense qu'à la fin de ce mois j'aurai achevé de réviser au moins les trois quarts. Une fois à Paris, il me sera aisément de revoir, sur place, les épreuves de la fin (Milhaud doit livrer la fin du manuscrit avant fin septembre), et je pense que le volume pourra être prêt entre le huit et le 15 octobre. — Donc, si tu peux t'en occuper, envoie ton manuscrit quand tu le pourras à Loewé, à la librairie.

Pardonne-moi de t'ennuyer de cette [façon]. Je voudrais bien que tu eusses, toi aussi un meilleur repos que celui que tu as pris ; mais j'espère que le travail dans de bonnes conditions d'air, de pays, de milieu, ne t'aura pas, cette fois, fatigué outre mesure.

Quel temps avez-vous ? Ici, il y a huit jours, nous avons eu la période de chaleurs qui a passé sur toute l'Europe, — chaleurs très-dures à Paris, et anodines et agréables ici. Depuis deux jours, chute du baromètre, tempête et pluie, et froid ; mais aujourd'hui les brumes se dissipent, et le soleil reparaît. Au reste, je ne regarde guère au temps ; je marche beaucoup, très-bien, quelque temps qu'il fasse. — J'espère pour vous et pour les enfants que vous n'êtes pas encore noyés dans les brumes et les pluies. — Jusqu'à quelle date le temps est-il supportable dans vos montagnes, et quand pensez-vous rentrer à Sceaux ?

Adieu, dis-moi en quelques mots comment vous allez. Sois gentil, ne tarde pas trop. Je t'embrasse de tout mon cœur. Embrasse les gosses pour moi, et dis à ta femme ma vicille amitié dévouée

Lucien Herr

La mort de Bernard Lazare⁶ était pour moi chose certaine et attendue, mais j'en ai eu un chagrin bien fort⁷. J'ai eu la nouvelle par un télégramme de Quillard⁸.

6. Bernard Lazare (1865-1903), critique d'avant-garde de tendance anarchiste et publiciste juif ; un des premiers intellectuels à prendre la défense de Dreyfus. Il est mort le 2 septembre.

7. Une lettre d'Andler à Camille Bloch — écrite trois jours après la mort de Lazare — témoigne des sentiments d'Andler envers ce dernier :

Le Pont (Vaud)

Maison Jules Louis Mochet

8 sept. [1904]

Mon cher ami,

Je suis installé ici depuis huit jours pleins et n'ai pas trouvé la force de t'écrire. Cependant je suis revenu d'Allemagne bien dispos du cerveau, musculairement écrinté, brisé des reins, au total content. Tout ne s'est pas passé comme je l'aurais voulu. En revenant de Weimar et d'Erfurt j'ai trouvé vers Plauen un orage et une tempête furieuse qui m'a empêché de faire mon excursion sur Ilmenau. J'ai au dernier moment décidé de pousser sur Cobourg, et je me souviendrai toujours de quelle façon on couche à la gare de Grimmenthal, dans des taudis qui sentent la saumure, impossibles à aérer, pleins de cafards. Nuremberg est toujours une belle chose, je l'ai revue bien plus à fond qu'en 1894. De mon passage à Munich aussi je suis content, bien que j'aie eu à traîner Fauconnet¹, qui manque tout à fait de résistance et qui ne s'intéresse à rien. Il n'y a rien de fatigant comme de traîner derrière soi un gaillard prétentieux, qui, dans les Musées, se vautre sur les banquettes, attendant l'inspiration, sans avoir rien préparé, sans rien savoir, sans rien vouloir savoir du passé ni même de l'orientation présente.

Tout aurait bien fini, sans la pluie diluvienne qui ne m'a pas lâché durant la fin de mon séjour à Munich, qui m'a suivi à Augsbourg et à Sigmaringen. Puis, sans panique, mais par prudence, j'ai cru bon d'abréger. Tu sais que la fumée abondante des chemins de fer, et la poussière des Musées m'est nuisible. Je redoute cette vieille

(suite de la note 7 page 57)

« [...] nous avons un devoir envers Lazare. Je crois que nous devons écrire sa biographie. [...] Lazare est sûrement une victime de l'Affaire. Et il est maintenant la principale. Picquart lui-même n'a compromis que sa situation. Scheurer et Zola n'avaient pas une jeunesse et un avenir à donner. Il y a là quelque chose de simple et de grand, d'une grandeur ibsénienne. Le vrai journaliste, c'est-à-dire le journaliste du vrai, dont la presse ne veut pas à cause qu'il apporte le vrai, et qui meurt de l'effort de l'angoisse, du souci, de l'avanie constante, voilà Lazare. » (Citée dans Tonnelat, *Charles Andler*, p. 110).

Andler ne réalisera malheureusement pas son projet.

8. Sans doute Pierre Quillard (1864-1912), poète et publiciste français.

1. André Fauconnet (né en 1881), agrégé d'allemand ; après la Première Guerre mondiale, successivement professeur de langue et littérature allemandes à la Faculté des lettres de Montpellier et de Poitiers. Frère de Paul Fauconnet, le sociologue durkeimien.

« anthracose » qui m'a valu pis que cela autrefois. Aux premières poussées de fièvre, j'ai rebroussé doucement. Dès que j'ai été au Pont ma bronchite à notablement diminué ; la fièvre est tombée.

Ainsi il me manque l'excursion sur Donaueschingen et Totmas. Elle aurait été forcément un peu mouillée. Mais j'ajoute, pour avoir discuté toute une soirée avec tout ce que Sigmaringen contient de fonctionnaires civils et militaires, qu'un séjour dans le Wiesenthal ou ailleurs ne me serait d'aucun profit au point de vue de l'allemand. Dès Augsburg l'allemand populaire est très dialectal. A Sigmaringen, même dans la bourgeoisie, il est très équivalent à ce que l'on parle à Bâle ou à Berne. Autant aller en Suisse, dans un pays plus organisé. Au reste Sigmaringen est riant, et je ne doute pas qu'en remontant vers la montagne on ne trouve une multitude de sites rassurants. Je n'irai jamais là que par agrément, et non pas pour la raison utilitaire qui m'avait inspiré l'idée de ma recherche, et non pas de sitôt non plus.

Au Pont où nous sommes, nous avons trouvé une installation assez spacieuse, infiniment supérieure à celle de l'année dernière. Évidemment la présence de ma belle-mère et celle, plus récente, de M^{me} Karcher², n'est pas pour reposer ma femme. Mais on arrive à s'isoler. La situation du Pont est jolie. Tu te rappelles ce cirque de petites collines boisées qui enclôt l'extrémité du lac. Rien du marécage de l'Orient ni des collines chauves du Sentier. Je te recommande le grand Hôtel du Lac de Joux, si tu as jamais besoin, en plein hiver, ou vers Pâques, d'une quinzaine de repos dans une installation commode et moderne, sans luxe effréné. Pour l'été il y a évidemment des paysages très supérieurs. Comme cure de bon air et de repos il n'y a pas mieux. Et si l'on aime à patiner, ou à aller en traîneau, ce qui doit être très vivifiant, il faut venir ici.

Présentement le temps alterne de beau temps chaud à la pluie constante et froide. Il y a 2 jours de pluie sur un beau jour. Les jours de pluie, pas d'autre distraction que de lire, d'aller se faire soigner ses dents ou de se faire ausculter. Mais un de ces jours j'aurai le courage d'écrire, de nietzschéiser.

Mon butin proprement dit est maigre. Rien à accrocher d'inédit à la mère Förster³. Mais elle m'a donné les bonnes feuilles de son III^e vol.⁴, et il est certain que la phase du *Wille zur Macht*⁵ apparaît bien mieux dans les inédits qui y figurent. On s'explique aussi qu'il faille rééditer tout le livre. On me promet le catalogue complet de la Bibliothèque de Nietzsche ; de bonnes feuilles de tout ce qui va paraître. Quant

2. Tante de M^{me} Andler.

3. Élisabeth Förster-Nietzsche (1846-1935), sœur de Nietzsche. Après la mort de Nietzsche, elle s'est saisie de la succession littéraire de son frère et a écrit de nombreux ouvrages et articles sur la vie et la pensée de son frère. Élisabeth Förster règne en maîtresse incontestée sur les Archives Nietzsche à Weimar. (Voir H. F. Peters, *Zarathustra's Sister : The Case of Elizabeth and Friedrich Nietzsche* [New York, Crown Publishers, 1977]).

4. Il doit s'agir de sa biographie de Nietzsche, *Das Leben Friedrich Nietzsches*, dont la deuxième partie du Volume II va sortir en 1904.

5. Trad. : *La volonté de puissance* de Nietzsche.

aux morceaux que j'ai feuilletés, il faudrait des mois pour en tirer q[uelque] chose. Si j'avais été philologue hellénisant, j'aurais pu me mettre tout de suite à la besogne pour d'importantes choses mythologiques et critiques qu'on m'aurait chargé d'éditer. En conscience, j'ai dû refuser.

J'ai regretté de t'avoir causé un instant de préoccupations en te demandant une liste d'agrégation au moment où il t'était difficile de te la procurer. Mes élèves, sans se presser, me l'ont envoyée dans la huitaine qui a suivi. Mais la tradition veut que le premier se charge de renseigner le professeur. J'ai d'ailleurs lieu d'être satisfait, toutes les places, hommes et femmes, ont été pour Paris ou pour d'anciens Parisiens, excepté deux.

Je n'ai pu lire qu'au Pont l'in-extenso des discours prononcés par Bebel⁶ et Jaurès à Amsterdam⁷. C'est dans cette rencontre surtout qu'on a pu voir combien il serait important que Bebel⁸ disparût, comme Liebknecht⁹. On aurait plus facilement raison de Kautsky. Cependant j'étais frappé, à la lecture des journaux allemands, de voir combien les idées jaurèsistes faisaient, malgré tout, du chemin, en dépit des votes explicitement contraires. Mais le chauvinisme bas de Bebel devrait lui valoir une bonne fois une volée de bois vert ; et j'espérais bien qu'on lui montrerait, un peu en détail, par la suite, à lui et à Kautsky ce que c'est que leur « monarchie sociale placée au-dessus des partis ». On dirait qu'ils n'ont pas assez goûté du « Sozialistengesetz »¹⁰ de jadis, ni des fusillades un peu partout et tous les ans, ni des cours impériaux où il est question de « Zusammenschmettern »¹¹. Sans compter que l'idée d'une monarchie placée « au-dessus des partis » est une hérésie au sens marxiste et qu'il faudrait depuis longtemps « einstrahlen »¹² aux Kautskystes. — Comment aussi a-t-on oublié de dire que la préoccupation constante de Bismarck

6. August Bebel (1840-1913), un des fondateurs en 1869 du parti ouvrier social-démocrate allemand ; il devient l'un de ses dirigeants.

7. Le Congrès socialiste international s'est réuni à Amsterdam du 14 au 20 août 1904.

8. Dans ses discours, Bebel s'était attaqué à la politique suivie par le Parti socialiste français sous la direction de Jaurès. Il condamnait la participation ministérielle des socialistes français à un gouvernement bourgeois. A Jaurès qui justifiait une telle politique pour préserver les acquis d'une tradition révolutionnaire française et sauver la République — son héritière — contre la mainmise militariste et cléricale, Bebel répondait que la République ne valait pas le sacrifice de l'idéal socialiste. Par contraste, déclarait-il, la monarchie allemande est digne d'admiration sur bien des plans : elle a élaboré un système de lois et d'impôts qui peut faire l'envie des Français républicains. Bebel va même jusqu'à dire aux délégués français : « "Votre République, vous l'avez grâce à Bismarck, qui a fait votre empereur prisonnier" » (Cité dans *La Petite République*, 20 août 1904).

9. Karl Liebknecht (1871-1910), fils de Wilhelm Liebknecht, appartient à l'aile gauche du parti social-démocrate allemand. Il fonda en 1916 avec Rosa Luxembourg la Ligue spartakiste, et par la suite le Parti communiste allemand.

10. Les lois de Bismarck contre les sociaux-démocrates allemands qui furent en vigueur de 1878 à 1890.

11. Trad. : « d'abattre ensemble ».

12. Trad. : « expliquer ».

après le 4 septembre¹³ a été de rechercher les moyens de restaurer Napoléon III ? Je regrette à présent de ne pas avoir accepté le mandat¹⁴ pour Amsterdam pour lequel Edgar Milhaud cherchait un titulaire.

Je te souhaite bon repos, et prolongé, dans le pays que tu aimes, et où tu as su trouver une retraite bonne et sûre et suffisamment solitaire pour que le repos y soit en effet possible. Je conjecture que la rudesse du climat de là-haut est très fortifiante et apaisante pour les nerfs ; et c'est un peu le bénéfice que j'espère du pays où je suis.

Nous avons des nouvelles de ton frère, bonnes, malgré les anicroches que tu sais dans la santé de Jean¹⁵. Mais rien de grave ni même d'inquiétant. De Blum¹⁶, je ne sais rien. Des Langlois¹⁷, quelques lignes : le mieux va s'accusant. J'ai écrit à Lévy¹⁸, doucement, fermement et de façon à lui tourner les yeux sur l'avenir, pour lui faire oublier l'amertume du passé et la maladresse de ses incartades d'avril. Il ne me répond pas.

Voilà tout ce que je sais. Évite ultérieurement de faire allusion à ce que je t'ai dit de mon indisposition de Munich. Tout ceci se passe entre le Dr Yersin et moi, et n'est pas grave. Ma femme est déjà suffisamment émue par la présence d'un mouchoir de femme dans mes bagages, qu'une confusion de blanchissage m'a valu de remporter. Je suis l'éternel malchanceux ! — Ton vieux dévoué

Ch. Andler

13. Le 4 septembre 1870.

14. Mandat de délégué socialiste, bien sûr.

15. Le fils de Tony Herr.

16. Andler se réfère sans doute à Léon Blum.

17. Jean-Paul Langlois, professeur à la Faculté de Médecine de Paris et directeur de la *Revue générale des sciences*. C'est grâce à M^{me} Langlois que Herr rencontrera en 1911 sa future femme.

18. Il s'agit, soit d'Albert Lévy (dit Lévy Sée) (1874-1929), soit d'Ernest Lévy (1870-1940), tous les deux normaliens et agrégés d'allemand.

Aux Lecques, par St Cyr-de-Provence (Var)

Maison Guérin

21 sept. [1905]¹

Cher ami,

Pardonne-moi d'avoir tardé. Mais tu te rappelles trop l'abrutissement où tu m'as vu au sortir de l'agrégation, la nécessité où je me suis trouvé de mettre debout le *Schillerheft*², de négocier encore et jusqu'au dégoût avec les idiots de la *Revue germanique*, d'écrire moi-même un article³; tu te rappelles trop tout cela, pour ne pas m'excuser. Une fois arrivé ici, après un voyage inconfortable au possible, dans des wagons bondés d'Arabes puants et tuberculeux, le soleil de Provence a encore ajouté à mon état de dépression. Ma femme et les gosses ont tous été dolents et fiévreux successivement. Pierre passe d'un dérangement intestinal à un autre. Mais il va mieux. Tout se tasse. Le temps, un peu lourd au début, est vraiment radieux, et nous aurons, si cela continue une belle fin de saison, sans pluie, et reposante. Nous ne trouverions pas un temps aussi magnifique ailleurs. Le seul inconvénient, c'est que nos citernes sont vides et que nos sources sont presque taries. Depuis mai, il y a eu deux jours de pluie. Tout compte fait, nous aimons mieux cela. Je me livre aux horreurs de l'aquarelle les jours où il fait trop chaud pour kilométrer. Mais je vais kilométrer souvent. Il y a d'ici à Toulon un bout de côte rocheuse qui est vraiment le pays de Zarathustra.

Ne crois pas, d'après cette réminiscence, que je travaille. Je ne commencerai pas avant le 1^{er} octobre. Mon écriture plus illisible que jamais, mon articulation plus négligente que jamais, me prouvent que mon cerveau est toujours en capilotade. Il ne vaudra pas beaucoup mieux dans dix jours. Mais il faut travailler avec ce que l'on a.

Je fais des plans, à mon habitude, trop ambitieux. Le dernier que je viens de faire sans lâcher les autres, et en retenant Nietzsche avant tout, me paraît moins ambitieux que de coutume. Il n'est pas mirifique ; mais il est peut-être pour cela réalisable. Je viens de rédiger une petite blague sur « Deux sources médiévales de la Fiancée de Messine »⁴. J'ai dans mes papiers nombre de broutilles de cette espèce. J'en passais la revue l'été qui vient de passer. Qu'est-ce qui m'empêcherait d'en choisir une ving-

1. Lettre déjà en partie publiée par Tonnelat, *Charles Andler*, p. 106.

2. Trad. : Cahier Schiller. C'est le centenaire de la mort de l'écrivain allemand.

3. Il s'agit, sans doute, soit de l'« Interprétation nouvelle de la scène de la “profession de foi” dans le *Faust* de Goethe », *Revue germanique* ([mai 1905], pp. 312-319), soit « D'un faux dans l'œuvre lyrique de Heine », *Revue germanique*, vol. 2 ([1906], pp. 332-376).

4. Cet article paraîtra dans la *Revue germanique*, vol. 1 [1905], pp. 520-534.

taine, les meilleures ou les moins mauvaises, et de les réunir en un Recueil d'Études critiques de littérature allemande⁵? Cela démontrerait toujours que je sais travailler assez correctement de mon métier. Ce serait moins long à rédiger qu'un volume in 12° sur un même sujet. Ce serait simplement érudit, d'une érudition moyenne. Cela n'aurait pas un vol d'aigle. Mais on saurait, je crois, plusieurs choses qui ne sont pas encore sues. Je n'apporterais que des résultats neufs dans un ordre de recherche modeste. Il y en aurait sur les romans picaresques du XVII^e siècle, sur Schiller, sur Goethe, sur Wilhelm Müller⁶, sur Rückert⁷, sur Heine, sur Otto Ludwig⁸, un peu, si l'on veut, sur les contemporains. Si j'attends que tout cela se rejoigne dans un grand ouvrage, cela ne sortira jamais. Cela peut sortir assez vite, si je me résous à publier des études séparées. Ce seraient des manipulations de laboratoire, qui ont été autrefois des exemples scolaires de méthode. Personne ne me connaît par ce côté-là. Je ne crois pas que cela me ferait du tort.

Et toi, que deviens-tu ? Es-tu moins fatigué, moins attristé ? Dans le bilan que tu viens de faire de ta vie, ne peux-tu rien retenir qui vaille d'être publié ? Je t'ai vu successivement dans des études celtiques⁹, des études folkloriques, des études de socialisme¹⁰ qui toutes doivent avoir laissé dans tes papiers des traces, des tronçons publiables. Ma vie est beaucoup moins remplie que la tienne ; et cependant j'éprouve par moments la sensation du naufrage définitif, dont il faut sauver quelques épaves. Et j'en sauverai quelques-unes. Tu dois avoir bien plus de choses communicables, et que tu t'amuserais aujourd'hui à repasser et à mettre au point.

Tu serais gentil de ne pas me faire attendre autant que je t'ai fait attendre. Je me contente de la lettre la plus brève, si elle m'apprend comment tu vas, que tu as trouvé en Thuringe bon repos, et un temps qui te convienne. Tu m'écriras cela, un soir pluvieux, si cela ne t'ennuie pas. Quant aux choses de la politique, nous en causerons plus tard. J'assiste avec un ahurissement naïf à la querelle¹¹ de Clémenceau et de Jaurès. Je ne vois pas ce que Clémenceau nous veut, et à quoi il espère aboutir. Dans ce pays-ci (Clémenceau est Sénateur du Var) des gens, qui se croient bien ren-

5. Ce projet ne sera jamais réalisé.

6. Wilhelm Müller (1794-1827), écrivain et dramaturge allemand. Deux cycles de ses lieder (« die schöne Müllerin », « Winterreise ») ont été mis en musique par Schubert.

7. Friedrich Rückert (1788-1866), poète et orientaliste allemand ; auteur de chants patriotiques inspirés par les guerres de libération contre Napoléon ; traducteur d'auteurs persans. Ses *Kindertotenlieder* (1872) ont été mis en musique par G. Mahler.

8. Otto Ludwig (1813-1865), écrivain et dramaturge allemand ; auteur de drames bourgeois et créateur du roman psychologique allemand.

9. Herr n'a publié qu'un article dans ce domaine, « Betriacum-Bebriacum », *Revue de philologie de littérature et d'histoire anciennes* 17 (1893), pp. 208-212. (Cette étude a été reprise dans le vol. II des *Choix d'écrits*, pp. 149-158).

10. Le Fonds Lucien Herr à la Fondation nationale des sciences politiques à Paris possède des fragments d'un manuscrit de Herr intitulé « Révolution sociale » qui devait, selon Lindenberg et Meyer, les auteurs de *Lucien Herr, le socialisme et son destin*, servir de brochure de propagande pour la « Bibliothèque socialiste » vers 1906 (Voir pp. 305-312 de leur ouvrage).

11. Andler se réfère à la polémique passionnée qui s'est déclenchée en septembre entre les deux hommes autour des grands thèmes suivants : les liens du citoyen avec sa patrie et ses devoirs envers elle, l'existence effective d'un socialisme international à même d'empêcher une guerre,

seignés, disent qu'il est féru à présent de l'idée sénile de faire son grand ministère¹² ; qu'il a une réforme capitale¹³ toute prête pour chacun des ministres spécialistes qu'il choisirait ; qu'il n'a plus que cette préoccupation ; et que, désireux d'être enfin homme de gouvernement, il lui faut bien montrer tout d'abord que son ministère saurait assurer la défense du territoire. Je ne sais ce qui en est. Mais la manœuvre me paraît électoralement stupide, quand on est dans l'impossibilité, comme lui, de pactiser avec les mélénistes¹⁴, de couper entre lui et l'extrême-gauche.

Je t'envoie les affections de tout mon monde, grand et petit, avec les miennes.

Ton vieux dévoué

Ch. Andler

10

Oberhof in Thür¹, Villa Germania

Lundi 25 septembre [1905]²

Mon cher vieux, j'étais inquiet de ne savoir rien de vous, et je venais, lorsque j'ai reçu ta lettre, d'écrire à mon frère pour lui demander s'il était plus heureux que moi : je ne pouvais guère t'écrire directement, faute d'avoir une adresse sûre où t'écrire. Me voici rassuré et content, et je veux tout de suite t'inciter, par une réponse rapide, à ne pas me laisser longtemps sans lettre.

(suite de la note 11 page 63)

les droits de la France au Maroc et l'internationalisation de la question marocaine. (Voir les articles de Clémenceau parus dans *L'Aurore* « L'idée de patrie » (4 septembre), « Du mot à la réalité » (7 septembre), « A l'école » (8 septembre), « Méfaits de l'unification » (13 septembre), « D'un excommunié » (14 septembre) et ceux de Jaurès dans *L'Humanité*, « La politique socialiste » (10 septembre), « le socialisme et M. Clémenceau » (12 septembre), « Socialistes et radicaux » (15 septembre) et « Le patriotisme » (18 septembre).

12. Le 14 mars 1906 Clémenceau devient ministre de l'Intérieur dans le ministère du Radical Sarran. Le 25 octobre de cette même année il forme son propre gouvernement.
 13. Le ministère Clémenceau énumérait pas moins de dix-sept projets de réforme dans sa déclaration ministérielle.
 14. Partisans de Jules Méline, père du régime douanier protectionniste instauré en 1892 et défenseur d'une politique de ralliement des forces politiques modérées pour endiguer la progression du socialisme.
-
1. Depuis 1901 Herr se rend tous les ans en Allemagne. Il aime la station climatique d'Oberhof d'où il peut faire de grandes promenades dans les belles forêts de Thuringe.
 2. Cette lettre pourrait être une réponse à la lettre d'Andler du 21 septembre [1905].

Je sais que tu avais grand besoin de repos, bien que tu fusse beaucoup moins épuisé que les années précédentes, à pareille époque. J'espère que, même lorsque tu vas avoir repris le travail, tu sauras t'imposer un régime mixte de travail modéré et de repos intense : que tu t'imposes, quotidiennement, trois à quatre heures de travail actif proprement dit, plus une à deux heures de lectures à côté, c'est bien plus que suffisant, et il te restera, avec cela, de longues après-midi et de longues soirées pour marcher, pour flâner, pour peindre ou pour faire la sieste. C'est assez pour avancer très-sérieusement ton Nietzsche, — qu'il faut, cette fois, approcher de son terme³. — Je t'ai déjà dit combien je trouvais déplorables, dans l'ensemble, tes exigences excessives, en ce qui te concerne. Passe encore pour Nietzsche, sur qui il ne faut pas donner de l'à-peu-près. Mais tous tes grands cours⁴, depuis Heine⁵, et en passant par toute la série des époques mises successivement au programme d'agrégation, tu pouvais fort bien les rédiger pour ainsi dire à mesure, et les publier immédiatement⁶, — en prenant soin de dire que tu les donnais, en quelque sorte, sous la forme même où tu les avais dits, que tu les connais comme *Leitfäden*⁷ provisoires, tout en les sachant incomplets et imparfaits. Tu aurais, à l'heure qu'il est, publié ainsi quatre ou cinq petits volumes qui rendraient de grands services, et qui seraient l'ébauche d'une histoire générale de la littérature et de l'esprit public en Allemagne au 19^e siècle, — histoire que tu n'écriras pas sous une forme définitive, parce qu'avec tes habitudes de travail tu y mettrais dix ans, et que tu as autre chose à faire. — Si j'y insiste, c'est parce qu'il est encore temps d'y songer, et que rien ne t'empêche de reprendre, quand tu le voudras, en quatre ou cinq années, le cycle de ces cours, mais cette fois avec la préoccupation bien arrêtée de les publier à mesure. Il faut absolument que tu mettes à la disposition d'un grand public ce travail énorme d'orientation et de compréhension qui n'est pas fait uniquement pour tes étudiants.

3. Andler ne terminera une première rédaction de deux gros volumes sur Nietzsche qu'en 1912-1913.

4. Pour les cours qu'Andler a déjà donnés, voir l'Introduction, p. 22.

5. Tonnelat se rappelle que vers 1900 Andler fit à la Sorbonne un cours public sur Heine, « où les étudiants avaient bien de la peine à réservier leurs places ; l'amphithéâtre Turgot, où avait lieu le cours était rempli bien longtemps à l'avance » (Ernest Tonnelat, « Charles Andler » suivi d'une « Bibliographie de Charles Andler », par R. Davée et Geneviève Bianquis, *Les Langues modernes* [mai-juin 1933], p. 3).

6. Au sujet de la publication de ses cours, Andler devait écrire, le 6 décembre 1925, à Joseph Bédier :

« En 30 ans d'enseignement, j'ai élaboré un cours, rédigé ou à demi rédigé, ou resté à l'état de notes et de plans, qui occupe 70 000 petites pages, disons 35 000 pages du format sur lequel je t'écris. Beaucoup plus de la moitié de ce cours est consacré au xix^e siècle, jusqu'en 1914. N'ai-je pas le droit de résumer cette longue expérience ? Il y a bien longtemps que j'y songe. Je projetais un récit en 8 volumes in-12. Est-il mauvais pour l'équilibre de l'esprit, après qu'on a écrit une vaste monographie, de tenter une œuvre de synthèse ?

Aurai-je encore la force de la réaliser ? En pourrai-je écrire encore quelques volumes ? Et lesquels ? Ceux du début ? ou les derniers, ceux sur l'*Allemagne impériale* ? Devrai-je me résoudre à pratiquer une ou deux coupes en longueur ? Dire l'histoire de la *Poésie Lyrique allemande au xix^e siècle* ? ou celle de la *Culture politique allemande* ? celle de la *Pensée religieuse* ? Il faudrait trouver surtout le temps d'une révision approfondie et d'une rédaction définitive. » (Citée dans Tonnelat, *Charles Andler*, p. 315).

Malheureusement les cours d'Andler n'ont jamais été publiés.

7. Trad. : « fils conducteurs ».

Il va de soi que j'approuve pleinement le projet de volumes de Vermischte Studien⁸. Cela encore, lorsque ce sera sorti, te donnera peut-être l'idée et le goût de reprendre peu à peu la série des études neuves, larges ou menues, que tu as faites, depuis dix ans, pour des candidats de l'agrégation, et de les publier. Il est toujours déplorable qu'un travail fait, et bien fait, ne soit pas publié, et que d'autres soient obligés de le refaire.

C'est ce qui me désole le plus, dans ma vie manquée. Je sais bien les services que j'ai rendus, et je n'ai pas besoin d'être consolé, mais je sais aussi tout ce que j'ai, vraiment, appris, su et compris — au moins à ma manière — de choses, et combien il est absurde que la collectivité ne puisse pas profiter de ces longues années de travail, et que d'autres soient obligés de les refaire. Que sera ma vie, si j'arrive à la réorganiser, — et me laissera-t-elle le loisir et le goût de reprendre en mains, une à une, les choses que j'ai sues, et de les pousser davantage et de les fixer, — et parviendrai-je à en tirer quelque chose qui soit communicable et qui vaille d'être communiquée ? Je n'en sais rien, et j'en doute. Tu sais comment j'ai toujours travaillé, toujours sans continuité, par élan brisé par la vie pratique, par l'action, par les nécessités économiques de la vie, par les métiers. J'ai successivement abordé cent choses diverses, parfois par curiosité, mais le plus souvent pour donner une base plus solide à des convictions trop sentimentales, ou à des opinions philosophiques trop vagues et trop indécises. J'ai fait ce que j'ai pu pour fonder en raison le plus que j'ai pu mon système personnel de sentiments et de pensées. Sur chacun des sujets, gros ou petits, auxquels je touchais, par un besoin irrésistible, et par curiosité vorace, je me suis vu chaque fois entraîné à pousser l'étude aussi loin que possible, à ne pas me contenter des choses toutes faites, à reprendre en mains les documents et à refaire le travail critique. J'ai, en cours de route, trouvé sur des points assez nombreux (notamment en patristique, en histoire religieuse, en celtisme) des choses qui ont été depuis découvertes par d'autres, pour mon plus grand plaisir ; mais je ne m'en suis jamais beaucoup soucié. J'ai fait diverses spécialités, mais je n'ai jamais été spécialiste, et je me suis toujours tenu pour satisfait lorsque j'ai eu compris (ou cru comprendre) l'ensemble ou le détail qui m'avait arrêté ou séduit, et j'ai toujours négligé ensuite le matériel et l'appareil qui m'avaient permis d'aller jusqu'au point auquel je désirais atteindre. C'est ce qui fait que j'ai, aujourd'hui, sur beaucoup de sujets, des idées arrêtées, que je sais exactes, ou que je sais démontrables, mais que je ne suis plus capable de prouver, que je ne saurais plus prouver que si je refaisais tout un long travail dont presque tous les éléments sont aujourd'hui disparus de ma mémoire, et n'ont guère laissé de traces dans mes notes.

Tu sais tout cela aussi bien que moi. Cela est vrai même des deux gros sujets auxquels j'avais, il y a vingt ans, rêvé de consacrer une partie de ma vie, l'histoire de l'hégélianisme⁹, et l'histoire du platonisme¹⁰. Que trouverai-je lorsque je remuerai vraiment

8. Trad. : Mélanges.

9. Déplorant l'ignorance en France de Hegel, Herr avait projeté d'écrire un ouvrage en trois volumes sur le philosophe. Le premier volume devait expliquer la genèse du système philosophique chez Hegel, le second décrire l'évolution de l'école hégelienne, et le troisième montrer l'originalité et l'importance de l'hégelianisme. N'a été publiée que l'esquisse d'une préface de cette œuvre sur Hegel (Voir l'Introduction, note 8).

10. L'ouvrage de Herr sur le platonisme aurait dû s'intituler *Bibliotheca Platonica*. Écrit en latin, un tel ouvrage devait être, selon les dires d'Andler, une sorte de Corpus des interprétations passées

toutes ces cendres depuis si longtemps éteintes et oubliées ? Sans doute bien peu de chose. — Et puis, mon esprit et mon cœur ne sont plus là, je ne m'intéresse plus assez aux choses qui sont purement spéculatives, je ne suis plus capable d'intérêt passionné que pour ce qui aboutit à de la pratique, à de l'élargissement intellectuel et social...

En voilà assez pour aujourd'hui. Il est plus facile de causer de tout cela que d'en écrire. Nous verrons ; nous en causerons à loisir. — En attendant, je me repose de mon mieux, de tout mon cœur. Le temps est assez généralement mauvais, pluvieux, brumeux, froid, mais tout cela m'est assez indifférent. Le pays n'en est pas moins beau, l'air n'en est pas moins doux et vivifiant. J'avais un immense besoin de repos, de détente physique, d'insouciance d'esprit, de contentement de cœur. Je ne suis pas à plaindre puisque j'ai tout cela.

Je suis content que tous les tiens aillent bien. Tu sais qu'il est de règle que l'acclimatation au midi soit, pour les personnes bien portantes, une fatigue et une dépression assez profondes ; il n'y a donc pas lieu d'en être surpris ou inquiet. — Fais attention, en ce qui concerne la boisson. Tu sais que les sources presque taries sont souvent dangereuses. — J'ai de bonnes nouvelles des gens de Sceaux. Mon frère, sa femme et ses gosses vont bien. M^{me} Langlois, m'écrivit-il, va de mieux en mieux. — Adieu, embrasse les petits. Je t'envoie, pour ta femme et pour toi, toute ma vieille amitié dévouée

Lucien Herr

11

22 août [1906]

Mon adresse après le 1^{er} sept. sera Antibes,
Villa des Giroflées.

Cher ami,

Merci de me donner de tes nouvelles. Je les souhaiterais meilleures. Mais ta robustesse et ta vieille énergie reprennent le dessus. Je ne me sens pas trop fatigué. Mais la pire fatigue n'est pas celle dont on a conscience. Je sors, me dit-on un peu maigri et gâté de ces sept semaines de travaux forcés. Ce n'est rien auprès de la fatigue de ma femme qui a trop présumé d'elle depuis bien des semaines, qui a été

(suite de la note 10 page 66)

— allant de la Renaissance jusqu'au début du XX^e siècle — de Platon (Voir Andler, *La vie de Lucien Herr*, pp. 81-82). Mais ce projet ne se réalisa pas.

sans bonne, et à qui les enfants de sa sœur ont créé de nouvelles obligations imprévues et énervantes. Geneviève et Pierre vont bien.

Nous n'avons pas lieu de partir avant le 1^{er} sept. D'ici là, je liquide ma correspondance avec 80 candidats refusés¹. Je jalonne deux conférences pour Genève, de façon à n'avoir plus à les travailler en novembre. Je dois dire que je refuse de conférencier sur la Démocratie chez Xavier Léon² et sur la Kulturkampf chez Dick May³. La thèse de Dalmeyda⁴ et peut-être celle de Bahon suffiront à charmer mes loisirs de septembre. En octobre, Nietzsche repassera au premier plan.

Fauconnet⁵, dont tu t'informes, a gâché une excellente situation de gaîté de cœur. Il avait 30 points d'avance⁶ sur le reste du peloton. Mais il n'était prêt sur rien. Son thème était moins que moyen : c'est une épreuve élémentaire où il suffit de savoir l'allemand pour faire à peu près bien. Ce qui a été scandaleux, ce sont ses explications⁷ ; et comme, pour moi, l'explication est l'épreuve vraiment probante, vraiment professionnelle et concrète, c'est là ce que je ne lui ai pas pardonné. Suffisisme, suffisance puante, manque de conscience, mauvaise foi, voilà les épithètes que j'ai relevées vingt fois dans la discussion. Passe encore qu'il ait raté son mhd [Mittelhochdeutsch]⁸ et son Luther⁹. Mais on ne doit pas manquer son explication moderne. Il est tombé sur un passage de Hebbel¹⁰ tout à fait classique, prévu, riche de choses. Il en a fait un tissu épais de contre-sens. Vers la fin, c'était insensé ; et comme il a déclaré tout aussitôt, dans le commentaire, que le passage n'offrait aucune obscurité, l'impression produite était celle du grotesque. Je comptais, pour le relever, sur ses leçons. Mais celle en allemand (A.W. Schlegel als Erbe Herders¹¹) a révélé qu'il ouvriraient son A.W. Schlegel pour la première fois, quand la question du 1^{er} romantisme

1. Sans doute à l'agrégation.

2. Andler se réfère ici soit au séminaire que Léon dirige à l'École des Hautes Études sociales, soit à son appartement, rue des Mathurins — lieu de rencontres et de conférences pour les scientifiques, les philosophes et les sociologues de la Sorbonne et du Collège de France (voir Hubert Bourgin *L'école normale et la politique [de Jaurès à Léon Blum]*, Paris, Arthème Fayard, 1938).

3. Dick May, pseudonyme de Jeanne Weill, sœur de l'historien Georges Weill ; dreyfusarde militante ; une des fondatrices du Collège libre des Sciences sociales, du Musée social et par la suite de l'École des Hautes Études sociales (1900) dont elle était la secrétaire générale. Il doit s'agir ici d'une conférence à l'École. Comme son nom le suggère, cette institution devait, entre autres, combler une des lacunes de l'École pratique des Hautes Études : le manque d'une section de sciences sociales.

4. Georges Dalmeyda (1866-1932) est à l'époque professeur de première au lycée Michelet. Il défendra sa thèse sur *Goethe et le drame antique* en 1908. En 1926 il devient professeur sans chaire de langue et littérature grecques à la Sorbonne.

5. André Fauconnet.

6. Il s'agit de l'écrit à l'agrégation.

7. Ses explications de textes de deux textes allemands, l'un en prose, l'autre en vers.

8. Trad. : moyen-haut allemand.

9. L'œuvre de Luther au programme était *An die Radherrn aller Stedte deutsches Lands*.

10. Friedrich Hebbel (1813-1863), dramaturge de tendance réaliste, précurseur d'Ibsen. L'œuvre de Hebbel au programme est *Gygges und sein Ring*.

11. Trad. : « Schlegel comme héritier de Herder ».

était au programme ; l'autre sur G. Freytag¹² oubliait les documents les plus essentiels, était folle de prétention, de vide et, parfois, d'inexactitude. Je lui ai causé de cela sans succès à la fin de l'examen ; mais, n'arrivant à rien, je l'ai à peu près mis à la porte. La leçon ne lui a sûrement pas servi. Elle servira peut-être dans trois semaines s'il arrive à se ressaisir assez pour réfléchir. Je l'ai soutenu, jusqu'à paraître suspect ; Basch¹³, de même. Mais on ne peut pas indéfiniment défendre l'intelligence, et des promesses de talent, quand il y a manifestement de l'ignorance, du défaut élémentaire de préparation et un aplomb dans le bluff qui dépassent les bornes.

Je ne sais rien de plus. J'ai été enlisé dans le métier, plus que jamais, tout ce mois et le mois dernier. J'essaie un peu de lire, à droite et à gauche, pour m'élargir l'horizon. Que la vie entre Firmery¹⁴ et V. Basch ne soit pas toujours agréable, tu l'accorderais sans doute, si tu les connaissais. L'ironie éternelle, le déhanchement et le sautillement perpétuels du second sont particulièrement insupportables. Mais j'ai trouvé assez de calme et assez de ressources de diplomatie pour obtenir ce à quoi je tenais, dans le jugement ou dans le programme ou dans les questions posées. Il y a entre nous détente, peut-être assez durable.

Dans la compétition présente entre Basch et Rouge¹⁵ pour la suppléance qui va s'ouvrir à la Sorbonne, je ne peux pas ne pas être pour Basch¹⁶, malgré son mauvais caractère, son amateurisme et sa névropathie. — De là, bouderie d'Ernest Lichtenberger, dont le candidat est Rouge. Mais qu'y faire ? Les titres sont trop inégaux. Ce n'est pas que je ne prévoie pas, tôt ou tard, des conflits avec Basch. Avec un névrosé aussi profondément atteint que lui, comment vivre en paix ? Mais, en conscience, je considère ses titres scientifiques comme primant de beaucoup sur ceux de Rouge. Celui des deux qui sera mécontent n'aura qu'à publier contre moi une attaque dans la *Revue Germanique*.

Une autre antienne, c'est que peut-être la succession d'Henri Lichtenberger¹⁷ s'ouvrira à la rentrée. C'est presque sûr, si la nomination de Debidour¹⁸ se fait à la Sorbonne. Deux solutions sont possibles. Ou bien Lanier¹⁹ sera nommé à la place de

12. Les romans de Gustav Freytag (1816-1895) apparaissent dans le programme comme sujet de civilisation, sous la rubrique « le mouvement des idées en Allemagne de 1848 à 1879 » (*Revue universitaire*, 2 [1905], p. 260).

13. Victor Basch faisait partie du jury d'agrégation d'allemand.

14. Firmery était président du jury.

15. Julien Rouge (1866-1952) est à l'époque chargé de conférences de langue allemande à la Faculté des lettres de Bordeaux.

16. C'est Basch qui obtient la suppléance à la rentrée universitaire, et en 1908 il est nommé chargé de cours de langue et littérature allemandes. Quant à Rouge, c'est en 1908 qu'il est devenu maître de langue et littérature allemandes à la Sorbonne.

17. Henri Lichtenberger est à l'époque maître de conférences de langue et littérature allemandes à la Sorbonne. Il est devenu professeur adjoint en 1909.

18. Antonin Debidour (1847-1917), normalien, agrégé d'histoire. Il est effectivement nommé à la Sorbonne en novembre 1906 et occupe la nouvelle chaire d'histoire du christianisme dans les temps modernes qui vient d'être créée.

Debidour, et le nouvel inspecteur d'Académie²⁰ sera H. Lichtenberger ; ou bien on nommera un 3^e inspecteur général de langues vivantes²¹, et on fera attendre Lanier, sauf à le déléguer dans les fonctions d'inspecteur général. Dans l'un et dans l'autre cas, la conférence de philologie allemande sera vacante à la Sorbonne et, comme d'habitude, Ernest Lévy n'est pas prêt²². — Je compte sur je ne sais quel retard, qui lui permettra d'être tout de même en ligne. Faute de quoi, l'arrivée de Rouge sera presque fatale, et nous n'aurons pas de philologue sérieux.

Tu as dû savoir qu'Albert Lévy est nommé chargé de cours à Nancy²³. Voilà qui diminue singulièrement les chances de titularisation de Bahon. Je lui écris pour lui conseiller franchement d'accepter la chaire qui va être vacante par le mouvement parisien : Rennes²⁴ ou Bordeaux. Dans l'un ou l'autre cas, sa titularisation est possible assez prochainement. Il n'a pas à craindre d'être refoulé par le retour d'Ernest Lichtenberger²⁵, puisque ce dernier s'engage à créer lors de son retour une conférence auxiliaire de 6 000 fr. à la Sorbonne, par un versement dont il garantira la périodicité jusqu'à sa retraite. Son suppléant, quel qu'il soit, restera donc à la Sorbonne durablement. Je te mets au courant, pour le cas où Bahon te demanderait conseil, et pour que tu m'autorises à lui envoyer ton avis, s'il ne te l'a pas encore demandé. Il accuse Albert Lévy d'avoir intrigué contre lui. Je ne sais ce qui en est. C'est un peu l'impression de Pariset²⁶. Je sais par Firmery (autant dire Bayet²⁷) que Lévy passe pour avoir « renouvelé » la vie de l'université de Nancy, par son idée de cours préparatoires à l'École de guerre²⁸. Comme le fardeau de ces cours a passé surtout sur Pariset et

-
19. Jean Lucien Lanier (1848-1908), agrégé d'histoire. Il est devenu Inspecteur général de l'enseignement secondaire en 1907, en remplacement de Jules Gautier. Debidour, Inspecteur général depuis 1890, devient Inspecteur général honoraire en 1907.
 20. L'inspecteur d'Académie contrôlait l'organisation de l'enseignement secondaire et primaire au niveau du Département. Ce n'était pas un poste très prestigieux. C'est Albert Cohen, professeur de rhétorique supérieure au lycée Louis-le-Grand qui a été nommé inspecteur de l'Académie de Paris.
 21. Les deux Inspecteurs généraux en langues vivantes sont Joseph Firmery et Henri Léon Hovelaque. Un troisième Inspecteur ne sera pas nommé.
 22. Sur Ernest Lévy, voir l'Introduction.
 23. Albert Lévy devient professeur titulaire l'année suivante. Plus tard il ira à Montpellier.
 24. Bahon est effectivement nommé à Rennes en 1907.
 25. Ernest Lichtenberger était en congé pendant l'année universitaire 1906-1907.
 26. Georges Pariset (1865-1927), beau-frère d'Andler, est professeur d'histoire à la Faculté des lettres de l'Université de Nancy. En 1919, il est devenu professeur à l'Université de Strasbourg.
 27. Charles Bayet (1849-1918) avait été directeur de l'enseignement primaire ; depuis 1902, il était directeur de l'enseignement supérieur.
 28. La Faculté des lettres de Nancy venait de créer des cours pour les officiers de la garnison de Nancy et des garnisons des alentours. Leur programme d'études comporte des cours d'histoire sur les campagnes militaires du Consulat et de l'Empire, des cours de géographie sur la France et les pays limitrophes ainsi que sur les colonies, des cours d'allemand pratique et des explications d'auteurs militaires allemands.

Auerbach²⁹, il ne reste guère à Lévy que le mérite d'avoir fait des thèmes militaires³⁰ devant quelques officiers. C'est insuffisant pour que nous le félicitions de son avancement au détriment de Bahon. Le mensonge de Bayet est de dire que la Faculté elle-même a demandé cet avancement. La Faculté n'a pas été consultée. Il y a là une simple machination d'Adam³¹, heureux de la réclame qu'a faite à son université l'idée de Lévy. — Ce n'est pas à dire que Bahon me paraisse avoir tout à fait bien conduit sa barque.

Excuse-moi de t'exposer tout ceci longuement, quant tu essaies de trouver un peu de repos et de solitude. Mais nécessairement quand tu reviendras, tu seras obligé de te faire une opinion et tu te retrouveras d'ailleurs devant les intéressés. Tu peux aussi me donner un coup de main, auprès de Lavisson, quand le mouvement se produira. Je crois qu'il faut placer Dresch³² auprès d'Albert Lévy à Nancy, à supposons que Bahon demande son déplacement. Le mécontent sera Reynaud³³ qui m'écrira que son tour lui paraît venu.

Je conjecture que tu as eu du froid et de la pluie comme nous, mais plus de froid et plus de pluie. Mais tu ne crains pas cela ; et si je ne me trompe, le sol des montagnes de Thuringe est perméable. La boue ne dure pas ; on peut marcher. — Si je ne manquais d'être indiscret, et si je trouvais une formule à la fois suffisamment respectueuse et pas trop pédantesque, j'aimerais bien à me rappeler au bon souvenir de Madame Calmann³⁴. Fais cela pour moi, gentiment. Je suis trop gauche pour le faire. Elle est visiblement intelligente et bonne et ne m'en voudra pas. Ma femme aussi vous souhaite d'heureuses vacances. Elle s'inquiétait un peu de ton évidente

29. Bertrand Auerbach (né en 1856), normalien, agrégé d'histoire ; professeur de géographie à la Faculté des lettres de Nancy ; est devenu par la suite doyen de cette même Faculté.

30. C'est sous l'influence de Péguy que Lévy — son disciple — est devenu militariste.

31. Charles Adam (1857-1940), normalien, agrégé de philosophie. D'abord, professeur à la Faculté des lettres de Dijon, ensuite doyen de cette même Faculté ; depuis 1902, Recteur de l'Académie de Nancy.

32. Joseph Dresch (1871-1958) devient effectivement en 1907 maître de conférences de philologie allemande à la Faculté des lettres de Nancy, en remplacement de Bahon. Après la Première Guerre, il a été successivement doyen de la Faculté des lettres de Bordeaux et recteur des Académies de Toulouse et de Strasbourg.

33. Louis Reynaud (né en 1876) est à l'époque lecteur à l'Université de Greifswald en Allemagne orientale. En 1909 il est devenu maître de conférences à la Faculté des lettres de Poitiers. Il terminera sa carrière comme professeur de langue et littérature allemandes à la Faculté des lettres de Lyon (1930).

34. Mme Calmann, veuve de Paul Calmann, l'éditeur décédé en 1900. En tant que secrétaire de rédaction de 1894 à 1904 de *La Revue de Paris*, Herr était lié à la famille Calmann-Lévy — fondatrice de la *Revue*. Selon Albert Houtin, Herr vécut un « grand amour avec Mme Calmann-Lévy, veuve de l'éditeur. [...] La famille Calmann-Lévy s'opposa au mariage, on disait que, s'il avait lieu, le fils Calmann [Michel] se retirerait de la firme. » (Bibliothèque nationale, N.a.fr. 15710, f. 347). Évoquant, lui aussi, l'antipathie de Michel Calmann à l'égard de Herr, Andler écrira à Mme Jeanne Lucien-Herr : « Le désastre pour nous tous est que Lavisson l'ait sacrifié à la haine de Michel Calmann » (lettre du 29 août 1932, Fonds Lucien Herr). Andler pourrait se référer ici à une des raisons pour lesquelles Herr a quitté la *Revue* en 1904.

fatigue. Les enfants t'embrassent et t'enverraient volontiers de leur prose. Mais pour aujourd'hui je les supplée, et t'embrasse pour eux et pour moi.

Ch. Andler

Abel Lefranc³⁵ répond à Mathieu³⁶ dans la *Revue bleue*. Il me paraît répondre d'une façon partiellement victorieuse. Mais sa démonstration a, elle aussi, des trous. La plume n'est pas tout à fait celle qui conviendrait et fait souvent dégénérer la question scientifique en polémique personnelle.

12

Antibes (Alpes-Maritimes)

Chalet des Giroflées

5 octobre [1906]¹

Cher ami,

Je t'ai écrit, si tu veux bien le croire, par deux fois depuis que je suis ici et chaque fois déchiré ma lettre, pour ne pas t'importuner ou pour ne pas me montrer sous un jour trop défavorable. Mais d'ailleurs je ne veux pas me disculper, je n'ai pas d'excuse réelle (on n'en a jamais) et j'aime mieux ne compter que sur ton amitié.

Tony a dû t'écrire que nous avons beaucoup souffert de la chaleur, des moustiques et d'une installation défectueuse. Je me contenterais du bastidon ridicule que

35. Abel Lefranc (1863-1952), professeur de langue et littérature françaises modernes au Collège de France, vient de publier un article intitulé « Défense de Pascal : Pascal est-il faussaire ? » dans la *Revue bleue* (11 et 18 août 1906). Il y défend Pascal contre l'accusation de Félix Mathieu selon qui Pascal serait l'auteur d'un faux — d'une lettre datée du 15 novembre 1647 — mais, en réalité, écrite après l'expérience du Puy-de-Dôme du 19 septembre 1648 sur la pression atmosphérique. Pascal aurait fabriqué cette lettre dans laquelle il demandait à son beau-frère Périer de faire l'expérience du Puy-de-Dôme afin de faire croire au monde scientifique que dix mois avant la célèbre expérience, il avait déjà conçu l'hypothèse de la pression atmosphérique et imaginé la méthode expérimentale pour la confirmer.

36. Le long article de Mathieu intitulé « Pascal et l'expérience du Puy-de-Dôme » paraît dans les numéros des 1^{er} et 15 avril et du 1^{er} mai 1906 de *La Revue de Paris*.

1. Un fragment de cette lettre a déjà été publié par Tonnelat (*Charles Andler*, pp. 156-157). Quoique selon Tonnelat la lettre date de 1908, nous estimons qu'elle serait plutôt de 1906. Dans sa lettre du 22 août [1906], Andler annonce à Herr qu'il se trouvera au Chalet des Giroflées à Antibes après le 1^{er} septembre. De plus, une autre lettre plus tardive du 14 août 1910 semble faire allusion aux circonstances dans lesquelles Andler avait écrit sa lettre du 5 octobre. Enfin, Andler dit dans cette présente lettre qu'il a 41 ans ; il va les avoir cinq mois plus tard.

nous habitons dans un terrain vague clôturé, qui est un fouillis d'arbustes. Nous avons cinq pièces tout à fait exiguës, mais suffisamment meublées. Mon goût serait différent, mais tout me suffit. La souffrance, c'était que notre propriétaire, par négligence ou ignorance, en captant mal son eau de source, entretient dans son jardin un véritable petit marécage où pullulent les moustiques. Le même propriétaire habitait notre maison ; et cette communauté, dans une baraque en carton, faisait disparaître toute intimité réelle. Enfin l'installation était si saugrenue que la cheminée de notre propriétaire (la maison étant bâtie en forme de terrasses) enfumait à la fois notre premier étage et notre rez-de-chaussée ; et la situation encaissée du jardin rendait presque impossible la circulation de cette fumée.

Tout cela vient de finir depuis trois jours. Ces braves gens ont rejoint Antibes. Ils ne nous enfument plus. Nous pouvons nous asseoir à l'unique place ombreuse qu'il y ait dans la propriété et qu'ils monopolisaient. Il fait moins chaud, il y a donc moins de moustiques ; et les promenades sont devenues possibles.

Il était résulté de tous ces inconvénients une sorte d'africanité générale qui avait épargné seulement les enfants. Ils ont été sages constamment, et, sauf un accroc chez Pierre (embarras gastrique, mais passager, et aujourd'hui terminé), ils ont été bien portants. À part cela, ces vacances-ci ont été parmi les plus maussades et quelquefois les plus tristes que j'ai passées. Insister, ce serait m'obliger à déchirer encore une fois ma lettre. Il vaut mieux me taire, d'abord parce que je le dois, ensuite parce que je risquerai de ne pas faire assez grande ma propre responsabilité. Il est probable que je me trouve en présence d'obligations nouvelles, en présence desquelles j'ai été gauche jusqu'ici, parce que je ne me les définissais pas assez nettement. Se plaindre serait peu digne, et d'ailleurs inutile, et m'exposerait en outre (si ce n'est déjà fait) à être méconnu, au moins de quelques-uns. Garde-moi donc le secret strictement, amicalement, à la fois sur ce que tu sais et sur ce que tu devines. [...] Il faut que je me débrouille dans ces chimères et ces puérilités du mieux que je peux. Il faut que j'invente je ne sais quel procédé de douceur et de persuasion, pour atténuer ces crises ; et il me faut avouer que j'ai souvent manqué de la contenance nécessaire. Rien de tout cela n'est grave, n'est irréparable, heureusement. Il arrivait à mon beau-père, quand je le mettais dans la confidence de faits analogues, de sourire, parce qu'il reconnaissait tout ce qu'on lui dit, à lui, quotidiennement, depuis près de quarante ans. Ma préoccupation est de faire durer (« ce que mon beau-père n'a pas réussi à faire ») l'apparence extérieure correcte, de façon à ne pas décourager les amis, et à ne pas empirer la situation par l'isolement ; puis de me transformer moi-même assez pour suffire à mon devoir moral. J'ai réussi avec ma belle-mère. Je réussirai bien aussi dans le cas présent où j'ai un intérêt de cœur plus grand engagé ; et je prendrai cela sérieusement comme je sais prendre quelquefois tout de même mes obligations.

Comme consolation, j'avais mon travail. Il y a beaucoup à faire dans mon *Nietzsche*², plus que je ne croyais. Mais il avance. Je pense qu'il ne souffrira pas trop (comme autrefois mon *Bismarck*³) de ma trépidation morale. Je ne sais pas s'il sera

2. L'année suivante Andler publie son premier article sur Nietzsche intitulé « Jacob Burckhardt et Friedrich Nietzsche », *Revue de synthèse historique*, XV (1907), pp. 121-149. La deuxième partie de cet article sort en 1909 dans la même revue (t. XVII), pp. 137-171.

3. Andler se réfère sans doute à son ouvrage *Le prince de Bismarck* publié en 1899 (Paris, G. Bellais).

bon ; mais je ne ferai pas mieux. Si je n'ai pas à 41 ans toute ma lucidité cérébrale, je n'en aurai jamais. Je ne lutte plus pour trouver une forme littéraire, cela m'est décidément refusé. Mais je tâche d'atteindre mon résultat critique ou psychologique posément. Ce sera sans mysticisme. La séquelle étroitement nietzschiéenne, les gens du Nietzsche Kultus, ne seront pas contents. Ce qu'il y a de neuf et de durable apparaîtra cependant ; et si restreinte que soit cette part utile du système, elle suffit, je crois, à retenir l'attention à tout jamais. Je ne m'arrêterai plus maintenant avant d'avoir fini. Ma maussaderie de ces vacances, qui m'a obligé à m'atteler dès le 16 septembre, aura eu ce bon résultat, à côté de quelques autres. J'arriverai au premier janvier un peu exténué ; et je n'aurai même pas fini, mais je finirai et ce me sera un soulagement plus grand que de traîner cette préoccupation, comme je faisais. Si je trouve une bonne thérapeutique morale, je serai en outre un peu plus supportable à tout le monde. Dans les derniers temps, je perdais des amis, comme les figuiers, par ici, perdent leurs figues ; par gaucherie, je crois, souvent. Mais qu'ai-je pu faire à Mathieu, pour ne parler que de l'incident le plus récent ?

Garde-moi, toi au moins, ton amitié sûre, et me crois ton vieux dévoué

Ch. Andler

P.S. Mariéjol⁴ vient d'arriver, et je l'ai vu hier ; je le verrai quelquefois, avec plaisir. Il est d'un esprit ouvert et d'un caractère sûr. Cela contribuera peut-être à rompre la déprimante solitude où nous vivions ; solitude, comme tu vois, sans intimité jusqu'ici.

13

Oberhof, mardi 9 octobre [1906]

Mon cher vieux,

Je ne puis plus te répondre que très-brièvement : je suis tout à fait au terme de mon séjour ici, et l'heure triste des réemballages est venue. Trois jours encore à Weimar, et puis ce sera le retour à Paris, la reprise de la vie pleine de soucis et d'inquiétude, que paient mal de maigres résultats. Au moins suis-je, cette fois, bien reposé physiquement. Nous avons eu un temps extraordinairement beau : à peine, sur deux mois, huit ou dix jours, en tout, de temps très-mauvais. Depuis huit jours, c'est une reprise de l'été : ciel radieux, presque sans nuages, avec la belle lumière pure et transparente de l'automne ; et il fait plus chaud qu'il ne faisait en août. Jamais, depuis

4. Jean-Hippolyte Mariéjol (1855-1934), professeur d'histoire contemporaine à la Faculté des lettres de Lyon et, de 1921 à 1925, suppléant de Charles Seignobos à la Sorbonne dans la chaire d'histoire politique.

six ans que je viens ici, je n'avais rien vu de pareil. — Et c'est d'une douceur particulière, à présent que le village est vide de Gäste¹. C'est à présent qu'on goûte le mieux le silence et la paix de cette nature.

Je voudrais que ton séjour fût paisible et reposant. J'ai eu beaucoup de chagrin à savoir ta déconvenue, et les vraies souffrances physiques des premières semaines ; je sentais combien, arrivant, comme à l'ordinaire, à bout de force nerveuse dans cette désillusion, au lieu de la détente nécessaire, tu avais dû ressentir d'irritabilité, d'exaspération épuisante, et combien les premières semaines de tes trop courtes vacances avaient dû être compromises par une nervosité douloureuse. Je t'en prie, mon cher vieux, repose-toi intensivement, durant ces dernières semaines ; ne te raidis pas trop dans un travail trop intense, laisse-toi aller à ce qu'il y a certainement, à ce qu'on dit, de douceur molle dans le pays où tu es. — Je voudrais, d'ici une huitaine, une dizaine de jours, si tu le peux, qu'un mot, si bref que tu voudras, m'apprenne que tu te reposes vraiment, et que tu te sens plus robuste, remis de ces fatigues nerveuses imméritées.

Adieu, mon cher vieux, je ne puis guère t'en écrire davantage. Tu sais toute ma tendresse, mon amitié profonde, faite d'une confiance sans bornes, d'une communauté de pensée aussi grande et complète, je crois, qu'il est possible, et d'une affection très-chaude, aussi vivante que jamais. Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur

Lucien Herr

Veux-tu remettre ces deux timbres à Pierre ? Ils sont sans valeur, mais ils lui prouveront que je ne l'oublie pas.

14

Begnins (Vaud. Suisse)

Pension Château du Martheray

23 août [1907]

Cher ami,

Ta lettre m'a suivie ici, et, au total, je l'interprète d'une façon optimiste. Je suis content de savoir que tu fais le nécessaire pour le grand lavage annuel, que tu en es à la période de l'absolue détente ; et la sensation de vide cérébral qui l'accompagne est aussi le signe de la reconstitution commençante des forces. Je te souhaite le temps que nous avons, le repos que nous avons et le calme que j'ai, cette année, assez bien reconquis.

1. Trad. : « estivants ».

Notre voyage a été pénible, chaud et long. À Dijon, il a fallu embarquer des sociétés de musique glorieuses des médailles remportées le jour même, et un pèlerinage en partance pour Einsiedeln¹. Les machines du P.L.M. sont trop faibles pour traîner un poids notable de wagons supplémentaires. À Pontarlier, ayant déjà deux heures de retard, nous avons trouvé le train suisse parti, et le train suivant trop étroit de moitié pour contenir tant de musiciens et de pèlerins. On est un peu plus vite à Antibes qu'à Begnins.

Mais l'installation ici nous plaît. Chambres spacieuses, nourriture bonne, et enfin le grand repos. Le pays ne diffère pas beaucoup de Ballaigues. Mais il y a un nombre infini de chemins, de vallons ombreux, de courbes, dans le genre de celle où coule l'Orbe. Les promenades sont aussi faciles et variées qu'elles sont lointaines et rares à Ballaigues. Le pays, sans être boisé, offre à proximité assez de bosquets pour permettre des siestes commodes. J'installe là mon monde et, en guise de boîte à musique, je tire un volume de vers. Un de ces jours je sortirai mes terribles pincesaux. Mais il faut que je trouve un endroit où je sois vraiment seul.

Nietzsche n'en mène pas large dans ces conditions. Mais je veux utiliser hygiéniquement les beaux jours. Je passerai les mauvais avec un courage renouvelé. Il me le faut, car la dernière quinzaine avec Firmery a été pénible. Je crois qu'il a peu à peu mis de la confiance en moi, autant que sa nature tortueuse et méfiante le lui permet. Mais ces séances mornes, ce gâchis de discussions, ce désordre, cette indifférence totale à la vérité, cette susceptibilité ombrageuse devant un mot un peu franc, un peu libre, ces constantes arrière-pensées – tout cela démoralisait profondément les membres les plus jeunes du jury², et m'attristait moi-même au-delà de ce que je laissais paraître. Car il me fallait faire le boute-en-train. En fin de compte, je crois que la besogne a été assez propre. Je regrette de pénibles accidents, mais tous explicables, et tous expliqués aux candidats eux-mêmes ; et je crois que nous avons beaucoup fait en quelques années pour faire disparaître la sensation excessive autrefois de l'aléa immoral et brutal. Nous passons des coups de râteaux successifs, qui laissent échapper nécessairement quelques braves gens ; mais on les ramasse à la promotion suivante pour peu qu'ils nous y aident. Ils le sentent bien et nous disent qu'ils le sentent ; et cela seul est déjà bon pour leur garder le moral intact.

J'ai un regret. C'est de n'avoir pu aller au Congrès de Stuttgart³. Je n'aurais pas voulu de mandat. Mais j'aurais été volontiers à la Kneipe⁴ avec nos grands chefs, surtout ceux du parti allemand. À la Kneipe peut-être pourrait-on leur causer. Devant le Congrès ils doivent être sérieux comme des papes, « der eingefrorene Dünkel »⁵, et

-
1. Ville de Suisse allemande où se trouve une vieille abbaye bénédictine reconstruite au XVIII^e siècle ; lieu de pèlerinage annuel (14 septembre) à la Vierge noire.
 2. Les membres du jury pour l'agrégation d'allemand de 1907 sont outre Firmery et Andler, Godart (professeur au lycée Condorcet) et Loiseau (professeur au lycée de Toulon).
 3. Le congrès international socialiste se tenait à Stuttgart du 18 au 24 août.
 4. Trad. : « brasserie ».
 5. Trad. : « une arrogance glacée » (citation du Caput III de *Deutschland. Ein Wintermärchen* de Heine).

un peu plus hiérarchisés que la république bourgeoise. Il y aurait quelques vérités nécessaires à leur glisser entre deux bocks, et j'ai souvent pensé que nous devrions un jour le faire, mais toi surtout. — Je ne sais pourquoi je me suis imaginé que le Congrès n'aurait lieu que la semaine prochaine, et que je pourrais alors, en revenant de Stuttgart, faire escale à Bâle. Les événements m'ont pris de court. Et ainsi je n'irai à Bâle sans doute que dans la seconde quinzaine de septembre. Je te dirai ce que j'y aurai vu. J'essaierai d'éviter le congrès de philologues qui tient ses assises à ce moment-là et où pulluleront les raseurs tudesques sans autre profit pour moi que de faire enchérir le prix des hôtels. Mais je te récrirai sans doute avant.

Tout mon monde, grand et petit, se souvient de toi, s'informe de toi et te souhaite mille choses heureuses. Tu me sais ton vieux dévoué, sans phrases,

Ch. Andler

15

Oberhof / Thür. Villa Germania

31 août [1907] *¹

Mon cher vieux,

Ta lettre m'a fait autant de vif et profond plaisir que ta première lettre de vacances de l'an dernier, avec ses désillusions et ses désenchantements, m'avait fait de peine. Et ce n'est pas peu dire. Tu ne saurais croire combien je suis content que tu aies, que vous ayez enfin des conditions de repos véritable, sans causes d'énerverment, sans fatigues inutiles, dans un pays qui vous convient suffisamment, et où vous savez trouver toute la solitude que vous désirez. Je souhaite que tu mettes à profit les quelques semaines dont tu disposes encore, et que le temps continue de vous être favorable. Ce qui me chagrine un peu, c'est de voir par ta lettre que tu songes à gagner Bâle dès après le 15 septembre. Je pensais que tu jouirais jusqu'au bout de tes courtes vacances, et que tu gagnerais Bâle tout à la fin du mois, au moment où les tics regagneraient Paris. Fais pour le mieux, mais emmagasine des forces tant que tu pourras. Tu sais comme moi — et comme mon frère, qui l'a nettement observé — que tu as supporté cette année jusqu'au bout beaucoup mieux que les années précédentes, et que tu as tenu bon jusqu'à ton départ. Il faut que ce ne soit plus une exception, que tu profites de la leçon de cette année, et que dorénavant tu administres tes forces nerveuses avec toute la raison désirable. Tu sais que nous ne sommes plus aux âges où l'on abuse de soi-même sans gros inconvénients.

1. Andler indique sur la lettre « Envoyée à Begnins (Vaud) ».

Ici, après un coup de froid, de tempête et de pluie qui a duré une semaine et qui a chassé la grande majorité des Gäste, le soleil est revenu, et, depuis cinq ou six jours, il fait extraordinairement beau, trop doux, trop chaud, souvent un peu orageux. J'aime mieux, pour ma part, ce pays par le froid mordant des tempêtes et des boursouflures de pluie, et j'y fais alors, en deux jours, des provisions d'énergie physique plus riches qu'à présent en huit journées chaudes ; mais le soleil a du bon, et, au début de mes vacances, épuisé physiquement comme je l'étais, j'ai eu plaisir à lézarder, moi aussi, et à me reposer sur la mousse. J'ai fait, dès à présent, au bout de trois semaines, des progrès remarquables en équilibre et en vigueur, et je sens que je suis en avance de quelques semaines sur les vacances de l'an passé. Il y a encore des ressources, dans les profondeurs de ma vieille machine éreintée.

Je suis convaincu que votre agrégation est l'une des meilleures, une de celles qui permettent, dans la mesure du possible, de voir ce que valent les candidats, et de corriger quelques malheurs du sort. Mais les autres, surtout celle de philosophie, sont abominables. Jamais on n'a jugé plus niaiseusement, plus brutalement que ne l'ont fait Darlu² et les autres³ cette année, et, vraiment, les meilleurs restent sur le carreau. C'est une chose abominable, et j'espère que la leçon, qui a bouleversé tout le monde, finira par porter ses fruits.

C'est toi qui aurais dû aller à Stuttgart. Moi, je n'ai rien de ce qui faut, et je ne saurais pas me faire écouter. Au reste, il semble que cette fois ils aient été secoués, et on sent, dans la presse socialiste de province, un vent d'indépendance et de révolte qu'on ne sentait pas autant auparavant⁴. Il est probable que le Vorstand⁵ sera obligé, pour n'être pas débordé et ne pas perdre le contact, de modifier un peu, dès à présent, l'allure générale. On ne changera pas les vieux, c'est bien entendu, mais ils seront moins sûrs de leur affaire, moins autoritaires. Au moins est-ce l'impression que j'en ai, et je crois bien que l'effet a été profond. J'ai eu de Thomas⁶ et de Jaurès, qui courent les brasseries bavaroises, une carte postale de Munich. J'aurais bien voulu les

2. Alphonse Darlu (1849-1921), Inspecteur général de l'Instruction publique (1900-1919), vice-président du jury d'agrégation de philosophie.

3. Les autres membres du jury d'agrégation de philosophie sont Jules Lachelier (1832-1918), membre de l'Institut, François Colonna d'Istria, professeur au lycée Carnot et Octave Hamelin (1856-1907), chargé de cours à la Sorbonne.

4. Herr se réfère peut-être au fait que la vieille garde révolutionnaire de la social-démocratie allemande devait tenir compte de la montée d'un courant révisionniste dans ses rangs, courant qui, entre autres, défendait l'organisation fédérale du parti et s'opposait à une conception disciplinaire du parti. L'opposition des révisionnistes au militarisme et au colonialisme — les deux grandes questions débattues à Stuttgart — était également moins catégorique que celle manifestée traditionnellement par les révolutionnaires. Le Congrès marqua ainsi l'importance prise par les forces conservatrices au sein de l'Internationale (voir Carl E. Schorske, *German Social Democracy, 1905-1917. The Development of the Great Schism* [1955 ; Cambridge, Harvard University Press, 1983]).

5. Herr entend par là le comité directeur du Parti socialiste allemand.

6. Albert Thomas (1872-1932), collaborateur de Jaurès à *L'Humanité* ; deviendra député socialiste en 1910, puis sous-secrétaire d'État aux Armements (1915-1917) et premier directeur du Bureau international du travail (1920-1932).

voir quelques jours ici, et je leur aurais écrit de venir, si j'avais su qu'ils dussent flâner avant de rentrer en France. — Mais c'est toi qu'il faudrait avoir ici avec eux, et alors on pourrait causer ! J'ai écrit à Thomas pour lui demander de me dire ce qu'il rapporte d'intéressant, impressions et anecdotes, de Stuttgart. Si cela vaut quelque chose, je te le transmettrai. — J'y serais allé bien volontiers si je n'avais été si fatigué, et si Stuttgart n'était tout de même si loin ; mais six heures 1/2 de chemin de fer, c'est tout de même beaucoup.

Je lis peu, mais tout de même un peu chaque jour. Tu sais que j'ai emporté ma Taschen-Ausgabe⁷ de Nietzsche. Je veux le lire une bonne fois, d'un bout à l'autre. J'ai passé un peu vite sur les deux premiers volumes, où il y a trop de verbiage, d'ignorance, de rhétorique outrée et facile, trop peu de sincérité intellectuelle, trop de choses qui m'agacent, sentimentalement. Je viens d'achever le tome 3 (*Menschliches, Allzum Menschliches*)⁸. I) qui est stupéfiant d'art, de vigueur et de dextérité artiste, de forme et de langue, de surabondance de choses ingénieuses et jolies (assez pour nourrir la carrière de trois ou quatre Anatole France) ; mais cela encore me rebute. Le procédé, le classicisme, le goetheanisme affecté est trop constant, trop systématique ; c'est trop achevé, trop abgerundet⁹, trop rhétorique ; c'est trop manifestement un jeu d'esprit, une sorte de construction théorique d'une Aufklärung modernisée, médiocrement informée (scientifiquement et historiquement), nourrie surtout de la lecture des moralistes, des romanciers. — C'est, jusqu'à présent, trop artificiel, trop affecté, trop gendeletterre, et aussi trop prodigieusement orgueilleux pour mon goût. Mais c'est une œuvre, et c'est un rude écrivain. Je verrai mieux, en avançant, comment tout cela se classe et se situe. — La préface de 1886 est d'ailleurs bien amusante¹⁰.

Écris-moi. Pardonne-moi de t'écrire si longuement ; mais c'est pour te donner le bon exemple. Lorsque tu auras une heure pluvieuse, écris-moi, un peu longuement, et tu me feras un bien grand plaisir.

En voilà trop. J'achève, pour aller marcher un peu. Adieu, dis aux tiens combien je leur suis affectueusement attaché. Toi, je t'embrasse de tout mon cœur

Lucien Herr

7. Trad. : « édition de poche ».

8. Trad. : *Humain, trop humain*.

9. Trad. : « arrondi ».

10. Préface de *Humain, trop humain* dans laquelle, à l'aide d'images pittoresques, Nietzsche proclame sa victoire sur une « maladie » — le « pessimisme romantique » européen.

Sceaux, 2 octobre [1907]

Cher ami,

Ton billet m'attend ici depuis quelques jours. J'ai dû séjourner à Bâle dix bonnes journées pour épuiser mes documents puis faire escale à Begnins pour ramener mon monde. Je ne suis donc à Sceaux que depuis hier.

Je m'excuse. Mais j'avais vraiment emporté ta lettre à Bâle pour y répondre. Le temps, la Stimmung¹ aussi m'ont manqué. J'ai passé à Bâle dix jours infiniment instructifs, auxquels n'a manqué que le contentement intérieur profond. J'ai revécu un jour avant mon départ les pires scènes de l'an passé. J'ai cru tout compromis de ce que j'avais fait effort, méthodiquement, cette année pour calmer et refaire. Inutile de dire que mes beaux-parents étaient là ; que [X...] est venu boulanger là-dedans, quand il n'y avait que faire. Je hais cette éternelle puérilité, cette petitesse, cette violence éternellement recommençantes. En 24 heures à mon retour j'ai pu tout remettre en place, et trouver les paroles décisives, quand j'étais seul. Mais pour que je les trouve, il me faut déjà avoir ruminé bien de la souffrance. Je ne me figure pas que dans un milieu normal et à peu près intelligent, les choses puissent se passer ainsi ; et je me crois dénué de tout romantisme, et dénué, surtout devant toi, de toute pose qui consisterait à me rendre intéressant. Fais le silence là-dessus.

À Bâle j'ai été harponné tout de suite, pour toutes les heures de loisir, d'abord par M^{me} Talayrach² et son père. Tu connais, je crois, le vieux V. Eckardt ; tu le sais aimable, intéressant, très altmodisch³, et maintenant, très asthmatique. Sa fille était de nouveau tout à fait sous son influence, et avait désappris le peu d'idées modernes qu'on avait pu lui inculquer dans notre milieu.

Puis il y a eu le cousinage bâlois de ma femme, les [?], les Strohl. Ceux-là me considéraient comme une sorte de bête curieuse et dangereuse. Je m'amusais des prétextes, plus singuliers les uns que les autres, que ces millionnaires inventaient pour ne pas me recevoir. Finalement c'est moi qui les ai invités au Congrès de philologie.

Car il y a eu troisièmement le Congrès des philologues. J'ai manqué aux séances. Mais j'ai assisté aux soirées. Banquets, concerts, Bierabend⁴, rien n'a manqué. L'hospitalité des Bâlois a été somptueuse. Mais elle est un peu gâtée par l'évi-

1. Trad. : « l'humeur ».

2. M^{me} Talayrach d'Eckardt, une Livonienne qui est au courant de tout ce qui touche à l'Allemagne littéraire et philosophique. Elle et son mari, le D^r Talayrach, sont des amis proches de Herr et d'Andler. Dans sa biographie, Tonnelat cite des extraits de lettres d'Andler à M^{me} Talayrach.

3. Trad. : « vieux style ».

4. Trad. : « soirées de bière ».

dente préoccupation qu'on distingue dans les autorités de flatter Berlin. Wölfflin⁵, l'historien de l'art, et Heusler⁶, le philosophe, bâlois d'origine et titularisé maintenant à Berlin, ont déjà pris la morgue prussienne, et c'est dommage pour le premier. Mais il n'y a pas de petit professeur bâlois que leur carrière ne fasse loucher. D'où la flagognerie générale.

Ma récolte documentaire⁷ a été tout à fait abondante. Il faut que je défasse une partie notable de ma rédaction : mais j'en suis heureux. Ce qui change, c'est bien entendu la biographie ; et le rattachement de l'œuvre à la vie, non l'interprétation systématique. Mais la biographie de la mère Foerster est entachée d'idéalisation forcée, d'omission grave, et, pour dire toute ma pensée, entachée de faux. Très heureusement ses propres collaborateurs, les morts autant que les vivants, ceux du moins qui ont une notion de l'histoire, ont volé des documents à qui mieux mieux, en ont pris copie, et les ont ensuite restitués clandestinement aux coffres-forts de Weimar. J'ai pu voir des spécimens volumineux de ces documents sur lesquels la mère Foerster fait le silence. J'ai pu voir toutes les lettres de Nietzsche à Overbeck⁸ ; et, il n'y a pas à dire, l'amitié la plus éclairée et la plus fidèle que Nietzsche ait trouvée sur son chemin est encore celle d'Overbeck. Quant à Peter Gast⁹, Nietzsche l'appelle « Tölpel, schwerfälliger Klotz », lui reproche « plebejische Sitten, Mangel an Tact »¹⁰. Mais ce qu'il y a encore de mieux, c'est ce qu'il dit de sa sœur et de sa mère. Il a contre elles les griefs les plus fondés et les plus graves. Ce sont elles qui par leur humeur massacrante, leur dureté, leur bêtise épaisse, leurs calomnies, l'ont amené, à trois reprises, à

-
5. Heinrich Wölfflin (1864-1945), historien d'art suisse dont les théories formalistes ont eu une grande influence sur l'orientation de la critique d'art au XX^e siècle. Auteur de l'ouvrage important, *Kunstgeschichtliche Grundbegriffe* (1915) (Les principes de l'art).
 6. Andreas Heusler (1854-1940) professeur de langues et littératures scandinaves et germaniques à l'Université de Berlin de 1894 à 1919, et par la suite professeur à Berne. Publia des ouvrages sur la versification du vieil allemand et sur les sagas et chansons des *Nibelungen*.
 7. Bâle est un terrain très fertile pour les recherches qu'Andler mène sur Nietzsche. Pendant son long séjour à Bâle en tant que professeur de philologie classique, Nietzsche s'est fait beaucoup d'amis en Suisse. Grâce au père de Mme Talayrac, qui vit en Suisse et connaît beaucoup d'écrivains et universitaires suisses, Andler a été introduit dans des milieux ayant été en contact avec Nietzsche. Eckardt l'a ainsi mis en rapport avec le professeur, théologien et écrivain bâlois, Carl-Albrecht Bernoulli (1868-1937), l'un des meilleurs connaisseurs de l'œuvre de Nietzsche.
 8. Franz Overbeck (1837-1905), né à Saint-Pétersbourg de père allemand et de mère française ; professeur de théologie à Iéna et par la suite à Bâle. (Voir Carl-Albrecht Bernoulli, *Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche. Eine Freundschaft*. 2 vol. [Jena, Diederichs, 1908]).
 9. Peter Gast, musicien, ancien élève et disciple de Nietzsche. C'est à lui que Nietzsche avait dicté le texte de *Humain, trop humain* ; il était censé être l'éditeur des œuvres collectives de Nietzsche, mais subissant les pressions d'Elisabeth Förster il dut en 1893 abandonner ce grand projet. En 1900, cependant, il se met au service de la sœur de Nietzsche pour publier les compositions musicales du philosophe et, par la suite, ses carnets et *Wille zur Macht* (Volonté de puissance).
 10. Trad. : « imbécile stupide et maladroit, des habitudes plébéennes, un manque de tact » (lettre de Nietzsche à Élisabeth du 7 avril 1894). Nietzsche pouvait se montrer blessant à l'égard de ses amis. Il n'est pas impossible, cependant, qu'Élisabeth Förster ait été l'auteur de ces paroles. Elle n'hésitait pas à falsifier les lettres de son frère quand cela servait ses propres intérêts. Gast prit justement connaissance de ces mots peu flatteurs à l'époque même où Mme Förster voulait se séparer de lui. Piqué à vif par ces mots de Nietzsche, il quittera les Archives Nietzsche à Weimar en 1909.

la résolution du suicide ; et c'est un hasard si l'une au moins de ses tentatives n'a pas été suivie d'effet. Il est manifeste par les lettres à ces femmes, qu'elles ne se doutaient pas, encore en 1882, encore en 1888, du rôle et de l'œuvre de Nietzsche. « Die dumme Gans »¹¹, est l'épithète la moins sévère que Nietzsche ait donnée à sa sœur ; celle à laquelle il s'en tient finalement, et c'est indulgent. Car ce qu'il y a d'étonnant, c'est la force de caractère de cette buse dénuée d'instruction ; et l'astuce énergique avec laquelle elle a su tirer à elle tout le Nietzsche-Archiv, — en excluant sa mère, héritière légale des papiers et de l'avoir ; — en faisant signer à cette mère des contrats dolosifs qui la mettent dedans — est un modèle de bonne escroquerie à la Thérèse Humbert¹².

Un coco bien remarquable, c'est encore cet Erwin Rhode¹³, l'absolu sceptique, l'éphèbe idéalisé de la correspondance, qui a lâché Nietzsche dès qu'il a vu que Wilamowitz¹⁴ tenait la corde et qu'il est devenu lui-même Geheimrat¹⁵, puis qui est revenu, après la folie et la mort, quand il a vu que son titre de gloire principal serait encore d'avoir été un jour tenu pour l'ami intime de Nietzsche. Tout cela a besoin d'être « umgewertet »¹⁶.

Puis des anecdotes amusantes. L'une des plus drôles, c'est la passion de Nietzsche pour Cosima¹⁷. Cette dernière, dans sa coquetterie raffinée, le faisait marcher à fond ; Nietzsche dit textuellement : « Heute war Cosima mit mir, wie sie mit Wagner war, zur Zeit als sie noch H. v. Bülow's Frau war »¹⁸. — C'est tout de même raide, en soi ; et il n'y a, je crois, qu'un Allemand qui puisse faire après coup des confidences pareilles. On comprend alors que Cosima ait reçu aux jours de la folie finale un billet ainsi conçu : « Ariadne, Ich liebe dich ! »¹⁹ Dionysos. » Au moins savons-nous maintenant qui est l'Ariane des Dionysos-Dithyramben²⁰. Mais soutenir comme fait M^{me} Förster, qu'il sera difficile aux philologues futurs de l'identifier, c'est mentir plus effrontément qu'il n'est permis, même dans une biographie idéalisée.

11. Trad. : « nigaud, oie idiote ».

12. Affaire judiciaire qui passionna l'opinion publique française en 1902-1903. Thérèse Humbert, femme d'un ancien député, se déclara l'héritière d'un Américain multimillionnaire. Pendant qu'elle monte un procès pour obtenir l'héritage, les Humbert vivent de prêts, menant ainsi une existence luxueuse. En mai 1902 les autorités découvrent l'escroquerie ; les Humbert sont arrêtés et condamnés à cinq ans de réclusion.

13. Erwin Rohde (1845-1898), philologue, ami et disciple de Nietzsche ; tout à tour professeur à l'Université de Leipzig et de Heidelberg ; auteur de travaux sur la mythologie grecque.

14. Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff (1848-1931), grand philologue allemand et historien de la culture de la Grèce antique.

15. Trad. : « conseiller privé ».

16. Trad. : « réévaluer ».

17. Cosima Liszt, femme de Hans von Bülow, chef d'orchestre, pianiste allemand et ami de Wagner ; elle divorce en 1869 pour épouser Wagner.

18. Trad. : « Aujourd'hui Cosima était avec moi, comme elle avait été avec Wagner à l'époque où elle était encore la femme de H. v. Bülow ».

19. Trad. : « Ariadne, je t'aime ! »

20. Billets écrits par Nietzsche vers la fin de sa vie et qu'il signait « Dionysos ».

Je suis content de savoir que tu te sens reposé bien à fond. Le bénéfice de plus de trois bonnes semaines n'est pas pour nous, non plus, négligeable. Les enfants surtout, qui ont eu de bons camarades tout le temps, reviennent engrangés et grandis et fortifiés ; et je sens que je travaille plus facilement qu'au départ. Mais je me remettrai à la besogne sans hâte, progressivement.

Pariset n'est pas encore de retour. Ses lettres ne sont pas inquiétantes. L'opération de sa sœur a fait découvrir un abcès énorme (« gros comme deux oranges »), qui a probablement mangé l'appendice, car on ne l'a pas retrouvé. La faiblesse est grande. Mais la température (37-38°) est rassurante. Voilà les dernières nouvelles.

Je compte voir ton frère tout à l'heure ; et j'espère que ceci te rejoindra avant ton retour. Je ne saurais assez te dire la désolation où je suis de ne t'avoir pas répondu plus tôt, et ceci n'est même pas une réponse, mais autre chose. Ta vieille amitié me pardonnera ; et nous l'espérons pour bientôt.

Sois embrassé, cher ami, toi aussi

Ch. Andler

17

[août 1908] *

Mardi.

Mon cher ami, je suis ennuyé que Lily Braun¹ t'ait donné le moindre souci. Je lui réponds : 1° que le livre² est publié par la Société nouvelle³, qui en a le droit, et que Cornély⁴ n'est que notre dépositaire général, 2°, que ce droit a été acquis par moi au prix de 500 francs (payés de ma poche), et que Lily Braun n'a jamais songé à me

1. Lily Braun (1865-1916), militante féministe et socialiste allemande, auteur des *Memoiren einer Sozialistin* en 2 volumes (1909-1911).

2. Il s'agit du tome 1 du *Problème de la femme ; son évolution historique ; son aspect économique* publié en 1908. Andler a été un des traducteurs de cet ouvrage.

3. La Société nouvelle de librairie et d'édition, maison d'édition socialiste constituée en 1899 par Herr lorsque la librairie Georges Bellais créée en 1898 par Péguy fit faillite. Le Conseil d'administration de la Société nouvelle était composé de Herr, de Léon Blum et d'autres normaliens, François Simiand et Mario Roques. Sur les circonstances de la fondation de la Société nouvelle et le rôle qu'y joua Péguy, voir la biographie d'Andler, *La vie de Lucien Herr*, pp. 181-189.

4. Se trouvant au bord de la faillite, la Société nouvelle dut en 1903 s'associer avec la maison Cornély. Par cet accord, la Société maintenait sa personnalité et son rôle d'éditeur, mais la maison Cornély reprenait le commerce de librairie.

rendre, 3° qu'elle a eu, il y a deux ans, une épreuve, et qu'à ce moment c'est elle qui s'est refusée, malgré notre insistance, à rajeunir les chiffres statistiques, — et que le retard de la publication tient à des raisons de force majeure (manque d'argent pour payer l'imprimeur, etc.), 4° qu'un exemplaire lui a été envoyé à l'une de ses antérieures adresses, et que nous ne sommes vraiment pas responsables de ses déplacements et déménagements, 5° que si nous n'avons publié que le 1^{er} volume, c'est que nous manquons présentement d'argent pour imprimer le second⁵, et que nous compatissons un peu, pour cela, sur la vente du premier.

Cela, en toute hâte, et pour t'ôter tout ennui ; mais je suis contrarié que le mal soit fait.

Je serai très-content d'avoir encore de tes nouvelles ici ; à partir du 12 septembre, Villa Sommer, 1. Victoria-allee Bad Ems.

Remercie les enfants de leurs gentilles cartes. Je t'embrasse

Lucien Herr

18

Oberhof in Thür. Villa Germania

Mardi 25 août [1908] *¹

Mon cher vieux, j'espère que vous avez là-bas un temps meilleur que le nôtre. Il a fait ici, depuis mon arrivée, trois belles journées ; tout le reste du temps, ç'a été la bourrasque, ou l'orage, ou la pluie, ou le brouillard, ou le froid glacial, ou deux ou trois de ces agréments réunis. Je ne m'en plains pas outre mesure pour ce qui me concerne personnellement, car je suis assez indifférent à la pluie et au froid, et je marche par tous les temps. Mais, tout de même, il est assez ridicule de passer auprès d'un poêle qui n'a presque pas cessé de brûler la meilleure partie du mois d'août. Heureusement que les Allemands sont gens de précaution : je t'écris d'un « Vorbau »² qui a toutes les qualités d'un balcon, et qui domine la prairie et la forêt noyées dans la brume — et qui pourtant est assez soigneusement fermé pour qu'on y soit à l'aise, tandis qu'il fait 6 ou 7 degrés au-dehors.

5. Par manque d'argent, effectivement le second volume ne sera pas publié.

1. Andler indique sur la lettre « envoyée à Samoëns, Haute-Savoie ».

2. Trad. : « véranda ».

Je suis honteux de te parler toujours de moi. C'est à toi qu'il faut un repos heureux et un calme entier ; ce sont tes forces à toi qui sont précieuses, et qu'il faut régler à tout prix ; et c'est à toi qu'il faut souhaiter un beau et doux soleil, le soleil dehors et celui du dedans, un bon mois encore de détente et d'acheminement paisible et progressif à la reprise du travail. J'espère que tu as la sagesse, quel que soit temps qu'il fait, de ne pas te plonger encore trop avant dans la besogne, surtout dans la besogne unique et absorbante. En vacances, on devrait toujours mener de trois ou quatre travaux ou lectures de caractères complètement différents. J'éprouve présent ce que je ne connaissais pas jadis, une sorte de rebondissement, de rappel d'élasticité, en passant d'un livre à un autre. C'est peut-être, à nos âges, hygiène nécessaire.

Je n'ai pas à me plaindre, pour ce qui me concerne. Je suis mûri et vieilli, perdu beaucoup de ma joie, de ma spontanéité d'énergie, j'ai beaucoup de triste uniforme et continue, j'ai des chagrins obsédants, et des préoccupations tacites sans être toujours présentes à la conscience, dévorent et ravagent ce qu'on a meilleur dans le cœur. Mais je n'ai pas le droit de me dire malheureux, et c'est la fatalité de ma nature et de mon caractère, si je ne sais pas être heureux avec ce que j'ai à disposition de choses douces, de satisfactions, de commodités, d'agréments. Je suis premier à reconnaître que peu d'hommes ont une vie aussi variée, aussi riche et trayante, aussi fertile en émotions, en plaisirs, en intérêt que l'aura été la miennetout prendre. Mais voilà : je ne saurai jamais être heureux.

Ce que je t'écrivais s'est démontré vrai. J'ai, physiquement, un meilleur état de santé et plus de vigueur que l'an passé. Je suis arrivé plus vite à retrouver du caractère physiologique, et un sommeil passable. — Et je marche dans ces forêts avec plus de plaisir peut-être que jamais, avec cette sorte d'émotion plus profonde que me donne une familiarité d'année en année plus intime et plus douce. C'est bête, en apparence mais c'est comme cela. — Et j'ai un vrai chagrin à songer qu'il va falloir bientôt s'engager au départ. Il est aujourd'hui certain que mon séjour ici durera un mois de moins qu'à l'ordinaire, et que le 12 ou le 14 septembre, dans un peu plus de quinze jours, faudra partir pour Ems. Mais c'est nécessaire, ou, tout au moins, cela paraît très-nécessaire et il [le] faut.

Je fais très-peu de chose. J'ai emporté, comme toujours, beaucoup de livres que je suis remis, avec un peu de continuité, au « *junge Hegel* », aux *Jugendschriften* théologiques publiés par Nohl³, et au très-bon et intelligent mémoire de Dilthey⁴ que j'aurais, si je le puis, relu tout cela d'un peu près, jusque et y compris la *Phénologie*. Je me demande toujours si j'arriverai à tirer au clair, pour moi-même, tout ce profond dépôt que ces vieilles études ont laissé en moi. — Mais à quoi arriverai-je arriverai-je jamais à quelque chose ?

3. Herman Nohl (1879-1960), pédagogue et philosophe allemand ; professeur à Göttingen. Il a publié ces « *Écrits de jeunesse* » de Hegel en 1907.

4. Wilhelm Dilthey (1833-1911), philosophe allemand et professeur à l'Université de Berlin. Auteur de l'*Introduction à l'étude des sciences humaines* (1883). Père de « l'historisme », il exerça une profonde influence sur Ernst Cassirer et Oswald Spengler.

Adieu, mon cher vieux. Il faut, je t'en prie, que tu m'écrives ici une fois encore, beaucoup ou peu, comme tu voudras, pour me dire comment tu vas, où tu es, où en est ton repos, ta paix et ton travail. — Écris-moi, si tu peux, de manière que ta lettre soit sûrement ici vers le 10 septembre au plus tard. Je te donnerai ensuite mon adresse à Ems.

Adieu, je t'envoie beaucoup d'affection dévouée pour les tiens, et je t'embrasse tendrement

Lucien Herr

19

Begnins (Vaud. Suisse)

Pension de Martheray

Samedi 26 sept. [1908]

Cher ami,

Nous partirons d'ici mardi prochain, et serons de retour chez nous mercredi dans la matinée. Mais il ne sera pas dit que je quitterai Begnins sans t'avoir donné des nouvelles. D'habitude quand je me tais, c'est que quelque chose va mal. Ce mois-ci tout a bien marché. L'état nerveux de tout le monde est, je crois, meilleur. Ma fille a eu encore de légers troubles, qui la fatiguent et indiquent une crise de croissance assez profonde. Mais rien à cela d'anormal. Pierre revient avec des joues plus fermes et plus hâlées. La théorie du plus grand commun diviseur reste pour lui pleine de mystères. Mais il ne s'en chagrine pas outre mesure. J'interprète comme un bon signe la terreur réelle que ma femme a de rentrer. Autrefois c'était l'inverse. Son appréhension d'à présent, au moment de reprendre le train ordinaire de son travail, toute malaïve qu'elle soit, prouve du moins que le repos absolu lui a été bon et que j'ai bien fait de pousser un peu à notre descente sur Begnins.

Je ne suis pas sûr que la très haute montagne, avec son accumulation constante de vapeurs sur les âmes et les phénomènes électriques dont nécessairement cet appel et cette condensation de vapeurs s'accompagnent, soit excellente pour les gens nerveux. La très petite hauteur où nous sommes (540 m.), avec la faculté de monter sans fatigue jusqu'à 800 m. ; l'installation tout à fait commode sur laquelle nous sommes tombés par bonheur, avec des chambres immenses bien meublées, (avec fauteuils, canapé, chaise-longue), et s'ouvrant directement sur une terrasse, et une vue charmante ; la possibilité où l'on a été ainsi de lézarder au grand air sans bouger et de ne pas même trop s'ennuyer quand il pleuvait : tout cela nous a remis d'aplomb, nous a rendu à tous de l'égalité d'humeur, et aux plus irascibles d'entre nous de la philosophie. Par chance,

ma femme a fortement engraisssé, ce qui est le signe visible de la prospérité physique et morale ; et aucune chimère, aucun retour d'hypocondrie n'effacera ce fait matériel.

Mes beaux-parents sont avec nous à Begnins depuis notre arrivée ! J'ai redouté les à-coups. Jusqu'à présent il n'y a rien eu. « Ich tu' mir darauf etwas zu Gute »¹.

J'ai eu auprès de moi Carl Albrecht Bernoulli durant cinq jours. Il a une sœur mariée à Versoix. C'était là le prétexte. La vérité est qu'il était curieux de savoir où j'en étais de mes élucubrations sur Nietzsche. Je l'ai vu arriver un peu déprimé par son procès de mai², par la lâcheté de beaucoup qui pensent comme lui et n'osent pas le dire, par l'étonnante discipline que la mère Förster a su mettre dans les escouades d'écrivains et de « Tintenkulis »³ dont elle dispose. Il était peut-être un peu méfiant aussi. Je l'ai consolidé dans la certitude de son bon droit et dans sa confiance. C'est un bien brave garçon, amusant, solide, de langage savoureux, mais d'une gaucherie étonnante dans sa polémique. La mère Förster le roulera cent fois par les trucs de *jiu-jitsu* littéraire où elle excelle. Je vais venir à son secours par deux articles⁴, dont l'un au moins est en retard de toute une année.

L'un des procès les plus amusants de ceux, sans nombre, où le petit canard satirique de Bernoulli (« Der Samstag ») se trouve engagé est le procès contre L. Stein⁵,

1. Trad. : « A ce sujet, je me fais du bien ».

2. Il s'agit du procès qu'Élisabeth Förster-Nietzsche engagea contre Bernoulli pour l'obliger à exclure de son livre *Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche. Eine Freundschaft* certaines lettres de Nietzsche à Overbeck. Le second volume de cet ouvrage paraîtra en 1908 avec des blancs à la place de certaines citations, celles provenant des lettres de Gast à Overbeck. (Sur ce procès et le compromis auquel il aboutit, voir H.F. Peters, *Zarathustra's Sister*, pp. 184-185 et p. 198).

Dans une lettre à Georges Pariset datée de 1910, Andler évoque le long litige entre les deux parties et le rôle qu'il devait y jouer pour aider à sa résolution :

« Il faudra peut-être que j'aille à Weimar et à Bâle. Les procès Overbeck-Förster-Nietzsche, après tant d'années de litige, se terminent par un compromis qui permettra d'éditer la correspondance de Nietzsche et d'Overbeck. Les deux parties renoncent à se charger elles-mêmes de la publication. Elles doivent aux termes de la sentence du tribunal d'Iéna, nommer chacune et faire agréer par la partie adverse, un représentant impartial. Les deux représentants s'aboucheront et se chargeront ensemble de la publication. Je suis le représentant proposé par les parties bâloises (Overbeck et Bernoulli). Si je suis agréé par Mme Förster et le tribunal, il me faudra faire le voyage d'Allemagne et de Bâle pour collationner les originaux. Raoul Richter, de Leipzig, serait le représentant de Mme Förster. » (Cité dans Tonnelat, *Charles Andler*, p. 156).

Andler ne fut pas choisi comme expert ; Élisabeth Förster s'y était sans doute opposée.

3. Trad. : « nègres ».

4. Andler publierà un article intitulé « Nietzsche und Overbeck » qui fut publié à Munich (*Die Propylaen*, n. 15, [1909]). Quant à Élisabeth Förster, elle publie dans cette même revue deux articles contre Andler, « Zu Professor Andlers Artikel : Nietzsche-Overbeck » (*Die Propylaen*, 3 mars et 21 avril 1909).

5. Ludwig Stein (1859-1930), rabbin de formation, professeur de philosophie à l'Université de Berne de 1891 à 1910. Il se retire de sa chaire en 1910 et devient en 1911 privat-docent à l'Académie Humboldt à Berlin. Dans ses œuvres il propose un système philosophique qu'il intitule « l'optimisme social ». Citons parmi ses ouvrages : *Die Psychologie der Stoia* (2 vol., 1886-1888) et de *Die soziale Frage im Lichte der Philosophie* (1897).

le philosophe de Berne, que tu connais personnellement. Le professeur d' « Éthique » est propriétaire d'immeubles nombreux à Berlin et ami intime de Bülow⁶. Il résulte de révélations sensationnelles de Hans von Wolzogen⁷, auxquelles se joindront les témoignages des gens que Bernoulli va citer, que Stein est surtout propriétaire de maisons mal famées. Je ne lui en voudrais pas d'avoir des maîtresses. Mais comme il entretient sous son toit (comme gouvernante) une comtesse décadente dont il fait sa maîtresse sous les yeux de sa femme légitime à laquelle il doit tout son argent, la vertu bernoise commence à être mal édifiée de la conduite de ce professeur de morale. Ces histoires là, venant après ses terribles bavures scientifiques des dernières années⁸, vont évidemment le compromettre et il ne lui restera plus que l'amitié de Bülow. Il faudra répandre ces choses, dès que je serai en possession des documents que Bernoulli va imprimer.

Depuis le départ de l'excellent garçon que j'ai tâché d'initier un peu à ce que c'est que la France, moralement, intellectuellement, politiquement, je flâne sans programme. Des manœuvres de cavalerie suisse avec mitrailleuses m'ont amusé. Il ne manque plus maintenant que des manœuvres navales sur le lac de Genève.

A Genève il y a un congrès de coopératives d'achat⁹ où siège Arthur Fontaine¹⁰. Si je savais où il est descendu, je glisserais pour quelques heures jusque là, parce que j'aime à l'entendre parler. Mais peut-être en ce moment ne veut-il voir personne de connu. Le scrupule me retient ; et je crois savoir qu'Edgar Milhaud n'est pas de retour à Genève. Je reste donc sur ma hauteur imprenablement défendue par des mitrailleuses.

Si pacifique que soit pour tout le monde l'existence à Begnins, les théologiens seuls savent se la rendre douce. Nous avons ici un pasteur Horace Monod de Paris qui a poussé à la perfection cet epicurisme théologique. Il a un grand cheval de femme qui assiste aux conférences religieuses à Chexbres, et le plaque avec toutes ses infirmités : car il a eu l'été dernier une petite attaque d'hémiplégie. Mais il trouve des admiratrices pieuses, de charmantes jeunes femmes qui viennent se relayer auprès de

-
6. Le prince Bernard von Bülow (1849-1929), diplomate allemand ; ministre des Affaires étrangères de Hohenlohe (1897) et par la suite chancelier du Reich (1900-1909). Stein l'a rencontré grâce au frère de ce dernier, Alfred, ambassadeur à Berne et auditeur assidu de ses cours.
 7. Hans von Wolzogen (1848-1938), écrivain allemand, auteur de nombreux travaux sur la vie et les œuvres de Wagner. Membre du Groupe de Bayreuth.
 8. Par exemple, Erwin Rohde dans une lettre à Overbeck du 14 mars 1893, avait traité une étude de Stein sur Nietzsche d' « insipide radotage d'un Juif berlinois » et déclaré que Stein « a écrit un livre stupide, et insolent sur la psychologie stoïcienne et se voit déjà arrivé ». Stein représente pour Rohde « un de ces Juifs littéraires de l'espèce la plus commune » (Cité dans Curt Paul Janz, *Nietzsche ; Biographie. Les dernières années du libre philosophe. La maladie*, vol. III [Paris, Gallimard, 1985], pp. 557-558).
 9. Ce premier congrès des ligues sociales d'acheteurs se déroule du 24 au 26 septembre. Parmi les sujets de discussion figurent les labels de garantie sur les produits et les conditions de travail des ouvriers ou salariés.
 10. Arthur Fontaine (1860-1931) a collaboré en 1900 à la création de l'association internationale pour la protection légale des travailleurs. Devient en 1920 président de l'Organisation internationale du Travail.

lui, le lavent, le baignent, et essuent ses pieds avec leurs cheveux. Nous ne connâtrons jamais cette « Lebenskunst »¹¹

Au retour à Sceaux, nous ne trouverons plus les [X...]. Ils déménagent le 28, profitant d'un retour de fourgon de déménagement pour Nancy. Je suis péniblement surpris de voir qu'il nous paraît tout naturel de ne pas avancer notre retour pour les revoir. Je n'aurais jamais cru cela, il y encore six mois. J'aurais volontiers donné à ma femme le plaisir sportif de prendre part activement à l'emballage de tout un ménage. Il est plus prudent de n'en rien faire ; et la sécheresse de ma belle-sœur n'en souffrira pas. Heureusement nous avons eu nous-mêmes à faire et à défaire nos malles 8 fois en tout, ce qui constitue un plaisir de vacances très appréciable. Ma femme est occupée en ce moment même à serrer nos mouchoirs dans des noyaux de cerises, nos draps de lit dans des coquilles d'amandes, et le tout dans une armoire à poupee de ma fille. Elle s'interrompt cependant de ce plaisir pour t'envoyer bien des amitiés ; et les petits t'embrassent à bouche que veux-tu. As-tu trouvé ton repos à Ems ?

Ton vieux dévoué

Ch. Andler

20

Hôtel Sternen

Unterwasser i/Toggenburg

Vendredi [été 1909]

Cher ami

J'ai trop tardé déjà. J'ai flâné ; je me suis ennuyé, un peu impatienté ; j'ai un peu travaillé aussi. Aujourd'hui je suis mieux en équilibre. Je sais depuis hier soir le succès de Jolivet¹ reçu 1^{er}. J'avais peur, à cause de son état de santé ; et, à l'oral, il a dû tout au plus être 5^e, si je suis bien renseigné. À l'oral, quand je suis parti, un de ses camarades, Dontenville², de la Sorbonne, tenait la tête. Je suis content qu'il l'ait

11. Trad. : « art de vivre ».

1. Alfred Jolivet (1885-1966), normalien ; devient en 1920 professeur de langue et littérature germaniques à la Faculté des lettres d'Alger, plus tard il obtiendra la chaire de langue et littérature scandinaves à la Sorbonne.

2. Henri Dontenville sortit 3^e à l'agrégation. Il deviendra professeur d'allemand au lycée de Poitiers.

battu. Somme toute les résultats sont ce qu'on pouvait espérer. Il y a quelques échecs pénibles, mais qui étaient dans les prévisions.

Notre installation ici a été d'abord décourageante. Peut-être à cause du temps immonde, pluvieux et froid, que nous avons trouvé. Puis à cause de l'installation matérielle. Nos chambres sont bonnes, dans une dépendance heureusement un peu éloignée de l'hôtel principal, où, le soir, ces bons Suisses boivent, chantent à tue-tête et dansent. Nous n'entendons que d'une façon affaiblie les vociférations de leurs chants patriotiques et le violon des amateurs. Mais la table, très campagnarde, a été vraiment insuffisante, même quantitativement. Cela ne fait rien aux Suisses, qui, à peine sortis de table, vont au restaurant pour consommer à nouveau ; et le patron a tout intérêt à pousser cette consommation. Nous avons boudé longtemps ; et nous n'avons pas été les seuls. Notre grève devant les plats, peu nombreux d'ailleurs, qui défilaient, a inspiré des inquiétudes à l'hôtelier qui a un peu amélioré son ordinaire.

L'acclimatation n'a pas été tout à fait facile, mais beaucoup plus aisée que l'an dernier. Je persiste à penser qu'un changement brusque d'altitude, et l'état électrique constant de l'atmosphère dans la période orageuse que nous avons traversée a une influence sur tout le système vasculaire et nerveux. Aujourd'hui, tout cela est un peu calmé ; et j'ai eu quelques nuits de sommeil, moi aussi. Car mon insomnie était presque totale les premiers jours.

Les enfants vont t'envoyer des cartes postales pour que tu juges un peu du pays où nous sommes. Je suis obligé de réfréner un peu les velléités, qui saisissent ma femme, de faire de longues marches, par une température qui est à présent caniculaire. L'énerverement de ces marches se fait trop sentir la nuit. Mais il y a tout près de nous des sentiers sous bois, avec des bancs nombreux ; et il y a des routes à pentes douces et vraiment une grande variété de promenades faciles. Des excursions à 1800 m. suffisent pour les enfants. Les grimpades vertigineuses du Säntis et de l'Altmann surtout ne sont pas pour nous. Si je fais le Säntis, je le ferai seul. L'agrément réel du pays, c'est un air vif et léger, très régénérateur, et la fraîcheur très remarquable qui dure jusqu'à 10 h. du matin, pour se réinstaller à 5 heures du soir. Les nuits sont délicieuses. Nous avons eu cette fraîcheur, même durant la grande vague de chaleur qui nous a touchés aussi, mais ne nous a valu de mauvaises heures que durant la journée.

Maintenant, ce n'est pas, malgré tout, le paysage de mes rêves. C'est vert, valonné et frais, mais sans étendue. Il y a des ruisseaux sur la hauteur. La Thur, au fond de la vallée où nous sommes, ne compte pas encore, et elle est invisible dans les pâturages. Il faudrait un coup d'œil étendu, et un lac, s'il est possible, autrement ce n'est pas mon esthétique.

Aussi songerions-nous vers septembre à descendre vers le lac de Zürich ou de Wesen ; Zürich plutôt, parce que c'est sur notre chemin ; ensuite parce que les pensions y sont nombreuses et, croyons-nous, plus organisées qu'ici, sur tout le pourtour du lac. Peut-être verrai-je alors Bernoulli, que je n'ose pas inviter tant que je n'ai à lui offrir que le fricot primitif de notre hôtel rustique. Il m'a envoyé 1 nouvelle, 1 roman et 2 pièces de théâtre en manuscrit, outre celles que j'avais déjà.

Je me suis mis doucement à mon Liliencron³. Encore 3 ou 4 jours, et il sera achevé⁴. Ce sera un peu analytique et descriptif, c.à.d. trop long pour mon goût. Mais je dois penser que le public français est douillet et peu informé, et qu'il me faut lui donner souvent la matière du raisonnement, et non pas le raisonnement tout seul. Je vais surnoïsement glisser là-dedans quelques aperçus de sociologie. Ils vaudront ce qu'ils vaudront. Nous tolérons des livres tels que ceux de Lublinski⁵, et même nous nous y intéressons. Mais n'avons-nous pas à dire aussi quelque chose, du même ordre, mais qui est indépendant de ce que nous offrent ces journalistes ? Impressionnisme, symbolisme, qu'est-ce que signifient ces langages-là, socialement ? En quoi sont-ils une expression nécessaire, mais provisoire ? En quoi sont-ils un indice de la synthèse sociale nouvelle qui se prépare, et qui doit s'annoncer en art, comme en science ?

Je ne vais donc pas du tout considérer seulement Liliencron comme le commis voyageur qui prend toutes les filles, ou comme le fantassin lyrique du *Kriegsnovellen*⁶. Tout cela y sera. Mais je tâcherai de dire sa limite, le sentiment qu'il en a, et ce qui manque à ce sentiment même ; de dire sa mélancolie nécessaire, étant donné l'état intellectuel de son temps et l'œuvre toute limitée que les hommes de ce temps-là pouvaient accomplir⁷. Je n'aurai pas l'espace d'indiquer longuement cela, qui devrait être dit sans trop de pédantisme, en 30 pages imprimées. Fais-moi crédit, le jour où elles te tomberont sous les yeux.

Mais comment vas-tu toi-même ? Comment est ta vie ? Les choses vont-elles un peu mieux ? As-tu un peu de gaîté, ou de sécurité et de sérénité tout au moins ? À quoi t'occupes-tu, aux heures où les promenades sont impossibles ? Le *Pustertal*⁸ a-t-il tenu les promesses que tu t'en faisais ? Ne m'écris pas longuement, si tu es encore fatigué, mais bientôt.

Mes enfants et ma femme t'envoient bien des amitiés ; et les petits vont t'écrire. Ils sont très seuls, dans une société très thurgovienne, composée de boutiquiers de St Gall ou de Winterthur en villégiature ; et les enfants de leur âge ne parlent que le patois de leur patelin. Impossible de fraterniser ; et ma femme, farouche

3. Detlev von Liliencron (1844-1909), écrivain allemand ; auteur d'un recueil de vers, *Adjutantenritte* (1883), de récits en forme de ballades, *Kriegsnovellen* (1895) et d'une épopee burlesque en vers *Poggfred* (1896-1898).

4. L'étude d'Andler sur « Detlev von Liliencron » paraîtra en 1909 dans deux numéros de *La Revue de Paris* (vol. 15 [5 oct.], pp. 673-700 et [1^{er} nov.], pp. 81-104).

5. Il s'agit sans doute de Samuel Lublinski, auteur de *Literatur und Gesellschaft im neunzehnten Jahrhundert* en 4 volumes (1899-1900) et de *Der Polizeileutnant in der Literatur. Eine Abwehr gegen Arno Holz*. (1904).

6. Trad. : « Récits de guerre ».

7. Andler voit en Liliencron un rénovateur du lyrisme allemand et admire la vitalité, l'énergie et le pittoresque qui se dégagent de son œuvre.

8. Vallée alpestre des Alpes orientales, partagée entre l'Autriche et l'Italie.

de sa nature, augmente encorc les distances. En sorte que nous faisons une cure de silence. Ce que je viens de t'écrire si longuement est pour me débrider un peu.

Je t'embrasse

Ch. Andler

21

Hôtel Schönfels. Feusisberg (Schwyz)

Jeudi [fin août 1909]

Cher ami,

Ne m'accuse pas trop vite. Je t'ai laissé sans réponse longtemps. Mais pas sans raison. J'ai eu de la dépression, des obligations, des occupations, cent choses qui ne me justifient pas, mais qui m'ont entravé.

Voyage nerveux, bassinant, sans intérêt notable. Un pardessus égaré m'a valu des reproches. Je ne l'ai retrouvé qu'après huit jours. Ici, d'abord, la pluie battante chaque soir au moment où l'on rentrait de promenade. Et à Feusisberg, les jours de pluie le froid est intense.

Correction de mes épreuves. Horrible tartine de 52 pages de la *Revue*¹. C'est trop long, cela fait paquet ; c'est rocallieux. Et, si l'on abrège, Bérard² avertit, discrètement d'ailleurs : « Prends garde aux formules trop compactes ! » Dépression de ce fait, justifiée. Le morceau doit paraître en octobre. Dehmel³ qui acceptait de me revoir la partie biographique sera en retard parce qu'il surveille des répétitions dans un théâtre de Berlin. Il me l'écrit très gentiment, et me demande mes épreuves. Je vais m'informer si Bérard peut attendre.

Ici, une installation des plus simples, mais qui nous suffit. La table bonne. De grandes pelouses en pente ; quelques enfants. Le tout, très bien pour les petits. Pour

1. Il s'agit de l'article d'Andler sur Liliencron pour *La Revue de Paris*.

2. Victor Bérard (1864-1931), normalien, agrégé d'histoire ; helléniste. Secrétaire général de *La Revue de Paris* de 1904 à 1911 et directeur d'études pour la géographie ancienne à l'École pratique des Hautes Études.

3. Richard Dehmel (1863-1920), poète lyrique allemand, ami intime de Liliencron. Andler va aussi faire paraître dans la *Revue germanique* une traduction de l'oraison funèbre que Dehmel a prononcée à la mort de Liliencron (voir « Sur la tombe de Liliencron », *Revue germanique*, nov.-déc. 1909, pp. 505-508).

ma femme, une compagnie assez agréable : M^{me} Faure, une veuve de préfet, mais à qui la vie, le deuil prématué, ont désappris toute velléité de pose ; et ses deux filles : l'aînée, qui est encore mon élève ; la cadette, artiste-peintre de quelque talent.

Au bout de quelques jours, Bernoulli est survenu avec sa femme et sa fillette. Nous avons fait quelques bonnes promenades. La route qui conduit de Pfäffikon forme un palier presque plat, en tout cas très doucement déclivé, le long du lac ; et le domine, à Feusisberg, de 400 m. Hier nous sommes allés en bateau à Ufenau, non pas parce que Hutten⁴ y est mort, mais parce que Bernoulli a écrit un excellent roman (« *Der Sonderbündler* »⁵) à cet endroit-là, il y a dix ans. Il est sentimental et attaché à ses souvenirs. Je lui ai promis une plaque de marbre sur la porte de la ferme où il a habité. Mes débuts dans le sport de la rame n'ont pas été brillants. Je n'effleure pas l'eau d'assez près ; je plonge trop les rames. Je n'arrive pas à l'absolue simultanéité des deux avirons. Enfin, ç'a été un pataugeage dans l'eau, amusant pour les assistants. Mais j'arrive encore à grimper sans trop d'essoufflement, tandis que Bernoulli, trop gros, a eu un commencement de syncope hier, en grimpant un raidillon d'une centaine de mètres.

Une chose étonnante à voir ici, c'est Einsiedeln. Le ramassis de béquilles, de pieds bots en cire, de mollets ulcérés en cire, de jambes de carton qu'on offre à la Madone n'a rien de neuf. On peut voir cela ailleurs. Mais je n'ai rien vu d'autant complètement profane, d'autant Louis XV, d'autant surchargé que l'Église. Les dorures sont immondes de luxe insolent. Les gens qui viennent ici sont trop abrutis pour être sensibles à l'inspiration érotique des peintures qui décorent les voûtes. Les boudoirs du petit Trianon n'approchent pas de cela. Une vaste chapelle latérale est remplie d'une cinquantaine de confessionnaux luxueusement sculptés et éclairés à l'électricité. Il y a des inscriptions pour indiquer la langue qu'on y parle. La plupart des langues européennes sont représentées. Il y a aussi des confessionnaux « für Harthörige »⁶, avec des cornets acoustiques pratiqués dans la paroi. Mais les ferronneries des grilles, notamment de la grande chapelle cubique placée à l'entrée de l'Église, me paraissent d'un travail excellent, et sont la seule chose qui ait de la valeur dans ce capharnaüm, où des millions sont engloutis.

Dans les rues on rencontre des cardinaux qui roulent carosse ; et lorsqu'il y en a un qui passe, les femmes et les enfants s'agenouillent.

Je te dirai à loisir de quoi nous causons avec Bernoulli. Il est d'ailleurs incorrigible. Il travaille à un grand roman sur Bâle, et à un ensemble de deux trilogies accouplées, sur Napoléon. Inutile de te dire combien je redoute cette dernière œuvre. J'ai lu ici de lui deux drames et un roman. Mais malgré un talent vraiment joli et savoureux de prose, jc n'arrive pas à approuver sa négligence de construction, ses lubies philosophiques⁷. « Sie unterschätzen mich »⁸, me dit-il très gentiment.

4. Ulrich von Hutten (1488-1523), chevalier et humaniste allemand, partisan de la Réforme.

5. Roman publié à Berlin en 1904.

6. Trad. : « pour ceux qui sont durs d'oreille ».

7. Dans une note de l'Introduction à sa *Jeunesse de Nietzsche*, Andler décrira, cependant, Bernoulli comme « l'un des premiers écrivains aujourd'hui vivants », un « romancier », un « poète

Il médite plus que jamais les États-Unis d'Europe, avec Bâle pour capitale fédérale. Il faudra que de l'eau coule sous les ponts du Rhin d'ici là. Je lui conseille aussi de faire démanteler Istein, dont les canons dominent la future capitale fédérale. Si ennuyé qu'il soit de savoir que sur les tableaux où aboutissent les fils électriques des grosses pièces de la forteresse d'Istein, l'hôtel de ville et la cathédrale de Bâle sont repérés d'avance comme points à atteindre, en cas d'occupation française (!), il ne voit pas de remède à cette situation. Je l'ai chapitré fortement sur tout cela. Mais la puérilité des Suisses, comme des Allemands, est vraiment grande en ces matières.

Il paraît établi qu'en cas de guerre l'état-major suisse chercherait le contact avec l'état-major allemand (ce qui est encore une belle façon d'observer la neutralité). Quand on s'informe des raisons des sympathies allemandes qui existent dans le corps d'officiers suisse, on vous répond qu'en 1893 le général Saussier⁹ a donné la main gauche au colonel suisse délégué aux manœuvres françaises ; qu'en 1895, nous avons forcé le délégué militaire suisse à s'effacer devant Dragomiroff¹⁰ moins ancien que lui de grade ; que Félix Faure n'a pas rendu sa visite au président Lachenal¹¹ lors de son passage à Paris, etc. etc. La susceptibilité de ces gens devant les petites choses dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Les Allemands, dans les cercles militaires et dans les autres, savent, je crois, beaucoup mieux les flatter. Mais, comme le même état d'esprit puéril existe dans toutes les diplomatisies et dans tous les corps d'officiers, on est effrayé des immondes bêtises que cette puérilité peut faire commettre. Les journaux suisses d'ici (*Neue Zürcher Zeitung* etc.) sont rédigés dans un esprit tout allemand. Si tu as ajouté que j'écris sous le tonnerre des pièces de position du camp de Wallenstadt, à quelques kilomètres d'ici, tu t'expliqueras ma mauvaise humeur.

À bientôt, cher ami. Tu parais avoir fait de merveilleuses « Kletterparteien »¹² que je t'envie. L'inquiétude de ma femme m'a empêché de faire même le Säntis, qui est sans danger et n'a que 2700 m. J'aurais aimé à expérimenter un peu sur moi l'effet régénérateur qu'on attribue à l'air vif des grandes altitudes. Mais il faut savoir se résigner.

Reçois les amitiés de tous les miens ; et sois embrassé de ton

Ch. Andler

(suite de la note 7 page 93)

lyrique », un « puissant dramaturge en qui l'opinion européenne saluera un jour l'un des grands écrivains nationaux de la Suisse » (*Nietzsche, sa vie et sa pensée*, Bossard, 1921 ; vol. 1 dans l'éd. de 1958, Gallimard, p. 258).

8. Trad. : « Vous me sous-estimez ».

9. Félix Gustave Saussier (1828-1905), a pris part à plusieurs campagnes militaires en Afrique, en Crimée et au Mexique ainsi qu'à la Guerre franco-allemande ; gouverneur militaire de Paris de 1884 à 1898.

10. Mikhaïl Ivanovitch Dragomirov (1830-1905), général russe, directeur de l'École de guerre russe et auteur d'ouvrages d'histoire militaire.

11. Adrien Lachenal (1849-1918), homme d'État suisse. D'abord président de la Confédération helvétique, ensuite président du Conseil des États.

12. Trad. : « excursions en montagne ».

Mardi 31 août [1909] *¹

Mon cher vieux, je viens de recevoir le mot qui m'annonce votre migration. Je souhaite de tout mon cœur que tu y trouves des conditions matérielles et morales d'existence qui te donnent un plein et doux repos. Il est sûrement important d'avoir sous les yeux de l'eau, qui est chose mobile et vivante, et qui change à tout instant d'aspect, de couleur et de physionomie. J'en fais moi-même l'expérience, au bord de ce petit lac² qui n'a pas tout à fait un kilomètre de longueur, et dont le seul aspect est vraiment un divertissement et un plaisir. Reste à souhaiter un temps supportable, qui ne peut plus, à présent, tarder à revenir. Voici une semaine qu'ici les belles éclaircies, les brumes opaques, les averses et les orages alternent, pas assez heureusement pour troubler le cours usuel de l'existence, et pour empêcher les grandes et belles marches. Mais il serait temps que cela cessât, et que nous eussions enfin le beau temps classique de septembre, frais et clair. — Et je le souhaite encore plus pour toi, qui en as besoin et qui le mérites, que pour moi, qui ai eu ici, somme toute, la chance d'une vie très-agrable et bienfaisante.

Jc suis tout à fait heureux que tu aies mis Liliencron sur pied, et c'est surtout pour t'en féliciter que j'ai voulu t'écrire tout de suite aujourd'hui. J'espère que tu auras eu la sagesse de mettre un bon intervalle de plein repos entre l'achèvement de l'article et la reprise de ton travail, et qu'à présent Nietzsche ira bon train, tout en te laissant chaque jour de longues heures de loisir et de flânerie.

Pour ma part, je n'ai littéralement rien fait. Ces grandes promenades de chaque matinée, ces marches de trois ou quatre heures dans une montagne âpre, où l'effort est violent, excitant et épuisant, laissent après elles, pour plusieurs heures, une sorte de bien-être stupide, fait de fatigue, de délastement profond, et de vie proprement animale. Je lis très-peu, et, si je n'avais étudié d'un peu près, théoriquement et pratiquement, l'admirable et prodigieusement riche et éclatante flore de ce pays, mon activité intellectuelle aurait été à peu près nulle. — Je me contente de rêvasser et de songer, avec un cerveau qui n'a encore retrouvé ni beaucoup de vigueur, ni beaucoup de vie et de fraîcheur. Toute ma sensibilité a été trop violemment et trop brutalement bouleversée cette année, et il reste, dans les conditions présentes d'existence, tout améliorées qu'elles soient, trop d'éléments émotifs instables et douloureux, pour que l'énergie nerveuse se répare aussi vite que je l'aurais souhaité, et même espéré. Mais je ne perds pas courage, et je sens bien qu'en dépit de la vieillesse qui a marché à grands pas, il reste peut-être de la ressource.

1. Andler indique sur la lettre : « Prags (Autriche) Envoyée à Feusisberg (Schwyz), Hôtel Schönfels ». Les séjours de Herr en Allemagne sont remplacés par ceux dans les villes thermales du Tyrol. Il aime particulièrement la région de Prags d'où il peut faire des excursions dans les Dolomites.

2. Herr s'arrête en général dans un petit hôtel situé au bord d'un petit lac de haute montagne.

Dans mes promenades solitaires par la montagne, j'ai lié amitié avec des vachers, que je retrouve de temps à autre, et dont le parler m'amuse. Il m'arrive parfois de me faire mieux comprendre d'eux en leur parlant carrément alsacien qu'au moyen de l'allemand classique, et j'ai quelquefois comme un choc en les entendant se servir de locutions qui sont exactement celles des paysans de chez nous. — Mais c'est un amusement sur lequel je sais bien que tu es blasé, et les parlers de tes Suisses ont sûrement plus de saveur encore que celui de mes Tiroliens.

Adieu, mon cher vieux. Ne me laisse pas trop longtemps sans nouvelles. Si je partais d'ici — ce qui est possible si le temps reste trop médiocre — je te le ferais savoir en temps utile. Et dès que j'aurai de nouvelles cartes un peu intéressantes, tes enfants savent qu'ils les recevront sans long retard. Adieu, porte-toi bien. Je t'embrasse

Lucien Herr

23

Lundi (Hôtel Frau Emma, Meran, Süd-Tirol)

[20 ou 27 sept. 1909]¹

Mon cher vieux, j'espérais t'écrire encore à temps pour que ma lettre pût te joindre en Suisse. J'en désespère à présent, et il est probable qu'elle arrivera en même temps que vous en France. Il ne faut pas m'en vouloir. Il y a dix jours au moins que je veux t'écrire chaque jour, et je n'y parviens pas. Je ne suis pas tout à fait mon maître. Le temps a été, d'une manière à peu près ininterrompue, si beau, si radieux, qu'il a bien fallu en profiter, chaque jour, jusqu'à l'extrême fatigue physique, jusqu'à cette fatigue qui vous ôte le courage et l'énergie de tenir une plume. Pardonne-moi.

Le site de Meran est une chose merveilleuse dont les photographies ne donnent guère l'idée. Et le climat est incomparable. Je n'avais pas idée d'une douceur à la fois si chaude et si légère. C'est l'été de juillet, mais avec trois heures chaudes seulement, et sans la lourdeur épisante de nos juilletts, — et avec des nuits très-fraîches, et des matinées et des soirées d'une fraîcheur charmante. On dit qu'octobre est tout entier admirable, et que dès le commencement de mars le printemps est là, splendide, pour trois mois. Cette beauté du ciel, cette richesse inouïe de végétation, cette abondance de verdures fraîches, et de fruits admirables, toute cette profusion méridionale encadrée de montagnes de 3000 mètres est une chose singulière et délicieuse.

1. Année attribuée par M^{me} Jeanne Lucien-Herr. Les autres précisions sont basées sur la note d'Andler à la lettre suivante de Herr (lettre 24).

Je suis ici, je pense, pour un peu plus d'une semaine encore, après quoi il est probable que commencera le chemin du retour. Je serai rentré à Paris le 13, je pense.

J'espère que tu me donneras des nouvelles, d'un mot, d'ici là, si tu le peux. Tu sauras déjà, au moment où cette lettre te parviendra, que mon frère, à bout de forces, a dû prendre un peu de repos, et est parti pour Vernon. C'est trop naturel pour que j'en aie de l'inquiétude, et peut-être un avertissement bénin est-il utile, pour lui rappeler qu'il faut qu'il prenne régulièrement un repos complet. Mais je suis préoccupé pourtant de savoir ma belle-sœur seule et soucieuse, et de ne guère pouvoir avoir de nouvelles tout à fait sûres. Si tu apprends quelque chose, aie la gentillesse de me le faire savoir. — Au reste, j'ai bon espoir qu'au bout d'une semaine de détente mon frère se sera retrouvé vigoureux, et aura repris le dessus. Peut-être même sera-t-il rentré lorsque tu seras arrivé à Sceaux.

Je ne te dis guère rien de moi. Je n'ai rien fait, ce qui s'appelle rien. Je n'ai plus l'énergie physique et la résistance presque illimitée à la fatigue que j'avais là-haut, dans la montagne, et je n'ai plus non plus le sommeil assez profond et presque régulier que j'ai connu tout un mois, mais je ne veux pas me plaindre : la détente est naturelle lorsqu'on descend de haut, et de cette vivacité-là dans cette douceur et cette mollesse.

Adieu. J'attends ton article² avec une parfaite sérénité. Je sais ce que tu fais, ce que tu ne peux pas ne pas faire, et tes scrupules sont absurdes. Tu ne sauras jamais qui tu es et ce que tu vaux. Mais moi, je le sais. Adieu, je t'embrasse de tout cœur

Lucien Herr

2. Si cette lettre est effectivement de 1909, Herr se réfère sans doute à un des trois articles qu'Andler a publié en 1909 : « Detlev von Liliencron », la seconde partie de « Jacob Burckhardt et Friedrich Nietzsche » ou « Le premier système de Nietzsche ou la philosophie de l'illusion » (*Revue de métaphysique et de morale*, t. XVII [janv.-fév.], pp. 52-86).

24

Mercredi [22 ou 29 septembre 1909] *¹

Mon cher vieux, ceci te joindra peut-être encore à Zurich. Je t'ai écrit hier, à Sceaux, une lettre que tu trouveras à ton arrivée. Je suis peiné de cet accident de ta femme, dont je ne savais rien, et qui a dû compromettre le repos de vos vacances ; mais j'ai bon espoir qu'en peu de temps il ne restera plus rien de ce qui n'a été, je pense, qu'un froissement musculaire. — J'ai de bonnes nouvelles, à l'instant, de mon frère, qui a senti très-vite le bienfait du vrai repos complet, et qui est plein d'excellentes résolutions pour l'avenir : il dort et digère déjà beaucoup mieux. Il pense être rentré à Sceaux dans une semaine.

Adieu, mon cher vicu. Bon voyage. Je t'embrasse de tout cœur

Lucien Herr

25

Mercredi, 3 nov. 09.

Cher ami,

J'ai été on ne peut plus profondément désolé du contre-temps qui est arrivé dimanche. J'ai reçu à 10 h. passées le faire-part et un mot d'Élie Faure¹, m'annonçant la mort de son frère². J'avais à ce moment-là mon cabinet plein d'étudiants ou d'anciens étudiants. Je n'ai pas pu bouger pour te prévenir et prévenir ton frère. Je n'avais qu'une bonne unique, retenue par la préparation de mon fricot. J'ai dû prendre instantanément la décision d'aller à Paris assister à cet enterrement à Paris et d'aller au préalable chercher ma femme restée à Paris qui ne savait rien encore de l'issue d'une maladie qui avait beaucoup préoccupé les Faure depuis des semaines. Nous les

1. Andler indique sur la lettre : « (Meran, arrivée à Zurich, Augustinerhof, 30 sept. 1909) ». Datation basée sur ces indications.

1. Élie Faure (1873-1937), médecin de formation et socialiste, mais surtout connu en tant que critique et historien de l'art. Citons parmi ses œuvres : *Histoire de l'art* (1909-1921) et *L'esprit des formes* [1927].

2. Léonce Faure (1861-1909), ingénieur hydraulicien ; inspecteur général des améliorations agricoles. A occupé la chaire d'aménagement agricole à l'Institut national agronomique. Il est mort le 29 octobre.

savons sensibles. Les deux frères, quoique très séparés d'opinions politiques, étaient très tendrement unis. Il nous a fallu serrer la main à Élie.

J'ai envoyé ma bonne vers 1 h. chez Tony pour vous prévenir que je ne pourrais venir. Tu étais déjà parti. Pour comble de malchance, tu as dû prendre par la rue des Chesneaux. La fille, qui a pris par la rue Houdan, n'a donc pu te rencontrer. Je dois penser que tu es venu, que tu as trouvé porte close et volets clos. Excuse-moi. J'ai fait de mon mieux ; je n'ai pas eu de veine.

Tu me verras samedi après-midi rappliquer à ta Bibliothèque, où je voudrais voir un peu l'installation nouvelle du germanisme. Nous bavarderons un peu si tu as le temps. Mais je dois penser que tu es sur les dents, la première semaine où tu es obligé de mettre en train tous les achats de livres pour les divers examens et de diriger l'apprentissage des conscrits³. Tu m'enverras promener si je te dérange. J'irai chez M^{me} Langlois ensuite. Une fois la besogne recommencée, je n'aurai plus guère le temps de la voir souvent.

Nous t'attendons dimanche. Je dois te prévenir que tu trouveras Madame Talayrach et sa fille, qu'elle nous amène, choisisissant elle-même son jour, pour nous la faire entendre au piano. M^{me} Talayrach ne sait pas à l'heure qu'il est que tu dois venir. Elle le conjecture peut-être. Je me suis abstenu de m'exprimer. Si tu es fatigué, si tu aimes mieux ne pas rencontrer de monde, choisis. Nous te regretterons ; mais ta liberté avant tout. D'un autre côté Françoise Talayrach est évidemment une musicienne plus agréable à entendre que Geneviève. Décide. En principe, tu es attendu chez nous à déjeuner ; Tony et sa femme viendraient un instant après le déjeuner écouter aussi la jeune virtuose.

J'ai su avec peine la maladie grave de M^{me} Cortot⁴. Si je savais comment m'y prendre, je lui enverrais volontiers un témoignage de sympathie. Nous ne la voyions pas du tout. Mais il m'est arrivé de la rencontrer et d'échanger quelques paroles avec elle, dans la rue, amicalement. Je serais content de la savoir hors de danger.

Je nietzschéise avec persistance.

Ton vieux dévoué

Ch. Andler

3. Les élèves de première année à l'École normale qui viennent d'y réussir le concours d'entrée.

4. Il s'agit sans doute de Clotilde Cortot, fille du linguiste Michel Bréal, professeur au Collège de France. Elle avait été la femme de Romain Rolland, dont elle divorça. Elle épouse en secondes noces le pianiste et chef d'orchestre Alfred Cortot.

Jeudi [1910?] ¹

Mon cher vieux, as-tu pensé vraiment que je pourrais sourire d'une lettre telle que la tienne ? J'en ai été ému jusqu'au fond de moi-même, ému de ton amitié, de ta noblesse, de ta bonté, ému de ton estime et de ta confiance. Je te le dis tranquillement et gravement : que tu aies eu la pensée de m'associer fraternellement à ce qui sera l'œuvre ² de ta vie, il n'est rien dont j'aie plus de fierté et de joie. — Mais tu es, à toi seul, l'homme de toute cette œuvre.

Il ne s'agit pas de principe ou de préjugé. Je crois possible une collaboration, non entre les premiers venus, mais entre toi et moi. Nous différons grandement, mais nous sommes, par la culture, par l'orientation générale de cette culture, par les principes généraux de la recherche, par les exigences de méthode, par les buts et les règles de l'action et de la pratique, aussi proches que deux hommes peuvent l'être, et ma confiance en toi, confiance intellectuelle et confiance humaine, est sans limites. Mais ce que je sais non moins certainement, c'est que ton amitié se méprend sur moi. J'ai lu et appris beaucoup ; et j'ai, en beaucoup de matières, fait effort pour apprendre jusqu'à comprendre, jusqu'à me rendre compte et me faire un jugement qui fût à moi. Toute cette matière de science et de pensée qui m'a traversé ne l'a pas fait en vain, et cet énorme effort d'acquisition et de réflexion m'a donné un instrument de pensée bien façonné, et, en général, clair et juste. Mais, de la matière même il n'est resté que peu de choses, et je n'ai, au bout du compte, que le sens des choses et pas les choses elles-mêmes, pas d'acquis, pas de compétence, pas de science. Il y a dix ans, c'était autre chose, et j'étais un autre homme, à la mémoire vive, présente, riche, fidèle, pleine de résultats concrets et de données exactes. Depuis, trop de peines, de soucis, de fatigues ont affaibli et vidé ma mémoire, et ne m'en ont laissé que les cadres vides. Et à l'heure qu'il est je ne sais rien, — ce qui veut dire que je me sentirais incapable de formuler en quoi que ce soit une affirmation ou un jugement, sans refaire à nouveau, et comme si je ne l'avais jamais fait, tout le travail d'apprentissage, d'acquisition élémentaire, et d'élaboration progressive et scrupuleuse. — C'est-à-dire qu'en cinquante années je n'arriverais pas au terme de ce qui doit être fait en dix ans. C'est-à-dire encore que même dans les matières où tu me crois bien armé, tu l'es bien mieux que moi, et plus utilement.

Ceci n'est pas une réponse. Nous causerons de tout cela, longuement. Ce que j'ai voulu te dire tout de suite, c'est que je me mets, de tout mon cœur, au service de ton œuvre, qui doit être ton œuvre, et que j'y donnerai, joyeusement, tout ce que je pourrai, tout ce que tu me demanderas, tout ce que tu me laisseras te donner, mais que je ne suis pas de taille à donner assez à cette œuvre pour qu'elle soit notre œuvre commune, pour qu'elle soit autre chose que ton œuvre, à laquelle mon amitié contri-

1. Date approximative attribuée par M^{me} Jeanne Lucien-Herr.

2. Le *Nietzsche* en 6 volumes d'Andler. Voir l'Introduction, p. 13.

buera de toute sa bonne volonté et de tout son dévouement³. Et puis, ce que je voulais te dire tout de suite et très-vite, c'est que je t'aime tendrement, et que tu as l'âme la plus excellente et la plus belle que je sache

Lucien Herr

27

École Normale Supérieure

Bibliothèque

Paris, le

19[10]

Vendredi

Mon bien cher vieux, ta lettre m'a fait une grande peine, mais j'ai grande confiance aussi, et bon espoir. Il faut faire à temps et résolument ce qui doit être fait ; l'essentiel est de n'être pas exposé ici aux variations brusques et aux périls de la mauvaise saison, et de prendre les forces nécessaires pour lutter et venir à bout de l'invasion. C'est, je crois, beaucoup affaire de courage et de volonté, et ton frère¹ ne manquera ni de l'un ni de l'autre. Je voudrais que ce souci et ce chagrin te fussent épargnés, et je ne puis rien, si ce n'est te dire ma pitié et ma tendresse.

Je ne sais encore si on aura pu te remettre hier le livre sur Storm². Il était aux mains de Caminade³, qui est externe, et qui n'était pas là hier matin. Aura-t-on pu l'atteindre en temps utile ? Sinon, pardon.

3. Herr tiendra promesse, Andler nous le rappelle dans l'Introduction à son dernier volume où il évoque la mémoire de son ami disparu :

« Le puissant esprit, que notre génération reconnaissait pour un de ses chefs les plus sûrs, n'est plus parmi nous au jour où je termine ces pages. Lucien Herr avait pris sur son prodigieux labeur le temps de lire en manuscrit mes quatre premiers volumes. De chacune de mes conversations je rapportais un réconfort qui me manquera désormais. » [*La dernière philosophie de Nietzsche (le renouvellement de toutes les valeurs)*], Paris, Bossard, 1931, p. vi].

1. Paul, frère cadet d'Andler ; pharmacien.

2. Theodor Storm (1817-1888), poète, romancier et nouvelliste allemand. Son œuvre, *Vor Zeiten (Eckenhof. Renate)* est au programme de l'agrégation de 1910.

3. Gaston Caminade (1886-1914), normalien (promotion 1906), agrégé d'allemand (1910) ; à partir de 1911 professeur à l'Institut français de Saint-Petersbourg. Tué lors de la Première Guerre mondiale.

Je ne te verrai pas dimanche. Je suis obligé de tenir une promesse ancienne, et d'aller, pour deux jours, en Sologne, où je suis invité depuis plus d'un an. C'est une peine pour moi de ne pas te voir, dans les circonstances présentes.

Adieu, je t'embrasse, de tout cœur,

Lucien Herr

On annonce comme prochain
Nietzsche, *Philologica*, hgg. [herausgegeben]⁴ v. Holzer, Bd. [Band] I. Lpz. [Leipzig], Kröner⁵.

28

Jeudi [28 avril 1910]¹

Mon cher vieux, je viens de rencontrer M^{me} de Talayrach. Je lui ai rendu la lettre de ce Horneffer² (qui m'inspire une confiance intellectuelle mitigée, et qui me paraît agité, incomptent, vague et un peu inconsistant). Je lui ai dit qu'à mon sens (je ne t'ai pas compromis) ce qui pouvait être utile, et à coup sûr très prudent, ce serait de tâter le public au moyen d'un volume de *Kleine Schriften*³, où il y aurait l'inédit sur lequel s'appuie son étude, des articles détachés et non recueillis, et peut-être quelques lettres utiles et d'intérêt général, s'il s'en trouve, — en un mot des matériaux intéressant l'histoire philosophique et l'histoire littéraire. Et je lui ai dit qu'à mon sens il serait fou de débuter la réimpression de gros volumes systématiques qui se trouvent partout et que personne ne lit.

A dimanche, et à toi, de tout cœur

L. H.⁴

4. Trad. : « publié par ».

5. *Gedrucktes ungedrucktes aus den Jahren 1866-1877*, le volume I de *Philologica*, sortira effectivement en 1910.

1. Cachet postal daté du 28 avril 1910.

2. Herr se réfère sans doute au philosophe-humaniste August Horneffer (1875-1955). Auteur de *Nietzsche als Moralist und Schriftsteller* (1906) et collaborateur des *Nachlässe* de Nietzsche. Il s'intéressait vivement à la franc-maçonnerie et aux nouvelles formes de religiosité, ce qui expliquerait les commentaires quelque peu désobligants de Herr à son égard. Mais il pourrait aussi s'agir de son frère, Ernst (1871-1954), qui avait prononcé l'oraison funèbre à l'enterrement de Nietzsche ; ce dernier fit également de nombreuses conférences sur le philosophe entre 1900 et 1920.

3. Écrits secondaires de Nietzsche.

4. Lorsque la signature de Herr est indéchiffrable nous mettons L. H.

Jeudi [le 5 mai 1910] *¹

Mon cher vieux, j'ai pu avoir communication du manuscrit² de M^{me} Étienne Hecht, 140 B^d Haussmann. J'en ai fait une copie diplomatique aussi rigoureusement et minutieusement exacte que possible, en notant avec une exactitude que je garantis parfaite les formes successives, ratures, surcharges, annulations, substitutions, et en fixant dans la mesure du possible la physionomie de l'original. Tu reconnaîtras que c'est la pièce publiée dans le Nachlass³ sous le titre « Zur Teleologie », tronquée « aus Schicklichkeitsgründen »⁴. Toute la fin — une quarantaine de vers — est donc inédite. Elle ajoutera peu à la gloire de Heine, mais ce qui me paraît intéressant, dans ce brouillon, c'est le travail même de rature, de correction et de perfectionnement, à partir du jet primitif.

J'ai pu obtenir le droit de publier⁵, sous la seule condition qu'on indiquera, dans l'appareil critique, ou en note, à qui appartient le manuscrit.

Voici la description : le manuscrit, qui a appartenu à la maison d'édition Calmann-Lévy (chaque feuillet est paraphé, au bas à droite : Vu C.L., par l'un des anciens chefs de la maison) a passé aux mains de M. Étienne Hecht, et appartient aujourd'hui à sa veuve. Il comprend 10 feuillets, de dimensions inégales : grands feuillets in-4°, demi-feuillets, lambeaux. Il est écrit au crayon, d'une écriture très-ferme et belle jusque vers les derniers feuillets. La numérotation des feuillets et les signes de référence sont de la main de Heine.

Je ne puis le garder que jusqu'à lundi, et il est trop encombrant pour que je puisse le porter à Sceaux sans risque. Si tu désiras le voir, pour une vérification quelconque, viens me prendre Samedi à l'École avant 2 h 1/2.

Quant aux autres possibilités de manuscrits, je suis arrivé aux renseignements que voici. Il existe à Paris trois familles apparentées à Heine, Michel Heine, Armand H. et Georges Heine. On me dit que le plus sûr serait de s'adresser à Georges Heine (frère de la duchesse de Richelieu), qui est un galant homme, gentil et assez cultivé. Si tu lui écrivais, toi-même (avec tes titres et qualités), en lui disant que tu t'intéresses à la recherche de manuscrits inédits en vue de l'édition critique qui se publie à l'[Insel] Verlag⁶, et si

-
1. Andler note comme date le 6 mai. Mais le 6 mai 1910 aurait été un vendredi. Nous estimons donc que la lettre est du jeudi, 5 mai.
 2. Sur la lettre de Herr, Andler indique que celle-ci a été envoyée « avec le brouillon d'une pièce de Heine, copié de la main de Herr ».
 3. Trad. : « écrits posthumes ».
 4. Trad. : « pour des raisons de bienséance ».
 5. Il ne semble pas que Herr ait publié ce manuscrit.
 6. Une édition des œuvres complètes (*Sämtliche Werke*) de Heine en 10 volumes sera publiée à Leipzig de 1910 à 1915.

tu lui demandais de te donner accès à ses papiers, il est probable qu'il te ferait bon accueil, et qu'il s'emploierait même auprès des autres Heine. Mais tous ces gens seraient vraisemblablement très-frais envers l'Allemand qui se présenterait chez eux sans titre et sans introduction.

Et voilà, et je suis très-content de pouvoir t'envoyer ça.

Ton L. H.

30

Sceaux. 9 août 1910

Adresse : provisoirement :
Antibes (Alpes-Maritimes) Poste restante

Cher ami,

Ce mot seulement pour te dire que je m'en vais et que je serais content, dans quelques jours, quand tu seras un peu reposé, détendu, et que tu auras le système vasculaire et nerveux lavé par de l'air frais et vif et par un bon régime, d'apprendre que tu vas mieux et que tu as pris le dessus physiquement et moralement. Je suis tranquille pour le moral ; et je connais ton vieux courage. Mais l'ennui, le travail, le dégoût sont aussi des choses physiques, et il y faut une cure physique pour avoir raison des traces qu'ils laissent dans l'organisme.

Notre projet de villégiature aux Rasses dans le Jura a craqué au dernier moment. Mes beaux-parents qui avaient tout le temps et le beau temps, au commencement d'août, pour faire les vérifications nécessaires n'ont trouvé que vers le 4 l'énergie de faire la demi-heure qui les séparaient des Rasses (ils étaient à Ste Croix). Ils ont vu notre chalet par pluie battante et temps froid. Tous les chemins d'accès étaient des fondrières. La maison cachée sous des ombrages est humide à la première pluie. La provision de bois est noyée à la première averse : impossibilité alors de faire du feu dans l'unique cheminée qu'il y ait dans la maison. Un froid intense partout. — Les lits, au nombre de 14, étaient tous petits, mauvais et vieux, sauf 9. — On a donc résilié ; et au moment de partir, il a fallu défaire tous nos plans.

Il a d'abord fallu perdre 4 jours pour prendre de nouveaux billets. La saison est avancée, pluvieuse et froide presque partout ; j'ai décidé d'aller à Antibes. C'est risqué. Mais c'est moins risqué qu'autre chose. La Provence a beau temps toujours en août et septembre. La saison provençale ne commence que fin octobre. Il y a donc plus de chances qu'ailleurs de trouver des maisons vides. Le père Gairand, beau-père de Mariéjol, qui est un vieux malin et qui connaît le pays, trouvera. Ou alors c'est

qu'il n'y aura rien à trouver. Dans l'éventualité toujours possible de cette catastrophe j'explorerais alors les environs de Nice. Et s'il n'y a rien, j'installerais les miens au Trayas ou dans quelque plage de l'Estérel, à l'hôtel pour un séjour un peu plus court.

Le comble c'est qu'après avoir résilié notre location, avoir écrit et télégraphié qu'il y aurait imprudence grave « à persister », nos beaux-parents écrivent ce matin que le temps est ravissant dans le Jura et qu'ils sont tout de même dans un hôtel des Rasses. C'est l'incohérence pure, mais non plus grande que d'habitude. Ils nous boudent à présent, après avoir écrit de chercher sans nous croire liés à eux, et après avoir si bien réussi à mener à bien leur projet qui nous solidarisait. Donc au 10 août nous sommes encore à Sceaux ; et nous ne partons que demain soir. Nous interrompons à Marseille, pour reposer les enfants et parce qu'il nous faudrait tout de même coucher à l'hôtel à Antibes, dans l'impossibilité où nous serions d'entrer le soir dans une maison non approvisionnée, non nettoyée, etc.

Mais j'augure bien de ma résolution, si les moustiquaires sont bons. On ne peut rien savoir. Ce que je préférerais c'est rester ici. J'ai fait pour Alcan ma préface nouvelle au *Socialisme d'Etat*¹ et une bibliographie notable. Le 1^{er} volume² de *Nietzsche* lui sera remis à la rentrée. Pour le second volume³, j'ai trouvé encore une nouvelle et ravissante source du *Retour éternel* et de *Zarathoustra*. Je la soupçonne ; mais je n'avais pu réussir encore à faire le travail. À bientôt, un mot si tu peux ; une simple carte à mes enfants.

Ton vieux dévoué

Ch. Andler

-
1. La deuxième édition de sa thèse sur *Les origines du socialisme d'état en Allemagne* sera publiée en 1911.
 2. Andler ne remettra pas à Alcan un premier volume sur Nietzsche. Les pages de sa brochure de 1910 sur « La liberté de l'esprit selon Nietzsche » (Paris, Union pour la vérité) seront insérées plus tard dans son quatrième volume sur Nietzsche, *Nietzsche et le transformisme intellectuel* (1922). Les deux articles qu'Andler a déjà publiés sur Nietzsche seront également insérés dans son grand ouvrage : « Jacob Burckhardt et Friedrich Nietzsche » dans *Les précurseurs de Nietzsche* (1920, vol. I) ; « Le premier système de Nietzsche ou la philosophie de l'illusion » dans *Le pessimisme esthétique de Nietzsche, sa philosophie à l'époque wagnérienne* (1921, vol. III).
 3. En 1913 Andler remettra deux gros volumes à Alcan qui compte les publier en trois volumes. L'impression qui commence en juin 1914 est interrompue par la guerre. Après la guerre, Andler remanie et élargit son étude, et la publie chez Bossard en six volumes (1920-1931).

31

Hôtel Wildsee Prags (Pustertal)

Sud-Tirol

Jeudi [11 août 1910] *¹

Mon pauvre cher vieux, je veux te dire seulement que je suis désolé de cette aventure, et de tout ce temps perdu en incertitudes et en ennuis. Et aussi que je te souhaite là-bas un beau temps, un repos peut-être plus solitaire et plein, et plus doux. — Je veux aujourd'hui te rassurer seulement sur mon état. Je suis parti très-épuisé moralement, mais solide encore physiquement. La cure de grande marche et de montagne m'a été immédiatement très-bienfaisante, et j'ai trouvé tout de suite aux grandes courses et aux ascensions une joie physique plus intense encore que l'an passé, et aussi une vigueur, une familiarité et un sentiment de la montagne très-accrus. Je suis dans la griserie de cette période d'entraînement et de surfatigue physique, et dans une grande atonie nerveuse et cérébrale. C'était nécessaire, et je m'y laisse aller. Je t'écrirai lorsque j'aurai pris mon assiette, et que je serai sorti de la première période violente. Écris-moi, si brièvement que ce soit, mais bientôt, et dis-moi comment vous êtes installés. Et je t'embrasse de tout cœur, et je t'envoie beaucoup de tendresse pour les tiens.

L. H.

32

Chalet Ste Valérie

Juan-les-Pins (Alpes-Maritimes)

Dimanche soir, 14 août 1910

Cher ami,

Ci-dessus notre adresse définitive. Je suis là depuis vendredi soir 12 août. Nous avons fait bon voyage. Mais il a été utile que je fasse escale à Marseille pour reposer les enfants. Ils ont passé une journée à regarder défiler des bateaux, ou à

1. Andler note sur la lettre de Herr « Envoyée à Juan-les-Pins, 15 août 1910 ». Cette indication nous a servi de point de repère pour dater cette lettre.

admirer des animaux au jardin zoologique. Le lendemain, le trajet de Marseille à Antibes avec la perspective d'une maison à chercher, puis à installer, suffisait comme fatigue.

Nous avons trouvé assez aisément, au bout de deux heures de recherche. Nos recherches étaient un peu facilitées par le beau-père de Mariéjol. Cependant, vieux de 81 ans, il n'avait pu se déranger lui-même. J'ai trouvé une assez joli bicoque, petite, mais neuve, ou plutôt très rajeunie. Les chambres sont exiguës, mais chacun a sa chambre ; et il y a même, outre une salle à manger, un petit salon. Le tout très frais, récemment installé. Nous sommes les premiers locataires.

Le jardin est grand à peine comme le tiers de mon jardin de Sceaux ; mais il y a des rosiers grimpants partout, et des fleurs en abondance. Un grand pied de vigne chargé de grappes sera ma vendange en septembre et longe ma maison. Je suis à trois minutes de la plage de la Pinède ; et je peux m'approvisionner facilement, n'étant pas loin du tramway d'Antibes.

J'aurais pu, pour un prix à peine supérieur, avoir des installations d'un luxe rasta très poussé. J'ai redouté pour ma femme et pour l'unique bonne que nous amenions, la fatigue d'un entretien trop pénible. Aujourd'hui, et après diverses courses dans la presqu'île, je vois que si j'avais eu deux jours au lieu de deux heures pour chercher, j'aurais trouvé beaucoup mieux que ce que j'ai. Mais il ne faut pas être insatiable. Je suis content. Je n'ai pas vue sur la mer. Mais ma maison est très dégagée et entourée de cultures et de jardin. Elle appartient à Mgr Bernard, évêque in partibus, qui m'avait mis dans ma chambre un portrait en pied de Carlier, préfet de police du 2 décembre¹. (On n'échappe pas à la théologie dans ce bas monde). Mais j'ai déposé Carlier derrière les fagots de l'office.

Je suis très satisfait du climat et je crois que tout mon entourage en sera favorablement influencé. L'atmosphère est singulièrement légère ; l'air est sec, sinon très tonique. J'éprouve pour ma part un riche soulagement après la longue période orageuse et pluvieuse de la région parisienne. La chaleur des heures qui avoisinent midi est un peu massive ; mais on la supporte mieux que cette chaleur lourde de nos pays. Les soirées et les matinées sont douces vraiment. Le bain de mer aussi exerce son influence calmante, et tonique. J'y plongerai les enfants tous les jours et j'ai tout de suite commencé.

J'augure donc bien des six semaines qui vont venir. Tout n'est pas encore rentré dans l'ordre. J'ai eu de pénibles journées avant de quitter Sceaux. J'ai failli ne pas m'en aller. Ton frère a insisté si amicalement que j'ai pris la résolution de partir et je ne le regrette pas. La punition des enfants aurait été trop forte. J'ai sacrifié ma préférence d'alors et j'ai probablement bien fait. Je me souviens de t'avoir écrit d'Antibes de pénibles lettres il y a quatre ans. Je ne t'écrirai pas de pareilles. Je suis tout de même plus résigné, plus sage, et peut-être un peu fortifié. Et je ne me sens pas le droit de me plaindre à toi qui as eu tant de douleur, et de déception, plus grandes. Le « chez moi » de Gremler me cause du souci, moral et matériel. Mais ce souci est lentement incorporé aussi dans la préoccupation quotidienne de ce qu'il faut subir. On se

1. Le 2 décembre 1851.

fait à tout, et tout se cicatrice. Je souhaiterais que tu puisses te cicatriser un peu en vacances aussi. Quand ce sera fait, tu m'écriras une courte lettre, ou une carte aux enfants pour me dire où tu es et comment tu vis. En période d'ascensions et d'excursions, je me figure que tu n'as pas un moment, et qu'arrivé au gîte, rompu, et ivre de fatigue, tu n'es pas dans la disposition d'esprit où l'on peut se recueillir. Pour ma part, je travaillerai un peu le matin ; mais non l'après-midi ; et je compte arriver ainsi doucement àachever ma besogne. Cela me soutient aussi et me donne du ton, sans me fatiguer autre mesure. J'ai presque l'impression que cela pourra être assez durable.

À bientôt, cher ami. Je t'écris tard. Tous les miens dorment. Je ne puis pas les avertir que je t'écris ; et ne voudrais pas t'envoyer de leur part un message de commande. Les enfants t'écriront un de ces jours, et parlent souvent de toi.

Ton vieux dévoué

Ch. Andler

33

[1910] *¹

1^{er} Septembre. — Mon cher vieux, je suis honteux, au-delà de ce que je puis dire, de répondre si tard à ta bonne longue lettre, et de le faire ainsi, en deux mots, au moment de boucler les malles et de partir. Nous quittons Prags demain, pour une tournée d'une dizaine de jours dans le Tyrol, avant d'aboutir à Meran, où je serai vers le 12 ou le 13 (Hôtel Frau Emma). Tu peux m'écrire soit ici soit là-bas : on fera suivre de toute façon. — Je veux te dire seulement combien je souhaite que ce second mois de tes pauvres et courtes vacances te soit doux et bienfaisant, qu'il soit bon à vous tous, et reposant et réconfortant. Je souhaite que tu travailles peu, facilement et bien, quelques heures par jour seulement, les jours de pluie, et que tu fasses des débauches de peinture, de marche et de sommeil à l'ombre. — J'ai de mon mieux tiré parti de ce mois, et j'en ressens énergiquement le bienfait. J'ai fait, sous la direction d'un bon guide, un sérieux apprentissage des difficultés alpines, Fels und Schnee und Eis², et il me déclare à présent passé maître, et capable de tout. Ce sont de grands et durs efforts, mais aussi des joies passionnantes. Je vais trouver à San Martino, où je vais d'abord, puis à Meran, puis à l'Ortler, de belles montagnes, où je compte m'en donner. — Tout cela apaise, endort, éloigne les soucis ; pourvu qu'ils ne reviennent pas trop tôt, ni trop cuisants ! — Écris-moi, peu ou beaucoup, mais bientôt. Je t'aime tendrement, et je t'embrasse

L. H.

1. Andler note également sur la lettre de Herr : « Envoyée de Pragser Wildsee à Antibes-Juan-les-Pins ».

2. Trad. : « rochers et neige et glace ».

Dimanche 11 sept. 1910

Cher ami,

Je veux que tu aies, pour le moment où tu arriveras à Meran, quelques lignes au moins, après mon long silence. Je suis content de savoir que le pays admirable où tu es ne te soit pas seulement un plaisir pour les yeux, mais que le climat t'ait fortifié, et que tu aies pu faire de l'entraînement physique intensif, tonique, distrayant et calmant. Les paysages, que nous montrent tes cartes postales doivent être dans la réalité éclatants de lumière pétillante et de couleur chaude. Mais l'aquarelle n'a pas de ressources suffisantes pour rendre cette grandeur et ces lointains. Quand j'irai dans ce pays-là, je laisserai chez moi une boîte à couleurs.

Ne m'en veuille pas de t'avoir si peu écrit. Je me suis laissé gagner lentement par l'automatisme du travail. J'ai travaillé vivement et fortement les trois premières semaines, de 6 h. à midi. A présent la lassitude me gagne un peu ; et je mets délibérément plus de lenteur. Je suis à la besogne à 7 h. A midi ma journée de travail est finie. L'après-midi, journaux, correspondance avec mes étudiants ; correction d'épreuves ; bricolage de diverses sortes. À quatre heures, on va à la plage, où on reste jusqu'à 7 h. Cependant je m'éclipse communément vers 5 h., pour marcher un peu. Le soir, après dîner, promenade le long de la mer. Voilà des journées plus casanières que les tiennes. Mais, quand j'aurais ici des montagnes plus hautes que les Alpes-maritimes, je n'aurais probablement pas les moyens physiques qui te permettent l'entraînement alpin au degré où tu l'as poussé, jusqu'à la dernière maîtrise. Ici on pourrait, en partant vers 2 h. du matin, atteindre les cimes les plus voisines, le Chéiron (2000 m.) par ex. Mais il faut dépasser Vence, et les premières vallées, celles de l'Estéron, ou du Loup. Les flancs de ces montagnes sont on ne peut plus arides, remplies de glaïls (gladioli, je suppose), c. à d. d'éclats de pierre aigus et tranchants, détachés par les gelées d'hiver, et qui jonchent le sol sur des surfaces de plusieurs kilomètres. Personne n'y va.

J'ai appris à nager à mon gamin. Il fait à présent 200 m. d'un seul trait. Retiens qu'il ne savait rien en arrivant, et qu'il est plutôt capon. Mais il prend confiance à mesure. Un de ces jours je l'emmènerai à un radeau ancré à 75 m., par grande profondeur, où il faudra qu'il apprenne à se jeter à l'eau. Ma fille est plus rétive et gauche, et n'a pas encore réussi plus de trois brasses correctes.

Le moral de mon petit monde est bon, aussi bon qu'il peut l'être. Nous avons eu en total, en un mois, un jour de pluie, hier. Aujourd'hui le ciel est aussi bleu que jamais. C'est cette continuité de beau temps, de la haute pression barométrique qui est l'effet merveilleux de ce pays-ci, et qui m'a donné malgré le travail continu de mes matinées, une force et une égalité d'humeur que j'ai eues rarement. Mais ma femme aussi en a visiblement bénéficié. Évidemment, on ne peut rien contre le retour brusque de ses maux [...]. Quand, brusquement, Antibes, située à 2 kilomètres d'ici, dont on peut faire les 3/4 en tramway, lui paraît moralement reculé dans un lointain qu'aucune force musculaire ne permet plus d'atteindre, je suis obligé de voir dans ces

découragements et dans ces lassitudes un fait que je considère désormais comme normal et prévisible. Mais du moins s'est-il produit plus rarement ici que jamais.

Tu te demandes peut-être pourquoi je travaille tant ; et ce qu'est devenu ce travail de l'année écoulée, et des années précédentes, pour que j'aie tant à faire. Mais tout d'abord j'ai à rattraper le retard de l'année écoulée. Ensuite, il se peut que les années précédentes, tout en accumulant beaucoup, j'ai peu élaboré. Le bénéfice le plus notable que j'aie retiré, pour mon livre¹ des années précédentes, c'est de l'avoir laissé reposer, tout en y songeant. Je trouve ignoble mon cours d'il y a sept ans. Je trouve bon celui que je viens de faire. Je trouve utilisables des pages écrites ici même, à Antibes, il y a quatre ans. Mais j'ai tout récrit, en raccordant des morceaux d'époques bien différentes. J'ai tâché de tout simplifier ; d'éliminer tout ce qui est rhétorique ou figure pompière. Je refais de ma main le mouvement entier, ou presque ; il aura 1200 feuillets c. à d. que le 1^{er} volume sera un peu plus gros que ma thèse ; et je crois qu'il n'y a pas d'inutilité. J'ai dû beaucoup raccourcir et économiser la portée biographique devenue inutile depuis le livre d'Halévy². Je ne laisserai que l'atmosphère générale. Une biographie tout à fait complète ne sera possible que lorsqu'on aura les Registres que le Nietzsche Archiv a jusqu'ici refusé de constituer. Les miennes sont peut-être les plus complètes qu'il y ait. Mais elles ne peuvent pas être « erschöpfend ».³

Le résultat, pour le présent, me paraît satisfaisant. Attendons le dégrisement : il viendra assez tôt. Pour l'instant je suis dans l'état d'esprit où l'on croit être le seul à avoir compris le bonhomme dont on s'occupe ; et l'avoir compris pour la première fois. Pourvu que cela dure encore six semaines. Mais j'aurai fini alors. Tout ce qui est science positive dans Nietzsche ne vaut pas un clou. Tout son prophétisme est, bien entendu, à mettre au rancart sans plus, et il n'y a plus du tout à ménager la séquelle de Weimar par des concessions de forme que nous ferions à son culte⁴. Nietzsche est assez près de nous par ses infirmités mêmes, pour que nous puissions apprendre de lui. Je crois vraiment que sa pensée est très cohérente, et à peine troublée, dans ce qu'elle a d'intelligent, par des résidus de niaiserie allemande tenace ou par des soubresauts de sensibilité pathologique. Mais la psychologie proprement dite du bonhomme, je l'ai peut-être poussée plus encore que l'interprétation logique ou l'explosion par les sources. Peut-être une temporisation, ma timidité, la préférence que j'ai eue des salauds sournois qui m'ont fait la guerre si longtemps, auront-elles servi à quelque chose. Et puis, il n'est peut-être pas difficile de faire aussi bien ou de mieux faire que ce qui existe, Bernoulli seul excepté.

1. Son *Nietzsche*.

2. Il s'agit sans doute de *La vie de Frédéric Nietzsche* publiée en 1909 par Daniel Halévy (1872-1962), collaborateur des *Cahiers de la quinzaine*, auteur de *L'apologie pour notre passé* (1910) et de *La fin des notables* (1936) et frère de l'historien, Élie Halévy.

3. Trad. : « exhaustives ».

4. Sous l'instigation d'Élisabeth Förster et des « disciples » de Nietzsche, se développait depuis quelques années en Allemagne et dans d'autres pays — ce que Mme Förster appelait — le « mouvement nietzschéen ». Toutes les semaines la sœur de Nietzsche accordait une audience aux visiteurs éminents — nobles persans, intellectuels français, chercheurs japonais, allemands célèbres — qui accourraient à Weimar pour rendre hommage au « prophète » Nietzsche. (Voir Peters, *Zarathustra's Sister*, pp. 198-205).

Nous avons ici les Lebègue⁵, des H[au]tes Études. Tu le connais, lui, l'helléniste ; tu sais le petit bonhomme gauche et gentil qu'il est. Il est plus fin que ne laisse paraître sa gaucherie ; et il est bon musicien. Sa femme est plus intelligente que lui, ce qui est assez fréquent dans l'Université. Ils ont trois fils, dont l'aîné, celui pour lequel ils sont venus, fait son service dans un régiment d'Antibes. Ils l'ont ainsi près d'eux, aux repas du soir. Le 3^e est malade d'un épanchement de synovie au genou depuis toutes ces vacances, suite de chute ; et ne se lève pas de sa chaise longue. La femme est une bonne compagnie pour ma femme, par son calme courageux.

Je te souhaite, cher ami, bonne fin de vacances, si tu étais gentil, tu me rappellerais au souvenir amical de Madame Calmann. Dans les formes que toi seul sauras trouver : elle excusera la gaucherie de mon compliment qui voudrait être à la fois très respectueux et très sympathique. (Tu diras que la timidité et la gaucherie de Lebègue a encore déteint sur moi). Ma femme y joint les siens, sans beaucoup oser, parce qu'elle ne connaît pas Madame Calmann. Crois aussi à sa bonne amitié. Les enfants et nous t'embrassons.

Ton vieux dévoué

Ch. Andler

35

Juan-les-Pins, 27 sept. [1910?] ¹

Cher ami,

Un mot seulement pour te dire que nous faisons doucement nos malles. Nous nous embarquons après-demain. Ne m'écris donc plus ici, au cas où tu aurais envie de m'écrire. Nous ferons une courte escale à Toulon, vendredi 29 dans la journée. Nous y verrons les Langlois au Cap Brun. Leurs vacances ne semblent pas excellentes. Nous les verrons une petite demi-heure, pour nous assurer que les choses ne vont pas trop mal.

Dans l'après-midi je ferai faire une promenade aux enfants, pour leur montrer quelques bateaux. Puis nous rejoindrons le rapide qui nous met à Paris, le samedi matin.

5. Henri Eugène Lebègue (né 1856), chef de travaux paléographiques à l'École pratique des Hautes Études.

1. Si nous nous basons sur les lettres précédentes, cette lettre est de 1910. Mais dans ce cas, le vendredi dont parle Andler serait un 30 septembre, et sa lettre, donc, du 28.

Je ramène mon monde en bon état. Je souhaite que tu te sois encore reposé à fond. Mais peut-être as-tu déjà rejoint la besogne. Tu nous as fait bien du plaisir, aux enfants, mais aussi aux grands, par tes nombreuses cartes illustrées. Tout cela touche à sa fin maintenant, ou est fini.

Je mentirais, si je ne disais pas que je suis un peu fatigué. Cependant je dors massivement depuis trois ou quatre jours, c. à d. depuis la fraîcheur plus grande, et depuis que je me suis fait coudre pieds et poings liés dans ma moustiquaire. Cette dose massive de sommeil est en train de me relever très promptement.

J'ai d'ailleurs pu ralentir beaucoup le travail ; et au total, je me sens très soulagé. Il y a un point noir. Je dissimule sous le nom de rhumatisme, et pour avoir la paix, une lourdeur dans l'épaule que je connais bien, et qui a été douloureuse à certaines heures, et accompagnée de fièvre. Hémoptysie une seule fois, mais peu. J'en serai quitte pour me faire ausculter par Tony, à l'arrivée, et j'ai dû cesser, bien entendu, toute natation depuis dix jours. Cela s'en ira, comme par le passé. Mais je souffre d'être une patraque si fragile et d'être repincé toutes les fois que j'essaie de travailler intensivement. Garde-moi le silence là-dessus. Je ne suis vraiment pas ému plus que de raison, et me sens très en état de passer l'hiver sans trop bouder à la besogne.

Je voudrais que tu eusses aussi, moralement, un bon hiver.

En hâte, ton

Ch. Andler.

36

4 octobre [1910]

Mon cher vieux,

Les semaines ont fui sans que j'aie pu t'écrire comme je le voulais : on peut toujours écrire quatre mots sur une carte bien ou mal illustrée ; mais je voulais répondre lentement et longuement à tes bonnes et longues lettres, et cela, tantôt la fatigue, tantôt le manque véritable de temps m'en ont empêché. Cela paraît absurde, mais c'est ainsi, lorsque les semaines se passent comme se sont passées les miennes, en déplacements brusques et lointains, en courses violentes et dures, et en journées de détente absolue et de repos soudain et profond.

Voici le terme de vacances qui compteront parmi les plus belles que j'ai eues. Elles ont été couronnées par une semaine splendide, où j'ai pu jouir pleinement de la haute montagne par un temps parfaitement pur et radieux. De la Königsspitze et de l'Ortler, la vue allait du Gross-Glockner à l'Oberland bernois, au Mont-Rose, au

Mont-Blanc et aux Alpes du Dauphiné. Ce sont des soirées, des nuits et des matinées qui comptent dans la vie.

J'ai eu beaucoup de joie à sentir dans tes lettres la force calme et la sérénité que t'as données le repos des vacances. Les fatigues accidentelles, lassitude du long voyage ou autres, ne sont rien ; je suis sûr que tout le monde t'aura trouvé reposé et reconforté par ces trop courtes semaines de soleil et de détente. Je suis honteux d'avoir, moi qui ne suis bon à rien, plus de deux longs mois largement remplis, alors que toi, qui le mériterais tant, n'as qu'un repos insuffisant et écourté. Il faudra absolument, d'autres années, mieux régler toutes choses à l'avance.

J'ai bon espoir que tu auras pu donner enfin à l'imprimerie les parties définitivement rédigées de ton livre¹. Il faut s'arrêter une fois dans les remaniements, laisser aux choses bien venues le plus possible de leur spontanéité et de leur liberté premières. En rabotant trop, on risque de nuire à la clarté, de faire trop dense et trop abstrait, de trop ôter de la saveur du premier jet. — Tu sais aussi, sans que je te le dise, que je compte lire une épreuve, de près, parallèlement à toi. J'y tiens absolument.

C'est le retour, le retour vers les soucis, les ennuis certains, — non pas les chagrins, car j'ai pris mon parti des choses, mais les angoisses qui obsèdent. Je m'en libérerai, non pas lâchement, mais courageusement et hardiment, tant que je pourrai. J'ai souffert ma part, de tout cela. Je rentre raffermi, rajeuni, plus fort, par conséquent plus insouciant, — mais, dans le fond de moi, tourmenté par la vaine et vague angoisse. J'espère que tout cela ne ruinera pas trop vite le bienfait des vacances.

Nous partons demain pour Munich. Je rentrerai à petites journées, peut-être par la Forêt Noire, et sûrement par les Vosges et l'Alsace. Je tiens à y faire à Ernest Lévy² la visite que je lui ai promise depuis longtemps, et je voudrais, si le temps le permet, refaire une partie de la crête des Vosges, entre Colmar et Belfort. — Ne dis rien de cela pour le moment à mon frère : je ne veux pas passer à Altkirch³, et il est inutile de lui donner de la mauvaise humeur. — Je compte être rentré à Paris, selon le temps qu'il va faire, le 11 ou le 12 ou le 13. Et je te verrai bientôt après.

Adieu, mon ami. M^{me} Calmann a été touchée profondément des choses amicales et gentilles que tu m'as envoyées pour elle, non pas de ta part seulement, mais aussi au nom de ta femme. Dis-lui, à elle, la gratitude affectueuse que nous lui en

1. Voir la lettre 30, notes 2 et 3.

2. Ernest Lévy est à l'époque professeur d'allemand au lycée Buffon. Après le passage de Herr en Alsace, Lévy lui écrit le 11 octobre 1910 :

« Je suis extrêmement heureux que vous emportiez de votre séjour en Alsace, beaucoup trop court à notre gré, un agréable souvenir. Celui que je conserve moi-même de ces quelques journées de promenades et de causerie sera profond et durable. Vous savez que nous n'avons vu ensemble qu'un tout petit coin de notre Alsace. Vous ne passerez plus, j'en suis assuré, de France en Allemagne, ou inversement, sans vous arrêter auprès de nous et sans visiter avec moi quelque autre partie de ce pays que vous aimez. »

(L'original se trouve en la possession de Louis Gardel).

3. Altkirch, Haut-Rhin, lieu de naissance de Herr.

avons. Embrasse les gosses. Toi, mon cher vieux, tu sais comme je t'aime, et comme je t'embrasse

Lucien Herr

37

Gryon-sur-Bex (Vaud)

Châlet Louis-Philippe Amiguet

11 août [1911]

Cher ami,

Je suis de retour chez les miens depuis hier. Je voudrais bien avoir maintenant un mot de nouvelles de toi ; si peu que ce soit ; si bref que ce soit, et à mots couverts. Je compte beaucoup sur l'amitié très éclairée, très intelligente, très tendre et éprouvée que tu as près de toi¹. Je voudrais bien que tu nous reviennes plus gai, plus profondément tranquille, moins tourmenté et harcelé et déchiré que je ne t'ai vu partir ; et si tu pouvais nous revenir bientôt en disant que tu es heureux, que tu as réussi à concilier des sentiments délicats et qui tous ont leur droit de s'affirmer, je serais plus soulagé de l'apprendre que tu ne penses.

J'ai fait une grande randonnée par Prague, Vienne, Salzburg, Innsbruck. Et puis de là, je suis revenu dare-dare, sur Lausanne, sans arrêt. Ce n'est pas un raid médiocre par la température actuelle. Mais j'ai beaucoup vu ; et beaucoup aimé les choses que j'ai vues ; et appris aussi ou rapproché de visu des choses qu'on sait mal avant de les avoir vues.

Ce qu'a été Breslau², tu le devines. Les Allemands ont tenu des discours teutomanes et chauvins, depuis le sermon du pasteur Gennrich, jusqu'à la Festrede³ de cette brute de Theodor Siebs⁴, sans oublier les tableaux vivants des étudiants et les

1. Andler se réfère sans doute à Jeanne Cuénod, la future femme de Herr.

2. L'Université de Breslau venait de célébrer le premier centenaire de sa fondation. Andler y avait été présent comme représentant de l'Université de Paris pour les fêtes de plusieurs jours qui débutèrent le 2 août.

3. Trad. : « discours de fête ».

4. Theodor Siebs (1862-1941), germaniste et philologue allemand, professeur à l'Université de Breslau.

allocutions prononcées au Festkommers⁵ final. J'ai eu à parler trois fois⁶ : 1^e- une fois pour dire un morceau de mon adresse. — 2^e. Une fois comme délégué des Universités étrangères, pour faire le toast de remerciements au banquet final. — Les deux fois le Kronprinz⁷ était présent. Mais le Pro-Recteur Fischer quand il a vu le résultat du vote qui désignait Paris pour le toast final, avait pâli d'émotion. Il est aussi un bon Prussien. Je crois avoir fait le nécessaire. J'ai tiré d'inquiétude Hildebrandt, le Recteur, et Fischer dès les premiers mots de mon premier discours. Et quand les Allemands ont vu le Kronprinz donner des signes réitérés d'assentiment, ils ont naturellement éclaté en applaudissements frénétiques. — Même jeu, la seconde fois, où j'avais par surcroît à ménager la susceptibilité des délégués étrangers plus anciens que moi. J'ai parlé allemand cette fois-là, et, je crois, un allemand assez chic, avec des allusions à l'histoire du pays, à l'histoire de Breslau, et de l'Université de Breslau qui les ont assez plombés. — Le Kronprinz m'a serré la main deux fois et m'a parlé deux fois. C'est un jeune homme de 28 ans, qui en paraît 23, frêle, trop élancé, gentil, doux en apparence. La race des Hohenzollern ne repose pas sur des épaules très robustes, si c'est lui qui doit la soutenir. Je ne croirai jamais qu'il soit la foudre de guerre qu'on dit.

Je me suis soustrait au Festkommers final où les étudiants ont figuré en Wilde Jagd⁸ de Lützow, en volontaires de 1813, en soldats prussiens de la guerre de l'indépendance, en soldats de 1866⁹, de 1870, etc.

J'ai dû parler une 3^e fois, dans un toast tout privé à une grande réception chez Neisser, le dermatologue. Il est très gentil, une femme intelligente et riche (juive bien entendu), un parc immense, et une villa somptueuse, surchargée d'œuvres d'art, les unes bonnes, les autres moins étonnantes ; le tout d'un goût allemand ultra-moderne, avec un Musiksaal¹⁰ dont ils sont fiers, et qui est dans le goût funéraire des Munichois du dernier salon d'Automne. Mais l'ensemble est vraiment remarquable.

Tout cela est passé. Je rapporte (au figuré) une nomination de docteur honoris causa pour Charles Richet¹¹, et Paul-Frédéric Girard¹² (le juriste). Moi, cela m'est

5. Banquet officiel d'une corporation d'étudiants.

6. L'adresse d'Andler a été reprise dans la *Revue internationale de l'enseignement*, II (1911) : pp. 487-493. Elle figure dans l'appendice (document 3).

7. Trad. : « prince héritier », fils de l'empereur Guillaume II.

8. Trad. : « chasse sauvage ». C'est le titre d'une chanson prussienne des guerres antinapoléoniennes dans lesquelles a combattu le général allemand, Ludwig Adolf Wilhelm von Lützow (1782-1834). Cette chanson a été écrite par le poète Karl Theodor Körner et mise en musique par Carl Maria von Weber.

9. Andler se réfère ici à la guerre austro-prussienne de 1866 qui se termina par la victoire de la Prusse à Sadowa.

10. Trad. : une salle de musique.

11. Charles Richet (1850-1935), professeur à la Faculté de médecine de Paris et membre de l'Académie des sciences ; prix Nobel de médecine (1913).

12. Paul-Frédéric Girard (1852-1926), professeur de pandectes de droit romain approfondi à la Faculté de Droit de Paris.

égal. Mais j'ai vu des Anglais qui fumaient de rage devant le procédé qui consistait à promouvoir docteurs des gens qui n'étaient pas chefs de missions déléguées par les Universités étrangères elles-mêmes, et qui étaient quelquefois plus jeunes qu'eux. Les Scandinaves étaient outrés. Dans l'ensemble de choses ridicules que j'ai vues, et au milieu desquelles j'ai tâché de me mouvoir sans gaffer, je trouve cette chose-là l'une des plus risibles. D'autant que les gens de Breslau ont mis les pieds dans le plat aussi complètement que possible. Un nommé Uhtoff, de la Faculté de droit, a dit humoristiquement aux délégués étrangers dans son toast : « Wir müssen den Herrn gleich sagen, dass nicht alle von denen, die herbeigeeilt sind, auch zu Doktoren promovirt werden »¹³. Un autre a dit : « Wir wollen unsern Doktortitel noch hochhalten »¹⁴. Tout cela est d'un doigté ravissant et nous a remplis de joie, Fulliquet¹⁵, Søderhjelm¹⁶ et moi, et aussi quelques Scandinaves (Warburg¹⁷, de Stockholm) et quelques Russes. — Les Américains sont très plats devant les Allemands et on leur fait d'ailleurs beaucoup d'avances. Les Anglais commencent à avoir soupé de la science germanique. Mais on fait docteur Murray Butler¹⁸, d'Oxford, je crois, l'exégète. Il était d'ailleurs venu lui-même.

Du moment que ces distributions de prix doivent se prolonger, pourquoi n'a-t-on pas demandé à Breslau quel professeur de Paris serait persona grata auprès d'eux ? Charles Richet ou Girard n'auraient probablement pas refusé d'aller à Breslau, et ils auraient représenté Paris avec ce qu'on appelle plus « d'éclat » que moi. — J'ai demandé à Liard dans mon rapport de répondre aux nominations de Breslau par des croix de la légion d'honneur.

Toute cette corvée est finie et derrière moi. J'ai appris avec stupeur en débarquant à Gryon que Erich Schmidt¹⁹ qui m'avait encore écrit à Berlin même le 31 juillet est mort quelques jours après. Il m'écrivait : « Ich halber Invalid »²⁰. Tout de même, il était robuste, et je crois, à peine âgé de 52 ans ; — C'est incroyable.

13. Trad. : « Nous devons carrément dire aux gens que le titre de docteur ne sera pas attribué à tous ceux qui se pressent pour le décrocher ».

14. Trad. : « Nous voulons valoriser encore davantage notre titre de docteur ».

15. Georges Fulliquet (1863-1924), pasteur et professeur suisse ; chargé de l'enseignement de la dogmatique à l'Université de Genève.

16. Werner Søderhjelm (1859-1931), philologue et critique finlandais.

17. Karl Warburg (1852-1918), historien de la littérature d'orientation positiviste.

18. Andler se trompe. Il s'agit très certainement du pédagogue américain Nicholas Murray Butler (1862-1947), président de l'Université de Columbia à New York et futur créateur de la Dotation Carnegie pour la Paix internationale.

19. Il pourrait s'agir du directeur des Archives Goethe et Schiller à Weimar et professeur connu de littérature allemande à Berlin qu'Andler a rencontré lors de son séjour en Allemagne en 1890-1891. Mais né en 1853, il avait donc plus de cinquante-deux ans. Si c'est lui, Andler est mal renseigné : Schmidt ne mourra que deux ans plus tard, en 1913.

20. Trad. : « Je suis à moitié invalide ».

Je suis ici dans l'installation la plus modeste et presque la plus mauvaise que nous ayons eue. Pas de jardin. Pas de forêts à moins d'une demi-heure. Pas de promenade en palier. Des sentiers montants ou descendants. Gryon est un petit village misérable avec quelques pensions. J'habite le chalet du facteur. Six enfants grouillent dans le sous-sol, qui forme le rez-de-chaussée sur la face de la maison qui donne sur la vallée. La vallée est à pic comme le ravin où coule l'Orbe à Ballaigues. Les Diables-verts et la Dent du Midi à l'horizon, à gauche et à droite. Une chaleur torride qui ne cède même pas la nuit. J'ai trouvé ma femme sur les dents, à cause des exigences de ma belle-mère. Mon beau-père aussi est à un régime spécial. À leur habitude, ils n'ont pas amené leur bonne. J'ai ramené un peu de calme et de gaieté (ne ris pas) dans ce milieu énervé, depuis deux jours. Maintenant tout va un peu mieux.

Mais je cours à la poste. Je t'embrasse, bien en hâte et fraternellement.

Ch. Andler

Si tu pouvais de Vevey, un peu plus tard, monter jusqu'ici, ce serait gentil. Pour un marcheur comme toi, il y a de la ressource.

38

Lettre de Charles Andler au Dr Victor Cuénod¹

Sceaux. 17, rue des Imbergères

7 janvier [1912]²

Cher Monsieur,

Je ne voudrais pas laisser s'écouler l'heureuse semaine qui touche à son terme, sans vous remercier, Madame Cuénod et vous, de la joie très grande, très grave et douce que vous m'avez faite en m'invitant au mariage de mon vieil ami Lucien Herr. A vrai dire vous avez entendu l'hospitalité avec une ampleur qui mériterait plus d'un affectueux reproche ; présentement, la reconnaissance que je vous ai de m'avoir fait assister en ami privilégié à la fête qui consacre le bonheur durable de ceux que nous avons unis ce jour-là, enlève toute force convaincante à ma récrimination. Je suis très sûr, d'une certitude profonde, que nous avons scellé une union très pure et noble et qui contient en elle toutes les chances humainement présumables d'être bien assortie.

1. Quoique cette lettre ne soit pas adressée à Herr, mais à son beau-père, médecin vaudois, de Vevey, nous l'avons insérée dans la *Correspondance* car elle témoigne, elle aussi, des liens d'Andler avec Herr.

2. Herr s'est marié le 3 janvier 1912. La lettre d'Andler qui suit de quelques jours le mariage de Herr est donc de 1912. Par mégarde Andler l'a datée de 1911.

Mon vieil ami, si tendre, sous les apparences de la force, a été sevré de bien des affections. Il a perdu sa mère jeune ; n'a jamais eu de sœurs, n'avait pas eu de foyer ; et son père même, disparu depuis vingt ans, avait toujours été un homme rugueux et distant, malgré sa tendresse réelle. Voilà qu'il retrouve, d'un seul coup, tout ce qui lui avait été refusé, des parents jeunes encore, toute une petite pléiade de sœurs gracieuses qui ont l'air ravies de lui, et une jeune femme³ dont nous savons bien qu'elle fera de lui tout ce que nous attendons de lui, avec une impatiente et affectueuse admiration, et qui nécessite seulement un peu plus de concentration, de recueillement et un peu plus de prudence dans l'effort immense et désintéressé avec lequel Lucien se dépensait pour autrui.

Nous nous disions en sortant de chez vous, Tony Herr et moi, que dans la fête écoulée si harmonieusement, il y avait eu deux personnes qui n'avaient pas su dire les paroles indispensables : il a manqué deux toasts : celui de Tony et le mien. L'idée m'en avait traversé l'esprit une minute, à la fin du dîner. Tony, depuis, m'a su gré de n'avoir pas demandé à son émotion d'alors l'effort d'improviser des paroles de bienvenue pour celle qui est si certaine d'être accueillie dans la famille Herr comme une sœur. Je suis moins excusable de n'avoir pas été l'interprète des amis. Mais tout avait été dit, gentiment, élégamment, par M. Burnier et par le chœur des aimables poëtesses qui nous ont dit, musicalement, l'éloge des deux conjoints. J'ai eu peur aussi de l'heure qui s'avancait, et des bruits de pas dans le salon au-dessus de nous et qui annonçaient une assemblée grandissante d'amis impatients de nous offrir aussi leurs compliments. Enfin, si j'avais risqué le moindre éloge, si sincère fût-il, de mon vieil ami Lucien, je suis sûr de ce qui serait arrivé. Je sais quelle mine renfrognée il aurait faite. Je pressentais les remerciements en patois alsacien qui s'en seraient suivis, avec accompagnement sans doute de coups de poing affectueux à la sortie. Je me suis méfié de ce passage à tabac amical. Je ferai mon toast lors du grand rendez-vous qu'un ingénieur vénérable de votre famille nous a promis comme une belle espérance : là-bas, il n'y aura pas de passage à tabac pour les amis en veine d'éloquence.

J'ai apporté à Madame Langlois, toutes fraîches, jeudi, les nouvelles de l'heureuse journée du 3 janvier et sans doute vous a-t-elle écrit avant ma présente lettre. J'ai passé heureusement, en douane, et à l'octroi une truelle d'argent, dont l'usage m'échappe, mais que j'ai, avec une adresse consommée, su dérober à l'examen sévère des gabelous. Elle reste, chez moi, le gage de la visite des mariés, pour un prochain jour. Nous osons espérer que cette visite sera pour l'avenir aussi fréquente qu'il le fut, dans un passé déjà long, mais auquel je suis attaché par toutes les fibres du cœur, la visite de mon vieil ami au temps de son célibat. Ma fillette espère aussi que ce ne sera pas tout à fait fini des heures où elle déchiffrait Bach et Beethoven avec son cher et bon maître de piano des dimanches. C'est dans cet espoir qu'elle a accueilli les doucours par lesquelles, délicatement, Madame V. Cuénod l'a consolée ainsi que son frère, aux agapes du mercredi. Je dois aussi vous transmettre, de la part de Geneviève et de Pierre, l'expression de leur naïve reconnaissance.

Je demeure très profondément touché de l'accueil que vous m'avez, avec

3. La femme de Herr à vingt-six ans. Herr l'a rencontrée à Paris où elle était venue faire des études d'histoire de l'art.

Madame et Mesdemoiselles Cuénod, réservé et qui a été celui qu'on ne réserve qu'à des amis anciens et éprouvés. Madame Jeanne Herr trouvera à Paris beaucoup de maisons où elle sera reçue tout de suite comme une amie ; car son mari est un des hommes les plus aimés et les plus admirés que je connaisse. Nous serions heureux qu'elle voulût considérer notre modeste maison comme une de ces maisons durablement amies. Mais, aussi bien, nous avons déjà sa promesse.

Veuillez agréer, cher Monsieur, avec mes hommages respectueux pour Madame et Mesdemoiselles Cuénod, l'assurance de mes sentiments très profondément dévoués

Ch. Andler

39

Mardi matin, [juin 1912] *

Mon cher vieux, nous recevons de Vevey les premiers renseignements provisoires, encore incomplets, mais très-satisfaisants. Il y aura sûrement de la place dans l'Hôtel du Col de Sonloup, qui est tout neuf. Et il se trouvera sûrement une pension de très-bonne qualité, et de prix très-abordable, dans un beau site, dans les vergers et les prés, sur la petite ligne de chemin de fer qui monte aux Avants, — à moins d'une heure du col de Sonloup. Ma belle-sœur Madeleine¹ prend tous les renseignements détaillés et complets, et nous les enverra dès qu'ils seront recueillis. — Crois-moi, crois-nous, nous qui connaissons le pays : tu y seras, vous y serez, moralement et physiquement, dans les meilleures conditions que vous puissiez rencontrer. Vous serez dans un air à la fois vif et doux, et avec la certitude de trouver, à toutes les altitudes, des séjours confortables et faciles, si le froid survient, ou si l'arrière-saison est pluvieuse. — Si vous vous rangez à cette idée, le mieux serait que tu obéisses à mon frère, et que tu ailles passer quelques jours à Vevey, au Grand Hôtel, où tu seras dans la verdure, l'ombre et le repos, et d'où tu pourras, en une demi-journée, voir toi-même sans fatiguer les diverses installations possibles, et choisir pour les tiens.

— Ton projet Albisbronn-Feusisberg² était mal calculé ; je suis sûr qu'ont peut aller de l'un à l'autre en moins de quatre ou cinq heures.

Je t'embrasse, en hâte

Lucien Herr

1. Madeleine Cuénod, sœur de Jeanne Herr.

2. Il s'agit d'une ascension en montagne.

Jeudi midi [juin 1912] *

Mon cher vieux, voici la réponse de la pension de Cornaux. Cornaux est une station nouvelle de la ligne de Vevey à Chamby, à 30 ou 32 minutes de chemin de fer de Vevey (au moins dix trains par jour), entre Blonay et Chamby, à 720 ou 730 mètres d'altitude. Site charmant, prés, vergers, bois, et vue splendide. Très tranquille, et voisnages frais et ombragés. Très simple et loin des agglomérations. La pension passe pour bonne et bien tenue. La maison, comme tu le verras, est mise à neuf. — Les prix sont très-raisonnables.

L'hôtel de Sonloup n'ouvrira qu'au mois d'août. Si vous vous décidiez à aller tous ensemble à Cornaux, qui sera sûrement très-agréable en juillet, tu pourrais fort bien, si tu le jugeais bon, monter à Sonloup pour quelques semaines pendant les fortes chaleurs d'août (la pension à Sonloup sera, pour les meilleures chambres exposées au midi, de 8 à 12 F. par jour). — Et tu pourrais immédiatement trouver des conditions aussi confortables dans un des hôtels des Avants, à 1000 mètres environ, si tu voulais monter tout de suite.

Si cette combinaison vous plaisait, je crois que vous pourriez et devriez, sans tarder, retenir à Cornaux 2 chambres à deux personnes par chambre, aussi spacieuses et aussi bien situées que possible. — Tu pourrais, en ce cas, partir presque immédiatement, et y monter directement, ou rester à Vevey quelques jours, ou aller au contraire passer quelques jours aux Avants, en attendant les tiens ; — et en ce dernier cas, avertis-nous, et Madeleine te retiendra une chambre de bonne qualité.

En toute hâte. Mais il faut aboutir. Je t'embrasse

Lucien Herr

A dimanche donc, sauf contre-ordre.

Jeudi [été 1912] *

Mon cher vieux, je suis content des bonnes nouvelles que tu me donnes de ta santé ; mais, je t'en prie, ne va pas trop vite en besogne, et songe que tu as besoin d'un long repos. Huit jours de lit et de fièvre fatiguent autant qu'une vraie maladie.

La principale lacune de ta liste me paraît être la philosophie scientifique¹, qui est peut-être ce qu'il y a aujourd'hui de plus important en Allemagne. Je songe à toute la série des travailleurs, théoriciens ou savants, qui se rattachent d'une part à Ostwald², d'autre part à Mach³. (Voir les *Annalen der Naturphilosophie*). Je songe à la mathématique générale (Hilbert⁴, Minkowski⁵, etc.) et à la physique théorique (Hertz⁶, Lorentz⁷, Rubens⁸, Abraham⁹, Planck¹⁰, Einstein, etc.). — Et d'autre part il y a tous les prolongements métaphysiques de la biologie, W. Roux¹¹, Driesch¹², etc.,

1. Il s'agit d'une liste de noms dressée par Andler en vue d'un ouvrage collectif sur *La philosophie allemande au xix^e siècle*. Voir l'Introduction, pp. 19-20.
2. Wilhelm Ostwald (1853-1932), philosophe et chimiste allemand. En chimie physique, mena des travaux importants sur la catalyse et l'électrolyte ; développa une philosophie de la nature basée sur les lois de l'énergétique.
3. Ernst Mach (1838-1916), physicien et philosophe autrichien qui niait l'idée d'opposition et de dualité entre le physique et le psychique.
4. David Hilbert (1862-1943), un des plus grands mathématiciens du tournant du siècle. Sa présentation en 1900 de vingt-trois problèmes a orienté une grande partie des recherches du vingtième siècle.
5. Hermann Minkowski (1864-1909), mathématicien balte qui incorpora la géométrie à l'étude de la théorie des nombres. Ses recherches en géométrie ont été essentielles au développement de la théorie générale de la relativité.
6. Herr se réfère soit au physicien allemand Gustave Hertz, (1887-1975) qui mène alors des recherches en physique atomique, soit à son oncle Heinrich Hertz (1857-1894), également un physicien, qui a découvert les ondes électromagnétiques.
7. Hendrik Lorentz (1853-1928), physicien néerlandais, auteur de la théorie électronique de la matière. Ses recherches ont contribué à l'élaboration de la théorie de la relativité.
8. Heinrich Rubens (1865-1922), physicien connu surtout pour ses travaux sur les rayons infrarouges.
9. Max Abraham (1875-1922), physicien allemand qui travaille dans le domaine de l'électrodynamique et de la théorie des électrons.
10. Max Planck (1858-1947), physicien allemand qui en 1900 formule la théorie des quanta — fondement de la physique moderne.
11. Wilhelm Roux (1850-1924), biologiste allemand, un des fondateurs de l'embryologie expérimentale.
12. Hans Driesch (1867-1941), biologiste et philosophe allemand qui a démontré qu'un phénomène de régulation contrôle le développement de l'embryon ; partisan d'une philosophie néo-vitaliste.

etc. Il y a quelque chose à tirer de tout cela, pour la philosophie, — de même qu'il y a à tirer le bénéfice, à la rigueur, de la chimie générale de Nernst¹³ ou de Van't Hoff¹⁴, ou de O. Lehmann¹⁵, de la géologie de Suess¹⁶, de la géographie humaine de Ratzel¹⁷, de Vierkandt¹⁸, etc. La force philosophique véritable des Allemands est sûrement là, aujourd'hui, dans toute cette logique et cette métaphysique qui se dégagent peu à peu des doctrines et des hypothèses scientifiques nouvelles.

En psychologie, il y a toute une école qu'il ne faut pas oublier, celle de Meumann¹⁹ et des psychologues-pédagogues (voir l'Archiv für die gesamte Psychologie²⁰, qui est nettement dirigé contre l'école de Leipzig²¹).

En Rechtsphilosophie²², Kohler²³ n'est qu'une survivance, mais il mérite pourtant d'être signalé, parce qu'il a de l'action et qu'il tient une grande place.

Pour la philosophie technique, proprement dite, je crois que le mieux serait de procéder par ensembles : décrire sommairement les principaux courants en Erkenntnistheorie²⁴, en Philosophie der Werte²⁵, en esthétique, en éthique, en philosophie religieuse, — à ce propos, ne pas oublier les courants théologico-philosophiques, rit-schliens²⁶, herbartiens²⁷, schleiermacheriens²⁸, etc.

-
13. Walther Nernst (1864-1941), chimiste et physicien allemand ; inventeur de la lampe électrique à incandescence.
 14. Jacobus Van't Hoff (1852-1911), chimiste néerlandais ; travailla dans le domaine de la thermodynamique chimique. Prix Nobel de chimie, 1901.
 15. Otto Lehmann (1855-1922), chimiste et physicien allemand ; professeur de physique à la Technische Hochschule à Karlsruhe ; connu pour ses travaux sur la cristallographie.
 16. Eduard Suess (1831-1914), autrichien ; un des plus grands géologues et paléontologues de son temps. Avec son chef-d'œuvre, *Das Antlitz der Erde* (3 vols, 1885-1909), a été dressée pour la première fois une image de la géologie terrestre.
 17. Friedrich Ratzel (1844-1904), géographe allemand ; pose les bases dans ses ouvrages de l'interdépendance entre peuple, état et milieu naturel ; un des fondateurs de la géographie humaine politique.
 18. Alfred Vierkandt (1867-1953), sociologue allemand de l'école formaliste ; promoteur de la distinction faite entre peuples civilisés et peuples primitifs.
 19. Ernst Meumann (1862-1925), disciple du philosophe et psychologue Wilhelm Wundt ; appliqua les méthodes utilisées en psychologie expérimentale au domaine de la pédagogie empirique.
 20. Trad. : « les Archives pour la psychologie générale ».
 21. L'école de Wilhelm Wundt.
 22. Trad. : « philosophie du droit ».
 23. Josef Kohler (1849-1919), juriste allemand. Auteur de travaux importants sur la propriété industrielle et les droits d'auteur. Travaille également dans le domaine du droit comparatif et se préoccupe des indigènes dans les protectorats.
 24. Trad. : « théorie de la connaissance ».
 25. Trad. : « philosophie des valeurs ».
 26. Courants théologiques antirationalistes inspirés par le théologien protestant allemand, Albrecht Ritschl (1822-1889) selon qui le christianisme se définit avant tout par son éthique et non par des considérations d'ordre métaphysique.

Mais qui traitera tout cela ?

En hâte, je t'embrasse de tout cœur, et je t'envoie nos amitiés très-tendres

Lucien Herr

42

Krüt¹, dimanche soir 21 juillet [1912]

Chers amis,

Un mot seulement pour vous donner de nos nouvelles. Nous sommes arrivés à bon port jeudi matin, avec un léger retard, parce que les lenteurs de la douane allemande n'avaient pas fait suivre nos bagages en temps utile et qu'il a fallu les attendre à Mulhouse pour les réenrgistrer. Les enfants et ma femme ont supporté vaillamment cette torride nuit du 17 au 18, où les wagons étaient transformés en étuves. La journée brûlante qui a suivi a fini par des orages violents ; et depuis nous avons la pluie et l'extrême fraîcheur, qui nous ont soulagés.

Je serais tout à fait content du voyage s'il ne m'avait averti que mon ennemi intérieur est moins réduit que je ne pensais. Il reprend l'offensive après une fatigue prolongée et m'a valu la température de 38° C, à laquelle je n'ai pas droit durablement, de l'avis de Tony. Mais je suis retombé à 37°,6 aujourd'hui même. L'ennui, c'est la perspective que, pour longtemps peut-être, un travail un peu intensif et suivi va m'être interdit, si je ne veux pas rouvrir la période des températures fiévreuses. Et en particulier ici, la joie des promenades un peu longues, va m'être refusée.

Krüt, et l'installation que nous y avons, n'est pas un pays pour gens immobiles. Le moindre chalet suisse, avec ses balcons, dans le genre de ceux que nous avions à Aeschi vaudrait mieux. Il vaudrait mieux aussi, bien évidemment, n'être pas adossé à la hauteur déboisée qui a donné son nom au village. L'autre bord de la vallée nous est caché par les maisons voisines. Nous avons bien un jardin, mi-potager, mi-verger, qui

(suite des notes de la page 122)

27. Courants philosophiques et pédagogiques inspirés par le philosophe et pédagogue allemand Johann Herbart (1776-1841) qui développa les aspects mathématiques et empiriques de la psychologie.
28. Courants théologico-philosophiques inspirés par le théologien protestant allemand, Friedrich Schleiermacher (1768-1834) selon qui la religion est avant tout un sentiment religieux d'ordre mystique, et non un dogme.

1. Orthographie allemande de Kruth.

fait le tour de la maison sur 2 faces et qui a environ 5 mètres de largeur. Mais il n'a pas assez d'arbres pour qu'on y fasse aisément du hamac. Un petit triangle de verdure, à l'ombre de notre buanderie, fera peut-être l'affaire aux jours très chauds.

Tout compte fait, l'installation, sans être tout à fait heureuse, n'est pas manquée. On peut s'y faire. La maison est spacieuse. Chacun y a sa chambre. Elle est faite comme un presbytère de campagne, très rustique dans le bas, avec un petit salon au 1^{er}, et des fenêtres nombreuses sur toutes ses façades. Le prétendu garage est un appentis en planches vermoulues. Mais il ne faut pas demander l'impossible, ni le superflu, quand le nécessaire est à peu près réalisé. Des gens qui seraient grands marcheurs, comme j'étais autrefois, passeraient ici de bonnes vacances. Si le temps se remet et me permet de trouver dans la forêt quelques endroits où accrocher mon hamac ou sur une lisière, de quoi installer mon pliant d'aquarelliste, je n'en passerai pas de mauvaises. Mais la forêt est loin, 40 minutes au minimum. Tout dépendra donc de la sûreté du temps. Nous avons déjà éprouvé qu'il change avec une rapidité foudroyante, et passe du soleil ardent à la pluie diluvienne en moins d'un quart d'heure. Mais la plupart des pays sont inhabitables presque toute l'année. Krüt sera peut-être dans la moyenne de ceux qui ont quelques belles journées en août et septembre ; on n'en demande pas davantage. On ne peut pas demander à une population très primitive, qui construit ses habitations comme des abris contre de la très grosse intempérie, d'avoir souci du citadin raffiné qui voudrait faire de la chaise longue sur sa véranda.

Je suis donc content ; et je pense que ma femme aura des difficultés décroissantes dans l'approvisionnement. Il est très malaisé. Il faudra faire venir de Mulhouse. Les bouchers ne tuent que pour le dimanche ; et les légumes, on ne sait pourquoi, sont inexistant cette année. Le lait est rare, parce que les troupeaux sont dans les Hautes Chaumes mais la population est si serviable, si heureuse de nous obliger et de nous parler un peu français, que nous aurons à notre disposition toutes les ressources qui seront matériellement possibles de dénicher. Tout s'arrangera donc quand nous serons mieux connus. Quel dommage que ce pays soit à ce point entre les mains de ses curés ! Les gens ont gardé le souvenir tendre de la France, mais de la France telle qu'ils l'ont quittée, catholique, impérialiste, réactionnaire. Il est très probable que le rayonnement des villes républicaines, de Mulhouse et de Strasbourg aurait été infiniment plus puissant sans l'annexion et l'on peut mesurer, en venant ici, la transformation que la France a subie par 30 ans d'école laïque, de propagande républicaine et de liberté politique. Ici, dans une population qui est d'instincts démocratiques, je n'ose aborder avec les hommes aucun sujet important de politique intérieure française.

Je n'ai pas lu un journal depuis mon départ. A Krüt on ne peut pas en acheter. Un abonnement que j'ai pris à *l'Express* de Mulhouse ne m'est pas encore distribué, je ne sais pourquoi. J'ai su, au départ, la mort de Poincaré² et celle d'Alfred Fouillée³. Aucune d'elles ne m'a paru un malheur public. Voulez-vous compter avec moi les

2. Henri Poincaré (1854-1912), mathématicien, cousin de Raymond Poincaré. Il a travaillé dans le domaine de la théorie des fonctions et de la géométrie différentielle.

3. Alfred Fouillée (1838-1912), philosophe, membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Ses ouvrages *L'évolutionisme des idées-forces* (1890) et *Morale des idées-forces* (1907) révèlent son orientation positiviste spiritualiste.

hommes dont la disparition serait vraiment une perte grave et irréparable ? Et le comble, c'est qu'ils ne sont presque jamais ceux que la notoriété désigne. Mais nous-mêmes, qui avons au bout de compte beaucoup travaillé, avons-nous donné notre mesure, non pas en vue de la notoriété, mais en vue de l'action réelle maxima ? C'est un de ces points sur lesquels il convient de méditer durant la détente des vacances. Mon propre bilan est vite fait, et ne s'allongera probablement plus beaucoup, si je suis obligé de consulter mon thermomètre à chaque effort. Mais le tien, cher ami ? Bien que tu aies trouvé cent moyens d'action plus ingénieux les uns que les autres, en dehors du moyen qui consiste à agir par le livre, je devine que tu n'es pas satisfait. Passe encore que tu te sois beaucoup fait exploiter : c'est un plaisir, cela. Mais nous sommes quelques-uns qui rêvons pour toi autre chose, à la longue. Et nous devrions bien une fois causer de cela un jour que tu seras en veine de confidence.

Au revoir cher ami. Déjà je n'attendrai plus le courrier de ce soir sans doute. Tu avais l'air un peu soucieux au départ. Pourtant, vigoureux et bien portants comme vous êtes, les soucis doivent vous être faciles à porter. Ma femme me charge de dire à la tienne qu'elle ne l'avait jamais vue plus jolie que dans sa robe bleue flottante de l'autre jour. Si son baby futur⁴ lui ressemble, il sera ravissant.

Pierre et Geneviève, ma femme et moi, tout ce monde-là vous envoie bien des amitiés fidèles. Je signe pour tout le monde, en t'embrassant

Ch. Andler

Je m'aperçois en me relisant que ma lettre ici a perdu le fil et passe du vous au tu, contrairement à mon intention.

43

Mont-Villard-sur-Chamby¹

Dimanche, 4 août [1912]^{* 2}

Mon cher vieux, le mot que je t'ai écrit de Paris s'est croisé avec ta bonne et affectueuse lettre, qui nous a été douce à tous deux puisqu'elle nous a apporté ton amitié, votre amitié à tous. Mais je voudrais savoir à présent que ton accimattement s'est bien accompli, que le repos a eu raison de ce que tu as emporté de Paris de

4. Le premier enfant de Herr, Jacques, va naître le 4 octobre 1912.

1. Les beaux-parents de Herr possèdent un chalet à Villard-sur-Chamby, village au-dessus de Vevey.

2. Andler note sur la lettre de Herr : « Envoyée à Krüt (Haut-Rhin) ».

fatigue organique, et que le mauvais temps persistant ne t'a point fait de mal. J'ai confiance que la fraîcheur relative de ces quinze jours t'aura du moins permis de trouver un bon sommeil régulier et réconfortant, en dépit de l'humidité ; mieux vaut sans doute cette fraîcheur que la chaleur trop grande, trop brutale d'un été continument beau et radieux. Je suis sûr que tu auras senti le charme grave de cette haute vallée, de ses grands bois, et des horizons tranquilles de montagne et de plaine : je me souviens nettement combien j'en ai senti la force et la beauté, tandis que je descendais doucement de Herrenberg, par le beau chemin en pente douce qui traverse l'une des plus belles forêts des Vosges. La grimpée est assez longue, jusqu'à la lisière, et elle est un peu rude par les raccourcis, mais le chemin qui va monter lentement par le fond du vallon est, je crois, assez doux, et j'espère que tu auras pu, sans imprudence et sans fatigue, monter jusqu'à la grande ombre profonde de la belle forêt. Je ne veux pas te fatiguer, mais je voudrais que tu puisses trouver le temps de nous écrire, d'un mot, comment tu es, comment toutes choses se sont organisées, quel équilibre a pris votre existence quotidienne, et si, comme je l'espère, tu as pris là-bas, très-vite, beaucoup de force nouvelle et tranquille.

Il y a dix jours que nous sommes ici. Nous sommes partis le 24, et nous avons passé une journée à Vevey avant de monter. Nous sommes à 1000 mètres, dans les prés, à la lisière des bois et des grands pâturages, et nous sommes adossés à des contreforts montagneux qui grimpent rapidement jusqu'à 1800 mètres. Nous avons, à portée immédiate, des courses de petites montagnes qui ne dépassent guère 2000 mètres. C'est un très-bon terrain d'entraînement pour les courses futures, et c'est un excellent lieu de repos. On a installé pour nous un petit chalet tout à fait paysan et simple, mais ordonné avec beaucoup de goût et de commodité, où nous avons toutes nos aises. Nous avons ainsi l'agrément de la vie commune, avec une famille dont tu as entrevu la simplicité et la bonté naturelle et cordiale, — et, autant que nous le voulons, la tranquillité de la solitude. J'y trouvai beaucoup de douceur, et de bonnes conditions de repos.

Je suis arrivé plus fatigué que je ne pensais, et, comme il arrive généralement, une fois tombée l'excitation de la vie de Paris, j'ai glissé à une fatigue plus profonde, ou plutôt à un sentiment plus exact de ma fatigue. Le silence, la tranquillité, et aussi la fraîcheur et la douceur du climat, la douceur des conditions d'existence m'ont déjà reposé, je crois, plus qu'à demi, et j'ai retrouvé un sommeil plus régulier et plus égal, et des forces. J'ai commencé à marcher et à explorer ce pays encore simple, solitaire et tranquille, dont le charme est grand, et dont les aspects sont infiniment plus variés et plus beaux qu'il ne semblerait de loin. Nous avons pu faire à nous deux quelques bonnes promenades assez longues et fortes, mais il faut, à présent, de la sagesse et de la modération, et je marche souvent seul, parfois avec la gentille bande de mes belles-sœurs. — La santé de ma femme est excellente, et tout s'annonce, jusqu'à présent, aussi bien que possible.

Le temps est assez misérable, mais nous n'avons eu, en somme, qu'une seule journée de pluie ininterrompue, et où il a été vraiment impossible de sortir. Il suffit de s'équiper en conséquence, et on peut tout braver.

Mon cher vieux, je te parle beaucoup de moi, de nous, mais je sais que tu seras content d'avoir de nos nouvelles, et de les avoir bonnes. Et je veux te rassurer sur le souci que tu as cru sentir en moi. J'ai le grave souci du mal que j'ai causé, de la

grande douleur que j'ai laissée derrière moi, et que je m'efforce d'adoucir et d'apaiser, avec tout ce que j'ai de dévouement et de tendresse inaltérée. Mais je sais que je n'ai pas mal agi, et je n'ai point de remords, de tourment de conscience. — Et celle qui m'a donné sa vie, et qui connaît exactement mon cœur, m'est une aide et un réconfort, aux heures de souci grave et cruel. Sa force morale, et la fermeté saine de son caractère sont un grand appui et une grande richesse.

Je ne suis pas tourmenté par l'ambition, tu le sais. Je sais que j'ai rendu et que je rends des services, et j'ai bon espoir que j'en rendrai encore, de meilleurs peut-être, à présent que j'ai dans la vie une base plus large et plus ferme. Mais je ne songe point à trouver des modes d'action plus vastes, plus publics. Je me connais et me juge mieux, plus équitablement, que ne me juge ton amitié, trop indulgente et tendre pour être tout à fait clairvoyante. Je sais mes limites et mes manques. Et je sais aussi que je ne puis faire convenablement que ce que je fais avec goûts, avec plaisir, et avec confiance. — Mais je sais aussi que j'ai devant moi des tâches devant lesquelles je tâcherai de ne pas faiblir, et je ferai de mon mieux.

Repose-toi, mon ami ; fais-le de tout cœur, et pleinement. Tu as donné de toi plus que personne de nous. Tu as eu et tu as une action immense et profonde. Tu as droit à un répit, à une reprise de force, avant de reprendre ta tâche. Il faut le faire tranquillement, gaîment, avec confiance.

Écris-moi. Nous t'envoyons, pour les tiens et pour toi, notre affection dévouée.
Je t'embrasse de tout mon cœur

Lucien Herr

Madeleine me charge d'amitiés toutes particulières. Tout le monde ici t'aime bien.

44

Krüt, 2 sept. 1912

Maison Paul Bobenrieth

Cher ami,

Je n'oublie pas que ta dernière et bonne lettre est du 4 août et qu'il y aura un mois de cela quand tu auras la mienne. J'en suis confus. Mais j'ai employé le plus clair de mon énergie depuis ces quatre semaines à refouler l'irritation que me causait le temps insolemment abominable dont nous n'avons pas cessé de « jouir ». Nous avons eu tout près de six semaines de déluge, de bourrasque, de grêle ou de brume. La tempête n'a pas cessé de mugir dans les bois lointains, comme un orgue. La Thur, qui près de notre maison justement a un barrage, parce que la chute d'eau activait

autrefois la roue d'un foulon, n'a pas cessé de nous causer des insomnies (même et surtout à ma fille et à ma femme). Il n'est pas possible de manquer plus complètement ses vacances.

Il est bien vrai que c'est une bien douce vallée que la nôtre, quand on la voit. Les lignes successives des montagnes que l'on découvre, dès qu'on est à mi-côte, forment un horizon d'une harmonie et d'une douceur de teintes à réjouir un regard d'aquarelliste (ce n'est pas de moi que je parle). Mais nous n'avons presque jamais vu ces lignes, ces teintes et ces horizons, constamment noyés de brouillard et de nuages. Il est bien vrai aussi qu'au Ventron, au Bramont ou sur les pentes qui accèdent au col de Bussang, au Herrenberg, on peut voir les plus belles forêts des Vosges. Mais les chemins qui gravissent ces pentes, dès qu'on quitte la grande route, sont transformés en torrents. Nous avons pu faire trois ou quatre promenades un peu longues. Je suis allé graduellement. Ma femme et mes enfants ont fait jusqu'à 32 kilomètres dans leur après-midi, sans fatigue. Nous avons vraiment utilisé toutes les accalmies du déluge. Nous n'avons pas craint de sortir entre deux averses pour rentrer sous une troisième. Mais nous n'avons pas pu le faire souvent. Toute promenade dégénère en une cure de Kneipp¹ trop prolongée, et l'on revient dans des souliers qui font eau de toute part, après avoir pataugé dans des fondrières glacées ou franchi des prés changés en marécages.

C'est une fatalité. Je sais qu'elle a été générale. Je devine que vous avez eu votre part de ce désastre ; et vous devez en souffrir plus que nous, étant moins résignés que nous à l'immobilité. J'aurais rêvé un repos plus aéré, sinon plus ensoleillé. On peut s'habituer à la brume, au froid, à la bruine ruisselante. On se résigne mal à la claustration qui n'est qu'une rêverie devant des vitres battues de grêle. C'est un repos tout de même, bien entendu. La fatigue qui vient des projets de travail obsédants, proches, et qui vous tendent l'esprit, je me la suis épargnée cet été. J'en éprouve un grand soulagement nerveux. Je me doute bien aussi que le froid de cette saison pluvieuse a été souvent favorable au repos des nerfs. Il l'aurait été davantage sans la tension électrique trop fréquente. Mais tout compte fait, je me sens vraiment dispos, remis et impatient de travail. Si cette pluie torrentielle persiste, je rentrerai à Sceaux le 15 septembre, sans regret, mais reconnaissant à ce pays où la solitude profonde m'a fait du bien, malgré tout. Si ces jours-ci nous devions avoir de la troupe allemande à loger (car les Allemands sont en train de refouler en ce moment l'invasion que le gouvernement français prépare, croient-ils, du côté de Belfort), nous plierons bagage tout de suite. Cependant il se peut que le général prussien soit victorieux sans nous envahir, et qu'on n'occupe la vallée que jusqu'à St Amarin, où les populations sont déjà prévenues. Mais la région d'Altkirch est dès maintenant inondée de troupes qui doivent bien s'amuser : les pièces d'artillerie à travers champs enfoncent dans la boue jusqu'aux moyeux.

1. Cure hydrothérapique recommandée par Sébastien Kneipp (1821-1897), guérisseur et prêtre bavarois.

Je sais peu de nouvelles universitaires. Peut-être ne sais-tu pas que Benoist-Hanepvier², de Nancy, est mort. J'avais cru que la Faculté de Poitiers, de ce fait, serait vacante, et j'aurais essayé, la maîtrise de Poitiers étant une maîtrise d'Université³, et non d'État, d'y pousser Ray⁴. Les Universités ne sont pas tenues de se choisir leurs candidats sur la liste du Comité consultatif de l'Enseignement supérieur⁵. Elles peuvent prendre des non-docteurs. C'était la seule chance de réhabiliter Ray. Mais j'ai su que la permutation entre Benoist-Hanepvier et Reynaud⁶, dont on avait parlé ce printemps, n'avait pas eu lieu ; Reynaud m'a écrit qu'il ne l'a jamais acceptée. C'est donc Nancy qui est vacant, c.à.d. une maîtrise⁷ d'État. En ce cas la chance de Ray est nulle ; il ne sera même pas classé⁸.

Les candidats classés à l'heure qu'il est sont Vulliod⁹ et V. Fleury¹⁰. Comme Vulliod désire surtout Lyon, — j'essaie d'obtenir alors qu'on ne pourvoie pas tout de suite à une nomination à Nancy. Si les Nancéens se contentent encore pendant trois mois d'une équipe de fortune, comme ils ont fait depuis Pâques, nous pouvons d'ici à fin janvier, ou avant, faire docteurs Vermeil¹¹, Jean Blum¹², Fauconnet, Muret¹³, Lotz¹⁴, d'Harcourt¹⁵. J'ai bien peur que Ray, malgré ce nouveau délai, ne soit pas encore prêt. Mais je n'obtiendrais sans doute rien de plus. Et encore l'obtiendrais-je ? Auerbach, doyen de Nancy, serait consentant ; et il comprend bien que sa Faculté

-
- 2. Louis Benoist-Hanepvier (né 1874), professeur adjoint de langue et littérature allemandes à la Faculté des lettres de Nancy.
 - 3. Une maîtrise d'université dépend du budget universitaire.
 - 4. Marcel Ray n'obtiendra pas le poste qu'Andler avait en vue pour lui.
 - 5. C'est le Comité consultatif pour le recrutement du personnel de l'Enseignement supérieur, composé de professeurs avec chaires qui suggère au Ministère de l'Instruction publique les candidats pour les postes vacants et fait des propositions relatives à la promotion de classe.
 - 6. Louis Reynaud ne quittera Poitiers qu'en 1914 pour devenir professeur titulaire de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand.
 - 7. Andler entend par là une maîtrise de conférences.
 - 8. Voir la lettre 1, n. 7.
 - 9. Amédée Pierre Louis Vulliod obtient son doctorat en 1912. En 1922 il ira à la Faculté des lettres de Nancy pour y enseigner la langue et la littérature allemandes.
 - 10. Victor Fleury a obtenu sa thèse de doctorat en 1911. En 1934 il devient maître de conférences de langue et littérature allemandes à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand.
 - 11. Edmond Vermeil (né en 1878) est à l'époque professeur à l'École alsacienne ; il obtient son doctorat en 1913. Au lendemain de la Première Guerre, il deviendra professeur d'histoire de la civilisation allemande à la Faculté des lettres de Strasbourg. Il est l'auteur d'une longue étude sur Andler, « Charles Andler », *Bulletin de l'Union pour la vérité*, oct.-nov. 1935, pp. 3-99.
 - 12. Jean Blum obtient son doctorat en 1912. Il sera tué pendant la Première Guerre.
 - 13. Gabriel Muret, normalien ; obtient son doctorat en 1913.
 - 14. René Lotz obtient son doctorat en 1913. Deviendra en 1923 chargé de cours de langue et littérature allemandes à la Faculté des lettres de Grenoble et par la suite titulaire de la chaire.
 - 15. René d'Harcourt (1881-1965) a obtenu son doctorat en 1914. Après la Première Guerre il occupera la chaire de langue et littérature germaniques à l'Institut catholique et, par la suite, deviendra recteur de l'Institut et membre de l'Académie française.

aurait intérêt à attendre trois mois, pour avoir un choix plus large. Mais Bayet consentirait-il ?

Par malheur, Ray ne pourra pas non plus être nommé à Paris. Hovelaque¹⁶ m'écrit que sa nomination ferait scandale ; et comme il n'y a pas un seul poste libre en province, tu vois les beaux draps où il s'est mis. Mais sa thèse complémentaire que j'ai lue, sans en être rapporteur, est ravissante.

L'agrégation m'a donné peu de joie. Non pas qu'elle [ait] abouti à des échecs imprévus. La promotion de cette année ne pouvait guère nous donner de satisfaction. Lichtenberger m'écrit qu'à partir du 6^e, le niveau est honteux. Bien entendu, il n'a pas eu le courage, comme il aurait fallu, d'arrêter la liste au 6^e. Sa faiblesse aura eu tout au moins l'avantage de faire recevoir Élie Lambert¹⁷ (bon dernier, c.à.d. 12^e), après des épreuves allemandes pourries, semble-t-il, de fautes de langue.

Mon litige avec Lichtenberger¹⁸ continue sur les questions de programme et d'organisation. Tu sais combien j'ai eu de peine à obtenir qu'il voulût bien se charger de l'enseignement du mhd. [Mittelhochdeutsch]¹⁹, qui le gène par son aridité, par le succès nécessairement modeste qu'il a auprès [des] étudiants, et enfin parce que Lichtenberger est devenu de plus en plus conférencier et journaliste. En juillet, il m'avait encore apporté un projet de programme où figurait un auteur moyen-haut allemand. Mais depuis, et en mon absence, et comme d'ailleurs en sa qualité de président du jury, il est le maître, insuffisamment contredit par Dresch²⁰ (qui ne tient pas non plus à enseigner le mhd.), il a purement et simplement rayé du programme toute épreuve mhd. Toute une promotion, non seulement de Sorbonne, mais de toutes les Facultés, s'abstiendra (?) de cette épreuve de langue, que j'estime indispensable, et qui est déjà insuffisante. Que dois-je faire ? C'est l'organisation même des études qui subit en fait un changement. Est-ce pour cette année seulement ? Je n'en sais rien. Protester où ? La section permanente, qui pourrait évoquer la question, ne s'intéresse pas à des détails de ce genre. Protester auprès de Lichtenberger ? Il serait trop content. Il sait bien qu'il me contrecarrer et fait exprès. Offrir de faire moi-même aux élèves de 3^e année une conférence mhd., quand ils n'en ont pas au programme²¹ ? Ce serait lourd, gênant pour moi en ce moment, malgré l'intérêt des questions que je verrais, et il n'y aurait peut-être pas un chat ; l'utilitarisme des étudiants, leur inquiétude de l'examen,

16. Voir la lettre 11, n. 21.

17. Élie Lambert (1881-1961), normalien, agrégé d'allemand (1912). Professeur d'allemand dans plusieurs lycées, ensuite maître de conférences et professeur d'histoire de l'art à la Faculté des lettres de Caen.

18. Il s'agit sans doute d'Henri Lichtenberger.

19. Voir l'Introduction, pp. 23-24.

20. Dresch est à l'époque maître de conférences d'allemand à la Faculté des lettres de Bordeaux et membre du jury pour l'agrégation d'allemand.

21. Effectivement, le programme de 1913 pour l'agrégation d'allemand ne mentionne aucun auteur moyen-haut allemand. (Voir la *Revue universitaire*, 1912, 2, p. 258.). Le livret de l'étudiant de la Faculté des lettres de Paris indique, cependant, que le moyen-haut allemand a été enseigné pendant l'année universitaire 1912-1913. Lichtenberger a fait une conférence hebdomadaire sur « Les poèmes des jongleurs. Grammaire et explication de moyen-haut allemand ». (Voir p. 249).

leur fait fuir toute étude en dehors de Brotstudium²² strict. L'insuccès de la conférence ajouterait encore au « gaudium » de ceux qui ont trouvé la combinaison. Je me suis fait du mauvais sang, depuis trois semaines au sujet de ce sans-gêne du jury. Mais avant la réunion de notre comité à la Faculté, je ne vois rien à faire d'utile.

Excuse mes éternelles doléances. Je ne vois que toi à qui je puisse les confier : je ne me résigne pas aisément à la désorganisation générale, au constant sabotage, à l'insouciance, à l'absence de réelle ambition scientifique, à l'essayisme pseudo-élégant, et à notre volonté d'être et de rester des secondaires et des badernes. Remarque que, par une attention dont je suis à présent la dupe, j'ai aidé à désigner H. Lichtenberger pour la présidence de l'agrégation²³ lors de la retraite de Firmery, de même que j'ai fait campagne pour le faire inspecteur général autrefois, parce que je me sensais sur son chemin et pour lui rendre service. Mais aucune attention ne le désarme.

Que te dire encore ? Tu devines que notre vie est très dénuée d'événements. Je lis du Musset, du Vigny, du V. Hugo à mes enfants le soir, et je m'amuse de la candeur avec laquelle ils goûtent ces vieilles et jolies choses. Je vais bien. Je n'ai plus jamais de température anormale. J'ai peu d'expectorations (le matin seulement). Les douleurs thoraciques, aiguës ou sourdes, que j'ai surtout par temps froid, ont beaucoup d'accalmies. Tony m'a écrit qu'elles ne prouvent rien ni pour le diagnostic ni pour le pronostic. Les douleurs qui venaient du gonflement des vaisseaux lymphatiques et qui m'ont tant fait souffrir dès Gryon, ont disparu : comme ils provenaient déjà de l'intoxication, il est donc probable que j'ai éliminé bien des toxines, je recommence avec confiance mon travail de l'hiver.

Écris-moi un mot pour me dire que tu ne m'en veux pas de ma frénésie de paresse, et de l'inertie profonde où je m'étais laissé glisser. Dis-moi que vous avez eu beau temps ces derniers jours. Je sais qu'à Évian il a fait un soleil radieux. Dis-moi surtout que ta femme va bien ; que tu fais de l'aquarelle (moi je n'en fais pas) ; que tu deviens fort en botanique ; et que tu as pu faire quelques-unes des courses pour lesquelles tu t'entraînais. Rappelle-moi au bon souvenir de tes beaux-parents, et de tes belles-sœurs, et dis-leur que ma femme serait bien désireuse de les connaître, comme elle connaît déjà ta femme et M^e Mathilde.

Maintenant je vais mettre le masque inaculé par Maurice Fernez. L'eau à Krüt monte jusqu'au 1^{er} étage. Le masque Fernez permet de s'y promener. Un tuyau terminé par une petite pompe à pneu, que les habitants se passent de fenêtre en fenêtre, permet d'envoyer de l'air au pauvre promeneur sous-marin. Je me dirigerai ainsi vers le bureau de poste, qui est devenu un aquarium. Le buraliste est revêtu d'un scaphandre. Du haut des rayons pendent des filaments roses et verts, gluants et molluscoïdes, qui sont des bandes de timbres-postes. J'en attrape un, et je te le colle. Voilà.

Je t'embrasse

Ch. Andler

22. Trad. : « formation professionnelle ».

23. Lichtenberger est devenu président du jury de l'agrégation d'allemand en 1908. Il le restera jusqu'en 1934.

Mont-Villard-sur-Chamby. Samedi [7 septembre 1912] *¹

Merci, mon cher vieux, de ta bonne lettre tardive. J'en étais réduit à demander de tes nouvelles à mon frère et à M^{me} Langlois, et ton silence m'a souvent préoccupé et inquiété. Mais tout est bien, puisque tu es bien, et puisque en somme tu as tiré un bon parti, pour ton repos, des conditions où vous vous trouvez, et de cet abominable temps. — Car nous avons eu le même temps que vous et que toute la Suisse et que tout l'occident, et tous mes projets s'en sont trouvés déconcertés. Les santés ne s'en sont heureusement pas mal trouvées, et nous sommes tous deux fort bien portants, et fort bien reposés, grâce à lagrément du pays, aux très-belles promenades de forêts, de pâturages et de moyenne montagne qui nous entourent, au parti-pris de mépriser les conditions extérieures de température et de climat dans la mesure du possible, et aux agréables conditions morales et physiques où nous vivons. Mais tous mes projets de haute montagne ont été et restent irréalisables. Je suis allé un jour à Bex, prendre mon guide, dont je voulais faire la connaissance, et avec qui je voulais préparer notre grande tournée du Valais ; nous sommes allés coucher à Anzeindaz, et le lendemain nous avons fait la traversée des Diablerets, par un mètre de neige fraîche, et dans des conditions qui auraient fait frémir ton vieil Amiguet². Puis, vers le 23, si je me rappelle bien, je me suis mis en route avec guide et porteur pour notre tournée ; nous sommes allés, par Orsières et Bourg St Pierre, jusqu'à la cabane de Valsorey où nous avons couché, — et le lendemain il a fallu renoncer, reculer devant une tempête et une bourrasque de neige, et rentrer. Depuis, c'est, avec de rares journées ensoleillées, la pluie, la tempête, le froid, la neige, tous les jours, ou peu s'en faut. Cette nuit la neige est descendue jusqu'à 1300 mètres, et nous avions 7 degrés, dans notre chalet, ce matin. Il faut patienter. Peut-être les choses s'arrangeront-elles encore, mais c'est bien improbable. Et j'en serai réduit à des petites courses dans les montagnes de Savoie, lorsque nous serons descendus à Vevey.

Néanmoins, je ne me plains pas trop. En somme, les grandes journées de courses mises à part, j'ai pu faire en moyenne, quotidiennement, de 3 à 4 heures de grande marche, dans des montagnes vertes, mais assez escarpées pour faire un bon terrain d'entraînement. Je me suis habitué à faire la chasse aux champignons, où ma femme et ses sœurs sont de première force, et je connais parfaitement, à l'heure qu'il est, tout le pays, qui est charmant, et encore parfaitement calme et solitaire. Au reste, je n'ai rien fait, rien lu, rien écrit, et je m'en trouve bien.

Ma femme est aussi bien que possible³. Elle fait avec moi, tous les deux ou trois jours, de belles marches en montagne de trois ou quatre ou même cinq heures, sans fatigue exagérée ; elle dort et mange à merveille, et a très-bonne mine. — Nous pensons rester ici jusque vers le 15, et descendre alors à Vevey, 1 rue de Lausanne.

1. Andler note sur la lettre de Herr : « Envoyée à Kœtt (Haut-Rhin).»

2. Amiguet appartient sans doute à une famille d'origine vaudoise.

3. La femme de Herr est enceinte de leur premier enfant.

C'est là, j'espère, que j'aurai de tes, de vos nouvelles, à moins que tu ne secoues ta paresse et que tu ne m'écrives ici d'ici là, ce que je souhaite de tout mon cœur.

De toutes les questions universitaires dont tu me parles, il faudra que nous repartions au retour, et il faudrait que toute cette question des langues vivantes fût prise par la base, et traitée à fond, avec Lavisson⁴, et que le ministère en fût officiellement saisi. Il est évident qu'il ne faut pas laisser l'agrégation d'allemand retourner à ce vague humanisme⁵ où croupit celle d'anglais, et qu'il faut l'empêcher à tout prix. — Il est évident aussi que tu ne peux tout faire. — Et il est évident enfin que, si l'on pouvait obtenir que Lévy⁶ fit, fût-ce comme cours libre⁷, deux heures de m.h.d. [Mittelhochdeutsch] et de grammaire historique par semaine, ce serait profit pour tout le monde. Il faudra voir.

Je voulais t'écrire deux mots seulement, te souhaiter un bon repos, et te supplier de ne pas te remettre d'un seul coup à une trop lourde besogne et de t'y acheminer doucement, par étapes, — et voici toute une lettre. Je t'écris au galop, avec des doigts glacés. Je vais porter cette lettre à la poste. Je t'envoie nos tendresses, nos amitiés pour tous les tiens, et je t'embrasse de tout mon cœur

Lucien Herr

Tout le monde ici t'envoie beaucoup d'affection, — mais ma belle-sœur s'appelle Madeleine et non Mathilde.

46

Samedi matin

[Vevey, 5 octobre 1912] *

Mon cher vieux, c'est fait depuis hier soir. Nous avons un fils qui s'appellera donc Jacques. Il est solide, grand, bien bâti, et affreusement laid. Il a coûté beaucoup de peine et de souffrances à sa mère (près de 24 heures) et mis mes pauvres nerfs à rude épreuve. Mais tout à bien marché, et va parfaitement bien, et Jeanne est heureuse. — Je sais par ma belle-sœur que vous êtes rentrés en très-bon état, et j'en suis

4. Lavisson fait partie du Conseil de l'Université.

5. Voir l'Introduction, p. 23.

6. Il s'agit sans doute d'Ernest Lévy. Voir à son sujet, l'Introduction, p. 24.

7. Il s'agit d'un cours d'initiation à la recherche.

content. — Je serai de retour à Paris tout de suite après le 15, et Jeanne et le petit rentreront, j'espère, au début de novembre.

Adieu, en toute hâte, je t'embrasse de tout cœur

Lucien Herr

47

Vendredi matin [1912-13?]

Mon cher vieux, voici la réponse de Lévy¹. D'après ce que tu m'as dit hier, — et après ce qu'il écrit, il n'y a évidemment plus lieu d'insister.

J'espère qu'Alcan s'engagera à imprimer ton livre² convenablement, sur un papier qui soit honnête. Depuis quelques années ce qu'il fait est par trop ignoble. C'est une des raisons pour lesquelles je n'aurais pas été désolé si tu avais été chez Hachette ou chez Colin. Mais je comprends très-bien que tu ne puisses pas ne pas lui en faire l'offre.

En hâte, ton

L. H.

A lundi, n'est-ce pas ?

48

Sceaux, dimanche [le 19 janvier 1913]

Cher ami,

J'écris un mot¹ à Lavisse pour lui dire mon regret de n'avoir pas pu assister à la fête de son jubilé², ce matin. Ce mot va évidemment être mis au panier, et passer

1. Il pourrait s'agir soit d'Ernest Lévy, soit de l'éditeur Calmann-Lévy.

2. Le *Nietzsche* d'Andler. Voir la lettre 30.

1. La lettre d'Andler à Lavisse se trouve à l'appendice (document 4).

2. Lavisse est rentré comme élève à l'École normale en 1862.

inaperçu dans l'énorme monceau de lettres que Lavisce recevra ou a reçues d'une foule de ministres, de têtes couronnées, d'ambassadeurs, d'académiciens et de grandes dames.

À l'occasion, si tu le vois ces jours-ci, dis-lui que mon regret d'avoir été absent est sincère, et que mon absence m'a été recommandée par Tony. J'ai été, je suis encore, depuis plusieurs jours, grippé et fiévreux ; et je n'ai jamais autant expectoré. Je pense que ce n'est rien. Je suis un peu fatigué de mon trimestre. Je t'ai expliqué que je n'ai jamais eu moins de trois cours à faire par semaine. — Bref on m'a calfeutré chez moi pour deux jours, afin que je puisse espérer aller à la Sorbonne demain lundi. J'ai trop de besogne à la Bibliothèque avant la conférence pour passer rue d'Ulm te voir. J'ai eu souvent cette déception cette année.

Le secrétariat de l'École recevra ces jours-ci, par les voies de service ordinaires, les notes trimestrielles de 3^e année. Je ne vois pas pourquoi on conserve cet usage. J'ai dû dire qu'aucun Normalien ne m'avait encore fait aucun travail. Ceci n'est pas nouveau. La promotion Lambert³-Taillandier⁴ était restée 4 ans sans m'en remettre. Ce qui est nouveau c'est que les étudiants de la Faculté ont fait unanimement la même grève. Ce n'est pas qu'ils soient de mauvaise composition. Peut-être que mon texte d'explication (Schleiermacher)⁵ les ennuie. Je ne l'ai pas choisi ; et il faut bien que je les y prépare. Peut-être me redoutent-ils un peu. J'ai conscience que je n'ai jamais été plus lucide et n'ai jamais préparé plus à fond. Mais l'épreuve même de l'explication est désorganisée et réduite à rien depuis que Lichtenberger⁶ a trouvé moyen, à l'agrégation, de bourrer 3 explications de texte par candidat dans une seule heure ; ce qui laisse 20 minutes pour chacune ; et sur ces 20 minutes, il y en a 10 qui se passent à traduire. Je ne peux rien là-contre. Et ma préoccupation de travail méthodique est évidemment du luxe, quand il s'agit de se préparer à une épreuve qui, pour la force, est descendue au niveau de licence.

Cependant l'effectif des étudiants présents reste sage[en]t au complet, comme un fort peloton de 40 ou 50 bons potaches. Les Normaliens seuls ont trouvé commode de déléguer l'un des leurs (Morillot⁷) qui sert d'oreille inscriptrice ou de phonographe, et prend ses notes pour les camarades. Du moment qu'il est entendu que personne ne veut plus travailler, c'est à ce mécanisme-là qu'on en vient bien évidemment. Je ne suis pas surpris. Je ne voudrais pas empêcher ces jeunes gens de faire leur cour aux membres du jury d'abord. Mais je ne les connais plus. Je ne sais plus ce qu'ils peuvent faire. Je ne peux pas répondre d'eux. Et il est bien évident que ce sys-

3. Élie Lambert (1881-1961), normalien de la promotion de 1907. Il est devenu en 1928 maître de conférences d'histoire de l'art à la Faculté des lettres de Caen et, en fin de carrière, professeur d'histoire de l'art du Moyen Age à la Sorbonne.

4. Maurice Taillandier (1887-1933), normalien de la promotion de 1907. Il est à l'époque professeur d'allemand au lycée.

5. *Predigten über den christlichen Haussstand* de Schleiermacher est au programme de l'agrégation de 1913. Cet ouvrage devait servir d'illustration à un sujet de civilisation sur la « pensée religieuse allemande dans le premier tiers du xix^e siècle (jusqu'en 1834) ». (*Revue universitaire* 1912, 2, p. 238).

6. Henri Lichtenberger.

7. Georges Morillot (1888-1914), mort pendant la Première Guerre mondiale.

tème de délégation empêche à tout jamais des relations personnelles de s'établir entre maître et étudiants. C'est insoluble. J'en suis là. Je trime beaucoup, et je ne crois pas que ce soit avec fruit.

Je ferai le possible pour te voir. Je pense que ta femme et ton fils vont bien. Je t'embrasse

Ch. Andler

Brunot⁸ a fait jeudi une conférence où il a exposé le projet de créer à la Sorbonne un service de dialectologie phonétique française⁹, avec 2 maîtres de conférences à 10 000 fr., spécialistes de français, et un budget total, pour 10 ans, de 500 000 fr., à trouver pour dépouiller et enregistrer phonographiquement les dialectes français.

49

Mercredi soir [22 ou 29 janvier 1913]

Mon cher vieux, à l'enterrement de Kont¹, causant avec Pfister² (qui vient de prendre la succession de Monod à la *Revue historique*) je lui ai spontanément recommandé Eisenmann³ pour le dépouillement des périodiques hongrois et des livres historiques hongrois. — Et ce n'est que le lendemain qu'Eisenmann est venu me dire qu'on le sollicitait de poser sa candidature à la Sorbonne, et me demander mon sentiment. Je suis sûr qu'il sait la langue, qu'il la lit couramment et facilement, et qu'il la parle convenablement, assez pour soutenir une conversation et une discussion, assez même pour parler d'abondance. Mais il est tout le premier à dire qu'il n'en a pas fait

-
8. Ferdinand Brunot (1860-1938), professeur d'histoire de la langue française à la Sorbonne et à partir de 1919, doyen de la Faculté des lettres. Auteur de *l'Histoire de la langue française des origines à 1900* en 9 volumes (1905-1937).
9. L'Université de Paris a accepté le principe de la création d'un *Institut de Phonétique*. Brunot dirige déjà un service spécial à la Sorbonne, *Les Archives de la Parole*, inaugurées en juin 1911. Existe également alors un enseignement intitulé *Cours de Physiologie de la Parole*.
-

1. Ignace Kont (1856-1912), d'origine hongroise. Il avait été chargé de cours de langue et de littérature hongroises à la Sorbonne.
2. Christian Pfister (1857-1933), professeur d'histoire des institutions et de la civilisation du Moyen Age à la Sorbonne. Deviendra en 1927 recteur de l'Académie de Strasbourg.
3. Louis Eisenmann (1869-1937) devient chargé de cours de langue et littérature hongroises à la Sorbonne en 1913 et en 1922 professeur d'histoire et de civilisation des Slaves.

une étude de philologue et de grammairien. Or, tu sais aussi bien que moi qu'il s'agit moins d'enseigner savamment la langue que de servir d'intermédiaire entre ce qu'il y a en Hongrie de culture savante, et la France, et que c'est pour cela que le gouvernement hongrois subventionne ce cours pour une forte part. Il connaît, je crois, aussi bien que personne, l'histoire politique de Hongrie, le droit public hongrois, les institutions, les hommes et les choses de Hongrie, et il a une faculté d'assimilation remarquable : une fois spécialisé là-dedans, je crois qu'il rendra de réels services. — Tu sais aussi qu'il est très-lié avec les gens de Vienne, L.M. Hartmann⁴, Friedjung⁵ et les autres historiens de valeur, et qu'il est très-estimé là-bas pour sa connaissance des choses austro-hongroises⁶. — Je l'ai engagé à poser sa candidature, sachant qu'il n'y avait guère personne à lui opposer. Je sais très-positivement que c'est Denis⁷ qui lui en a le premier suggéré l'idée, et qu'il n'en a entretenu Bloch⁸ qu'ensuite.

Je connais Eisenmann depuis longtemps, et j'ai été avec lui, surtout jadis, en relations suivies et régulières. J'ai été mêlé de près à la confection de son livre⁹, dont j'ai lu en manuscrit au moins deux rédactions avant la rédaction définitive, et je suis sûr qu'il est capable de très-grands efforts méritoires. C'est pour faire ce livre qu'il a appris le hongrois, et il l'a toujours pratiqué depuis. Il a des traits de caractère qui ne sont pas tous de mon goût ; mais je sais qu'il est intelligent, laborieux et consciencieux, et qu'il a des qualités très-réelles de vision positive et réelle, sous des apparences de hurluberlu. Malgré tout ce qui m'agace ou m'exaspère en lui j'ai pour lui une estime réelle, et je voterais sûrement pour lui.

J'ai fait ta commission, tes diverses commissions, à Lavisse. Je souhaite que tu sois remis de ton accès de grippe, et qu'il ne t'ait pas trop fatigué. Lavisse m'a parlé avec beaucoup de gentillesse de ta lettre, qu'il avait reçue, et de ta fatigue, qu'il voudrait savoir moindre. Il se rend compte de ce qu'il y a, dans les faits que tu lui signales, de raisons fondées de découragement ; mais il faut y voir sans doute des faits passagers, qui tiennent à la qualité présente des promotions. Il en est de même pour tous : ils ont beaucoup moins de maturité qu'il y a quelques années, et ils sont collégiens et scolaires, — et aussi préoccupés des examens et des concours — à un

-
4. Ludo Moritz Hartmann (1865-1924), historien et homme politique autrichien ; ambassadeur autrichien à Berlin (1918-1921) et partisan de l'Anschluss. Auteur de travaux sur l'histoire médiévale italienne.
 5. Heinrich Friedjung (1851-1920), historien autrichien d'origine juive, homme politique libéral et centriste, journaliste. Partisan d'une réconciliation entre l'Allemagne et l'Autriche, il est l'auteur d'ouvrages importants sur l'Allemagne et l'Autriche de la seconde moitié du XIX^e siècle.
 6. Eisenmann avait fait plusieurs longs séjours et voyages d'études en Autriche et en Hongrie. Quoique agrégé d'histoire, il a fait un doctorat en droit, *Le compromis austro-hongrois de 1867. Étude sur le dualisme* (1904).
 7. Ernest Denis (1849-1921), professeur d'histoire moderne et contemporaine à la Sorbonne. C'est lui qui va créer à la Sorbonne la chaire d'histoire et de civilisation des Slaves.
 8. Gustave Bloch (1848-1923), professeur d'histoire romaine à la Sorbonne.
 9. Il s'agit de sa thèse de droit. Herr est parmi ceux qu'Eisenmann mentionne dans l'avant-propos de son ouvrage : « M. Gabriel Monod, mon maître vénéré, et mes amis L. M. Hartmann et Lucien Herr savent, comme je le sais, tout ce que leur doit ce livre ».

degré lamentable. Mais il faut espérer que c'est transitoire.— Et, quant aux conditions où se fait l'agrégation, Lavisso compte en parler avec l'insistance nécessaire.

En hâte, je t'envoie, nous t'envoyons, à toi et aux tiens, notre amitié très-profonde. Je t'embrasse de tout cœur.

L. H.

Veux-tu venir déjeuner Samedi, puisque tu vas à la Sorbonne ? Tu nous ferais un bien grand plaisir.

50

Jeudi [janvier ou début février 1913]¹

Mon cher vieux, merci de tout cœur, en notre nom à tous deux, à vous trois. Bien sûr que nous acceptons, en principe, avec joie, sous réserve des contrariétés qui sont à prévoir : dans la saison où nous entrons, il y aura sûrement plus d'un dimanche où le temps rendra impossible le transport à distance d'un aussi petit personnage, et il faut compter encore avec les indispositions, et les menus ennuis sans nombre. Si vous le voulez bien, ce ne sera encore pas pour dimanche prochain ; nous devons aller dans une direction toute différente ; voulez-vous bien de nous le dimanche suivant ?

Dis à ta femme que nous sommes tous deux très-touchés de sa gentillesse, et à ta fille qu'elle est très-bonne et que nous la remercions beaucoup. Je t'embrasse de tout cœur

Lucien Herr

1. Lettre datée par M^{me} Herr.

Mardi [25 février 1913]

Cher ami,

Veux-tu lire et me retourner, quand tu le pourras la lettre ci-jointe de Monatte¹? Ne fais pas attention aux premières lignes : il s'agit de l'autorisation que j'avais obtenue pour la *Vie ouvrière*, de reproduire l'article² qui a eu une si singulière fortune.

Mais pige-moi la petite lettre de Longuet³, dont tu trouveras la copie. Tu verras que la muflerie des gens de l'*Humanité* est beaucoup plus générale que tu ne le pensais hier et telle, au contraire, qu'on me l'a décrite. Remarque aussi que J. Longuet me rencontrant après avoir lu mon article, m'a avoué l'avoir combattu en une ligne,

1. Pierre Monatte (1881-1960), militant syndicaliste révolutionnaire, fondateur de la revue *Vie ouvrière* qu'il avait conçue comme un « « foyer de coopération intellectuelle syndicaliste » ». (Cité dans Jean Maitron, *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, t. XIV [Paris, Éditions ouvrières, 1976], p. 119).
2. Il s'agit de l'article d'Andler « Le socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine » paru les 10 novembre et 10 décembre 1912 dans la revue *l'Action nationale*. L'article a été reproduit dans la *Vie ouvrière* (les 5 et 20 février et le 5 mars 1913). C'est avec cet article où Andler dénonce les tendances impérialistes, militaristes et colonialistes au sein de la social-démocratie allemande que débute sa polémique acerbe avec Jaurès et le parti socialiste français. La *Vie ouvrière* prit la défense d'Andler.
3. Jean Longuet (1876-1938), petit-fils de Marx, jauressiste de « gauche », internationaliste, défenseur de l'unité et de la rigueur doctrinale du Parti socialiste français ; il assure la chronique de politique étrangère à *L'Humanité*. Il s'agit vraisemblablement ici de la lettre qu'a envoyée Longuet à Monatte pour protester contre la reproduction le 5 février du « Socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine » d'Andler. Monatte en aurait envoyé une copie à Andler. Longuet y écrit :

Chatenay, 23 février 1913

« Cher citoyen Monatte,

Vous avez jugé utile de commencer dans le dernier numéro de la *Vie Ouvrière* la reproduction de l'article de calomnies contre nos camarades allemands, d'Andler, qui plonge dans la joie toute la presse bourgeoise : ne croyez-vous pas qu'il serait d'une élémentaire loyauté de publier la réponse écrasante que le camarade Grumbach y a apportée dans le dernier numéro de la *Neue Zeit*? Il ne s'agit pas là de l'intérêt de telle ou telle section du mouvement, mais de notre intérêt commun à tous.

Avec mon salut socialiste. »

Jean Longuet

(*Vie ouvrière* [5 mars 1913], pp. 280-1).

La *Vie ouvrière* donne suite à la demande de Longuet et publie l'article mordant du socialiste alsacien, Salomon Grumbach. Le texte qui a paru dans la *Neue Zeit*, organe officiel du parti social-démocrate allemand, du 14 février s'intitule « Der “ imperialistische Sozialismus ” (Eine Entdeckung des Herrn Professor Charles Andler) » (Le socialisme impérialiste [une découverte de M. le Professeur Charles Andler]). Une traduction de l'article de Grumbach, accompagné de notes d'Andler répondant à ses attaques, a été reproduite dans la *Vie ouvrière* du 20 mars 1913.

mais m'a assuré, de son air le plus souriant, qu'il valait beaucoup mieux qu'une telle réponse.

J'ai lu [dans] l'*Officiel* le discours de Thomas⁴ hier soir ; et je n'ai pas besoin de te dire qu'il ne m'a pas convaincu. Dispan⁵ (qui regrette mon article) m'a envoyé l'*Officiel*, parce qu'il est choqué du ton tout particulièrement supérieur que Thomas a cru devoir prendre. Je ne parle pas à un étudiant, que je crois dans l'erreur, sur ce ton-là, cela est certain. Mais Dispan ne songe que Thomas est maintenant un 500^o de roi et qu'on peut se permettre beaucoup de choses dans ces conditions. Tout cela est, en un sens de l'irréparable, mais n'importe pas beaucoup. Je suis habitué à pis que cela. Strich drunter⁶ !

As-tu la *Neue Zeit* ? et peux-tu m'envoyer d'urgence le numéro où se trouve l'article de Grumbach ? Je ne suis ce périodique qu'une fois tous les trois ou tous les six mois, parce que la Bibliothèque de la Faculté de Droit, où je la trouve, est inhospitale et celle du Musée social⁷ bien lointaine. J'aimerais à concentrer un peu mon temps cette semaine, où je suis un peu dégagé à cause de la mi-carême. Mais tout de même je voudrais bien savoir, si l'article de Grumbach mérite une réponse, et ne pas faire exprès le voyage à Paris.

Ton tout dévoué

Ch. Andler

4. Andler fait référence au discours qu'Albert Thomas prononça devant la Chambre des Députés, lors d'une discussion du budget, à la séance du 17 février. Les accusations qu'Andler avait portées à l'encontre de la social-démocratie allemande nourrissaient les arguments de ceux qui — à la Chambre — voulaient voter pour des crédits militaires. Pour répondre à ces arguments, au cours de son discours, Thomas évoque pendant quelques instants le nom d'Andler :

« Il y a quelques jours, un de nos camarades, un penseur socialiste, a ému certains d'entre vous, en disant que nous nous trompions, qu'il y avait en Allemagne tout un néo-socialisme, un socialisme d'affaires, un socialisme militariste.

Vous nous avez cité les articles de mon professeur et de mon camarade Andler. Je crois qu'Andler s'est lourdement trompé » (*Journal officiel*, p. 135).

Selon Thomas, seul un petit nombre de socialistes allemands, tel Hildebrand, peut être accusé de militarisme et d'impérialisme. D'ailleurs ce dernier a été exclu du parti socialiste allemand en raison de ses prises de position.

5. Louis Dispan de Floran (1869-1922), professeur agrégé au lycée Lakanal à Sceaux et de 1909 à 1914, professeur à l'École socialiste fondée par le Groupe de l'unité socialiste pour initier les étudiants au socialisme.

6. Trad. : « restons-en là ».

7. Le Musée social, fondé en 1904, a pour but de créer des liens entre le public et les institutions sociales afin d'améliorer les conditions matérielles et morales des travailleurs. (Voir Janet Horne, « L'Instrument de recherche : Le C.E.D.I.A.S. — Musée social », *Préfaces*, 12 [mars-avril 1989], pp. 118-120).

Mardi soir [25 février 1913] *¹

Mon cher vieux, je n'ai pas la *Neue Zeit*. J'y ai été abonné pas mal d'années sans la lire, et je ne la reçois plus depuis au moins trois ou quatre ans. Et je ne connais personne qui la reçoive.

Ce qu'écrit Longuet n'a jamais d'importance ; mais pour Thomas, c'est autre chose. Je ne veux ni ne puis défendre son discours, que je n'ai pas lu, mais je sais quels sentiments il a toujours eus pour toi, et il n'est pas possible qu'il ait dit sciemment des paroles qui puissent t'offenser. Il faudra absolument liquider tout cela oralement. Ce n'est pas une raison parce qu'on pense différemment, fût-ce sur une question grave, pour qu'on se blesse et s'aigrisse.

Je suis peiné que tout cela traîne ainsi en longueur et se répercute à l'infini. Je suis peiné que les syndicalistes en tirent matière à discréditer les partis politiques. On sait où conduit le mépris de l'action politique, et à qui cela profite. Si tu réponds, je t'en prie, que ce soit pour apaiser et non pour surexciter davantage. Et c'est dans *l'Humanité* même que je voudrais te voir répondre et t'expliquer, posément, simplement². C'est à Jaurès que tu devrais écrire à cet égard une lettre claire et calme, qui mettrait tout au point, qui fournirait matière à discussions vérifiables, tranquilles et sans violence.

1. Andler avait indiqué comme date le 26 fév. mais le 26 aurait été un mercredi.

2. Par deux fois, Andler s'exprimera dans *L'Humanité*. Le 3 avril paraît une lettre à Jaurès (« Ma réponse provisoire à Jaurès »). Dans cette lettre Andler proteste contre le fait que *L'Humanité* a refusé jusqu'à ce jour de lui ouvrir ses colonnes : il a en effet demandé en vain de répondre à l'attaque qu'il a subie de la part de Jaurès lui-même (« Citation fausse ») dans *L'Humanité* du 4 mars. Ce dernier affirmait qu'Andler avait mal rapporté sciemment dans son « Socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine », une phrase que le chef socialiste allemand Bebel avait prononcée en 1911 au Congrès international socialiste d'Iéna. Selon Andler, Bebel aurait dit alors : « "La question du désarmement ne nous séparera plus à l'avenir. Le mot d'ordre n'est pas de désarmer, mais d'augmenter les armements "... » D'après Jaurès, Bebel avait, au contraire, dit : « "Le mot d'ordre POUR L'EUROPE BOURGEOISE, n'est pas de désarmer "... »

Le 18 avril *L'Humanité* publie un extrait de son « Plaidoyer devant le parti socialiste unifié » quoiqu'Andler ait demandé sa publication intégrale dans le quotidien. Le « Plaidoyer » représente la conférence qu'il a faite le 13 avril devant la réunion plénière des groupes socialistes de la 4^e circonscription de Sceaux. C'est à cette occasion que les groupes socialistes devaient décider de son éventuelle exclusion. Mais aucune décision ne fut alors prise.

On peut lire le dossier complet de la polémique d'Andler avec le Parti socialiste français dans le volume qu'il publie en 1918. Il republie alors avec une longue introduction tous ses articles ainsi que ceux de Jaurès et de Félicien Challaye (voir lettre 55). (Voir *Le socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine ; dossier d'une polémique avec J. Jaurès (1912-1913)* [Bossard, 1918]).

Mais ne fais pas une réplique qui, en insistant, envenime encore les choses. Je t'en prie, pour nous tous, et pour la cause même que nous défendons tous, et qui souffre gravement de tout cela.

À toi, de tout cœur

Lucien Herr

53

École Normale Supérieure

Bibliothèque

Paris, le [26 avril] 19[13]

Samedi

Mon ami, je t'en supplie, ne te tourmente plus pour toute cette affaire. C'a été pour moi une peine profonde et constante, que de voir tout cela gaspiller tes forces et troubler ton cœur. Et je voudrais pour tout au monde qu'il n'en fût plus question. — Tu sens avec quels sentiments j'ai lu la riposte¹, à laquelle je m'attendais, et qui ne pouvait manquer de paraître, — et qui ne pouvait, étant donné l'homme, manquer d'être grossière et brutale, déplaisante et répugnante de ton. Mais le ton n'importe pas, et l'homme est en-dehors de toi, et cela ne peut te froisser ni te peiner.

Je t'en prie, ne poursuis pas la polémique. Je comprends que tu ne veuilles pas rester sous le coup de certaines insinuations ou de certaines allégations. Oui, je suis d'avis que tu adresses à Jaurès les explications qui justifient l'usage que tu as fait de la *Volkszeitung*², et qui montrent ce qu'il y a de gratuitement outrageant dans les

-
1. Herr fait référence à un autre article de Salomon Grumbach contre lui, « Réponse à Andler », paru la veille dans *L'Humanité* où ce dernier attaque le discours d'Andler prononcé le 13 avril à Sceaux. Grumbach s'en prend essentiellement à la citation de la phrase attribuée à Bebel : « “Le mot d'ordre n'est pas de désarmer, mais d'augmenter les armements.” »
 2. Andler avait trouvé la citation de Bebel dans un numéro des *Sozialistische Monatshefte*. Cette revue l'avait puisée dans le *Leipziger Volkszeitung* qui l'avait lui-même prise du *Vorwärts*, l'organe quotidien officiel du Parti social-démocrate allemand. (James Guillaume, « La citation “falsifiée” », *Vie ouvrière* [20 mars 1913], p. 360).

dires de Grumbach³, — et que tu lui demandes de se faire, en toute équité, une opinion, et de prononcer selon sa conscience. Mais je te demande de ne pas donner à cela le caractère d'une polémique poursuivie. L'on est très-loin de cela, et les soucis présents sont trop graves et trop pressants pour que l'opinion s'attarde à ce qui est déjà oublié. Il ne faut pas poursuivre une discussion dans laquelle il n'y a, il ne peut y avoir que douleur véritable pour quiconque est socialiste, et où il n'y a de joie que pour les ennemis de tout ce que nous tenons pour précieux avant tout.

Je te parle ainsi de tout mon cœur, avec toute ma tendresse. Je sais que tu ne peux pas m'en vouloir d'être vrai et sincère avec moi.

En toute hâte, à toi

Lucien Herr

À lundi.

54

Dimanche matin [15 juin 1913] *

Mon cher vieux, tu as dû recevoir l'équivalent de la lettre de Milhaud que je t'envoie ci-joint, mais c'est plus sûr tout de même. Veux-tu donc venir déjeuner mercredi au sortir de tes diplômes¹ du matin ; ne te préoccupe pas de l'heure : peu importe si tu es en retard. Nous irons ensemble à l'École, où nous verrons Malsch² à 1 h. 1/2, et à 2 h. 1/2 tu pourras sans difficulté être de retour à la Sorbonne, ou même avant, — car je ne vois pas ce que nous pourrions dire une heure durant. Somme toute cette histoire est pleine de mystères ! — Il me semble que le mieux serait d'obtenir l'assentiment de principe de Tonnelat³, et d'exiger pour lui le traitement qu'il jugera nécessaire ; mais, d'autre part, comme il y a de l'aléa, j'ai scrupule à engager Tonnelat dans des espoirs peut-être irréalisables. Il est bien difficile de préparer cela sans rien dire à personne.

Amitié de nous deux à tous les tiens, et à toi de cœur

L. H.

3. Grumbach accepte l'explication d'Andler selon laquelle il avait fidèlement reproduit la citation du *Vorwaerts* et n'avait pas connaissance alors de la rectification que Bebel apporta, par la suite, pour le Protokoll imprimé du Congrès d'Iéna. Il lui fait, cependant, un procès d'intention en l'accusant de s'être saisi de cette citation pour prouver qu'il existe bel et bien un « "socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine" ».

1. Diplômes d'études supérieures.

2. Albert Malche (Malsch) (né en 1876), professeur de pédagogie à l'Université de Genève et à partir de 1910, directeur de l'enseignement primaire à Genève.

3. Il s'agit sans doute du poste de langue et littérature germaniques que Tonnelat allait occuper brièvement à l'Université de Genève. Mais pendant toute la durée de la Première Guerre il dut enseigner au Collège de Genève.

St. Trojan, Villa 1900

Ile d'Oléron (Charente-Inf.)

28 juillet [1913]

Cher ami,

Un mot pour te dire brièvement que nous sommes installés ; que nous avons une jolie maison, en carton mais assez bien comprise ; avec un petit jardin plein de moustiques, mais planté dans une foule de jolis végétaux du Midi, dont l'ombre discrète me suffit ; et avec, au 1^{er} étage, une vue sur le bras de mer qui nous sépare de Marennes, et qui n'est éloigné que de 500 mètres. Tout cela fait une favorable impression de début. Il fait très chaud, mais d'une chaleur méridionale sèche. Il a fait cette nuit un effroyable orage. Mais il n'y paraît déjà plus. — La forêt de plus est à cinq minutes. C'est une verte forêt de 1200 hectares, un peu chaude et translucide aux rayons du soleil ; mais traversée aussi par le moindre souffle, quand la brise se lève ; et les soirées sont communément fraîches, comme les matinées, à l'aube.

Je pense pouvoir bien reposer mon monde ; et bien travailler après m'être un peu détendu. La vie n'est pas tout à fait bon marché, mais elle est aisée et abondante. La population est d'une rare servabilité et d'une gaîté charmante ; et l'on est fourni en victuailles, en fruits, très abondamment. La peine de la maîtresse de maison en est diminuée d'autant.

Tout irait bien si ma controverse avec Challaye¹ ne me poursuivait jusqu'ici. Je ne sais pas ce qui lui a pris de m'attaquer en plein été², quand tout semblait assoupi. J'ai résolu de répondre à tout, inlassablement³. C'est une nécessité, si je ne veux pas que les gens continuent à éviter de me parler, comme si je sortais de prison

1. Félicien Challaye (1875-1967), normalien, agrégé de philosophie, ami de Péguy et grand admirateur de Jaurès ; anticolonialiste engagé et pacifiste militant à la suite de la Première Guerre. Auteur d'ouvrages et d'essais sur Jaurès, Péguy, le socialisme et le mouvement ouvrier.

2. Il s'agit de l'article « À propos du socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine » qui paraîtra dans *La Revue du mois* du 10 août 1913.

Challaye a brièvement critiqué Andler une première fois dans un article sur « Les rapports franco-allemands » (Voir *La Revue du mois* du 10 mai 1913, pp. 631-638). Andler répond par son article « À propos du socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine » (*La Revue du Mois* du 10 juillet). Il se défend contre l'accusation de Challaye selon laquelle — dans son étude pour l'*Action Nationale* — il a attaqué le parti socialiste allemand dans son ensemble. Andler maintient qu'il ne visait que l'aile droite mais, il est vrai, grandissante du parti. Challaye, à son tour, rétorque dans son article du 10 août 1913.

3. Andler répondra par un article intitulé « Ce qu'il y a d'impérialisme dans le socialisme contemporain ». Les deux articles, celui de Challaye et celui d'Andler, paraîtront côte à côte sous la rubrique « Notes et Discussions » de *La Revue du mois* du 10 août.

pour indélicatesse grave. Je ne sais pas non plus ce qui a pris aux gens de révoquer en doute les rectifications⁴ que j'avais à diverses reprises publiées. Pour Challaye aussi j'aurais traité d'impérialiste, en novembre, tout le parti socialiste allemand⁵. J'ai alors pris une résolution définitive. Après tout, la loi des 3 ans a passé⁶, en grande partie, je crois, par la brutalité despote de nos amis : C'est une conviction que je garde pour moi, mais qui est en moi bien profonde. On peut donc reprendre maintenant toute sa liberté de langage⁷. Et puisqu'on veut que je parle de tout le parti socialiste allemand, je ne refuse plus la discussion sur ce nouveau terrain. C'est bien tout le parti, aile droite et aile gauche, que j'incrimine dans mon prochain article de la *Revue du Mois*⁸. Advienne que pourra. On l'aura voulu. Je ne me laisse nullement rejeter sur l'adversaire de droite, comme on le croit ; et je crois ma ligne politique très claire. Je ne la crois nullement changée. Je me sens notamment très à gauche du parti socialiste allemand. Je crois aussi ma méthode de travail solide. Challaye me reproche « des erreurs célèbres » en littérature allemande⁹. Il songe, je pense, à mon article sur le poème de Heine¹⁰. Un de ces jours, je m'attends à ne plus être bon à rien du tout pour tous ces jeunes arrivistes du socialisme groupés autour de Jaurès. Mais cela m'est égal. Je me suis fait l'épiderme nécessaire, après la première et longue meurtrissure.

Je te dis tout cela, pour que tu sois au courant. Je sais aussi que toute cette histoire manque d'intérêt, qu'elle a trop traîné ; qu'elle est intellectuellement vide, une pure « Katzbalgerei »¹¹ sur des textes dont personne n'avait cure jusqu'ici. Mais je

4. Il s'agit des « rectifications » qu'Andler apporta à son article sur « Le socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine » pour répondre aux critiques du Parti socialiste français. Andler songe sans doute à sa « Lettre à *L'Éclair* » du 6 avril et à son « plaidoyer » du 13 avril à Sceaux publié en partie dans *L'Humanité* (voir lettre 52, n. 2) et intégralement dans *La Revue socialiste* du 15 mai. Dans ces pages Andler explique plus clairement que ses références au « « socialistes » » allemands et au « « socialisme d'aujourd'hui » » en Allemagne désignent uniquement l'aile droite du Parti socialiste allemand. De plus il tente de justifier l'usage qu'il a fait de la phrase imputée à Bebel.

5. Challaye n'a pas tout à fait tort. Voir l'Introduction, p. 29.

6. Le Parti socialiste français s'était opposé à l'extension du service militaire à trois ans. Malgré son opposition la loi fut votée en juillet 1913.

7. Andler entend par là qu'il n'y a plus à craindre qu'une attaque contre le Parti socialiste allemand affaiblisse les positions antimilitaristes des socialistes français. D'ailleurs malgré toute sa méfiance à l'égard de la social-démocratie allemande, Andler s'était joint à d'autres « archicubistes » (anciens élèves de l'École normale supérieure) — dont Herr et Challaye — pour signer une pétition publiée le 13 mars par *L'Humanité* contre la loi des trois ans.

8. L'article du 10 août. Voir n. 3.

9. Andler se réfère ici à la phrase de Challaye : « Cette méthode déductive est singulièrement dangereuse ; elle a conduit de brillants historiens de la littérature allemande à des erreurs célèbres. » Dans son article du 10 août, Challaye reprochait à Andler sa « méthode déductive » pour prouver que certains théoriciens socialistes allemands et autrichiens seraient responsables des « conséquences [négatives] les plus lointaines » de leurs écrits (« À propos du socialisme impérialiste en Allemagne », *Le socialisme impérialiste*, p. 221).

10. Il s'agit sans doute de son article « D'un faux dans l'œuvre lyrique de Heine », sur le poème « Für die Mouche » (*Revue germanique*, II [1906], pp. 332-376). Le sens de l'attaque de Challaye par rapport à ce poème n'est pas clair.

11. Trad. : « dispute ».

suis sur la défensive. Et tu as vu que, dans *l'Humanité*, je n'ai jamais réussi à prendre sérieusement la parole sur le fond¹².

Ne lis donc pas toute cette prose. Je t'aurais envoyé la *Revue du Mois* de juillet¹³ ; mais je n'en ai pas reçu moi-même d'exemplaire ; et il n'est pas sûr que j'en reçoive un de celle du mois d'août. J'ai voulu seulement te renseigner. Savoir si je serai à nouveau injurié par Jaurès ? Je ne le crois pas ; mais peu importe. Autrefois, en 1912, je me serais cru d'accord avec lui. Mais je n'admettrai jamais que le parti socialiste, si brutal toujours, soit une sensitive si délicate dès qu'on ose le critiquer. Ou alors j'aime mieux m'en aller. Il est permis de distinguer après tout entre le socialisme et le parti socialiste. Ce n'est pas de ma faute, ou pas de ma seule faute, si je suis à présent attaché au premier plus qu'au second.

Misère que toute cette criaillerie et que tout cet ergotage ! Preuve certaine aussi que nous piétinons. La lutte contre les 3 ans n'était pas une vraie œuvre socialiste ; c'était la besogne du parti radical, comme autrefois la loi de Séparation. Nous réussissons à galvaniser un peu les masses, quand nous faisons la besogne du parti radical défaillant. Dès qu'on en vient à critiquer un peu le parti socialiste lui-même, dans sa doctrine, ou dans sa pratique, ou dans sa stagnation doctrinale et pratique, c'est un hurlement de fauves ; et, dans l'ensemble, de l'impuissance et de la paralysie.

J'aimerais à être un peu près de vous. Pour l'instant je me console en songeant que tout mon petit monde est assez gai ; et je regarde glisser de jolies voiles mauves et couleur de feu sur un ciel d'opale. Un de ces jours, je reprendrai le travail.

Dis nos amitiés à tous les tiens, à ta femme, à ta belle-sœur M^e Madeleine à qui nous souhaitons de cœur son prochain bonheur ; veuille saluer affectueusement de ma part tes beaux-parents et tes autres belles-sœurs (leurs noms se brouillent un peu dans ma mémoire, mais je me rappelle bien leur personne).

Et sois embrassé de tous

Ch. Andler

12. Voir la lettre 52, n. 2.

13. Où se trouve la première réponse d'Andler à Challaye. Voir note 2.

Villard-sur-Chamby, 1^{er} août 1913.

Achevé le 5 août ¹

[...] Je suis désolé de la continuation des polémiques ², que j'espérais arrêtées et éteintes, ou ajournées du moins jusqu'au jour où les questions pourraient être reprises par la base, non dans un esprit de bataille, d'attaque et de défense, mais avec toute l'objectivité critique nécessaire.

[...] Je sais quels sont les défauts intellectuels et moraux du parti socialiste allemand, mais, si jamais j'en faisais la critique, ce serait certainement avec la préoccupation de ne pas le discréditer et de ne pas nuire d'ensemble à sa croissance et à son action. Un parti se compose d'hommes et la majorité des hommes est médiocre et est conduite au parti auquel elle se range par des motifs égoïstes, médiocres, souvent bas et misérables, et apporte à ce parti, en même temps que le surcroît de force de leur adhésion, le surcroît de leur propre médiocrité intellectuelle et morale — et ne se transformera par du jour au lendemain par sa simple adhésion. Les doctrines et les programmes et les actions tactiques d'un parti engagé profondément dans la terrible action quotidienne s'élaborent et se précisent peu à peu, à travers mille difficultés, mille défaillances, mille déraillements inévitables, à mesure que la culture politique et la solidarité sociale s'accroissent. Un grand parti populaire se compose d'être rudimentaires, en général impulsifs et passionnés, et non d'hommes de doctrine et de pensée — et ne subit pas l'ascendant intellectuel des hommes qui ont l'intelligence et la culture nécessaire pour faire œuvre de doctrine et de direction. Les compromis ne sont pas seulement une nécessité devant laquelle il faille s'incliner en protestant avec mauvaise humeur ou avec indignation ; ils sont la vérité même de la vie réelle et ils sont la condition et l'instrument même de l'élévation véritable et du progrès.

Tu sais tout cela aussi bien, bien mieux que moi. Tu sais que ce n'est pas de gaîté de cœur que ceux qui réfléchissent se sont engagés et ont vu le parti socialiste s'engager dans l'affaire des trois ans, — mais tu sais que, comme dans l'affaire Dreyfus, du moment que la question était ainsi posée et que les partis démocrates étaient défaillants, il ne pouvait pas ne pas s'y engager de toute sa force. « Brutalité », je veux bien, mais c'est un fait, et il est plus facile de le déplorer, de le réprouver, que de l'empêcher et d'y remédier. C'est une autre manière de dire que l'éducation sociale et humaine des partis et des hommes n'est pas faite, ce qui est un truisme. La question qui domine tout est toujours de savoir si le parti socialiste doit et peut rompre avec les partis ouvriers violents, sous le prétexte qu'ils sont violents ; et ma conviction, qui n'a jamais varié, est qu'il ne le doit faire à aucun prix, non pas seulement sous peine de périr du coup, mais sous peine de tuer pour longtemps le socialisme.

1. Nous ne republions ici que le fragment de cette lettre de Herr publié dans *La vie de Lucien Herr* d'Andler (pp. 242-243). La lettre originale n'a malheureusement pas été retrouvée.

2. Herr se réfère peut-être ici à la dernière confrontation en date d'Andler avec Félicien Challaye.

J'ai toujours peur de la polémique. Une fois engagé dans la polémique, un esprit vigoureux, conscient de lui-même et de ses ressources, et qui est logique et de bonne foi, a nécessairement toujours raison de son point de vue, sans que pour cela les autres aient nécessairement tort.

Les divergences ont leur racine plus profonde que dans les arguments et les raisons de fait. Ce qui importe le plus, dans la polémique, c'est son efficacité, sa portée sentimentale, l'excitation qu'elle détermine — c'est-à-dire son orientation et son sens. On peut être convaincu que l'on a pleinement raison, avoir pleinement raison, et cependant agir au rebours de ses intentions. Et le grand malheur, c'est qu'une fois engagé, on perd de vue, de plus en plus, ces conséquences, qui peuvent être graves, pour ne plus avoir que l'objet précis sur lequel on s'obstine avec le plus de ténacité. Lorsque ceux qui t'aiment le plus et le mieux t'ont objecté que ton intervention, en fait, ne pouvait plaire et ne plaisait qu'aux conservateurs nationalistes³ et impérialistes d'une part — et d'autre part aux syndicalistes anarchisants, pour qui la haine fondamentale est celle des organisations socialistes à chefs bourgeois et intellectuels — il importe peu que ce fût par l'effet d'une méprise sur tes intentions véritables ; le fait était là, douloureux pour beaucoup, dont je suis — et irritant pour beaucoup qui te comprennent et t'aiment moins que je ne te comprends et ne t'aime. [...]

[L.H.]

57

St. Trojan, Villa 1900

Ile d'Oléron (Charente-Inf.)

[début] sept. [1913]

Cher ami,

Je m'en veux de mon long silence. Je l'ai gardé envers tout le monde. Mais j'ai du remords de le garder avec toi, et il faut enfin me secouer. Ne crois pas du tout que tu m'as froissé. Ne fais pas plus mauvais qu'il n'est mon mauvais caractère. J'ai trouvé

3. Effectivement au début de 1913 deux journaux, *Le Temps* et *L'Éclair* (numéros des 29 et 30 janvier et du 29 mars) ont utilisé la thèse défendue par Andler dans son article paru dans *l'Action nationale* pour attaquer le Parti socialiste français : tout en votant contre l'accroissement du service militaire à trois ans, le Parti ferme les yeux devant les agissements du Parti socialiste allemand qui tolère et même indirectement soutient une augmentation de l'armement allemand.

bonne et belle et réconfortante et fraternelle ta lettre¹. Je te dirai même que si tu me l'avais écrite plus tôt, en février par exemple, j'aurais eu moins de douleur. Je n'ai pas trouvé la force nerveuse de te répondre longuement, comme j'aurais dû depuis un mois ; et je ne voulais pas te répondre brièvement. Tu connais peut-être ce sophisme où l'on retombe malgré soi. La vérité est que je n'ai pas encore pris un jour de repos total.

Je travaille prudemment, mais intensément, 5 ou 6 heures par jour. Le reste du temps je me promène. Je ne dors pas bien. Le temps a été constamment orageux ; et cet orage constant qui n'éclate jamais et se prépare toujours n'est pas reposant. Voilà un mois que cela dure. J'ai corrigé une petite thèse en ms. [manuscrit] et j'en ai lu une grande, imprimée. Mais ceci n'a pas été lourd, et a été agréable. Il a fallu enfin reprendre le « Hauptgeschäft »². Il a fallu reprendre de vieux chapitres biographiques, en modifier beaucoup³, tenir compte des faits nouveaux et de mon propre changement intérieur. Ce travail de grattage de vieux modèles ne va pas sans poussière.

Tu comprends bien que si je sacrifie ainsi mes vacances, ce n'est pas sans raison, et c'est parce que je prévois la besogne qui m'attend à la rentrée. Je vais lentement, parce que je ne suis pas remis de la fatigue de l'année ; peut-être aussi parce que je deviens timoré avec l'âge ; et aussi parce qu'il me faut souvent relire des textes que j'avais bien présents à l'esprit il y a queques années. Il ne faut pas citer de mémoire, même quand on a eu la mémoire excellente. Il ne faut pas oublier les mots « en Europe », quand le pape socialiste a parlé. Mais je ne veux rien oublier non plus, quand c'est Nietzsche qui parle. Sois tranquille d'ailleurs. Je me porte bien. Je travaille avec courage et avec joie. Ce sera une sérieuse fourniture de poison.

J'ai trouvé ici Dautremer⁴, avec sa femme et ses deux garçonnets de 7 et 10 ans. Tu connais ce gentil et intelligent et charmant garçon. Tu sais quel art admirable il a de goûter paresseusement la vie. Je le rejoins le soir, pour deux petites heures, et j'aime sa conversation et son tour d'esprit. Ma femme s'entend avec sa femme, qui est doctoresse pratiquante, et avec qui elle a de substantiels entretiens. Ma fille enseigne le solfège aux deux garçons, qui sont remarquablement doués. Quelquefois Dautremer, qui a une automobile à lui, emmène l'un des miens. Ils sont ainsi moins seuls ; et je m'en veux moins de ma réclusion nécessaire.

Que te dire de ta lettre ? Elle développe des raisons très hautes, où je ne peux te suivre, parce que les questions ne sont pas posées sur le terrain où tu les poses.

Je crois avoir rendu trois services d'ordre historique et même socialiste :
1° J'ai exploré un petit coin de l'histoire des doctrines qu'on n'avait pas exploré⁵.

1. Andler fait peut-être référence à la lettre de Herr du 5 août 1913.

2. Trad. : « travail principal ».

3. Il s'agit de son *Nietzsche*.

4. Léon Dautremer, normalien (promotion 1882), helléniste ; professeur au lycée Louis-le-Grand.

5. Andler se réfère sans doute ici à sa thèse de doctorat sur *Les origines du socialisme d'état en Allemagne*.

2° J'ai démontré une certaine tendance de croissance du parti allemand, qui, à cause de la situation où il est, développera son aile droite. 3° Surtout dans mon dernier article⁶, j'ai démontré que l'action du parti allemand tout entier ne s'engrène pas avec celle du nôtre, comme elle devrait et pourrait ; qu'il y a eu là des fautes graves et constantes, qu'on devait et qu'on pouvait éviter. — On ne m'a pas encore montré, par une discussion en règle, en quoi je me trompe.

Tu me dis que le ton de mes articles est hostile. Relis-les et lis surtout alors tout de même le dernier. Un jour, si quelqu'un revient sur cet épisode, on s'étonnera de la névrose ou de l'hypocrisie qui a pu déchaîner tant de fureurs réelles ou simulées. Crois-moi, la vie de parti a des dangers moraux, que nous signalions autrefois dans les autres partis ; et nous nous promettons alors d'être plus équitables, plus rigides, plus capables de notre propre examen de conscience. Ces temps sont loin. On peut être un ruffian ; et on sera bien accueilli tant que l'on continue à encenser les chefs ou à faire la musique militaire sauvage qui est nécessaire au parti.

Je te livre un secret qui est petit, mais qui peut aussi te renseigner. Aucune de mes boutades, sauf une contre Kautsky, mille fois juste, et une contre Bebel, n'est de moi. Cette « répugnance croissante » pour le parti allemand, je ne l'ai pas inventée. Je ne suis pas tout à fait sans contact avec des ouvriers ; avec des syndicalistes modérés, non anarchistes ; avec des hommes qui sont dans les Congrès corporatifs. Je les ai souvent entendus se plaindre de la morgue envahissante des Allemands, de leur besoin d'imposer leur discipline et leurs vues par la masse. Mais ces hommes soucieux de rester à leur place, un peu trop modestes, n'osaient s'exprimer publiquement. Je l'ai fait pour eux. Mais deux de mes graves boutades sont de Jaurès lui-même ; et sont d'un soir où il était venu parler avec Vandervelde à l'École socialiste et où nous avons conversé longuement. Je faisais l'éloge alors du parti allemand, de ses qualités d'organisation, à peu près comme Dubreuilh⁷ à présent parle pour me combattre.

Les boutades et les anecdotes que je lui ai empruntées sans le nommer (par scrupule), mais qu'il sait exactes, et qu'il a énoncées devant témoins, il les retourne contre moi aujourd'hui. Il emprunte différents masques scurries ou non, pour me souffler au visage des injures. Car parmi les injures de Grumbach⁸, il n'y en a pas une qui n'ait été discutée avec lui, approuvée par lui ; et il n'est pas jusqu'à ce « besoin monstrueux de mensonge », dont il parlait un jour sans me nommer, qui ne soit devenu le « mensonge pathologique » dont m'accuse Grumbach⁹, avec son approbation.

-
6. « Ce qu'il y a d' " impérialisme " dans le socialisme allemand contemporain » (*La Revue du mois*, 10 août 1913).
 7. Louis Dubreuilh (1862-1924), journaliste et secrétaire général du Parti socialiste de France.
 8. Voir les lettres 51, n. 3 et 53, n. 1.
 9. Il s'agit ici du premier article de Grumbach repris dans la *Vie ouvrière* du 20 mars. Selon Grumbach, le fait qu'Andler ait pu inculper le Parti socialiste allemand dans son ensemble témoigne de son « aliénation mentale », « d'un véritable cas pathologique » (p. 347).

Tu me dis de ne pas verser dans le syndicalisme anarchisant. Je sais ce qui me sépare des syndicalistes. Mais rappelle-toi aussi d'où nous sortons. C'est toi qui m'as introduit dans le possibilisme d'autrefois¹⁰. Nous avions des raisons alors, métaphysiques et très réfléchies, de ne pas aller au guesdisme¹¹ comme nous aurions pu le faire. Le souvenir du vieux marxisme, de l'Internationale, de ses abus, de son autoritarisme, de sa morale jésuite était vivant. Nous voulions garder de la tradition prudhonienne libertaire et fédéraliste tout ce qui était compatible avec la démocratie organisée. Nous voulions desserrer cet Étatisme oppressif, qui est resté précisément la méthode du parti allemand. J'ai toujours été, dans ce sens, anarchisant ; non pas seulement à cause de mon contact avec Bernard Lazare¹² et ses amis, ni de ma lecture de Stirner¹³, mais pour des raisons en quelque sorte hégéliennes que tu connais bien. Lorsque je suis allé à Londres, pauvre petit néophyte naïf, mais fervent, voir Engels, je suis aussi allé chez Kropotkine¹⁴. Je n'ai pas cessé de porter tout cela en moi dans une méditation évidemment trop systématique, mais continue. J'ai vraiment admiré, je n'ai pas cessé d'admirer des hommes normalement intelligents et purs, tel que Victor Renou¹⁵, qui n'était que tailleur de pierres avant d'être député. J'ai toujours cru que notre vieil allemanisme d'alors avait été un ferment utile à la transformation intérieure du socialisme français tout entier ; et que notre fédéralisme d'alors nous fournit une solution sur la question d'Alsace-Lorraine que le parti allemand ne peut même pas soupçonner.

Dans tout cela ce n'est pas moi qui ai changé. Et je ne crois pas non plus être devenu une vieille baderne par immobilisme. Je crois être resté identique à moi-même en m'enrichissant, en apprenant pour autant que j'ai du loisir, en me dépouillant de vieilles idées qui sont une paralysie pour le cerveau (comme l'algèbre marxiste) sans être des directives utiles. Il me faudra bien, cet hiver, à propos des publications nouvelles sur Marx et Engels et Bakounine reprendre abstrairement cette question de la moralité politique et du jésuitisme ou de l'opportunisme de parti. Mais rappelle-toi que ni Vaillant¹⁶ ni même Guesde¹⁷, pour ne pas parler des Jurassiens,

10. Voir l'Introduction, p. 11.

11. Ils s'étaient méfié de la rigidité doctrinale des guesdistes pour qui le marxisme est un « socialisme scientifique ».

12. Bernard Lazare avait été intimement lié au mouvement anarchiste en France. Il fut un des fondateurs avec le géographe Élie Réclus du groupe d'études anarchistes de Bruxelles.

13. Max Stirner (1806-1856), philosophe allemand. Auteur en particulier de *L'unique et sa propriété* (1845), ouvrage dans lequel il oppose à Feuerbach une théorie de l'individualisme anarchiste.

14. Piotr Alexeïevitch Kropotkine (1842-1921), révolutionnaire et anarchiste russe qui s'est installé en Angleterre à la fin des années 1880, après avoir été expulsé de Suisse en raison de ses écrits et par la suite condamné en France. Il retournera en Russie en 1917.

15. Victor Renou (1845-1904), Communard, membre du Parti ouvrier syndicaliste révolutionnaire et coopérateur ; député et conseiller général de la Seine, au début du siècle il se rallie au Parti de Jaurès.

16. Édouard Vaillant (1840-1915), socialiste de tendance blanquiste. Contrairement à Guesde, il croit que le Parti et les Syndicats doivent mener leurs actions de façon autonome.

17. Jules Guesde (1845-1922), propagateur du marxisme en France et fondateur en 1880 avec Paul Lafargue du Parti ouvrier français d'obéissance marxiste.

n'admettaient alors la méthode jésuitique et autoritaire. Je ferai sûrement une conférence là-dessus, soit à la Société d'Histoire moderne, soit à la Société de philosophie ; et un article¹⁸ à la suite, dès que mon volume sera fini. Cela n'ira pas sans abîmer les portraits de famille de Jean Longuet. Mais quand on se rend compte que, quarante [ans] après, des abus pareils peuvent être encore tirés au clair, les intéressés éviteront de reprendre, avec le talent en moins, des méthodes analogues.

Tout ce que tu me dis, cher ami, je le sens bien, est pour me conserver au parti ; et les raisons pour lesquelles tu lui restes fidèle sont destinées dans ta pensée à me retenir aussi, comme par une obligation de conscience. Je suis touché et te suis reconnaissant. Mais tu vois toi-même l'impossibilité. Je ne demande pas au parti de me voir tel que tu me vois, avec de l'amitié sans doute partiale en ma faveur. Je demande une impartialité relative, un minimum de justice et d'élémentaire moralité. Je sais très bien qu'un parti d'avant-garde recueille nécessairement les déchets des autres partis. Je ne m'étonne pas de voir s'abattre sur moi les stercoraires. Cela ne me fait ni chaud ni froid. Mais je ne crois vraiment plus que je sois encore du parti, quand on me traite comme on continue à me traiter. Il n'y a pas de Parti avec un P, auquel je sois tenu d'être fidèle. Le parti, ce sont des hommes, avec qui je ne puis collaborer, dans ma sphère modeste, que sur le pied d'une équité approximative. John Grand-Carteret¹⁹ m'envoie les insultes verbales de Marcel Sembat²⁰, contre lequel lui, Grand-Carteret, qui ne m'a jamais vu, est obligé de me défendre. Je crois parler sans outrécuidance si je dis qu'àuprès de moi Sembat est un bateleur forain. As-tu lu les 3 pages contre moi que publiait Jean Longuet dans le *Socialisme allemand contre la guerre*²¹ ? Je me suis laissé traîner à la chapelle d'excommunication de Montrouge²². Je me suis justifié. Longuet était là. Il n'a répondu ni ce jour-là ni un autre jour. Un homme contre qui Longuet peut publier ces injures-là ne peut être du parti. Pourquoi ne m'exclut-on pas ? Et si après que je me suis justifié, l'*Humanité* recommande et le parti patronne et répand officiellement la même brochure, comme il fait encore en août, avec les mêmes outrages, je trouve qu'il y a là un manquement grave. Il y avait une obligation d'honneur à ne plus répandre le factum (d'ailleurs misérable et grossièrement destiné à duper les foules), ou à le refondre. Mais on veut me chasser par le dégoût, mich hinaussekeln²³, après qu'on n'a pas osé me chasser par une procédure régulière. On y parviendra ; parce que personne ne peut, gardant un reste de dignité personnelle, se laisser ainsi traiter. Mets-toi à ma place. Il est donc sûr, si le fait se reproduit que j'écrirai à Jaurès. Longuet a, je le sais, bien des droits. Il est

18. À notre connaissance Andler n'a pas fait un tel article.

19. John Grand-Carteret (1850-1927), écrivain et journaliste qui s'est fait connaître comme auteur de l'histoire des mœurs par l'image. Parmi ses œuvres, citons *Les mœurs et la caricature en Allemagne* (1885) et *L'Affaire Dreyfus et l'image* (1898).

20. Marcel Sembat (1862-1922), ancien blanquiste, avocat et journaliste. Adhère en 1901 au Parti socialiste de France, mais une fois l'unité socialiste réalisée en 1905, sera élu comme député S.F.I.O. Collaborateur à *La Petite République* et à *L'Humanité*.

21. *Les socialistes allemands contre la guerre et le militarisme* (Paris, Librairie du Parti socialiste [S.F.I.O.], 1913). Son attaque contre Andler est effectivement très virulente. Voir l'appendice (document 5).

22. Andler fait référence à son « plaidoyer » du 13 avril 1913. Voir lettre 52, n. 2.

23. Trad. : « m'expulser ».

Kronprinz. Mais je réitère que sur la question de moralité du parti, je ne suis pas marxiste. Si Jaurès ne cède pas, il faudra donc bien que je m'en aille ; je le ferai par une lettre publique à Nectoux²⁴, que je me promets belle.

Il y a là une nécessité que tu comprends bien. Je ne vois d'ailleurs pas que je puisse être une force pour le parti, s'il pense de moi ce qu'il pense. Et je ne lui nuis pas en m'en allant. Mais il est nécessaire que je m'affranchisse parce que personne ne peut vivre dans un tel esclavage. Tu me défendras au moins auprès des amis qui me restent. Cette démarche publique que je ferai n'a qu'un sens tout sentimental ; et j'en sais le ridicule. Il est sans importance que le groupe de Sceaux ait une unité de moins. Mais il est d'une certaine importance pour moi de ne pas me laisser indéfiniment briber et bafouer ; et je dois aussi à ceux qui m'écoutent, et sur lesquels j'ai de l'action, un exemple. Je continuerai à voter pour Nectoux comme avant et à être ami de Nectoux et des gens qui l'entourent. Je ne vois pas l'intérêt personnel qu'on peut m'accuser de poursuivre. Je ne cherche pas une circonscription électorale. Je ne fais pas de politique active. Je ne serai pas plus ministable qu'avant. Je ne vois même pas à quel autre parti je pourrais m'inscrire. Je serai littéralement sans abri, obdachlos²⁵ ; et je n'ai pas cessé de croire que l'émancipation des classes ouvrières sera la condition et le signe de toute Émancipation. Mais ce « pragmatisme » nouveau, cet opportunisme nouveau qui consiste à baillonner la critique par des raisons pathétiquement mensongères atteste le mépris de la classe ouvrière et est un despotisme parlementaire auquel je ne me fais pas.

Je n'ai pas besoin de te dire que tout cela me secoue encore dans les profondeurs, parfois ; et je voudrais te suivre partout où tu vas. En conscience, je ne peux pas cette fois-ci. Je ne veux nullement qu'on intervienne auprès de Jaurès par des considérations qui touchent à ma personne. Ce que je pense de lui personnellement, je ne le dirai jamais ; et tout ce que j'ajoute, c'est que je me joindrai jamais à la meute qui aboie contre lui. Je ne suis pas non plus d'autre part assez jeune pour m'incliner sans critique devant lui. Il est aujourd'hui une sorte de Cavour²⁶ impérieux qui ne supporte plus près de lui que des jeunes chefs ambitieux, mais dociles, et qui lui obéissent au doigt et à l'œil. C'est lui qui a changé. Moi je n'ai fait que vieillir.

Ne lui rappelle jamais qu'un jour, au temps de Casimir-Périer²⁷, le grand discours qui a servi de plaidoyer pour Gérault-Richard²⁸, je lui ai fait les deux tiers de sa

24. Claude Nectoux (1860-1929) ouvrier mécanicien et député socialiste de la Seine, un des promoteurs du groupe socialiste de Sceaux.

25. Trad. : « sans toit ».

26. Camillo Benso Cavour (1810-1861), l'homme d'état italien, bien sûr.

27. Jean Paul Pierre Casimir-Périer (1847-1907), après l'assassinat de Sadi Carnot en juin 1894, est devenu Président de la République, mais en butte aux attaques des socialistes il démissionne en 1895.

28. Léon Alfred Gérault-Richard (1860-1911), socialiste indépendant d'origine ouvrière, député et journaliste. Dans un pamphlet *Le Chambord*, il mena une campagne violente contre le pouvoir et en particulier contre le Président de la République Casimir-Périer. Condamné pour diffamation, il fut défendu, en 1894, par Jaurès qui monta un réquisitoire contre la famille Périer. A la suite du procès, Gérault-Richard est condamné à un an de prison et à trois mille francs d'amende.

documentation (et Mathieu l'autre tiers). Combien il aurait été en mauvaise posture, si ma documentation n'avait pas été solide ! — Sans compter le brave C. Foster [?], qui travaillait à mes côtés par hasard à la Nationale et devinait pourquoi je dépouillais de vieilles *Gazettes des Tribunaux*, me disait que je commettais une mauvaise action. Aussi n'a-t-il rien eu de plus pressé que d'en faire la confidence à Boucher, le substitut ; et celui-ci à son frère Boucher²⁹, le ministre de commerce méliniste. En sorte que le 3^e jour on le savait à l'Élysée. Je n'étais nullement inamovible alors.

Il y a encore Hervé³⁰ pour qui j'étais allé talonner Mario Roques³¹, jusqu'à ce qu'il eût obtenu formellement du moins la promesse d'un élargissement pour le suivant 14 juillet. Puis, Monis³² étant tombé, je me suis laissé traîner, fiévreux déjà et malade, au meeting du Cirque de Paris, pour parler pour lui. Lui non plus ne m'avait pas encore remercié dans ce style qu'il a employé à l'égard des ministres. Je n'ai pas perdu à attendre. — Mais tout cela aussi est déjà vieux.

Un esprit politique cependant pourrait tenir à Jaurès le raisonnement suivant : « Il est manifeste qu'il se dessine des courants dans la classe ouvrière contre la morgue des Allemands, la lourde patte des Allemands. L'affaire Andler ne compte pas. Andler n'a pas d'importance. On peut s'asseoir sur lui tant qu'on voudra. Il n'a pas la puissance électorale. Il n'a pas de journal. Nous lui avons bien fait voir qu'il est moins que rien. Mais il y a là-dedans une vague injustice dont plusieurs commencent à s'apercevoir. Et l'on s'aperçoit qu'il est victime précisément de cette indélicatesse, de cette morgue et de cette ambition encombrante du parti allemand. Ce sont trois Presskosaken³³ allemands, Pohl, Steiner³⁴ et Grumbach qui tiennent tous les fils de la correspondance des journaux socialistes allemands avec la France. Ils en abusent cyniquement. Ils lèchent lourdement les orteils des chefs allemands en leur faisant croire qu'ici on les attaque, et que le parti et les chefs allemands trouvent en eux,

29. Hippolyte Paul Henry Théodore Boucher (1847-1927), ministre du Commerce, de l'Industrie et des Postes et Télégraphes dans le cabinet Méline, depuis 1909 sénateur de tendance gauche républicaine.

30. Gustave Hervé (1871-1944), socialiste d'extrême-gauche et journaliste. Ses articles (par exemple, ceux dans *La Guerre sociale* qu'il a fondée en 1906) se caractérisent par un antimilitarisme violent et un internationalisme qui dénonce la valeur même de la patrie. Il a été condamné et incarcéré à plusieurs reprises pour ses activités et écrits subversifs. Aux approches de la Première Guerre il devient un nationaliste fanatique.

31. Mario Roques (1875-1961), directeur d'études de philologie romane à l'École pratique des Hautes Études et professeur des langues roumaine et albanaise à l'École des langues orientales. En 1937 il est devenu professeur d'histoire du vocabulaire français au Collège de France. Roques réunira en 1932 un *Choix d'écrits de Herr*.

32. Ernest Monis (1846-1926), sénateur républicain modéré ; président du conseil en 1911 et ministre de la justice, pendant quelques mois, en 1913.

33. Trad. : « Cosaques de la presse ».

34. Otto Pohl et Josef Steiner. Ce dernier a écrit, entre autres, un article en français (publié dans *La Guerre sociale*, 5-11 mars 1913) dans lequel il traite l'article d'Andler sur « Le socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine », paru dans *l'Action Nationale*, de « " pamphlet " » et Andler de « " pamphlétaire " » (cité dans *Vie ouvrière* [20 mars 1913] p. 355). La *Vie ouvrière* dresse une liste des attaques de Steiner contre Andler (voir pp. 355-357).

Steiner, Pohl et Grumbach des défenseurs intègres. Ainsi le trio se fait bien voir des chefs. Il se procure des correspondances plus lucratives et est désigné pour les futures circonscriptions électorales. L'affaire Andler n'est qu'un symptôme. Il est plus grave qu'ils recommencent constamment pour les syndicalistes. Les troupes du parti socialiste et celles du syndicalisme fusionnent par le bas et fraternisent. Il n'y a pas deux prolétariats. L'unité doctrinale se fera, dut-elle se défaire ensuite, pour se défaire encore. Voilà longtemps que Bernstein espère qu'on mettra un terme à ce scandale (Unfug³⁵) des correspondances des Presskosaken allemands. Cela est urgent. D'abord, s'ils continuent, ils se feront bosseler par les syndicalistes. Il est grand temps que le Partei Vorstand³⁶ casse aux gages ces salauds et nous envoie des gens qui n'ont pas besoin d'être des aigles, mais ne doivent pas nécessairement être de vils intrigants et des imbéciles . » Ce langage, si quelqu'un d'autorisé et de courageux le tenait dans le parti français, aurait chance d'être entendu. Car il correspond à une réalité politique ; et il y aurait urgence d'une façon générale à ce que le parti allemand fît son examen de conscience.

Pardon, cher ami. Il me faut rejoindre la besogne urgente. Je me suis détendu un peu à t'écrire longuement, trop longuement. Cela me soulage d'une sorte de tristesse latente qui ne me quitte pas. Tu penses bien que ma joie au travail, qui est réelle, est un peu austère.

Dis nos amitiés à ta femme ; et dis-nous en deux mots des nouvelles de ton fils. Nous allons bien. Rappelle-nous le jour du mariage de M^e Madeleine Cuénod pour que nous puissions lui écrire à elle ou à ses parents à cette occasion et lui offrir les vœux que nous formons pour elle.

Et crois-moi ton fidèlement dévoué toujours

Ch. Andler

58

Villard-sur-Chamby, 10 septembre 1913¹

Tu sais que j'ai ressenti profondément tes peines et que mon amitié a le droit de te parler en toute franchise. Je ne veux ajouter qu'une seule chose à ce que je t'ai

35. Trad. : impropreté.

36. Trad. : comité directeur du parti.

1. Nous ne republions ici que le fragment de cette lettre de Herr publié dans *La vie de Lucien Herr d'Andler* (pp. 243-244). La lettre originale n'a malheureusement pas été retrouvée.

dit. Je te supplie de ne point faire d'acte public de rupture² qui soit de nature à nuire, non pas aux hommes seulement et aux organisations — ce que tu peux considérer comme secondaire — mais aux causes, aux idées, et aux buts auxquels nous avons donné résolument ce que nous avons pu de notre vie, de notre intelligence, de notre activité. Tu peux croire de bonne foi que tu sers ces causes et ces idées en dénonçant des méthodes, des pratiques, des actes et des hommes — et tu peux, de bonne foi, leur causer un danger grave et mortel. Tu ne peux en juger, en ce moment, avec impartialité, avec toute la clairvoyance, avec la sûreté et la certitude de ton jugement. Dusses-tu en souffrir, ton devoir est de t'abstenir et d'attendre : je te le dis avec toute ma conscience, avec la certitude que j'agis bien en te parlant ainsi. Nous avons plus d'une fois fait passer la cause publique avant l'injure personnelle. Il faut encore en avoir le courage et la patience cette fois.

Il n'y a là ni hypocrisie ni jésuitisme. Nous savons l'un et l'autre qu'il n'est pas possible d'être pleinement conséquent si l'on veut ne pas être tout à fait isolé et participer à l'action commune. Nous avons consenti à entrer à la *Ligue des Droits de l'homme* avec Trarieux³ et Yves Guyot⁴, et nous avons bien fait. Nous collaborons avec des hommes dont nous nous abstensions de dénoncer publiquement la médiocrité intellectuelle ou morale, et nous avons raison, et nous serions des fous si nous croyions que notre devoir est de tout dire et de tout briser. Nous avons collaboré à l'œuvre du parti socialiste, alors que de tout temps nous avons su qu'il contenait dans ses rangs, comme tout parti, beaucoup de misère morale, de mensonge et de bêtise. Nous avons toujours su que l'élévation du niveau et l'élaboration d'une vérité plus haute se feraient par la force des choses, par l'afflux d'hommes nouveaux, par la pression de besoins nouveaux. Nous n'avons pas refusé d'adhérer au parti socialiste sous le prétexte qu'il s'obstinait à une métaphysique surannée ou à une théorie de la valeur caduque. Nous n'avons pas posé nos conditions et nous avons bien fait.

Le scandale d'une rupture profiterait uniquement aux ennemis de ma cause, de ta cause, à ceux qui haïssent ce que nous savons être, en dépit de tout, l'essentiel de la tâche de notre vie. Faire un sacrifice, un grand sacrifice, le sacrifice même de sa personne à sa cause, ce n'est pas s'humilier, c'est agir au contraire avec dignité et avec noblesse. Je suis sûr que tu le feras, parce que je suis sûr que tu dois le faire. [...]

[L.H.]

-
2. Malgré l'opposition de Herr, Andler quitte le Parti socialiste français à la fin de la Première Guerre. Mais selon le vœu de son ami, il le fait discrètement afin de ne pas influencer les jeunes intellectuels désireux d'adhérer au Parti.
 3. Jacques Ludovic Trarieux (1840-1904), sénateur, ministre de la Justice dans le cabinet Ribot (1895) et fondateur de la Ligue des Droits de l'Homme et du Citoyen (1898). Trarieux avait défendu les « lois scélérates » de 1894 qui, promulgées contre les attentats anarchistes des années 90, visaient aussi les activités des socialistes et syndicalistes.
 4. Yves Guyot (1843-1928), économiste et homme politique partisan du libéralisme ; rédacteur au *Journal des économistes*.

Jeudi soir ? [27 novembre 1913]¹

Cher ami,

1. Venez-vous dimanche ? Nous espérons que oui ; et que Jacques sera de la partie, comme il y a quinze jours. Fais ce plaisir à ma fille qui est folle de lui, et à nous autres, vieux parents, qui l'aimons bien aussi. Sans compter Pierre qui serait aussi curieux de le revoir.

2. Peux-tu me dire si nous avons à l'École *Ilius Pamphilius und die Ambrosia*² de Bettina Brentano³. J'ai manié ce volume autrefois ; je croyais l'avoir trouvé à l'École. La dernière fois, je ne l'ai pourtant pas découvert sur le catalogue. Ai-je oublié de chercher à « Armin » ou aux Anonymes ? Ou bien le volume serait-il relié avec un autre document, p. ex. *Gespräche des (ou mit) Dämonen*⁴ ?

3. Tu as vu ce qui est advenu de la candidature de Poirot⁵. Tout est détruit par la candidature de Rousselot⁶. Rosset⁷ s'est déjà désisté. Je crois qu'il faut conseiller à Poirot d'en faire autant. Meillet⁸ lui a déjà écrit dans ce sens. (Car il n'y a pas de seconde ligne). Je ne lui [ai] pas encore écrit moi-même. Mais il ne faut pas que Poirot se mette à dos Rousselot qui est à 3 ans de sa retraite et qui pourra un jour l'aider à prendre la succession. On croit que Brunot a suscité lui-même la candidature Rousselot.

1. La lettre 60 nous a servi de point de repère pour dater cette lettre-ci.

2. *Ilius Pamphilius und die Ambrosia...* Zweite Auflage, 2 vol., publié à Leipzig et à Berlin en 1848.

3. Bettina Brentano von Arnim (1785-1859), « “Muse du second romantisme” » allemand ; auteur de la *Correspondance de Goethe avec un enfant* et d'une biographie sur son amie *Caroline de Günderode* (1780-1806), poétesse allemande qui se suicida, blessée dans son amour pour le philologue allemand Friedrich Creuzer.

4. *Gespräche mit Dämonen. Das Königsbuchs*, vol. 2 publié à Berlin en 1852.

5. Jean Poirot (1873-1924), agrégé d'allemand. Il vient de terminer sa thèse de doctorat et est depuis 1912 professeur de phonétique à l'Université de Helsinki. Deviendra chargé de cours de phonétique à la Sorbonne en 1920.

6. Jean Rousselot (1846-1924) auteur des *Principes de phonétique expérimentale* (1897-1901). Un laboratoire de phonétique expérimentale au Collège de France a été créé pour lui en 1897. Il pourrait s'agir ici d'un poste à la Faculté de lettres de Paris, poste qu'il n'a pas obtenu, mais — en 1923 — il deviendra professeur de phonétique expérimentale au Collège de France.

7. Théodore Rosset (né en 1877) avait obtenu sa thèse de doctorat deux ans auparavant. Depuis 1904 il enseignait la philologie latine et française moderne à la Faculté des lettres de l'Université de Grenoble. Directeur général de l'Instruction publique et des Beaux-Arts en Tunisie (1919-1922).

8. Antoine Meillet (1866-1936), depuis 1906 professeur de grammaire comparée au Collège de France.

4. [X...] voudrait absolument que je fasse une démarche auprès de Lavisse, dans l'affaire de sa candidature. Je crois une telle démarche contre-indiquée. Lavisse a reçu [X...], et a écrit pour lui chaudement à Barthou⁹. Je suis convaincu que Lavisse a fait ainsi tout ce qu'il pouvait faire, et qu'il ne peut pas réitérer ce qui est fait et bien fait. On ne peut pas communiquer à tout le monde l'agitation hagarde de [X...]. Cependant si, en passant chez Lavisse, tu peux recueillir un renseignement nouveau, souviens-toi que la moindre brique sera précieuse à [X...]; et qu'il t'en aura une reconnaissance éternelle. Mais ne te dérange pas exprès, et, si tu oublies, il n'y a pas grand mal. Je suis convaincu qu'on trouvera la nomination de Batifol¹⁰ dans le tiroir de Barthou, toute signée, du jour prochain où il quittera le ministère.

L'essentiel est que tu viennes dimanche avec ta femme et avec Jacques.

J'ai appris avec satisfaction qu'on élève une stèle à Forel, parce que cela fera plaisir au D^r Forel¹¹ et à sa gentille jeune femme. Je connaissais de nom le naturaliste Forel¹², mais je ne le savais pas si proche de ton beau-frère¹³.

A toi, fidèlement

Ch. Andler

60

Vendredi [28 novembre 1913] *

Mon cher vieux, non, pas ce dimanche-ci, mais, si vous le voulez bien, le dimanche suivant, avec le gosse, puisque vous voulez le subir, et que ta gentille fille l'accepte. Nous n'avons pas bougé dimanche dernier, et nous irons chez Tony jeudi prochain. — J'ai su par Lanson¹ la candidature de Rousselot, qui, je crois, n'ira pas

9. Louis Barthou (1862-1934), Président du Conseil, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts ; homme du centre droit, c'est lui qui a fait adopter la loi des trois ans sur le service militaire.

10. Il pourrait s'agir de Louis Battifol (1865-1946), frère de Pierre-Henri Battifol (1861-1929) — l'ex-recteur de l'Institut catholique de Toulouse. Il a fait l'École des Chartes et travaille à la Bibliothèque nationale. En 1924, il est devenu administrateur de la bibliothèque de l'Arsenal.

11. Époux de Madeleine Cuénod, la belle-sœur de Herr.

12. François Alphonse Forel (1841-1912), professeur d'anatomie et de physiologie générale à l'Académie et l'Université de Lausanne. Auteur d'études sur la limnologie dont la plus connue est *Le Leman* (3 vol.). La stèle en son honneur se trouve à Morges.

13. Il est plus précisément le père du D^r Forel.

1. Gustave Lanson (1857-1934), professeur d'éloquence française à la Sorbonne. Depuis 1910 assesseur au doyen de la Faculté des lettres. Auteur, entre autres, de *L'Histoire de la littérature française* (1894) et du *Manuel bibliographique de la littérature française* (1909-1912) dont il dirigea la publication.

toute seule. Si vous pensez qu'il soit d'une meilleure tactique que Poirot s'efface, je lui écrirai aussi en ce sens ; mais juges-tu donc impossible qu'il batte Roussetot ? — J'ai vu [X...] plusieurs fois, encore ce matin, et il sait à présent qu'il serait vain et peu habile d'insister auprès de Lavisse, qui m'a dit péremptoirement, comme à lui-même, qu'il lui était impossible d'intervenir à nouveau et de faire davantage. — Je crois bien que nous avons le petit volume de Bettina, mais je n'en suis pas assez sûr pour te l'affirmer. Je verrai. — Tu as dû recevoir une lettre de Jacquet², de Davos, qui voudrait faire un mémoire de diplôme³, sur Eckermann⁴, ce qui me paraît assez déraisonnable, attendu que la masse de documents inédits dudit Eckermann (à l'exception du livre de Tewes⁵) a paru dans des journaux et des revues qu'il lui sera impossible de consulter. Ou bien crois-tu que les Entretiens et la correspondance avec Goethe⁶ suffisent ?

Adieu, tu sais que nous t'aimons bien, tous les trois.

L. H.

61

3 décembre[1913] *¹

Mon cher vieux, entendu pour le dimanche 14. Mais c'est bien loin, et le plus probable — ou même le certain — est que nous n'irons pas à Sceaux dimanche prochain, puisque nous y allons demain. Viens donc déjeuner lundi prochain, — ou, si tu le préfères, un autre jour. Dis oui.

Voici [X...] obligé de recommencer ses démarches, à moins d'une nomination in extremis, peu probable !

2. Maxime Jacquet (1889-1917), normalien (promotion 1911) en congé.

3. Diplôme d'études supérieures.

4. Johann Eckermann (1792-1854), secrétaire de Goethe et directeur de l'édition complète de ses œuvres à Weimar.

5. Herr fait référence à l'œuvre *Aus Goethes Lebenskreise. J. P. Eckermann's Nachlass*, éditée par Friedrich Tewes (Berlin, 1905).

6. Il s'agit de l'œuvre en 3 volumes de Johann Peter Eckermann, *Gespräche mit Goethe in den letzten Jahren seines Lebens, 1823-1832* qui connut plusieurs éditions au XIX^e siècle.

1. Andler note également sur la lettre de Herr : « Envoyée par erreur, 17, rue des Imbergères, Paris, au lieu de Sceaux ».

Adieu, mon cher vieux. Je parlerai à Lavisson, de mon mieux. Dis aux tiens toutes nos amitiés très-vives. Ton

L. H.

Tu auras peut-être demain ou un autre jeudi la visite d'une amie de ma femme, Geneviève Maury², (qui marche à l'aide de béquilles). Elle voudrait travailler sur Bettina, peut-être en vue d'une thèse, peut-être sans but précis. Elle n'osait pas aller te demander conseil ; nous l'y avons engagée. Elle est gentille et, je crois, intelligente et capable de bien faire. — Nous n'avons pas *Ilius Pamphilus*.

62

lundi après-midi [8 décembre 1913] *

Mon cher vieux, tu as perdu aujourd'hui l'occasion d'un excellent déjeuner, que nous avons été seuls à manger, tristement, mais d'excellent appétit. Au fait, peut-être n'as-tu pas reçu le mot que je t'ai écrit mardi ou mercredi, où j'acceptais de grand cœur votre invitation pour dimanche prochain, et où je te disais que ton couvert serait mis au déjeuner d'aujourd'hui. Je t'y annonçais aussi la visite probable d'une amie de ma femme, Geneviève Maury ; elle ira probablement jeudi prochain, à la Sorbonne, te parler d'un projet de travail sur Bettina : elle avait scrupule à aller te déranger, parce qu'elle n'est pas sûre d'en faire une thèse de Sorbonne, et c'est nous qui l'avons décidée à aller te voir. Elle marche au moyen de béquilles, la pauvre fille. Elle a fait du latin avec Durand¹, et du grec avec Dalmeyda².

Nous vous envoyons nos amitiés et nos tendresses, aux tiens et à toi, et je t'embrasse

Lucien Herr

2. Selon Mme Herr, Geneviève Maury est devenue la femme du chef d'orchestre, Charles Munch. Serait-ce aussi l'auteur de livres d'enfants (tel *L'enfant à la charrue*, *huit contes limousins du temps de guerre*, 1918) et la traductrice, entre autres, de « Tonio Kröger » de Thomas Mann (1924) ?

1. René Durand (1864-1948), chargé de cours de langue et littérature latines à la Sorbonne.

2. Georges Dalmeyda (1866-1932), professeur de première au lycée Michelet et maître de conférences à l'École normale de Saint-Cloud. Est devenu en 1923 maître de conférences de langue et littérature grecques à la Sorbonne et en 1926, professeur.

Mardi [9 déc. 1913]

Cher ami,

J'ai bien reçu ton mot de la semaine écoulée. J'ai attendu M^{me} Maury jeudi déjà et lundi soir, c. à d. hier. Mais je n'avais pas compris que vous m'attendiez à déjeuner sans avoir ma réponse. Excuse-moi, et excuse-moi beaucoup auprès de ta femme. Je serais venu volontiers comme toujours et j'ai espéré venir, jusqu'à dimanche soir, dernier délai pour répondre. Mais la mort d'Ernest Lichtenberger ¹ a déséquilibré ma semaine. Elle m'a fait perdre 2 après-midis : l'un, vendredi, pour aller demander au doyen de remettre la soutenance de Guyot ² fixée à samedi, à l'heure de l'enterrement ; l'autre, samedi, pour aller aux obsèques, où j'ai dû, sur l'invitation de la famille, prononcer une allocution ³.

Je me suis trouvé coincé ainsi entre mon cours public ⁴ de jeudi, mes corrections en vue du diplôme, mon argumentation de samedi à demi-préparée et une leçon de lundi dont la moitié à peine était faite. Ma première leçon de cours public est toujours pénible, puisqu'elle est une leçon-programme, qui donne un aperçu sur tout le cours.

Cette semaine-ci je vais être coincé de même, puisque j'ai à achever ma préparation pour Guyot, remis à samedi prochain ; que je parle dimanche à la société de littérature moderne ; et que ma leçon de lundi est à faire presque en entier.

Il y a déjà une candidate, M^{me} Lévy, qui travaille sur le *Königsbuch* de Bettina ⁵, depuis un an. Elle n'a pu aboutir en juillet, et se trouve ainsi en présence du livre de Frels ⁶, paru depuis. Il y aurait bien la jeunesse de Bettina. Mais l'épisode de l'amitié avec Caroline de Günderode me paraît épuisé ou du moins bien défloré après

1. Ernest Lichtenberger est mort le 4 décembre 1913.

2. Edmond Guyot (1884-1948), agrégé d'anglais (1909), soutient sa thèse de doctorat sur *Le socialisme et l'évolution de l'Angleterre contemporaine*. Andler fait sans doute partie du jury de thèse. Guyot deviendra maître de conférences de langue et littérature anglaises à la Sorbonne en 1922 et, plus tard, y obtiendra la chaire de littérature et civilisation anglaises.

3. C'est en tant que suppléant d'Ernest Lichtenberger qu'Andler, nommé chargé de cours d'allemand, a commencé en 1897 son enseignement à la Sorbonne.

4. Le sujet du cours public d'Andler pour l'année universitaire 1913-1914 est « La poésie lyrique en Allemagne de 1800 à 1848 ».

5. Dans *Dies Buch gehört dem König* (1843), Bettina Brentano évoque la misère du nouveau prolétariat.

6. Wilhelm Frels, *Bettina von Arnim's Königsbuch. Ein Beitrag zur Geschichte ihres Lebens und ihrer Zeit* (1912).

la thèse de M^{me} Bianquis⁷; et cet épisode est tout de même le morceau principal. Je ne m'obstinerais pas sur Bettina si j'étais M^{me} Maury. Mais je l'attends pour lui dire mes scrupules; et c'est peut-être elle qui me convaincra.

L'autre jour, Longuet, me rencontrant, s'est précipité vers moi, souriant et la main tendue. Il imagine que j'oublierai de sitôt son attitude dans l'affaire du printemps dernier. J'ai refusé sa main et ai passé. Maintenant il m'a écrit une lettre où il incrimine ma grossièreté. Je te la montrerai, si tu veux; mais je ne répondrai pas. Au printemps dernier, on savait déjà que notre circonscription⁸ serait scindée; et que Nectoux se présenterait à Issy⁹, non chez nous. On savait aussi que Jean Longuet cherchait à se présenter à Sceaux. Il était d'une tactique cousue de fil blanc de me bafouer, soit qu'il craignît ma compétition (il est assez imbécile pour cela), soit qu'il redoutât de me voir soutenir un autre candidat (j'ai fait le possible pour mettre en avant Dispan de Floran). Aujourd'hui, Dispan refuse; et tout le monde sait que, quand même je ne suis pas impropre à la politique, je n'ai jamais eu de velléités de ce côté; et les précautions prises pour me rendre impossible étaient donc pour le moins inutiles. Je finirai par savoir tous les dessous (menschlich, allzumenschlich¹⁰) de cette vieille affaire, si misérable.

En revanche, j'ai fait ma paix avec le Groupe des Étudiants socialistes¹¹, à la suite d'une démarche qu'ont fait chez moi Prenant¹², Boyer¹³ et Raytchine [?] dimanche dernier.

Nous vous attendons dimanche avec Jacques. J'aurais voulu venir chez vous avant. Mais vois tout ce qui est accumulé devant moi.

Ton fidèlement dévoué

Ch. Andler

7. Geneviève Bianquis (née en 1886) agrégée d'allemand (1908). Est devenue dans les années 20 professeur de langue et littérature allemandes à la Faculté des lettres de Dijon. Sa thèse de docto-
rat, *Caroline de Günderode (1780-1806)*, date de 1910.

8. La 5^e circonscription de la Seine, celle de Sceaux.

9. Issy-les-Moulineaux.

10. Trad. : « humain, par trop humain ».

11. Le groupe des Étudiants socialistes révolutionnaires, affilié à la S.F.I.O.

12. Marcel Prenant (1893-1983), normalien (promotion 1911), secrétaire des Étudiants socialistes révolutionnaires. Au lendemain du congrès de Tours de 1920, il devient membre du Parti communiste. Il sera nommé maître de conférences de physiologie à la Faculté des sciences de Paris en 1928 et par la suite professeur d'anatomie et d'histologie comparées.

13. Il s'agit peut-être de Jean Philippe Raymond Boyer, agrégé d'allemand (1919) qui est devenu plus tard professeur de langue et littérature allemandes à la Faculté des lettres de Toulouse.

Samedi [décembre 1913]

Cher ami,

Tu as, paraît-il, conseillé à [X...] d'aller voir Jaurès, pour obtenir de lui une démarche en faveur de sa candidature. Je pense que tu ne t'es inspiré que du souci affectueux de le conseiller pour son bien. Il a bien entendu couru, de toute sa vitesse. J'ai été peiné qu'il ait écouté ton conseil. Mais j'aurais prévu qu'il ferait sa démarche sans songer aucunement qu'une dignité élémentaire, à défaut de toute solidarité avec moi, la lui interdisait.

J'ai donc écrit à Jaurès que je me désolidarisais de la démarche de [X...], et en termes tels, bien courtois comme toujours, qui le mettent à peu près dans l'impossibilité d'agir.

Je ne peux pas admettre que dans les tentatives qui ont déjà été faites, et que j'ai déclinées, pour nous rapprocher, Jaurès et moi, un service rendu à [X...] soit porté en ligne de compte. J'y mets d'autres conditions que je ne dis pas et qu'il faut qu'on devine. Et peut-être vaut-il mieux qu'on ne les devine jamais. Je te dis cela sans reproche, mais pour que tu sois tout à fait au courant.

Je ne t'ennuierai pas à nouveau de la question sur laquelle nous avons correspondu ces vacances. Il faudra que je prenne une décision, assez prochainement peut-être. Ne crois à aucune coquetterie de ma part. Je suis convaincu que cette décision n'a aucune importance intrinsèque. Que je reste dans le parti ou que je m'en aille, cela revient à peu près au même. J'y suis tout à fait inutile et brûlé. Et à l'avenir, je déconseillerai à ceux de mes anciens étudiants qui m'interrogeront là-dessus, d'y entrer. C'est le seul point sur lequel je n'ai pas de doute ; et cela est pour moi aussi incontestable que la doctrine, intégralement socialiste, à laquelle je reste attaché depuis 24 ans. Mais si je veux agir ainsi, je fais mieux de donner l'exemple de sortir du parti moi-même.

Tu me disais en septembre que je regretterais les conséquences publiques de mon acte. Il n'y aura de telles conséquences que si le parti le veut. Quel inconvénient vois-tu à ce que j'aille très amicalement au groupe de Sceaux¹ à sa dernière réunion de décembre pour prier le secrétaire de me rayer des listes, et pour dire ce qui dicte ma conduite (elle sera comprise), pour dire que je ne m'en vais pas en ennemi, mais en ami très convaincu que le parti est lourdement chargé de fautes ; sans dissimuler non plus que je n'admettrai en aucune façon, jamais, la force grossière ou grandiloquente par laquelle on m'a brimé. — Je peux très bien ne pas écrire de lettre publique dont les adversaires tireraient parti. Je ne l'écrirai que si on me brime à nouveau. Mais il appartiendra au parti alors de voir s'il veut prendre la responsabilité de la nouvelle polémique. Elle me gênera. Mais elle ne me fera plus mal une seconde fois.

1. Andler est sans doute inscrit comme socialiste à Sceaux, 5^e circonscription de la Seine.

Ou bien encore, je peux attendre [jusqu'aux] élections². Car il me faudra bien dire, en réunion publique, que je ne voterai jamais pour Longuet, s'il est le candidat du parti³. Car je serais résolu à voter pour n'importe quel ouvrier ici, mais non pas pour un intellectuel incapable de l'aristocratie socialiste. Mais puisque je me révolte contre la décision de la Fédération, ne vaut-il pas mieux déclarer tout de suite que je ne suis plus du parti ? Cela serait plus franc que d'attendre mon expulsion.

Longuet m'écrit que dans l'*Encyclopédie*⁴, publiée par lui, (qu'est-ce que c'est que ce Machwerk⁵ ?) il reconnaît que j'ai rendu et ne cesse pas de rendre des services socialistes dans les milieux universitaires⁶. Mais il est évident que c'est là un argument de plus qui me force à démissionner. Car je ne peux « rendre de services » dans l'Université à personne, ni à aucun parti, pas même au mien, mais seulement à la vérité telle qu'elle apparaît à mon infirmité. Si c'est ainsi qu'on m'a défendu pour un garou, j'aime mieux tout de suite m'en aller. Et j'en ai assez d'ailleurs de ce nouveau « patois de Chanoan⁷ », plus répugnant que celui des protestants, qui nous force à parler de « notre ami Otto Pohl », et de notre camarade Rappoport⁸. Cela me dégoûte littéralement et moralement. Je ne crois pas en cela faire preuve d'esthétisme décadent. Et comme aussi bien je suis un solitaire de tempérament, de vie et d'habitude, ma résolution serait plus en harmonie avec l'obscurité générale de mon existence.

Je t'assure que je t'écris sans nervosité, sans irritation, sans monoïdésme ; je ne dis pas, sans lassitude ancienne.

Lavisse a dû te dire l'issue de la réunion⁹ de mardi dans l'affaire Poirot. Je n'ai pas parlé. Il restait, je crois, quelques mots à dire, même après l'argumentation de

2. Il s'agit sans doute des élections du 26 avril-10 mai 1914.

3. Jean Longuet sera élu le 10 mai dans la 5^e circonscription de la Seine (Sceaux).

4. *Encyclopédie socialiste, syndicale et coopérative de l'Internationale ouvrière*, dirigée par Adéodat Compère-Morel, 8 vol. (1912-1913). Longuet est l'auteur du volume 5, *Le mouvement socialiste international*.

5. Trad. : « travail mal ficelé ».

6. Dans le volume de Longuet, nous n'avons trouvé que deux références à Andler. Dans le chapitre consacré à « La Démocratie socialiste allemande », il mentionne en note l'intérêt de l'« Introduction historique » d'Andler au *Manifeste communiste* de Marx (p. 202). Plus loin, à l'occasion d'une remarque sur le socialiste allemand révisionniste, Gerhard Hildebrand, exclu du Parti à cause de ses positions impérialistes, Longuet ajoute en note un commentaire mordant à l'égard d'Andler :

« C'est dire qu'on ne peut mettre au compte du Parti des doctrines qu'il a aussi vigoureusement flétries, sans donner une interprétation étrangement tendancieuse des faits. Ceci dit à propos d'articles récents de Charles Andler, généralement mieux inspiré et qu'en l'occurrence notre presse bourgeoise a complaisamment cité » (p. 241).

7. Expression pour désigner le jargon des milieux pieux protestants.

8. Charles Rappoport (1865-1941), militant socialiste d'orientation marxiste et internationaliste. Lance en 1912 le journal *Contre la guerre* et collabore à l'*Encyclopédie socialiste* (auteur du vol. 4, *La Révolution sociale*). Pendant la Première Guerre il s'oppose à la politique d'union sacrée de la S.F.I.O. et après la guerre devient membre du Parti communiste.

9. Il s'agit sans doute d'une réunion du Conseil de l'Université. Lavisse, en tant que directeur de l'École normale, Lanson et Durkheim, les deux membres élus par la Faculté des lettres, font partie du Conseil chargé de coordonner les enseignements des diverses facultés et de discuter toute question relative à la création, la transformation ou la suppression des chaires.

Dürkheim¹⁰, la seule substantielle, la seule préparée et lucide. Lavisson improvisait sans consistance. Mais tous nos grands chefs étaient si disposés d'avance à toutes les capitulations, que j'ai mieux fait de me taire. Lanson a parlé de façon à mériter les poignées de main très chaudes et les remerciements de Brunot. Ces remerciements à eux seuls sont la condamnation de toute la procédure. Car je n'ai jamais vu un rapporteur, quand son rapport est adopté, remercié avec effusion, comme d'un service rendu, ceux qui ont parlé ou voté dans le même sens que lui.

Dis-moi comment ta femme et ton fils¹¹ sont arrivés à Vevey. J'espère qu'ils sont partis avant cette vague de froid intense ; et que la toux de l'enfant n'en a pas été augmentée. Mais dis-moi un mot dès que tu auras des nouvelles.

Ton fidèlement dévoué

Ch. Andler

Je relis ta lettre de septembre. Tu te dis convaincu que je resterai dans le parti, parce que je le dois. Je ne comprends pas tout à fait. Je conçois très bien que je puisse exercer mon action restreinte, seul, par contact direct, par des conversations ou des publications. Un parti qui contribue à faire élire Poincaré¹² (par sa sorte d'abstention) et qui demande l'alliance avec l'Empire allemand est jugé, pour moi. Je ne vois pas le devoir que je peux avoir de rester là-dedans. Je ne vois pas les engagements que j'aurais pris à ce sujet, dans la querelle misérable du printemps dernier ; et si quelqu'un en a pris pour moi, et que tu le saches, tu serais aimable de me le dire, pour que je délie de leur engagement ceux qui ont parlé pour moi ; et que je délie moi-même.

Sans doute, dans la profession aussi, je collabore avec des ânes, des égoïstes et des cuistres. Je ne peux pas tout défaire. Je m'en irais aussi, si je pouvais, ou je les mettrais à la porte. Je ne peux pas. Mais de ce que je suis garrotté aux mains, s'ensuit-il qu'il faille aussi me laisser garrotter les pieds. — Ce n'est pas ce que j'entendais par « liberté politique ». Dans la profession, à moins de recommencer constamment sa vie, pour ne pas se retrouver ailleurs une meilleure, il n'y a pas de liberté.

10. Émile Durkheim (1857-1917) occupe alors la chaire de sociologie à la Sorbonne.

11. Jacques.

12. À la présidence.

[Paris], lundi matin [22 décembre 1913]¹

Je ne puis te répondre aussi longuement que je le voudrais. Et puis, ma réponse ne ferait que répéter ce que je t'ai écrit déjà longuement. Je t'ai dit que j'étais dévoué aux causes que je sais être bonnes, qui sont miennes, auxquelles j'ai donné mon adhésion et ma part disponible de vie et de force — jusqu'à vouloir obstinément rester solidaire du parti qui représente et qui défend ces causes, quelle que puisse être la médiocrité ou l'injustice ou la violence ou l'égoïsme des hommes. Je t'ai dit qu'un parti comptait nécessairement dans ses rangs des hommes de valeurs morales ou intellectuelles ou sociales diverses, et que j'acceptais, parce qu'il n'est pas possible de faire autrement, ces solidarités et ces compromissions. Je t'ai dit que j'acceptais résolument la discipline qui fait abnégation de ses révoltes, de ses propres blessures, de ses souffrances, parce que mieux vaut une organisation que rien. Je t'ai dit qu'on peut agir pour l'amélioration d'un parti tant qu'on est à l'intérieur d'un parti, et que j'avais la certitude, fondée sur l'expérience de toute ma vie, qu'une fois sorti du parti on en était l'ennemi et le destructeur. Tu pourrais t'en aller, si tu étais le premier venu, si ton exemple ne devait pas être une leçon vite et facilement écouteée. Étant ce que tu es, il ne faut pas que tu le fasses. — Et je te dis, de toute ma conviction, de toute mon âme, que tu agiras mal, si tu déconseilles à ceux sur qui tu as de l'action d'entrer dans le parti. Cela, tu ne le feras pas, j'en suis sûr.

Je t'écris précipitamment, avec beaucoup d'émotion et un grand bouleversement de tout mon être. J'ai souffert aussi dans la vie, et j'aurais pu me révolter, par blessure, par colère, par douleur, par lassitude, et je ne l'ai pas fait, et je suis resté dans le rang, et j'ai donné du moins à ceux avec qui je vivais l'exemple du dévouement à une cause que je mets au-dessus de moi-même. La pensée que je puisse être séparé de toi par toute la largeur d'un dissensitement pareil, et par la crainte d'une résolution qui heurte et révolte ma conscience, est pour moi une douleur immense. Je ne supporte pas la pensée que tu aies tort, gravement et délibérément, parce que je t'aime bien.

Lucien Herr

1. Nous ne republions ici que le fragment de cette lettre de Herr publié dans *La vie de Lucien Herr* d'Andler (pp. 244-245). La lettre originale n'a malheureusement pas été retrouvée.

Samedi matin [10 janvier 1914] *

Mon cher vieux, je suis de retour depuis dimanche, mais Jeanne et le petit ne sont rentrés que jeudi matin. Nous avons téléphoné à Sceaux dans l'après-midi d'hier, quelques heures avant de recevoir ta lettre. Mon frère n'était pas chez lui, ni sa femme, mais nous leur avons fait dire que, s'ils le voulaient, nous irions déjeuner chez eux dimanche, sans le petit, qui tousse encore un peu. Nous en sommes donc à attendre le mot qu'ils nous écriront, pour nous dire s'ils veulent de nous. Je t'enverrai un petit bleu pour te dire ce qui en est, si la réponse de Tony n'arrive pas ce matin. — Si nous allons chez Tony ce dimanche-ci, voulez-vous de nous le dimanche suivant ? Quant à toi, viens déjeuner chaque fois que tu pourras et voudras, le lundi 19 ou le lundi 26, ou les lundis 19 et 26. Tu sais que ce sera toujours nous faire un grand plaisir.

Je savais que Lavisson comptait sur le Conseil de l'Université pour poser à nouveau la question de la phonétique¹, mais il ne m'en a rien dit depuis mon retour. Je lui en parlerai aujourd'hui, si je le vois.

Nous ferons part à M^{me} Maury de tes observations et de tes suggestions. Merci d'avoir pris toute cette peine. Tu te rends compte d'ailleurs qu'elle est peut-être moins bien faite pour une recherche érudite de caractère délicat et difficile que pour une étude psychologico-littéraire sur un personnage qui lui agréerait, et qui serait pour elle, durant quelques années, une société spirituelle.

Non, je n'ai rien à répliquer², si ce n'est que de ta part un certain ton de violence et de sarcasme me fait mal. Je pourrais répondre à tes boutades par d'autres boutades, mais ce ne serait pas digne de toi ni de moi.

— Voici que m'arrive la réponse de Tony : il me dit qu'il compte sur nous dimanche. Veux-tu donc que nous allions chez vous le dimanche suivant, et veux-tu bien venir déjeuner avec nous lundi prochain (12) au lieu du lundi suivant, — ou bien, bien entendu, lundi 12, et lundi 19.

Je vous envoie à tous notre affection bien vive et dévouée.

Ton ami

Lucien Herr

1. Il s'agit sans doute du poste de phonétique pour lequel Poirot et Rousselot ont posé leur candidature.

2. Voir la partie de la lettre 64 où il est question du Parti socialiste.

Mardi matin [16 novembre 1915] *

Mon cher ami, je ne comprends et personne ne comprendra comment un article allemand¹, paru en Allemagne et connu des seuls Allemands, peut te déterminer à rouvrir, à l'heure présente, en France, contre des Français ou entre Français, une controverse et des polémiques qui peuvent avoir des conséquences regrettables, que tu regretteras toi-même, et que je déplore d'avance, profondément. Nous avons tous, qui que nous soyons, d'autres soucis, en ce moment. Je ne puis comprendre ton « je ne me laisserai pas faire ». Et je comprends moins encore la phrase qui suit, la commission dont tu me charges pour ceux qui ont clabaudé contre toi. Demande-toi ce que tu sentirais toi-même, si, en quelque circonstance que ce fût, je t'écrivais une phrase pareille. J'en ai autant de peine que de surprise.

Ton ami

Lucien Herr

Mercredi soir [17 mai 1916]¹

Mon cher ami, tandis que nous parlions hier des incertaines perspectives de mon avenir personnel, on travaillait pour moi à mon insu. Lavisse vient de m'apprendre qu'il a obtenu ma nomination² au Musée pédagogique³, laissé vacant par le

1. Il s'agit toujours de la polémique d'Andler avec le Parti socialiste français.

1. Le cachet postal est du 18 mai 1916, un jeudi. La lettre a été écrite la veille au soir, le 17.

2. La lettre dans laquelle Lavisse propose à Painlevé, ministre de l'Instruction publique, la candidature de Herr au poste de directeur du Musée pédagogique a été reproduite en appendice (document 6).

3. Herr est nommé directeur du Musée pédagogique le 1^{er} juillet 1916. Sous l'impulsion de Herr, le Musée, créé en 1879, allait ajouter à sa riche documentation pédagogique un service de films destinés aux écoles. Le Musée administrait l'échange d'assistants et d'assistantes de l'enseignement primaire et secondaire, entre la France et l'étranger. Herr a étendu ce service à l'échange de lecteurs et de lectrices d'Universités. (Voir la biographie d'Andler [pp. 281-291] et Maurice Hamel, « Lucien Herr et le Musée pédagogique », *L'Alsace française*, 26 juin 1926.)

départ de Coulet⁴ (recteur à Grenoble). — C'est un souci : beaucoup de besogne qui m'est peu familière, et qui s'ajoutera à ce que j'ai ; mais c'est aussi une grosse préoccupation écartée, du moins provisoirement, tant que je pourrai porter ce poids de travail. Je vais demain en porter la nouvelle à Grosrouvre⁵, où on sera bien content. — J'ai vu Pécaut⁶ au ministère, où j'ai rencontré Painlevé⁷ : ce doit être signé à l'heure qu'il est. Je n'ai pas voulu que tu l'apprennes par un autre.

Amitié à tous les tiens, mon cher vieux, et à toi, de cœur

Lucien Herr

69

Lundi soir [5 décembre 1916] *

Mon ami, Tony vient de me dire la douloureuse nouvelle. Je sais la grande peine que c'est pour toi, et je suis avec toi, de tout mon cœur, dans l'infinie tristesse de ces journées. Il m'est doux de songer que Pierre est auprès de vous. Je t'embrasse tendrement, avec ma vieille amitié dévouée. Ma femme t'envoie toute sa pitié, et toute son affectueuse sympathie

Lucien Herr

4. Jules Coulet (1870-1952), ancien directeur du Musée pédagogique ; futur recteur (1932) de l'Académie de Montpellier.

5. Herr possède une maison de campagne à Grosrouvre, un village près de la forêt de Rambouillet.

6. Pierre Félix Pécaut (1866-1946) est à l'époque Inspecteur général de l'enseignement primaire ; pendant la Première Guerre mondiale il a dirigé le cabinet de Paul Painlevé.

7. Paul Painlevé (1863-1933), mathématicien et homme politique. Devient en 1917 ministre de la Guerre et Président du Conseil en 1917. Un des fondateurs du Cartel des Gauches en 1924.

Ministère

*De L'Instruction Publique
Et Des Beaux-Arts*

Paris, le _____

41, Rue Gay-Lussac (V^e)

MUSÉE PÉDAGOGIQUE¹

mercredi midi [printemps-été 1918]²

Mon cher vieux, j'ai tardé à te répondre, et j'en suis très peiné. Mais j'ai une vie très-dure. Je prends le travail le matin à 6 heures. Je suis à l'Ecole de 8 1/4 à 10, puis au Musée pédagogique jusqu'à 11 h. 3/4, puis à l'Ecole de 1 h. 1/4 à 3 h., puis encore au Musée, — puis à ma besogne personnelle, lorsque je n'ai ni commissions au ministère, ni courses urgentes. J'ai de la besogne de librairie à ne savoir où donner de la tête, mes journaux allemands, et le reste. Et j'ai, en ce moment, le souci des passeports des enfants, de la frontière close, des démarches difficiles. — Enfin, le vendredi, je pars l'après-midi, jusqu'au lundi matin. Il me faut donc faire en 4 jours la besogne de 7.

Je ne pourrais donc accepter une besogne nouvelle dont je ne serais pas sûr de m'acquitter convenablement. D'autre part, je ne veux, envers toi, ni ne puis me retrancher derrière des raisons de cet ordre. Ma raison principale, c'est que, si je pensais pouvoir faire œuvre utile, j'essaierais de la faire à *l'Humanité*³. J'ai suivi le journal quotidiennement, depuis août 1914. Il m'a irrité ou déçu souvent. Mais il a une ligne générale de conduite que je juge courageuse et honnête. Renaudel⁴ n'est pas Jaurès ;

1. Lettre à en-tête du Musée pédagogique.

2. Andler note sur la lettre de Herr que celle-ci a été écrite le « 26 mai (?) 1918 ». « Au moment de la création du Journal *La France libre* ». Mais le 26 mai ne correspond pas à un mercredi ; d'autre part le premier numéro de *La France libre* allait sortir le 2 juillet. Nous estimons donc que cette lettre date soit du printemps, soit du début de l'été 1918.

3. C'est Herr en collaboration avec Jaurès, Léon Blum et le philosophe Lucien Lévy-Bruhl qui a fondé le grand quotidien socialiste en avril 1904. Selon Andler, Herr avait trouvé le nom du journal. Pendant une courte période, jusqu'en août 1905, il assura la rubrique de la politique étrangère de *L'Humanité*.

4. Pierre Renaudel (1871-1935) défendit, pendant la Première Guerre, la politique de l'« Union sacrée » et de défense nationale du Parti socialiste ; à la mort de Jaurès il prit la direction de *L'Humanité* jusqu'au 13 septembre 1918. Il fonda en novembre 1933 le Parti socialiste de France.

mais, entre Renaudel et Thomas⁵ (et Varenne⁶ et Compère-Morel⁷) je n'hésite pas un seul moment. J'estime qu'il est grave de donner à l'*Humanité* un concurrent⁸ qui peut lui nuire, sans doute pas auprès de la classe ouvrière, mais auprès d'une portion de ses lecteurs. Longuet lui-même, lorsqu'il a lancé son journal⁹, a déclaré spontanément que pour rien au monde il n'en ferait un rival dangereux pour le journal de Jaurès, et c'est pour ce motif qu'il en a fait un journal de l'après-midi. Ce sont là pour moi, questions de doctrine, de principes, de tactique mises à part, des raisons assez importantes pour dicter ma conduite. L'attitude de Thomas¹⁰, dans tout cela, me reste inintelligible.

Non seulement je ne vois aucun motif de ne pas dire ouvertement ces raisons à Veber¹¹, mais je te demande au contraire de les lui communiquer. Et tu peux ajouter que si j'étais le moins du monde dans le doute, l'attitude de l'*Écho de Paris*, du *Figaro*, du *Temps*¹² et de l'*Action Française* suffirait à me décider. J'espère ne jamais rien faire ou rien écrire qui me vaille les félicitations et les cajoleries de ces gens-là.

-
- 5. Comme Renaudel, Thomas appartient au courant majoritaire, partisan de l'« Union sacrée » pour la défense nationale, qui domine le socialisme français jusqu'en juillet 1918.
 - 6. Alexandre Varenne (1870-1947), appartient aussi au courant majoritaire pendant la Première Guerre, mais à une partie du courant qui ne peut accepter que depuis 1917 une minorité pacifiste s'affirme de plus en plus au sein du Parti. En juillet 1918 l'ex-minorité pacifiste devient majoritaire.
 - 7. Constant Compère-Morel (1872-1941) appartient également au courant majoritaire. Réagissant, comme Varenne, contre l'importance que prend à la fin de la guerre le courant pacifiste au sein du Parti, il lance en juillet 1918 *La France libre*. Varenne est un de ses collaborateurs.
 - 8. Dès son premier numéro du 2 juillet, *La France libre* se fait un devoir de rappeler à ses lecteurs « la solidarité étroite qui existe entre les intérêts du prolétariat et les intérêts nationaux » (Cité dans Maitron, *Dictionnaire biographique*, t. XI, p. 246).
 - 9. *Le Populaire*, organe d'orientation internationaliste et de tendance pacifiste, que Longuet a lancé en mai 1916 en collaboration avec d'autres socialistes du courant minoritaire.
 - 10. Thomas, Renaudel, Sembat, et Blum se situaient politiquement au centre du Parti socialiste. « Herr était de leur nombre », selon Andler. « Mais, par la force des choses, ce centre était le lieu géométrique de toutes les indécisions plutôt qu'une véritable force d'impulsion » (*La vie*, p. 274). Andler se réfère peut-être ici à ces « indécisions » du centre, pris entre l'aile droite du Parti socialiste (Varenne, Compère-Morel) et l'aile gauche (Longuet, Paul Faure).
 - 11. Adrien Veber (1861-1932), avocat, ancien secrétaire de Benoît Malon et député socialiste ; un des trois directeurs de *La France libre*, les deux autres étant Compère-Morel et Arthur Rozier.
 - 12. Effectivement, la presse libérale et celle de droite ne manquent pas de relever et de souligner les contradictions et les tensions idéologiques qui déchirent le Parti socialiste. Par exemple, à la suite de la réunion à Bordeaux en octobre 1917 du congrès national du Parti, *Le Temps* écrit :
« “ Le congrès de Bordeaux aura été jusqu'au bout une manifestation d'incohérence. Il n'aura réussi à sauver qu'en apparence l'unité du parti socialiste. Aussi longtemps qu'on s'obstinerà dans l'équivoque née de la volonté de concilier quand même et malgré tout ce qui s'exclut par définition, le devoir national et la prétention de l'internationalisme révolutionnaire à contrôler toute la vie politique du monde, le socialisme méconnaîtra en fait le sentiment profond des peuples luttant pour le droit et la liberté, et se débattra dans l'impuissance ” ».

(Cité dans Jean Lacouture, *Léon Blum* (Paris, Le Seuil, 1971, p. 146).

J'espère que les tiens et toi-même vous êtes en bonne santé. Embrasse Pierre pour moi. Je sais ce que tu montres de gentillesse et de bonté à Jean, et j'en suis profondément touché.

A toi de tout cœur

Lucien Herr

71

Paris, Vendredi [fin été - automne 1918]¹

Mon cher vieux, merci, de tout mon cœur. Je n'ai reçu que tout à l'heure ta lettre, qui est arrivée à Grosrouvre après mon départ (je suis rentré à Paris dans la journée de mardi). J'aurais été heureux d'embrasser Pierre. Dis-le-lui, lorsque tu écriras, et dis-lui que ma vieille amitié l'accompagne. — Et je voudrais savoir vous donner, à vous, une bonne provision de courage et de patience et de confiance. Je voudrais vous faire partager ma certitude que les choses iront vite, et seront maintenant d'assez courte durée. Ils ne peuvent pas tenir, et il semble bien que la débâcle autrichienne doive assez vite entraîner le reste ; — mais je sais bien qu'il y aura de dures choses, d'ici au terme final. Bon courage, mon ami ! Tu sais les vœux que je fais, que nous faisons, de tout notre cœur, pour vous tous.

J'ai laissé les miens à Grosrouvre, pour une dizaine de jours encore, je pense : nous disposons de trop peu de gaz et de charbon pour nous tirer convenablement d'affaire à Paris, et c'est une précieuse ressource de pouvoir répartir les charges. Et puis, pour les enfants, c'est un bienfait manifeste : la petite² est à présent en excellent état, et Jacques est magnifique de santé. — J'irai passer avec eux la journée de dimanche, et je partirai demain après-midi. Je rentrerai lundi matin. Quand te verrai-je, hélas ! Mes journées sont si pleines à présent que je ne puis espérer aller à Sceaux.

As-tu vu Edgard Milhaud ? Il t'avait attendu, tant qu'il a pu, au rendez-vous de mardi. J'espère qu'il aura pu te dire, relativement à l'action franco-suisse³, ce que nos

1. La mention au premier paragraphe de « la débâcle autrichienne » nous a servi de point de repère pour dater cette lettre.

2. Sa fille Madeleine, née le 8 avril 1916 ; décédée le 26 mars 1952. Normalienne (promotion 1939).

3. Herr reprend ici une discussion de l'époque sur les rapports internationaux inter-universitaires de l'après-guerre. En effet, dans un article intitulé « Les Relations universitaires franco-suisses » paru, en 1918, dans la *Revue internationale de l'enseignement*, Abel Rey de l'Université de Dijon parle des démarches déjà entreprises par les universités françaises et suisses en vue d'explorer les possibilités de relations entre elles (vol. 72 [1918], pp. 19-31). Mais en 1919 aucun accord n'est encore intervenu entre les autorités françaises et suisses pour établir des équivalences de diplômes entre les deux pays (voir la note d'André Balz dans la *Revue universitaire*, janvier 1919, pp. 60-61).

meilleurs amis de là-bas l'ont autorisé à dire, l'ont prié de dire ici. Il ne faut rien hâter en ce moment : il ne faut pas que des démarches précipitées donnent l'impression d'une hâte à préoccupations politiques. Il ne faut pas donner aux universités de langue allemande un prétexte à faire, en manière de riposte, un mouvement du même ordre vers les Allemands⁴. Il ne faut pas promettre ou offrir trop vite des équivalences et des accords sur lesquels on se trouverait certainement obligé de revenir, lorsqu'après la guerre on envisagerait plus froidement les choses. Etc. Etc. Il t'aurait dit, s'il t'avait vu, toutes ces choses avec plus de détails, de force et d'autorité. — Au reste, mon sentiment, en ce qui concerne les relations avec la Suisse, est et demeure qu'il faut négocier d'abord et surtout avec Zurich, Berne et Bâle, et qu'ensuite le reste viendra tout seul, par surcroît. C'est ce que je compte faire, au Musée pédagogique, dès que ce sera raisonnablement possible.

Le temps me presse. Adieu, mon vieil ami. Je t'embrasse de toute ma vieille affection

Lucien Herr

72

Villard-sur-Chamby

22 août [1919]

Mon cher vieux, notre second fils est né hier soir à 7 heures, assez rapidement, assez facilement, dans des conditions générales et spéciales parfaites. Jeanne était admirablement portante. Le petit est robuste et les femmes le trouvent magnifique, sans doute parce qu'il pèse un peu plus de huit livres, et qu'il gueule assez fort. Je suis content que ce soit un garçon. Il s'appellera Michel, en souvenir de mon grand-père, le vieux Herre-Michel de Berrwiller, qui n'était pas bête, et qui avait de l'amitié pour moi, et peut-être fera-t-il revivre ses vertus. — Veux-tu bien communiquer la nouvelle aux personnes de ta famille qui peuvent s'y intéresser, et, à l'occasion, à Paris ? — Nous n'en ferons pas part officiellement.

Je rentre à Paris le 31 pour reprendre mes services le 1^{er} Septembre. Le repos aura été court, et un peu gâté par l'attente d'un événement prévu pour une grande semaine plus tôt. Mais il était nécessaire, et j'ai senti, en arrivant, mon immense lassitude. Il me faudrait six mois de congé pour réparer les brèches et l'usure. Les conditions ont été excellentes. Jamais on n'a vu une continuité de splendeur pareille. Les

4. Il semblerait, pourtant, d'après l'article de Rey que de tels accords existaient depuis longtemps entre les universités suisses de langue allemande et les universités allemandes.

enfants sont à peu près nus du matin au soir, et magnifiques de santé. Je me suis moi-même un peu refait. J'espère que Grosrouvre, où nous passerons octobre, achèvera de me retaper.

J'espère que vous aussi vous aurez pu chercher ailleurs de la fraîcheur et du repos.

Je t'envoie ci-joint la lettre d'Élie Halévy¹ relative à la chaire de « Société des Nations »² de Strasbourg. Tu verras ce qu'il dit de la démarche qui, de ta part, pourrait être efficace. Si on en obtenait la fondation et la création, il faudrait éviter que cela allât à un juriste ; il faudrait que la chaire fût rattachée aux lettres, ou hors facultés. J'aimerais mieux, à défaut d'un historien de premier ordre, y voir Edgard Milhaud qu'un juriste.

Adieu, mon cher ami, j'ai 40 ou 50 petits mots à écrire. Je t'embrasse de tout cœur — Ne m'écris plus ici : les correspondances sont trop lentes à venir.

Lucien Herr

-
1. Élie Halévy (1870-1937), professeur à l'École libre des sciences politiques et auteur de *l'Histoire du peuple anglais au XIX^e siècle* (1914-1923) et de *L'ère des tyrannies : études sur le socialisme et la guerre* (1938).
 2. Andler évoque également le sujet dans une lettre à Xavier Léon datée du dimanche 18 janvier [1919] pour lui demander si Élie Halévy a toujours l'intention de fonder une Chaire de Société des Nations, (Bibliothèque de la Sorbonne, Ms. 358, lettre 114). Nous ne savons pas ce qu'il est advenu de ce projet. Les dossiers du Rectorat de Strasbourg des années 1919-1925 que nous avons consultés aux Archives départementales du Bas-Rhin ne font aucune mention d'une telle Chaire.

Ministère

*De L'Instruction Publique
Et Des Beaux-Arts*

*Paris, le 25 février [1920] *
41, Rue Gay-Lussac (V^e)*

MUSÉE PÉDAGOGIQUE

Mon cher ami,

J'ai vu Lanson ce matin, et je lui ai parlé avec beaucoup d'insistance de Gautier¹ (Dupuy² a insisté avec moi, très-chaudement), — et de la situation d'ensemble. Il est, personnellement, tout acquis à Gautier, qu'il connaît et dont il sait la valeur, les dons, les qualités d'esprit et de caractère, et qu'il souhaiterait beaucoup de voir à Paris. — Et il sait aussi tout ce qu'il y a, souvent, de mesquin et de médiocre dans la conduite des discussions de titres, de personnes ou d'idées, dans des commissions ou des assemblées trop nombreuses, et trop mal composées. Mais il faudra du temps pour réformer les institutions et les hommes. J'espère que son autorité lui donnera, dans les matières graves, un rôle important.

J'espère causer de tout cela avec Brunot ; mais je ne le vois plus, depuis qu'il est au faîte du pouvoir.

Je suis peiné de te savoir souffrant. Je t'en prie, prends le repos nécessaire. Nous sommes tous à bout de nerfs et de forces.

1. Il s'agit peut-être d'Émile Félix Gautier (1864-1940), normalien, agrégé d'allemand (1891) et professeur de géographie générale à la Faculté des lettres d'Alger. Fait carrière à Alger. Ses publications d'orientation pluridisciplinaire touchent tout autant à l'archéologie, qu'à la géographie, l'histoire et la linguistique.

2. Paul Dupuy (1856-1948), surveillant général (par la suite secrétaire général) de l'École normale de 1881 à 1925 ; homme de gauche et ancien dreyfusard, comme Herr dont il est l'ami intime, il consacre tous ses efforts et son énergie aux Normaliens. À l'instar de Herr, il a joué un rôle décisif dans l'évolution de l'École où il a été non seulement un administrateur mais un conseiller. Rappelons que, selon Andler, Lavisse n'accepte de devenir directeur de l'École en 1904 que s'il peut compter sur l'appui et l'aide de Herr et de Dupuy — les « directeurs d'études et intermédiaires autorisés entre la Direction et les élèves » (*La vie de Lucien Herr*, p. 223). Sur Dupuy, voir le chapitre qu'Hubert Bourgin lui a consacré dans son ouvrage polémique : *L'École normale et la politique (de Jaurès à Léon Blum*, Fayard, 1938) ainsi que la plaquette *Paul Dupuy (1856-1948)* (Braudard et Taupin, 1951).

Charléty³ a été heureux de ton intervention⁴. Je suis content de voir les oppositions hypocrites se démasquer, et j'espère qu'on fera front résolument. Ce n'est pas en les amadouant qu'on aura raison de ces gens-là. Ils défendent — et c'est leur unique souci — leur pouvoir de domination, qu'ils sentent en voie de leur échapper (j'ai vu, sur la déchristianisation et sur la mort rapide du crédit de l'Église, des lettres de curé intelligent, très-instructives). Si on fait mine de se laisser intimider, ils prendront tout⁵. Je pense que les yeux de ceux qui sont responsables du gâchis actuel finiront par s'ouvrir. Et je sais que Millerand⁶ a laissé toutes choses dans le gâchis le plus noir.

Tiens-moi au courant de la réponse de Bossard. Je suis très-préoccupé de toute cette affaire.

Merci des renseignements. J'ai pataugé jadis dans les légendes d'Offa⁷ et d'Oswald⁸, mais tout cela est à l'abandon : trois enfants, cela occupe lourdement. J'espère qu'elle s'y remettra quelque jour⁹.

A toi, en hâte

Lucien Herr

-
- 3. Sébastien Charléty (1865-1945), Recteur de l'Université de Strasbourg depuis 1919 ; il tenta de préserver et étendre le prestige dont jouissait l'Université sous l'annexion allemande en y attirant l'élite du corps professoral et en faisant de l'université un grand centre de culture française.
 - 4. Il doit s'agir d'une des interventions d'Andler dans la sous-commission de l'Enseignement supérieur pour l'Alsace-Lorraine dont il fait partie. Cette sous-commission a été mise sur pied par la commission de l'enseignement du Service d'Alsace-Lorraine constituée, en 1917, au Ministère de Guerre.
 - 5. Herr réagit ici à l'offensive cléricale en Alsace-Lorraine au lendemain de la guerre. Paris tente d'assimiler les deux provinces au régime de la République en y introduisant l'école laïque. La résistance est grande de la part des partis catholiques ultramontains et le projet gouvernemental (l'abrogation de la loi Falloux de 1850) ne peut aboutir.
 - 6. Alexandre Millerand (1859-1943) alors Commissaire général de la République française en Alsace-Lorraine (du 27 mars 1919 au 20 mars 1920). Herr critique ses capitulations devant le parti clérical en Alsace et Lorraine et sa politique de « régionalisme » qui accorde à ces régions une autonomie qui leur permet de se soustraire aux lois françaises.
 - 7. Offa, roi de Mercie (757-796) qui conclut un traité avec Charlemagne et devint un protecteur de l'Église.
 - 8. Oswald (saint) (né vers 602 - mort vers 642), roi de Northumbrie qui évangélisa son royaume.
 - 9. Le sens de ce dernier passage : « qu'elle s'y remettra quelque jour » n'est pas clair.

Vendredi 27 août [1920] *¹

Mon cher ami,

Je rentre à Paris le 1^{er} Septembre au matin. J'y suis attendu par de si lourdes et si urgentes besognes, que je crains de n'y pas trouver, les premiers jours, le temps d'écrire à loisir. Je ne veux pas laisser si longtemps sans réponse ta lettre, que je viens de recevoir, et je tiens à t'envoyer, si brièvement que ce soit, mon amitié, notre affection à tous.

Je suis tout à fait heureux que tu aies trouvé à Lyons de bonnes conditions de repos. Tu étais à bout de forces ; et, à nos âges, les médecins prennent souvent pour des menaces organiques ce qui n'est qu'indice de forces éprouvées et de surmenages. Moi-même, il y a deux mois, j'ai connu des semaines où j'ai souffert de troubles du cœur comme un cardiaque, et où j'ai redouté sérieusement que la montagne me fût interdite : or nous avons couru huit jours la haute montagne, couché 7 nuits entre 2400 et 3200 mètres, passé à 3600, fait le col du Géant, galopé de Champéry à Sixt, de Sixt à Chamonix, puis à Courmayeur, puis à Aoste, puis à Valtournanche, au Breuil, à Zermatt, au Gornergrat, sans une palpitation ni une gêne du souffle. J'ai bon espoir qu'il en sera de même de toi. Une fois le moteur central pleinement reposé, oxygéné, graissé à nouveau, je suis sûr que tu retrouveras ta vieille et éternelle jeunesse, et ton entrain, et ta vaillance, et ta confiance. Mais, pour le moment, et aussi longtemps que possible, fais ton devoir, qui est le plein repos, la chaise longue, l'ennui doux des longues heures oisives lentement distillées, et corrige à petites journées tes dernières épreuves. Le soulagement de voir enfin sortir le début de ton livre² te sera sûrement un réconfort.

Pour l'agrégation, ce qui est déplorable, c'est que tu aies laissé faire sans intervenir. Les programmes définitifs ont été arrêtés, et même publiés, longtemps avant que tu n'aies quitté Paris. Il est incroyable que les propositions de la Sorbonne soient faites sans être délibérées entre vous. C'est là qu'il faut intervenir dorénavant, et ce sont ces règles de méthode et de principe qu'il faut arrêter. Le jour où la Sorbonne sera vraiment organisée, il n'est pas possible que les choses continuent à se passer ainsi. — D'autre part, il serait indispensable que tu puisses causer avec Bellin³ et avec Coville⁴ du fond même des choses, c'est-à-dire de l'orientation de l'agrégation.

1. Andler note sur la lettre de Herr : « Envoyée à Lyons-la-Forêt (Eure) » ; Il a aussi indiqué que la lettre a été envoyée de Vevey, nom barré par M^{me} Herr et remplacé par Villard [Villard-sur-Chamby].

2. *Les précurseurs de Nietzsche*.

3. Marcel Bellin, directeur de l'enseignement secondaire depuis 1917 et inspecteur général de l'Instruction publique.

4. Alfred Alexandre Coville (1860-1942) ; de 1917 à 1927 directeur de l'enseignement supérieur.

Tant qu'on est en période de liquidation et de concours spéciaux⁵, il faut être tolérant jusqu'à un certain point ; mais nous touchons au terme, et il y a des limites. Je crois que la pire solution serait de t'effacer et de les laisser faire. Plus que jamais, il y a devoir à payer de sa personne.

Je comprends que, pour l'année qui vient, tu préfères laisser à d'autres le soin de préparer ce programme, et reprendre, pour les générations nouvelles, le travail par la base. Je crois que rien ne serait plus efficace ni plus urgent que de marquer nettement, par l'exemple, à la Sorbonne et à l'École, ce que doit être l'initiation à l'apprentissage du travail personnel, l'acquisition de la culture fondamentale, la première tâche encyclopédique et méthodique⁶. Je crois que tu peux, en y consacrant le meilleur de ton effort pour un an, marquer fortement ce que d'autres feront après toi, fatallement, une fois le premier sillon creusé. Mais je te supplie de ne pas désespérer, de tenir bon, ou, tout au moins, de faire une tentative loyale, dans ces premières années de fondations nouvelles⁷. Il faut laisser au temps le soin d'éclaircir les choses, et il ne faut pas abandonner la Sorbonne à l'heure où elle manque d'hommes, et où tout est à faire. Nous causerons de cela, longuement, plus tard ; mais, pour le moment, garde confiance en toi, et confiance dans les choses et dans la génération qui grandit.

J'achève précipitamment, pour ne pas manquer l'occasion d'un courrier. — Je n'ai passé à Berlin⁸ que quatre jours, et j'ai réussi à faire l'indispensable⁹ : j'ai l'espoir

5. Herr fait référence aux concours spéciaux pour les étudiants mobilisés pendant la Guerre. Les candidats à l'agrégation, par exemple, peuvent se présenter aux concours sans avoir fait de stage pédagogique ou produit de diplôme d'études supérieures. Ils se présentent également hors rang pour l'admission définitive à l'agrégation. Les concours spéciaux sont liquidés en 1920 et le classement spécial en 1923. Les Alsaciens-Lorrains jouissent également de certaines facilités. Ils feront l'objet d'un classement spécial jusqu'en 1925.

6. Sur le type d'enseignement que donne Andler à l'École normale après la guerre, voir l'*Introduction*, p. 22.

7. La Guerre avait ravivé les nombreuses critiques dirigées contre l'organisation et l'orientation de l'enseignement universitaire en France. Les Compagnons de l'Université Nouvelle réclamaient une Université décentralisée qui serait organisée comme une corporation et rassemblerait les trois ordres de l'enseignement. Quant à Andler, Christian Pfister ou Paul Appell, c'est à Strasbourg qu'ils tentèrent d'opérer des réformes universitaires. Mais ce qu'Andler espère pour Strasbourg, il l'espère pour l'Université française en général. Dans ce but, le 6 novembre 1919, il fait — pour l'ouverture des cours à la Sorbonne — une conférence sur « La Rénovation présente des universités allemandes et des universités françaises ». Il y insiste sur la nécessité de remplacer les Facultés cloisonnées par des instituts de type interdisciplinaire groupés autour d'un Institut de travail. Il préconise aussi la création d'une licence d'Université qui permettrait aux étudiants de combiner — au choix — des certificats de différentes Facultés, de médecine ou de sciences, de droit ou de lettres. (Voir *L'humanisme travailliste. Essais de pédagogie sociale* [Paris, Bibliothèque de « La Civilisation française », 1927], pp. 133-144). Nous ne savons pas si une telle proposition fut prise en considération par le Ministère de l'Instruction publique. Mais en septembre 1920 la licence ès lettres fut modifiée pour se composer désormais d'une réunion de quatre certificats. Par ailleurs, en 1920 le Ministère de l'Instruction publique décide la création d'instituts d'enseignement supérieur qui seraient rattachés, soit à des facultés universitaires, soit directement à l'université.

que les choses iront à mon gré. Berlin m'a ahuri, après dix années. Plus rien de ce que nous avons connu ; la démoralisation totale, la folie déchaînée, plus de norme, de discipline, de cadres, de castes, de hiérarchie, de respect ; pas de règles de conduite ; ni moralité privée, ni moralité sociale ; la vie au jour le jour, déchaînée ; les privations et la misère : ni pain, ni lait, ni viande, et une cherté affolante ; 60 pour 100 des étudiants de l'université obligés de gagner leur vie à des besognes manuelles (4 mk [mark] de l'heure) ou à des travaux de bureaux (2 mk de l'heure), etc. etc. — Vu Harnack¹⁰, Delbrück¹¹, Simons¹², Kühlmann¹³ et d'autres encore.

En toute hâte. Je suis encore très-cruellement fatigué, et ma Suisse touche à sa fin. Je compte un peu sur Grosrouvre, en octobre. Je suis vieux et las.

Les petits vont parfaitement bien. Tout le monde t'envoie son affection. Je t'embrasse

L. H.

(suite notes 8 et 9 de la page 178)

8. À la demande de la Direction de l'Enseignement supérieur, Herr s'est rendu à Berlin en juillet pour renouer les relations interrompues pendant la guerre entre les bibliothèques allemandes et françaises et négocier les accords futurs.
9. Pendant la guerre, les bibliothèques allemandes avaient interrompu l'envoi des périodiques auxquels les bibliothèques françaises étaient abonnées et pour lesquels ils avaient payé. Herr devait régler ce problème. De plus, à Berlin, il a fait l'acquisition de nouveaux périodiques et ouvrages scientifiques allemands pour le compte des bibliothèques françaises.
10. Adolf Harnack (1851-1930), professeur de théologie à Berlin et auteur d'études très importantes sur l'histoire de l'Église.
11. Sans dout Hans Delbrück (1848-1929), professeur d'histoire à l'Université de Berlin hostile au pangermanisme. Au lendemain de la Première Guerre, pendant les négociations pour la Paix, il a été l'expert choisi pour discuter de la question de la responsabilité de l'Allemagne.
12. Walter Simons (1861-1937), juriste et homme politique allemand ; en tant que ministre des Affaires étrangères sans parti (1920-1921) — lors des conférences de Spa et de Londres — il recherche en vain une solution réaliste des problèmes des réparations de guerre.
13. Richard von Kühlmann (1873-1948), diplomate allemand ; secrétaire d'État auprès du ministre des Affaires étrangères, il conclut pour le compte de l'Allemagne le Traité de Brest-Litovsk (1918) avec la Russie.

Ministère

De L'Instruction Publique

Et Des Beaux-Arts

*Paris, le 17 Septembre [1920] *¹*

41, Rue Gay-Lussac (V^e)

MUSÉE PÉDAGOGIQUE

Mon cher vieil ami,

Nous n'avons eu, en tout et pour tout, qu'un seul poste d'assistant à Paris : il est donné à un Alsacien, qui s'appelle Kocher. Pour toute la France, il ne reste plus disponibles : qu'une place d'assistant au lycée de Lorient,

_____ au Collège de la Mure (Isère) et trois places de répétiteurs dans des Écoles normales d'instituteurs (Dijon, Lyon, Mirecourt). Nous pourrions obtenir la nomination de ton Bâlois à un de ces postes, mais d'après ce que tu me dis de ses goûts, de sa culture et de ses occupations présentes, j'imagine qu'il ne peut ni ne veut quitter Paris.

Vu Charléty. Albert Lévy ² commence à faire des siennes, à trouver que le séjour de Strasbourg ne vaut rien pour sa santé physique (et que, d'une manière générale, il est bien embêtant d'être obligé de travailler et de se donner de la peine, si peu que ce soit). Il a relancé la combinaison Spenlé ³. J'en ai dit mon sentiment à Charléty. Agis, si tu juges bon de le faire, dans le sens que tu jugeras bon. Il serait bon que Coville sût exactement qui est recommandable, et qui ne l'est pas.

Mathiez ⁴ est le plus intelligent des trois ⁵ ; mais tu sais aussi bien que moi que c'est un demi-fou, et, ce qui est plus grave, un tempérament de pamphlétaire et de lit-

1. Andler a daté la lettre de 1922. Selon nous, il fait erreur : la mutation universitaire dont il est question ici a eu lieu en 1920.

2. Albert Lévy a été nommé à Strasbourg en 1919.

3. La demande de Lévy sera agréée. Il retournera dans le Midi pour enseigner à l'Université d'Aix-Marseille. Jean-Édouard Spenlé (né en 1873), qui y enseigne depuis 1904, prendra le poste d'Albert Lévy en 1920-1921 et deviendra peu après, également, directeur du centre d'études germaniques de Mayence.

4. Albert Mathiez (1874-1932), fondateur et président de la Société d'études robespierristes. Il appartient au courant de l'historiographie révolutionnaire d'orientation marxiste pour lequel Robespierre est un précurseur de Lénine, et la Révolution française une anticipation de la Révolution russe.

5. Il s'agit sans doute ici des candidatures à la succession d'Aulard qui va prendre sa retraite, en 1922, en tant que professeur d'histoire de la Révolution française à la Sorbonne.

térateur, Guyot⁶ n'est ni bête ni maladroit, mais je ne connais personne qui ait pour son caractère et sa personne la moindre estime. G. Weill⁷ est la conscience et la gentillesse mêmes ; il est scrupuleux et honnête, bon camarade, laborieux et serviable. — Ton chanoine de beau-frère⁸ est sans doute décidé maintenant à rester à Strasbourg ?

Nous avons tous nos défauts, et nous avons presque tous nos qualités. Ne te tourmente pas outre mesure : l'optimisme a parfois raison, et les choses s'arrangent souvent, en définitive, en dépit de la médiocrité des hommes. La grosse affaire, à l'heure qu'il est, est de donner aux jeunes l'exemple et le spectacle du métier fait avec conscience, et c'est là ce qu'il faudrait pouvoir exiger du personnel enseignant, Sorbonne et le reste. Si j'étais le maître, je serais impitoyable là-dessus.

J'ai de très-bonnes nouvelles de Suisse ; mais voici l'automne, et je pense qu'ils ne tarderont pas à descendre à Vevey. Ils rentreront le 30, et nous partirons le 1^{er} pour Grosrouvre. J'ai eu trop peu de repos ; à Grosrouvre, j'aurai le grand air et la nature, tout en travaillant tranquillement mes trois ou quatre heures par jour. — J'ai trouvé ici une besogne assez lourde. Pariset a donné un gros effort : j'ai pu donner avant-hier le bon à tirer final de son premier volume⁹, et je n'ai plus à faire qu'une dernière révision de son second volume¹⁰, qu'il a courageusement remanié et resserré. Il faut que tout cela soit liquidé dans un mois ou six semaines : l'*Histoire contemporaine* commence à paraître fin octobre¹¹, à raison d'un volume par mois : les deux volumes de Pariset paraissent fin novembre et fin décembre. Après quoi je n'aurai plus qu'à donner la dernière main au 3^e volume de Seignobos¹², et à revoir le dernier volume, celui de la *Guerre*¹³. C'est un grand soulagement¹⁴, et j'ai en perspective une année plus raisonnable.

Adieu, mon cher vieux. J'espère que tout va bien, pour les tiens, à tous égards. Ne me laisse pas sans nouvelles.

Je vous embrasse tous les deux

Lucien Herr

-
6. Raymond Guyot (1877-1934) obtiendra la chaire d'histoire moderne et contemporaine à la Sorbonne en 1932. Auteur avec Louis Cahen de *L'œuvre législative de la Révolution* (1913) et de *La Révolution française* avec Philippe Sagnac et Georges Lefebvre (1930).
 7. Georges Weill (1865-1944), professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Caen, poste qu'il gardera jusqu'à sa retraite. Auteur de *l'Histoire du mouvement social en France* (1910).
 8. Charles Schmidt.
 9. *La Révolution (1792-1799)*, t. II de l'*Histoire de la France contemporaine* dirigée par Lavisse.
 10. *Le Consulat et l'Empire*, t. III de l'*Histoire de la France contemporaine*.
 11. La publication de l'*Histoire de la France contemporaine* chez Hachette s'échelonne sur deux ans, de 1920 à 1922.
 12. *L'Évolution de la troisième République*, t. VIII de l'*Histoire de la France contemporaine*.
 13. *La Grande Guerre* par Henry Bidou, A. Gauvain et Charles Seignobos.
 14. Sur le rôle que joue Herr dans l'élaboration de l'*Histoire de la France contemporaine*, voir la lettre 81, n. 2.

Ministère

*De L'Instruction Publique
Et Des Beaux-Arts*

*Paris, le _____
41, Rue Gay-Lussac (V^e)*

MUSÉE PÉDAGOGIQUE

Mercredi 27 octobre [1920]

Mon vieil ami,

J'ai écrit à Lavisse au sujet de l'article de Bernoulli. J'ai insisté, personnellement, du mieux que j'ai pu. J'ai vu d'assez près le *Johannes*¹, que j'ai acheté pour notre bibliothèque. Il y a encore du tumulte, de la surabondance, trop d'implicite, des développements trop vastes, trop de difficulté à suivre et à saisir au juste. Mais il y a de la richesse, de la force, des dons de premier ordre. Il faudra sans doute élaguer dans sa rédaction, adapter, clarifier, fortifier les arêtes et les lignes, et ce sera un travail délicat. — J'ai demandé à Lavisse de t'écrire directement, sitôt que possible, et de t'indiquer la place disponible². J'espère que c'est chose faite, bien que Lavisse soit âgé et lent.

Ta lettre m'obsède, de même que n'a cessé de m'obséder celle que tu m'as écrite en Suisse. Je sais ce que c'est que d'avoir le sentiment d'une faillite : si j'avais renoncé après chacune de mes faillites, ou même après les plus graves, il y a longtemps que j'aurais fini de pourrir au fond de la Seine. Je comprends tes rancœurs et tes inquiétudes. En principe, je crois que notre devoir est de tenir bon jusqu'au jour où une génération nouvelle prendra les choses en main, et saura faire ce que nous n'avons pu faire. Mais cela peut être long. Si tu quittes la Sorbonne, ce sera pour moi un déchirement grave, et la fin de quelque chose. Si tu pouvais prendre sur toi de rester au poste jusqu'à ce que la confusion présente soit éclaircie, et que les choses soient revenues à une allure normale, j'en serais heureux. Mais je ne me dissimule pas l'autre aspect de la question. Il faut que les années d'activité efficace qui nous restent soient employées pour le mieux, et il n'y a profit pour personne à rester attelé à une tâche qu'on sent vaine. Tu as une œuvre àachever, dont tu as indiqué les grandes lignes, et qui peut être d'une grande importance. Et tu as des livres à écrire, pour lesquels il te faut de la sérénité et des loisirs.

Le grave défaut du Collège de France, tu le sais comme moi, c'est la rupture

1. *Johannes der Taüfer und die Urgemeinde*, Die Kultur des Evangeliums, vol. 1 de Bernoulli (Leipzig, Der Neue Geistverlag, 1919).

2. Aucun article de Bernoulli n'a été publié dans *La Revue de Paris* que Lavisse dirige.

fatale de contact avec les jeunes gens. Tu te créeras un public, mais il sera d'amateurs, de quelques spécialistes, de badauds et d'étrangers. Sera-ce un champ d'action véritable, — nul ne peut le prévoir. Et ce sont des matières où il faut que l'action utile soit prochaine, immédiate. Le mieux serait qu'un institut de pédagogie, libre de ses mouvements, assez souple et indépendant pour grouper des hommes de toutes classes sociales, et de tous ordres d'enseignement³, fût annexé à la Sorbonne, comme un laboratoire d'études pour les réformes et les rénovations nécessaires. Ce serait le germe autour duquel se ferait petit à petit l'organisation de demain. Ce serait comme l'Institut Jean-Jacques Rousseau⁴ auprès de l'université de Genève, mais avec une autre ampleur, moins de technicité, plus de politique et une âme sociale. Tout cela serait parfaitement à sa place au Musée pédagogique, où on aurait une prise directe sur le primaire, et sur les femmes, et sur les étrangers. Mais il faudrait une création ample, faite par les trois ordres d'enseignement, et un plan mûrement étudié, et un ministre pour le réaliser. Le moyen le plus sûr serait sans doute d'en saisir l'opinion publique, par quelques articles-programmes, et de présenter au Parlement un cadre tout fait. Les étrangers et surtout les anglo-saxons, viendraient en foule à un foyer de ce genre, s'il avait nettement le caractère de la social réform.

Adieu, mon ami. Il faut songer à tout cela, posément et résolument. Mais il ne faut pas décourager les bonnes volontés en abandonnant trop tôt les tâches urgentes. Je voudrais que nous puissions causer de tout cela, avec d'autres, à loisir.

Adieu. Merci de ce que tu as fais pour Jean. Le résultat montre qu'il méritait d'être repêché. C'est un grave souci de moins pour sa mère, et ce peut être le signal d'une transformation définitive de ce petit, qui peut faire honorablement sa tâche, s'il a confiance en lui-même.

On va bien ici. Le temps est splendide et froid. Lundi nous serons rentrés à Paris. J'ai hâte de retrouver ma besogne. Nous vous embrassons de tout cœur.

L. H.

3. Voir l'Introduction, pp. 27-28.

4. L'Institut Jean-Jacques-Rousseau, fondé en 1912 par le Genevois Édouard Claparède, a eu comme premier directeur Pierre Bovet (1912-1944), professeur de pédagogie à la Faculté des lettres de l'Université de Genève. Lors de son rattachement en 1970 à l'Université de Genève, l'Institut change de nom et devient la Faculté de psychologie des sciences de l'éducation.

Ministère

De L'Instruction Publique
Et Des Beaux-Arts

*Paris, le [10 novembre 1920] **
41, Rue Gay-Lussac (V^e)

MUSÉE PÉDAGOGIQUE

Mercredi

Mon cher vieux, j'ai entre les mains le manuscrit de Claverie ¹. Inachevé, incomplet, fini d'une manière abrupte, en plein commentaire d'*Hypérion* ². 400 pages d'un manuscrit lâche ; ferait 200 à 250 pages d'un volume à 2.200 caractères à la page. Je n'ai fait que le feuilleter et le parcourir. J'ai l'impression d'une grande probité, d'une grande conscience, de beaucoup de labeur, un peu scolaire et terre à terre. Il serait grand dommage que cette peine fût perdue. La forme est soignée, enjolivée, sans vigueur et sans personnalité, mais probe et sincère, à ce qu'il me semble.

C'est bien tout ce qu'il a rédigé. On n'a rien retrouvé de plus.

La mère et la sœur sont incapables de s'en occuper. Elles s'en remettent entièrement à un fidèle ami de l'auteur, André Cuisenier ³, professeur au lycée de Rouen. Il sait que je te remets le manuscrit, et que tu as la gentillesse de l'examiner.

La mère peut payer une large part de l'impression, mais pas tout, si la somme est très élevée. La question est donc de savoir : 1° s'il faut publier ⁴, 2° combien le volume coûterait, 3° si on pourrait la soulager d'une partie des frais, et comment, 4° enfin si on pourrait donner à ces pauvres gens la suprême consolation d'une soutenance posthume, ou de quelque chose d'équivalent.

Pardon, et merci.

1. Joseph Claverie (1881-1914), agrégé d'allemand (1907) et professeur au lycée d'Orléans. Mort pendant la guerre.

2. Le roman *Hypérion* de Hölderlin.

3. Il s'agit sans doute du futur auteur de *Jules Romains et l'unanimité* (1935) et éditeur du *Cycle des fêtes* du poète Georges Chennevière.

4. L'ouvrage de Claverie sera publié par Alcan en 1921 et aura pour titre *La jeunesse d'Hölderlin jusqu'au roman d'Hypérion*. Dans la préface, Cuisenier exprime au nom de la famille de Claverie toute sa gratitude à l'égard d'Andler et de Herr. L'École normale possède un exemplaire dédicacé de l'ouvrage : « À M. Lucien Herr hommage reconnaissant et amical, A. Cuisenier ».

Je déposerai le manuscrit chez toi, à ton nom (en cas d'absence). Il est trop tard pour que je te l'expédie, et il est unique. Prends-le à l'occasion. — Pardon encore, et merci encore

A toi, de cœur

Lucien Herr

Mes Allemands sont arrivés. La chose prend assez bonne tournure.

78

Mardi 23 août [1921] *¹

Villard-sur-Chamby (Vaud)

Mon cher vieux, c'est aujourd'hui seulement que ta lettre parvient à notre Villard, après avoir été courir en divers Villars, où elle a perdu trois ou quatre jours, — et c'est aujourd'hui que tu dois quitter Aubure, et j'ai grand peur que ce mot ne te joigne plus à Bâle, si je tarde. Je le fais donc aussi rapide que possible, et nécessairement très-bref et précipité. Après quatre semaines et demie de repos, j'ai encore une lassitude immédiate lorsque je prends la plume en mains. La fatigue ne se répare plus, à nos âges, comme il y a vingt ans, ou dix ans.

Je suis content que ma note ne t'ait pas déplu. Il n'y a rien d'excessif dans l'éloge ; il y a, si tu veux, dans l'expression, un mauvais goût qui est de règle dans ce genre de littérature, mais, pour le fond, je n'ai rien dit que je ne pense. C'est un beau livre², un grand livre, qui vivra. Et il serait criminel qu'il ne fût pas imprimé jusqu'au bout. Mon amitié en est aussi fière que si j'en étais l'auteur.

Je suis très-heureux que tu aies trouvé du repos en Alsace, dans les belles forêts que je connais et que j'aime (je ne suis pas allé à Aubure, mais je sais ce que c'est, et j'en connais l'équivalent). Mais, du moment que tu partais seul, je suis désolé que tu ne sois pas venu de ces côtés-ci, où, en sus de l'amitié, on trouve encore des séjours très-confortables, copieux, plantureux, à très-bon compte. Mieux encore : tu aurais trouvé en Engadine beaucoup de paix et de douceur, à bon marché. Nous avons fait une douzaine de journées de marche, par la montagne, qui nous ont conduits, ma femme et moi, par le Valais, la Furka, Andermatt, Disentis, Thusis, la Via Mala, le val d'Avers et la montagne jusqu'à la Maloja. Nous avons fait, en une matinée radieuse et délicieuse, par des sentiers ombrageux qui longent les lacs, l'admirable et

1. Andler note sur la lettre de Herr : « Envoyée à Bâle, poste restante ».

2. Le *Nietzsche* d'Andler, dont deux volumes ont été publiés en 1921, *La jeunesse de Nietzsche (jusqu'à la rupture avec Bayreuth)* et *Le pessimisme esthétique de Nietzsche, sa philosophie à l'époque wagnérienne*.

délicieuse contrée, de la Maloja, par Sils Maria, Silvaplana, Campfer et Saint-Moritz, jusqu'à Pontresina, et nous avons passé tout près de la maison de Nietzsche. Nous attendions beaucoup de beauté, et ce que nous avons trouvé, par ces journées radieuses, douces, transparentes, éclatantes, a dépassé infiniment notre attente. — Nous avons passé deux jours à Pontresina et aux environs, au cœur de la Bernina, où nous avons un peu grimpé, puis nous sommes retournés à Silvaplana, avons fait le Julier, puis sommes retournés, par la montagne, au val d'Avers, que nous tenions à voir une seconde fois, avons filé jusqu'à Splügen, passé le San Bernardino, sommes descendus à Mesocco et de là à Bellinzona. La pluie nous a pris là, et nous a obligés à brusquer notre retour. Nous sommes repartis par le Gothard jusqu'à Flüelen, puis par le bateau jusqu'à Alpnach, de là à Brienz, puis à Spiez, Zweisimmen, et ici. — Il est trop tard pour que tu fasses cela, ou quelque chose d'analogique, mais, au lieu de passer par le Gothard, le détour, ne serait pas grand d'aller à Coire et à Samedan, de descendre en Italie par la Bernina, et de gagner, de Tirano, soit Venise, puis le reste, soit les lacs et Milan. Étudie cela avant de prendre une décision.

Depuis mon retour ici, c'est la pluie, tant désirée, mais c'est aussi le repos complet, le bon sommeil, le lent retour des forces, et l'heureuse santé de tous les miens, qui sont en plein bonheur. Pour moi, c'est la dernière semaine ; dans huit jours, je partirai, pour rentrer à Paris, où je dois être le 1^{er} 7^{me}. Les miens resteront ici, puis à Vevey, jusqu'à la fin de septembre. Nous passerons ensemble octobre à Grosrouvre.

Adieu, le temps me presse. Tout le monde ici t'envie amitiés et tendresses. Je t'embrasse de tout mon cœur

L. H.

79

Grosrouvre, 27 octobre [1921] *

Mon cher vieux, merci de ta lettre. J'ai appris par le mot que tu as écrit à Faure¹ que tes projets s'étaient enfin réalisés et j'ai eu beaucoup de joie à te savoir à Florence. Je comprends l'impression que tu en as reçue. Les descriptions, les phrases, les images et les photographies ne sont rien auprès du choc qu'on reçoit, lorsque ces choses vous sont enfin révélées. Mais, une fois le premier pas fait, il faut y retourner. Je ne te donne pas six mois pour que tu en ressentes le besoin. — Je regrette seulement que tu n'aies pas fait le détour par Sils. Je reste sous le coup du saisissement que m'a donné la Haute-Engadine.

Nous causerons de tout cela, bientôt. Nous rentrons le 1^{er}. Jacques entre au lycée

1. Élie Faure.

le 2, et la petite aussi, ce qui est pour elle une joie sans mesure. Tous les trois sont admirables de santé. Ce mois d'octobre a été pour eux et pour nous une chance inouïe.

Je suis content que toute ta famille soit en bonne santé. J'espère que tu auras bien-tôt aussi toi-même la courbature du long voyage. La force morale qu'on rapporte de ce genre de choses compense largement le déchet en force physique, et permet de reconstituer très-vite ce qu'on a perdu. La vie n'est qu'un louvoiement perpétuel.

J'ai eu beaucoup à travailler ici ; mais quatre ou cinq heures de travail ne sont rien, dans la paix de notre charmante nature, dans la splendeur de ce ciel, qui a été ininterrompu pendant trois semaines. Maintenant c'est l'âpre automne ; mais j'aime cela aussi. Je rentrerai rassasié, sinon de repos, du moins d'absence ; la lourde besogne m'appelle.

Nous t'envoyons, nous vous envoyons notre amitié. Les gosses t'embrassent. Et moi aussi, je t'embrasse de tout cœur

Lucien Herr

80

Villard-sur-Chamby, 28 août [1922]¹

Mon cher vieux,

Je ne veux pas attendre ma rentrée à Paris pour t'écrire. J'y trouverai une rude besogne, à laquelle s'ajoutera encore le retard de ma traduction, dont je serai obligé d'accélérer l'allure. Je vais moins vite que toi, et j'ai perdu ici près de trois semaines, tant j'étais exténué en arrivant. Je vais mieux à présent, mais on répare moins vite, à mesure qu'on vieillit.

J'attendais de jour en jour la nouvelle de la mort de Lavisson², mais le coup, lorsqu'il a été là, m'a été cruel, par-delà mon attente. Ce sont 28 années d'intimité³ croissante, de grande affection, de confiance totale qui disparaissent. Il ne s'est guère

1. Andler note sur la lettre de Herr : « Envoyée à Lyons-la-Forêt (Eure) ».

2. Lavisson est mort le 18 août 1922.

3. Herr avait été le proche collaborateur de Lavisson pendant près de trente ans. De 1894 à 1904 il avait été secrétaire de rédaction de *La Revue de Paris* que Lavisson dirigeait. Sur le rôle de Herr comme collaborateur de l'*Histoire de la France contemporaine*, voir la lettre 81, n. 2. Voir également sur le lien entre Herr et Lavisson, l'introduction, p. 27.

passé de semaine, depuis qu'il était malade, où je ne sois monté le voir deux ou trois fois. Il m'a été cruel de le quitter à un moment où sa déchéance se précipitait, et où, aux heures de lucidité, dans l'isolement navrant où il se trouvait, ma venue lui apportait un peu de vie et de douceur. J'ai su, tout à la fin, qu'avant de mourir il avait eu quelques jours de conscience presque totale, et que sa souffrance morale avait été atroce. Je n'ai appris sa mort que par un journal suisse, et, à tous égards, il était impossible d'arriver à temps pour aller l'accompagner jusqu'au cimetière de Nouvion. — Je sentirai durement le vide, en rentrant à Paris. Je connaissais aussi bien que personne ses lacunes et ses faiblesses, qui étaient pour une large part celles de sa génération ; mais je sais aussi combien il a été laborieux, désireux de bien faire, dur au mauvais ouvrage, bon ouvrier et honnête homme. Je suis resté quelques jours sous le coup d'une véritable courbature morale.

Tout va bien ici pour les miens. Les petits sont en parfait état et les conditions de repos, de liberté, de nature sont excellentes. Ils sont avec trois petits cousins de mêmes âges qu'eux. C'est une excitation et une intensité de vie que tu imagines, mais c'est aussi un déchaînement, un vacarme, une insubordination indescriptibles. Ils sont remarquablement vigoureux. Nous avons emmené Jacques et Madeleine en montagne, et Jacques a fait avec nous, un jour, une grimpée très-dure, assez difficile, avec une force de résistance remarquable : plus de dix heures de marche pénible. Madeleine a fait sa première ascension, assez vertigineuse, avec une grande sûreté de pied et de tête. Ce sont de beaux et vigoureux enfants. Quant au tout petit, il est terrible, tant il est vivant, volontaire, mais il est charmant. Il donne à son vieux père toute la douceur que ton petit-fils donne à son grand-père.

Nous sommes ici à la limite de la zone méridionale et de la zone parisienne, et nous participons de l'une et de l'autre. Nous avons eu, durant tout ce mois, des périodes assez régulièrement alternantes de trois ou quatre journées chaudes ou très-chaudes, parfois splendides, suivies de trois ou deux journées d'orages plus ou moins violents et de pluies abondantes. Ce régime a ses bons côtés, surtout cette année, où j'avais trop de besogne pour songer à faire, comme les autres années, une dizaine de jours de courses en haute montagne, — et où notre déménagement et tout ce qui s'en est suivi ne m'en eût guère laissé le moyen, même si j'avais eu le temps. Le grand avantage, c'est la fraîcheur et la douceur des aspects naturels, constamment arrosés, et verts comme en juin. Et puis, par les journées de pluie, j'ai pu pousser ma besogne plus activement, avec moins de regrets. J'ai avancé, mais trop peu : il s'en faut de 65 pages que j'aie achevé le premier des deux volumes⁴, et il me reste encore le second, qui en compte 500. C'est un travail difficile, parfois intéressant, parfois insignifiant et lassant ; mais ce qui m'est le plus pénible, c'est de n'arriver à faire que passable. Il faudrait reprendre dix fois le travail pour atteindre — dans la mesure de mes moyens — à une relative perfection. Et il faudrait un long commentaire, que je ne puis songer à écrire. Je ne suis pas fait pour des besognes alimentaires de ce genre. C'est autre chose que de traduire un roman au courant de la plume.

4. Sa traduction de la *Correspondance entre Schiller et Goethe, 1794-1805* en 4 volumes. Terminée en septembre 1923, elle paraîtra, en deux fois, cette même année chez Plon. Jusque-là, il n'y avait eu qu'une traduction très incomplète en 1863 par M^{me} de Carlowitz.

J'ai moins vieilli que je ne le craignais. J'ai retrouvé mes jambes, mes capacités d'effort, mon cœur, mes poumons, et mon goût de la montagne difficile. J'en ai été content. Je vois autour de moi ces gosses qui ont besoin de moi pendant une quinzaine d'années encore, au moins, et c'est le plus grave des soucis.

Je suis content que tu enlèves rapidement ton article sur l'*Histoire*⁵ : je suis sûr que tu l'écriras avec plaisir. C'est l'hommage auquel Lavisson tenait le plus, — ce qui m'importe plus que les intérêts de la maison Hachette.

Nous avons d'assez bonnes nouvelles de notre belle-sœur de Sceaux et de ses enfants, qui ont, comme tu sais, passé l'un et l'autre assez heureusement leurs examens. — Les nouvelles de Langlois ne sont ni meilleures ni pires. Il semble que la crainte d'un mal redoutable à marche fatale soit écartée, mais son état reste douloureux, et la situation est obscure. M^{me} Langlois est à bout de forces, semble-t-il, et elle a pourtant de la résistance.

Adieu. Fais nos amitiés aux tiens. Bar-le-Duc me rajeunit : j'y suis beaucoup allé dans mon enfance. C'est un poste qui n'est pas désagréable, je crois, et la vie doit y être assez facile. Je souhaite que ton gendre y ait le loisir de travailler un peu pour lui-même.

Je ne sais rien d'Alsace, ni de Pariset. Les affaires publiques me donnent la nausée. J'espère que lorsqu'on sera allé jusqu'aux dernières limites de l'insanité, et qu'on aura constaté que cette voie périlleuse est en outre stérile, il ne sera pas trop tard pour faire machine arrière, et revenir au sens commun. Mais il semble que l'opinion soit bien lente à s'en rendre compte.

Encore adieu. Ne me laisse pas sans nouvelles. Je t'embrasse, et nous vous envoyons à tous notre vieille affection dévouée

Lucien Herr

Nous perdons nos deux bonnes, comme je le craignais ; ma femme en a naturellement beaucoup d'ennui ; mais nous espérons trouver ici.

à Paris, 39 boulev. de Port-Royal.

5. « La dernière œuvre d'Ernest Lavisson : l'*Histoire de la France contemporaine* », *La Revue de Paris* (janvier-février 1923), pp. 302-340.

*Ministère**De L'Instruction Publique**Et Des Beaux-Arts**Paris, le Vendredi [janvier 1923] ***41, Rue Gay-Lussac (V^e)**MUSÉE PÉDAGOGIQUE*

Mon vieil ami, ta lettre m'a apporté un grand soulagement. C'est maintenant affaire de courage et de patience ; la santé est sûrement au bout, et j'ai confiance en ta sagesse. Tu me verras dimanche, et nous causerons de cela plus à loisir, et du reste.

Ton article a fait grand plaisir à Seignobos¹, que j'ai vu depuis, et qui m'en a parlé avec un accent de vive gratitude, et avec beaucoup de respect. Il est solide, fortement construit, utile et efficace. Tu as été gentil pour moi², qui n'en attendais pas tant. Mes attributions et mes droits, et par conséquent mes responsabilités, qui étaient indéfinis et théoriquement nuls au début, sont allés croissants par la force des choses, mais sans être jamais fondés sur autre chose que sur la confiance que les auteurs me montraient, et ils n'en ont donc jamais tenu compte que dans la mesure où ils le jugeaient bon.

En toute hâte, adieu, et à dimanche. Je t'embrasse

Lucien Herr

1. Charles Seignobos (1854-1942), professeur d'histoire politique des temps modernes et contemporains à la Sorbonne ; auteur des tomes VI et VIII et coauteur du tome IX de *l'Histoire de la France contemporaine*.

2. Herr fait référence au long passage suivant qu'Andler lui consacre dans son article sur l'« œuvre » de Lavisse :

« Enfin, il ne sera pas interdit de nommer Lucien Herr, bibliothécaire à l'École Normale, qui fut dix ans, à la *Revue de Paris*, le bras droit d'Ernest Lavisse. Durant la longue préparation de l'*Histoire contemporaine*, il a mis à la disposition de tous les collaborateurs son immense érudition bibliographique et le contrôle incessant de sa réflexion critique. Il a fait beaucoup plus que relire et corriger toutes les épreuves ou réparer de menues erreurs. Il a été l'officier de liaison qui a tout coordonné. Le plan arrêté d'un commun accord, il a veillé à ce qu'il fût exécuté avec une exacte proportion des parties. Il a exigé, par une insistante persuasion, les refontes, les sacrifices nécessaires et quelquefois courageux. Il obtenu que les différents volumes, et les monographies qui forment des coupes longitudinales à travers ces volumes, se rejoignissent bord à bord, et bout à bout, sans hiatus et sans incohérence. La limpidité parfaite de l'ensemble est due pour une grande part à l'action invisible de ce conseiller sévère et amical » (*La Revue de Paris* [janvier-février 1923], p. 306).

L'enseignement de Baldensperger³ est maintenu ; on peut donc compter sur lui, comme renfort, temporairement.

Sagnac⁴ a eu, à la Sorbonne, une assez forte majorité sur Mathiez. Reste à attendre l'avis de la commission municipalo-universitaire⁵.

82

École Normale Supérieure

Bibliothèque

Paris, le _____ 192

31 Janvier [1923]

Mon vieil ami, je viens t'embrasser encore, et te souhaiter bon voyage¹. Je t'en prie, pars avec sérénité et avec confiance. Non seulement il le faut, et c'est la condition même d'une action promptement bienfaisante, mais ce repos contraint peut être, si tu le veux bien, un grand bienfait. Je donnerais beaucoup pour avoir devant moi trois mois vides de tout travail, pour laisser toutes choses déposer en moi, pour pou-

3. Fernand Baldensperger (1871-1958), fondateur de la *Revue de littérature comparée* (1921), professeur de littératures comparées à la Faculté des lettres de Strasbourg de 1919 au 31 mars 1923. Herr se réfère sans doute au fait que Baldensperger vient d'être nommé chargé de cours de littératures modernes à la Sorbonne. Il y deviendra professeur en 1925.

4. Herr fait référence au fait que Sagnac succède à Aulard dans la chaire d'Histoire de la Révolution française à la Sorbonne. Ses fonctions débuteront en avril 1923.

5. La ville de Paris a un droit de regard car c'est elle qui a financé le premier cours donné à la Sorbonne sur la Révolution française (1886). En 1891 le cours est transformé en chaire d'Histoire de la Révolution française. Aulard en devient le premier détenteur.

1. Andler part pour Grasse où il restera trois mois pour se remettre d'une congestion pulmonaire qui l'a terrassé en novembre 1922. Il doit à cette occasion demander un congé de trois mois. Très fragile de santé depuis la fièvre typhoïde qui l'a frappé quand il était encore dans la vingtaine, il est souvent souffrant, comme on le voit au fil des lettres.

voir me recueillir, tranquillement et à loisir, voir au juste où j'en suis. Cette possession de soi, ce ressort retrouvé te permettra d'aller ensuite dix fois plus vite, et avec une bien moindre dépense de forces. Mais il faut en avoir la ferme volonté, et te créer tout de suite ton régime intérieur. Ma pensée sera avec toi, sans cesse.

Adieu, je t'aime bien, de toute ma vieille tendresse fraternelle

Lucien Herr

Ci-joint la réponse de Cornelissen². Il y a chez lui une sorte de fanatisme frénétique qui lui ôte naturellement toute critique, mais qui fait aussi sa force et son orgueil, et qui est touchant.

83

Grasse, Hôtel Bellevue

Samedi. 3, II.23

Cher vieux :

Ceci n'est qu'une carte¹ envoyée en avant-garde. J'ai fait un voyage, qui à partir de Marseille a été radieux. Pas de fatigue notable. Aucun accroc. Descendu provisoirement à l'adresse, ci-dessus, où je serais presque disposé à rester, si l'on me fait des bonnes conditions. Le panorama est tout italien, d'une beauté rustique et pourtant ou à cause de cela ravissante ; l'air remarquablement léger, même par ce temps couvert d'aujourd'hui.

Je t'embrasse

Ch. Andler

2. Christian Cornelissen, socialiste hollandais, auteur des *Dessous économiques de la guerre ; les appétits allemands et les devoirs de l'Europe occidentale*. En 1915 Andler a écrit une préface pour ce livre, intitulée « La menace allemande contre la Hollande ».

1. Carte postale.

Ministère

De L'Instruction Publique
Et Des Beaux-Arts

Paris, le 8 février [1923]
41, Rue Gay-Lussac (V^e)

MUSÉE PÉDAGOGIQUE

Mon cher vieux, Lévy-Bruhl¹ sort de mon cabinet, et vient de m'informer que tu as été, ce matin, promu à la première classe² par le comité consultatif³, ce qui fait une amélioration de 2000 fr. Je suis heureux de t'en donner la nouvelle, qui est plus opportune que jamais, et je voudrais qu'elle te permet d'apporter moins de scrupules à installer là-bas ta vie avec le confort nécessaire.

Il me tarde d'apprendre si tu as trouvé quelque chose qui soit vraiment convenable. J'ai bien reçu ton petit mot. Je pense que la fatigue a dû, ensuite, se faire sentir, et il ne faut pas être surpris ni inquiété si l'accès t'éprouve, même profondément, et pour une durée de deux ou trois semaines ; c'est un fait d'expérience constant.

Je t'écris en toute hâte, et je voudrais que ce mot fût parti. Garde intact ton courage et ta confiance ; repose-toi à fond, et laisse-toi aller à la détente ; tu sentiras bientôt les forces et l'entrain te revenir.

Ma petite fille a été fiévreuse et grippée toute une semaine, mais sans rien de plus. J'y ai passé moi-même, mais passagèrement et sans chômer, et c'est le tour de ma femme. Il fait ici un temps abominable, et je suis bien content que tu aies pu t'y soustraire.

Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur

Lucien Herr

1. Lucien Lévy-Bruhl (1857-1939), cousin d'Alfred Dreyfus ; professeur d'histoire des idées politiques en Allemagne à l'École libre des sciences politiques de 1886 à 1918 et professeur d'histoire de la philosophie moderne à la Sorbonne. Auteur, entre autres, des *Fonctions mentales dans les sociétés inférieures* (1910) et de *La mentalité primitive* (1922).

2. Les professeurs de Facultés étaient répartis en trois classes, la première étant la plus élevée.

3. Sur le rôle du Comité consultatif, voir la lettre 44, n. 5.

Ministère

De L'Instruction Publique

Paris, le 9 février [1923]

Et Des Beaux-Arts

41, Rue Gay-Lussac (V^e)

MUSÉE PÉDAGOGIQUE

Mon cher vieux, j'ai vu Durand ce matin, qui, après un long entretien avec Uri¹, m'a prié de te faire part de ce qui suit.

Tu as, dans ta lettre du 10 décembre, eu l'imprudence d'écrire le mot « congé », ce qui a eu pour conséquence fatale de mettre en branle la procédure habituelle : tu as été mis en congé² à cette date, et le congé a été renouvelé, sur ta lettre de janvier, en janvier. Il est probable qu'à l'heure qu'il est ta lettre du 10 février est partie, ou sur le point de partir. Si elle n'est pas écrite, ne l'écris pas, et tiens-toi coi, tout simplement. Si elle est écrite, il n'y a aucun inconvénient, car tu as droit à trois mois avec traitement plein. Mais — et ceci est de très-grande importance — n'écris rien du tout en mars, et, de toutes façons, si l'on te demandait une lettre, ne la date pas, et ne prononce pas le mot de congé, et parle uniquement d'autorisation d'absence. Mais Uri insiste pour que tu n'écrives rien du tout. L'interruption de congé se trouvera ainsi tout naturellement acquise jusqu'aux congés de Pâques, après quoi on avisera selon les circonstances.

Dis-moi d'un mot que tu as bien reçu cette lettre, et que tu t'y conformeras. — N'écris pas directement à Uri à ce sujet, et fais tout passer par moi, éventuellement.

En tout hâte, et tendrement

Lucien Herr

Je t'ai écrit hier.

1. Pierre Uri, secrétaire de la Faculté des lettres de Paris de 1906 à 1925.

2. La fiche officielle d'Andler auprès de la Direction de l'enseignement supérieur indique « Un congé d'inactivité de trois mois, mars-mai 1923. (Maladie) ».

Grasse, Hôtel Bellevue

Samedi soir. [10] Fév. [1923]¹

Cher ami,

J'ai reçu de toi deux lettres aujourd'hui, l'une le matin, l'autre le soir. La première s'est croisée avec celle que je t'écrivais.

Merci de la bonne nouvelle, et remercie Lévy-Bruhl. Je vais d'ailleurs lui écrire au premier jour. Je ne m'attendais à rien de pareil. Cela me met un peu au large et me permettra, si le D^r Bertier le prescrit, de prolonger un peu mon séjour.

Je devine bien que tu n'es pas seulement le messager de la bonne nouvelle, mais que tu as dès longtemps eingeleitet², chez ceux des membres du Comité³ qui me connaissent, l'idée de ma promotion. Tu auras été ainsi à tous les tournants de ma vie celui qui a su faire engranger les choses. Je suis trop gauche, trop hilflos⁴, pour m'en tirer tout seul.

Mais comme il faut qu'un bonheur ne soit jamais pur, je songe avec scrupule, avec effroi presque, que je ne sais rien de Seignobos. Je ne voudrais pour rien au monde être promu, s'il ne l'est pas. Sa carrière accidentée l'a mis en retard. Il est si désintéressé qu'il ne s'est jamais occupé de lui-même. Il était le seul à se trouver encore avant moi en 2^e classe sur les listes d'émargement (je ne parle pas du nouveau statut de Coville, mais de la date réelle de nomination). Si tu pouvais me rassurer d'un mot en m'annonçant sa promotion, j'en aurais du soulagement⁵.

* * * *

Mais je ne comprends rien à ta seconde lettre. Ou plutôt si : il y a là évidemment un de ces stratagèmes par lesquels l'administration retire d'une main ce qu'elle donne de l'autre. Ainsi son budget est toujours en équilibre.

1. Cette lettre est de 1923 : elle correspond aux lettres (84 et 85) de Herr de la même période. Andler avait daté sa lettre du 9 février ; il s'est trompé. C'est le 10 et non le 9 qui correspondrait à un samedi.

2. Trad. : « introduit ».

3. Le Comité consultatif de l'enseignement supérieur.

4. Trad. : « incapable ».

5. Voir la lettre 88 pour la réponse de Herr à ce sujet.

Je n'ai certainement pas, dans ma lettre du 10 déc., prononcé le mot de congé. Sans être grand clerc en chinoiseries administratives, je sais qu'il faut marcher comme sur des œufs. J'ai sûrement employé le mot autorisation d'absence. D'ailleurs Uri, très rempli de sollicitude affectueuse dans cette affaire, n'aurait pas laissé passer ma lettre. Il me l'aurait renvoyée à correction.

J'ai donc été très étonné, alors que F. Lot⁶ m'avait dit en janvier que Coville, confidentiellement mis au courant, avait déclaré « J'ignorerai l'absence de M. Adler. », de voir arriver quelques jours après une pièce signée Coville et Léon Bérard⁷. Cette pièce est chez moi. Je ne sais pas par cœur son libellé exact. Est-ce un congé ou une autorisation d'absence d'un mois ? Elle m'assurait pour ce mois (expiré le 16 janvier) mon plein traitement. Mais la solennité des signatures m'a bien montré que le mécanisme officiel était déclenché.

J'ai demandé conseil au Secrétariat. Il m'a fait répondre de ne rien faire, qu'on n'aurait aucune peine à rejoindre Pâques. Je vivais sur cette parole ; je me tenais coi ; je croyais tout le monde consentant.

Tu me révèles la vraie difficulté. Elle doit provenir, comme toujours, de ce que le Rectorat, dont la bureaucratie est très indifférente, n'a pas dû saisir les intentions d'Uri. Appell⁸ ne dit rien et dort, content surtout de jouer un rôle décoratif. Les bureaux ont dû transmettre ma lettre sans peser les mots, en appliquant le vieux décret de 1893 et non le décret plus récent sur les autorisations d'absence. Si Uri cherchait de ce côté-là, il trouverait la vraie explication.

Pardon de toute cette peine supplémentaire que je te donne ; mais il est bien vrai que mes intérêts en dépendent. Je vais me tenir tranquille.

Je n'ai écrit à Uri qu'en ami, pour le prier d'informer le Doyen où je suis. Je ne lui ai rien demandé, ni rien écrit d'officiel. Je me conformerai strictement à ses indications.

Ici le temps a été rude, mais non trop pluvieux, une journée de pluie hier a été suivie d'une journée de brume avec température clémence. Je vois de ma chambre le golfe de la Napoule dans des tons de grisaille argentée, et toutes les collines étagées qui descendent jusqu'à Cannes.

Mais, pour monter à cette chambre, il m'en coûte un essoufflement suffocant et bien des battements de cœur.

-
6. Ferdinand Lot (1866-1952) a enseigné d'abord à l'École pratique des Hautes Études et ensuite à la Sorbonne en tant que professeur d'histoire du Moyen Âge. Parmi ses œuvres, citons *Fidèles et vassaux* (1904), *La fin du monde antique et le début du Moyen Âge* (1927).
 7. Léon Bérard (né en 1876), secrétaire de Raymond Poincaré, sous-secrétaire d'État des beaux-arts (1912-1913) et ministre de l'Instruction publique (1921-1924).
 8. Paul Appell (1855-1930), mathématicien, membre de l'Académie des sciences, doyen de la Faculté des sciences de Paris (1903-1920) et, par la suite, recteur de l'Académie de Paris (1920-1925).

Je mets ce mot à la poste demain matin dimanche au courrier de 10 h. et je t'embrasse

Ch. Andler

P.S. Dimanche. — Ce matin, pluie battante. Je ne pourrai pas aller à la poste, éloignée de 20 minutes. Je manquerai l'unique courrier. Tu n'auras donc cette lettre que mardi. Déveine.

87

École Normale Supérieure

Bibliothèque

Paris, le 12 Février 1923

Mon vieil ami, j'ai eu la sottise, je ne sais trop comment, d'adresser dans le Var les deux lettres que je t'ai écrites à la Poste restante de Grasse : j'espère que tu les auras pourtant reçues.

Rist¹ a la réputation d'être naturellement très-pessimiste. Je reste persuadé qu'il t'a dit les choses sincèrement, et qu'il les a vues telles qu'il te les a dites. Je ne puis ni confronter ni critiquer, et je puis être suspect d'être dupe, moi aussi, de ma tendresse, et de mon optimisme. Mais je sais aussi qu'une radiographie peut toujours être interprétée en divers sens, et que c'est affaire d'imagination et de tournure sentimentale du caractère. L'an dernier, le médecin d'Arcachon qui avait radiographié Langlois, et qui était, lui aussi, un spécialiste, lui avait dit brutalement et naïvement qu'il ne lui donnait pas trois mois de vie : ni le pronostic ni le diagnostic ne se sont vérifiés, et Langlois a fort bien fait de ne faire qu'en rire. Pour des gens de notre espèce, la résistance et le rétablissement sont plus que pour d'autres affaire d'énergie et de volonté, c'est-à-dire aussi de confiance et de certitude. On se donne cela, jusqu'à un certain point, et il faut le vouloir. Je sais que c'est plus facile à prêcher qu'à exécuter, mais on peut néanmoins y parvenir, plus qu'on ne le croit, par une gymnastique

1. Charles Rist, sans doute le médecin d'Andler.

continue de sa sensibilité et de son imagination. Il le faut, et tu verras, d'ici un mois, que tu en sentiras les bienfaits. J'ai plus que de l'espoir : j'ai une certitude.

Je suis fâché de voir que vous avez le mauvais temps. J'espère qu'il ne sera pas de longue durée. Et j'espère aussi que tu te décideras à te donner tout le confort qu'il faut.

Nous sommes empoisonnés par la grippe. Ma femme et l'une de nos bonnes sont au lit depuis trois jours, avec une fièvre violente, mais cela touche à sa fin. Madeleine et l'autre bonne y ont passé. Moi, j'ai frissonné pendant quatre ou cinq jours. J'espère que Jacques et Michel ne subiront qu'une atteinte bénigne. — Adieu, la besogne me reprend, et je n'ai voulu que t'embrasser, de tout mon cœur

Lucien Herr

88

École Normale Supérieure

Bibliothèque

Paris, le 21 Février 192[3]

Mon cher vieux, je voudrais t'écrire un peu longuement, et, depuis une semaine, je n'y parviens pas. Mais je veux au moins t'envoyer ces quelques mots.

Je ne suis pour rien dans ta promotion. L'initiative est venue simultanément de divers côtés, et surtout de Lévy-Bruhl. Sois sans souci pour Seignobos, qui est depuis longtemps de 1^e classe.

J'espère que tu as là-bas¹ un temps doux et ensoleillé. Et j'espère de tout mon cœur qu'à présent que tu dois être détendu et délassé de toutes ces fatigues accumulées, tu remontes la pente et sens renaître tes forces. Ne t'inquiète pas de l'atonie que détermine toujours la période d'acclimatation. C'est le fait normal, et je me souviens

1. À Grasse.

que lors de l'unique séjour que j'aie fait en Provence, je l'ai ressenti avec une intensité singulière et déprimante. — Et je souhaite que ta bonne impression sur ton nouveau logis se soit affermée et confirmée. Ne me laisse pas sans nouvelles.

Nous sortons de trois semaines de grippes, où tous les miens, sauf Jacques et moi, ont eu successivement leurs quatre ou cinq jours de lit et de fièvre intense. Tout s'est passé sans donner d'inquiétude, mais je m'en suis tiré avec une dizaine de nuits de sommeil très-troublé, et je suis exténué. — C'est ma femme qui y a passé la dernière, et elle n'est remise vraiment que d'hier.

Pour l'affaire de ton autorisation d'absence, j'ai exactement instruit Durand, qui est en contact régulier avec Uri, et qui y met une amitié et un dévouement sans bornes et toujours prêt. Il n'y a nullement péril en la demeure, mais n'écris rien. Uri avait reçu ton mot personnel, et en avait été très profondément touché.

Adieu, il faut que je te quitte. Je t'embrasse de tout cœur

Lucien Herr

89

Ministère

De L'Instruction Publique

Paris, le _____

Et Des Beaux-Arts

41, Rue Gay-Lussac (V^e)

MUSÉE PÉDAGOGIQUE

10 mars [1923]

Mon cher vieux,

Je suis heureux de ce que je sens, dans ta lettre d'hier, de paix et de confiance, et des bonnes nouvelles qu'elle m'apporte. Le soleil intérieur importe plus encore que celui du dehors, réchauffe et réconforte plus profondément et plus promptement. Mais je souhaite pourtant que le printemps s'installe là-bas sans retours hivernaux trop durs et sans secousses. À présent que tu es acclimaté et reposé, tu en sentiras

très-vite le bienfait. La grande affaire est de te détendre pleinement, et de te laisser aller au doux ennui de l'inaction, de la rêverie et de l'ennui. Le reste viendra tout seul, et sans que tu t'en aperçoives.

Je pense à toi bien souvent. Je te vois là-bas, et je donnerais beaucoup pour y être avec toi. Depuis une quinzaine de jours, je n'ai pu trouver une demi-heure pour sortir de l'engrenage, et répondre à ta lettre, que j'avais sans cesse sous les yeux. Cette impossibilité d'écrire même un billet est un fait positif, dont je te supplie de tenir compte lorsque je resterai silencieux plus longtemps que je ne voudrais. Je ne résiste à ma vie que parce qu'elle est en mouvement ininterrompu ; je suis si las que je m'affaisserais si je dételais vraiment. Cette précipitation est une usure folle, mais inévitable.

Plon a annoncé les deux premiers volumes de la *Correspondance* pour avril. Mais je n'ai pas encore vu un seul placard, et je ne comprends rien à ce retard. Il me serait indifférent s'il ne risquait de m'obliger, au cours des congés, soit à emporter toute une bibliothèque à Grosrouvre, soit à bâcler la correction et la dernière mise au point. Je sais qu'il y a de bonnes parties dans ma traduction, et ce sont celles dont on s'apercevra le moins, parce que les difficultés y sont formellement vaincues, et que cela semblera tout aisément. Il en est d'autres qui sont médiocres, qui ont été mal venues du premier jet, que les retouches n'ont améliorées qu'insuffisamment, et où il eût fallu tout jeter au feu, et recommencer, ce qui n'était pas possible. Mais, en somme, ce sera lisible. — J'ai dû écrire un avant-propos¹, qui n'est pas bon ; je ne suis pas capable de faire convenablement ce genre de remâchements qui parlent de tout et de rien, et qui prennent naturellement un air de prétention et une allure oratoire. Si tu avais été ici, j'aurais hésité à te le montrer ; tu m'aurais obligé à le récrire, et j'en étais incapable. Songe que tout ce que je fais est dérobé, par demi-heures fugitives, au roulement mécanique de mes besognes, et qu'à chaque fois il faut faire une nouvelle mise en train, sans avoir à aucun moment une véritable possession de soi.

J'ai outre mes tâches coutumières du travail en surabondance, des révisions d'épreuves de toute nature pour Hachette, la lecture d'un volume qui s'imprime, — pour rendre service à Lanson, en Italie pour un mois, et qui a la surveillance de l'impression — et une énorme traduction d'un ouvrage américain de psychologie religieuse², qui va me prendre six mois, mais sera, je pense, bien payé. — Et le reste ! J'ai des journées bien lourdes.

Tout le monde est à peu près remis chez moi ; on toussaille encore, ce qui est naturel par le temps atroce que nous avons, mais il n'y a plus trace de fièvre. On aspire ardemment aux 15 jours de Grosrouvre que Pâques nous promet, et j'espère y trouver un peu de vrai repos et de sommeil, à la condition que je ne m'affaiblisse pas tout à fait, par excès de fatigue.

-
1. L'avant-propos de Herr à sa traduction de la *Correspondance entre Schiller et Goethe* a été republié dans le vol. 2 des *Choix d'écrits* (Paris, Rieder, 1932), pp. 223-259.
 2. L'ouvrage de James H. Leuba, *The Psychology of Religious Mysticism* n'était pas encore paru en anglais. Il sortira en 1925, la même année que la traduction de Herr chez Alcan.

J'espère que Pécaut³ m'apportera des nouvelles directes. Je suis très-content qu'il ait pu monter te voir. Il a mieux que son intelligence, une grande valeur humaine, que j'apprécie de mieux en mieux ; et il t'aime bien.

Moi aussi, et je t'embrasse de tout mon cœur. Écris-moi

Lucien Herr

90

École Normale Supérieure

Bibliothèque

Paris, le 20 mars 1923

39 B^d de Port-Royal

Mon cher vieux, ta lettre m'est bien parvenue hier soir. Je ne veux pas te faire attendre ma réponse. Nous partons samedi à midi pour Grosrouvre (Seine-et-Oise) où nous resterons jusqu'au 8 avril. Le 9 au matin, je reprendrai la besogne. Je fonde beaucoup d'espoirs sur ce repos. L'hiver a été dur aux petits, moins par les indispositions qu'il leur a données, que par la contrainte qu'il apporte à leurs besoins d'activité physique, de liberté, de tapage et de cris. Il faut que tout ce qui a été refoulé fasse éruption ; et puis, au retour, les journées seront plus longues et plus douces, et la vie plus facile.

Ne précipite rien, pour ton retour. Avril, à Paris, est toujours un mois désagréable et périlleux, par les sautes brusques dont il est coutumier, et une imprudence non justifiée serait coupable. Et puis, c'est bien le moins, puisque tu es à Grasse, que tu aies, au début de mai, le spectacle glorieux des belles floraisons qui sont la gloire de ce pays. Et puis aussi, mieux vaut consolider l'acquis. Le surcroît de forces renouvelées que tu rapporteras de là-bas sera tout profit. Quant aux nécessités, Uri saura se tirer d'affaire.

3. Pécaut est à l'époque professeur de morale à l'École normale de Fontenay-aux-Roses. Il deviendra directeur de l'École normale de Saint-Cloud en 1926.

Je suis content de te sentir en pleine possession de ton instrument de réflexion. L'âge où nous sommes est celui où nous pourrions voir le plus clair en nous, et le plus profondément, si nous avions du loisir, — et surtout de la paix intellectuelle et morale. Je ne me sens pas encore déchu ni dégradé, et j'ai, aux bonnes heures, plus de sérénité et de fermeté de compréhension et de vision qu'en un âge plus jeune. Mais il faudrait du bonheur et de la joie, pour donner sa mesure, — c'est-à-dire pour ne pas laisser se perdre ce qu'on a lentement amassé.

Je ne me plains pas. Je suis l'artisan de ma destinée. Je savais que, sauf un concours de chances imprévisibles, fonder un foyer à mon âge était un peu fou. La dureté des temps est cause que ces petits, qui autrement auraient bien pu être uniquement un réconfort et une douceur, pèsent sur moi d'un poids très-lourd. Il faut évidemment que je tienne jusqu'au jour où l'aîné sera un homme, et où le tout petit sera déjà un grand garçon, c'est-à-dire une douzaine d'années. Si aucun accident ne vient à la traverse, j'aurais sans doute toujours le chagrin de n'avoir pas eu la paix du vieil âge, mais je m'en irai du moins sans trop de tourments. Patientons, sans trop nous torturer.

Les conditions matérielles de l'existence sont telles, avec les sept personnes, en me comptant, à ma charge, qu'aucun statut légal n'y suffirait, et il est à prévoir que tout ira s'aggravant. Il faut de toute nécessité que je trouve dans des besognes supplémentaires l'appoint à ce que me fournissent mes métiers. Jusqu'à présent, cela va, et ma prochaine traduction, si elle s'arrange, comme je n'en doute pas, me fournira la sécurité pour cette année. Puis on verra. Une fois corrigés les deux premiers volumes de *Schiller-Goethe*, cela ira sans bousculade excessive, puisqu'il suffira que j'ai¹ achevé ce nouveau volume pour octobre. J'ai reçu enfin de Plon les dix premiers plackets, et j'attends la suite. On m'a fait savoir que ces deux premiers volumes ne paraîtraient qu'en mai, et que les deux derniers seraient mis en vente en octobre. La traduction, vue en caractères d'imprimerie, me paraît assez lisible. Mais, comme toujours, ce que l'on remarquera le moins, ce sont les parties vraiment difficiles, et qui m'ont coûté le plus d'effort. — L'avant-propos est peut-être moins insuffisant que je ne le craignis, mais n'est pas ce que j'aurais voulu faire. Et puis, je suis inapte à ce genre de chose.

Laisse-toi aller à la somnolence de la chaise longue. C'est souverain. Et c'est peut-être alors que le caprice des divagations se fixe, prend corps, et devient fécond.

Je voudrais que tu fusses libéré de ton *Nietzsche*². Garde le plus que tu pourras de ce qui est prêt, et ne remanie pas à outrance. Les remaniements sont plus pénibles et plus épuisants que les premiers jets. Et puis, pour après, arrête-toi à quelque chose qui soit presque achevé dans tes papiers et dans ta tête, et qui ne t'impose pas immédiatement l'effort des bibliothèques et des lectures.

Oui, j'aimerais bien courir un peu les montagnes qui sont proches de toi, mais il ne faut pas s'attarder à rêver l'impossible. Pour le moment, Grosrouvre borne mon horizon, et, après cela, je ne pourrai plus songer à vagabonder, avant fin juillet. J'ai

1. Indicatif : construction désuète.

2. Andler a déjà publié quatre volumes sur *Nietzsche*.

surtout besoin, à présent, de dormir, de respirer, de flâner, sans efforts. Si je pouvais, à la fin du printemps, faire un tour de trois ou quatre jours pour aller enfin faire un tour d'Alsace, j'en serais ravi, mais j'en douterais jusqu'au dernier moment.

Demande à ton médecin, en temps utile, ce qu'il te conseille pour l'été.

Nous ne savons rien des Langlois depuis deux semaines. Philibert³, à ce moment-là, n'allait pas bien, et elle en était en grand souci. Et Langlois était en état assez précaire.

Ernest Lévy va venir pour les congés ; je serai content de le voir, et il sera beaucoup question de toi. Je pense qu'il m'apportera des nouvelles de Pariset, — qui, j'en suis persuadé, a bien fait. Sagnac est nommé officiellement depuis deux jours.

Nous ne recevons plus aucun livre ni aucune revue d'Allemagne, sauf le Verzeichnis du Börsen-Verein⁴, qu'ils laissent passer. Et toute cette folie n'est pas près de prendre fin.

Pécaut, rentré exténué, s'est mis au lit. Je n'ai pas de nouvelles depuis. Pourvu qu'il se remette. Il était fort en souci.

Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur

Lucien Herr

91

Grosrouvre (Seine-et-Oise)

lundi 2 avril [1923]

Mon vieil ami, je soupçonneis bien, non sans inquiétude, que ton silence n'était pas sans motifs. Je pense que tu me dis toute la vérité, et que tout est aujourd'hui réparé. Mais c'est signe qu'il ne faut pas aller trop vite en besogne, ni croire à la lettre ni le pessimisme, ni l'optimisme des médecins. À nos âges, lorsqu'on reprend l'entraînement à une vie plus active, il faut procéder avec infiniment de prudence, par étapes sagement ménagées.

3. Joseph Alphonse Philibert (1848-1926), vice-amiral ; en 1907 il était commandant de la division des cuirassés français au Maroc.

4. Il s'agit du catalogue de l'association des libraires allemands (titre officiel de cette association : « Börsenverein des deutschen Buchhandels »).

Je suis content que tu te sois résolu à passer avril là-bas. Nous avons ici des journées charmantes, mais où la température oscille brusquement entre 20° et 0, où la cassure brusque et périlleuse se fait souvent entre 4 h. 1/2 et 5 heures, où il est impossible de pratiquer une parfaite sagesse. Et d'ailleurs rien ne dit que nous n'aurons pas, d'ici huit jours, des coups de tempête, de la neige ou du gel. Là-bas, tout risque de cet ordre est dès à présent écarté, et il faut en tirer tout le bénéfice possible.

Ne te fatigue pas à m'écrire longuement, mais donne-moi, d'une manière aussi peu espacée que possible, de brèves nouvelles, qui me soulagent d'une angoisse sourde dont il est difficile de se défendre. Ma pensée est proche de toi plus que tu ne peux croire.

Et je t'aime tendrement, fraternellement

Lucien Herr

J'ai donné bon à tirer de mon premier volume¹, et le second sera, je pense, au point d'ici une ou deux semaines. La traduction, en somme, est lisible, bonne par parties, avec des flétrissages dont je me rends parfaitement compte, et auxquels on ne pouvait remédier qu'en récrivant, en refaisant de fond en comble. Mon avant-propos est moins mauvais qu'il ne me semblait, mais dit bien mal le peu de choses que j'aurais voulu y dire, et que je n'y ai pas dites, faute de place, et faute aussi d'être apte à ce genre d'exposés factices, destinés on ne sait trop à quel public, et qui doivent avant tout ne désorienter personne.

Les petits vont parfaitement bien. Ils sont ici dans des conditions exquises de joie et de santé.

L. H.

J'ai sur chantier une nouvelle traduction, une *Psychologie du mysticisme* du Suisse-Américain Leuba².

1. Le premier volume de sa *Correspondance entre Schiller et Goethe*.

2. Leuba est professeur de psychologie à Bryn Mawr College (petite université prestigieuse de femmes) aux États-Unis et une autorité reconnue en matière de psychologie de la religion.

Grasse, Avenue Émile Zola, Villa Joséphine

Mercredi soir, 4 avril [1923]

Cher vieux,

Je n'ai aujourd'hui que de bonnes nouvelles à t'annoncer. J'ai été bien prudent. J'ai gardé le lit encore tout le vendredi de la semaine d'avant Pâques. Je me suis levé quelques heures le samedi. Le dimanche j'ai été sur pied, mais sans sortir. Depuis lundi j'ai repris sans inconvenient mon régime normal, promenade d'une heure le matin, chaise longue à la fenêtre large ouverte l'après-midi.

La diète m'a un peu creusé, mais non pas sérieusement éprouvé. Maintenant je n'aurai plus même le courage de descendre à Cannes, où j'ai repéré Tristan Bernard, ou d'y aller déjeuner avec mon cousin (Rodolphe Herrenschmidt¹, de Meung-sur-Loire). Je crois que je ne vais plus bouger d'ici à mon départ.

Je me suis mieux mené contre le soleil. Je ne sortirai plus sans ombrelle. Cette force du soleil d'ici, dans un pays encore assez dénué d'ombrage, est très éprouvante. En revanche les maisons au-dedans sont froides ; et je fais encore du feu le soir dès 4 heures.

La vague de froid, annoncée de Paris, nous a d'ailleurs atteints hier ; et aujourd'hui c'est la pluie. Pourtant la fraîcheur d'ici n'est pas comparable au froid glacial que tu me signales.

Je reçois à l'instant ta lettre de Grosrouvre. Je suis content que ton *Goethe-Schiller* te satisfasse ; et sur la préface et les notes, je suis tranquille. Je suis sûr que j'aurai beaucoup à y apprendre.

Je rumine doucement sur Nietzsche. J'ai lu l'*Introduction à l'Ancien Testament*² publiée récemment par le beau-père³ de mon gendre⁴, le pasteur Paul Fargues. Ce n'est pas original ; et les chapitres d'Introduction spéciale à chaque livre sont trop secs. Mais l'Introduction générale est très honnête, utile, et d'un vrai courage de la part d'un pasteur. Si tu veux, et si tu n'as pas reçu le livre, je le ferai donner à l'École normale.

Je suis tout au soulagement d'avoir été quitte pour deux jours d'alerte et quatre jours de lit. Je reste très prudent. Je marche moins. Mais je suis heureux surtout que

1. Rodolphe Herrenschmidt, cousin de M^{me} Andler ; industriel qui dirige une tannerie à Meung-sur-Loire.

2. Publiée à Paris par Ernest Leroux (1923).

3. Andler veut sans doute dire le « père ».

4. La fille d'Andler, Geneviève, a épousé Pierre Fargues, un normalien, agrégé de lettres (1919), professeur de lycée.

mes poumons se soient bien nettoyés au grand air d'ici, et que mon essoufflement diminue de jour en jour. Il n'y a pas de comparaison avec l'état où j'étais en arrivant.

S'il ne pleut pas demain matin jeudi et si je peux porter moi-même ce mot à la poste, il t'arrivera, je pense, encore à Grosrouvre, dimanche matin au plus tard, et sans doute dès samedi.

Il faudra un jour, quand je serai plus valide, que tu me montres ton domaine. « Das steht noch in weitem Felde »⁵. Mais je me nourris d'espoir.

On m'annonce que mon petit-fils⁶ est rose comme une pomme d'épi et turbulent comme un diable. Il n'a pas le beau verger où tes enfants s'en donnent à cœur-joie. C'est pourquoi il est plus méchant qu'eux.

Embrasse-les, dis mon affection de vieil ami à ta femme, et sois embrassé

Ch. Andler

P.S. Ainsi je n'ai rien écrit à Bourg-la-Reine. J'initierai⁷ mon fils plus tard, à mon retour.

Je viens de lire le 1^{er} fascicule d'une revue intitulée *Europe*⁸, rédigée par Duhamel⁹, Vildrac¹⁰, et un neveu de Rauh¹¹, Léon Werth¹², que tu connais sans doute aussi. Quel dommage que des gens de talent farcis de bonnes intentions, soient aussi dénués de culture politique et historique¹³ !

5. Trad. : « Ce n'est pas pour demain ».

6. André, le fils de Geneviève et Pierre Fargues.

7. Le sens de ce passage n'est pas clair.

8. Le premier numéro de ce mensuel de gauche, fondé sous l'égide de Romain Rolland, paraît le 15 février 1923. À l'époque *Europe* contient à la fois des articles littéraires et politiques d'intellectuels et écrivains français et étrangers. René Arcos et Paul Colin en sont les rédacteurs en chef. Jean Guéhenno dirigera la revue à partir de 1930, mais cédera la place en 1936 à une équipe beaucoup plus militante — voire communiste — dominée par Aragon. C'est Jean Cassou qui deviendra alors le rédacteur en chef. *Europe* publierà en octobre et novembre 1931 des fragments de la biographie d'Andler sur Herr.

9. L'article de Georges Duhamel (1882-1971) dans ce premier numéro d'*Europe* s'intitule « Mission du poète » (pp. 44-47).

10. Charles Vildrac (1882-1971) poète et dramaturge, un des membres avec Duhamel, son beau-frère, du groupe unanime de l'Abbaye (1906-1907). Au lendemain de la Première Guerre, les deux écrivains font paraître des œuvres de révolte contre la misère et la douleur des hommes. Vildrac publie dans le numéro d'*Europe* dont il est question, des « Poèmes » (pp. 24-29).

11. Frédéric Rauh (1861-1909), normalien, ancien dreyfusard, sympathisant socialiste ; professeur adjoint de philosophie à la Sorbonne. Auteur de *L'expérience morale* (1903).

12. Léon Werth a publié dans *Europe* un récit intitulé « La vie sentimentale de Pierre Masson » (pp. 15-23). Avec Vildrac, il est un de ceux — pendant la Première Guerre — à défendre Romain Rolland en butte à de violentes attaques provoquées par ses prises de positions politiques « au-dessus de la mêlée ». Auteur de nombreuses études sur les peintres (Monet, Matisse, Cézanne).

13. Andler réagit peut-être contre l'idéalisme paneuropéen facile de ces écrivains et leur propension à rendre les nations européennes toutes responsables au même titre du conflit mondial récent.

Ministère

De L'Instruction Publique

Paris, le 25 avril [1923]

Et Des Beaux-Arts

41, Rue Gay-Lussac (V^e)

MUSÉE PÉDAGOGIQUE

Mon cher vieux,

Ta première lettre m'a secoué ; la seconde, que je viens de recevoir, m'a soulagé. Je ne me suis pas inquiété de l'accident plus qu'il ne faut : je sais bien que les réparations et les consolidations, à nos âges, se font avec lenteur, et avec des à-coups, des retours offensifs et des accidents qu'il n'est pas possible d'éviter, et pour lesquels la grande affaire est de les surmonter promptement. La rapidité avec laquelle la réparation s'est faite est le meilleur et le plus précieux indice, et je comprends que le médecin se soit montré satisfait de la manière dont tu avais vaincu l'épreuve. Ce qui me tourmentait le plus, c'était la pensée que tu pouvais en être démoralisé, et par conséquent affaibli dans ta force même de réparation et de résistance. Je suis pleinement rassuré aujourd'hui que je sais que tu as pris si promptement le dessus. Merci de m'avoir écrit si vite.

J'ai remis en mains propres l'enveloppe dont tu me chargeais, et je fais part des bonnes nouvelles.

Ne brusque rien pour le retour. Il fait très-froid, et les variations de température sont d'une brusquerie extrême et redoutable. Il y avait hier matin 4 degrés, et ce matin 2. Et il est difficile au plus robuste de ne pas se refroidir et s'enrhummer, maintenant surtout que les feux sont éteints et les maison glaciales. Attends patiemment la détente, qui ne peut plus guère tarder à présent.

Je veux que ce mot te porte très-vite ma tendresse ; le temps me presse. — Les deux premiers volumes de ma traduction¹ paraissent dans quinze jours. On a publié, à mon insu contre mon gré, une partie de l'introduction dans la *Revue hebdomadaire*² (qui appartient aux Plon), ce qui m'a irrité et vexé, tant en raison du procédé que de l'inexactitude de l'impression. Je ne te l'envoie pas : j'aime mieux que tu lises le tout en tête du premier volume. Adieu, je t'embrasse de tout cœur

Lucien Herr

1. De la *Correspondance entre Schiller et Goethe*.

2. *Revue hebdomadaire* du 14 avril 1923, pp. 165-185.

*Bibliothèque**Paris, le [23 mai] 192[3] *¹*

mercredi

Mon cher vieux, je suis content que tu sois satisfait, — mais, pour ce qui est de moi, je sens trop l'écart entre ce que j'ai fait et ce que j'eusse voulu faire pour avoir la conscience bien tranquille². Du moins est-ce lisible et intelligible, je crois, et c'est beaucoup.

Je ne te verrai encore pas ces jours-ci. Je retourne samedi à Grosrouvre, pour ramener dimanche soir Jacques qui reprend la classe lundi matin. Ma femme et les petits rentreront lundi soir, pour trois semaines, et retourneront ensuite tous là-bas. Tu sais que j'irai te voir dès que je le pourrai, mais, tous ces jours-ci, je suis accablé de besogne. Je souhaite pour toi le beau temps, la chaleur, le repos et la confiance, et je t'embrasse.

L. H.

1. Andler a daté la lettre du 24 mai. Il s'est trompé, le 24 aurait été un jeudi.

2. Herr songe sans doute à sa traduction de la *Correspondance entre Schiller et Goethe* et à son Introduction.

Ministère

*De L'Instruction Publique
Et Des Beaux-Arts*

*Paris, le [13 juin 1923] *
41, Rue Gay-Lussac (V^e)*

MUSÉE PÉDAGOGIQUE

mercredi

Mon cher vieux,

Je suis content des nouvelles que tu me donnes. J'ai vu aussitôt Lanson¹, et je veux te rassurer tout de suite d'un mot. Pour les deux heures par semaine, il estime qu'il n'y aura pas la moindre difficulté, pour beaucoup de bonnes raisons, — pas plus que pour l'éventualité d'une absence temporaire. Sois donc tranquille à cet égard.

La combinaison Klem² est en effet impossible, s'il ne veut pas habiter l'École. N'écris donc pas à Lanson à ce sujet. — Il serait en effet préférable de songer à un Alsacien, de préférence à un Suisse, s'il offrait les garanties nécessaires. J'ai dit à Lanson que tu avais songé à Heyler³. Je lui en parlerai à lui-même, à l'occasion, bien entendu sans rien engager.

En toute hâte, de tout cœur

Lucien Herr

1. Directeur de l'École normale de la rue d'Ulm de 1919 à 1927.

2. Émile Klem, agrégé d'allemand (1922) au titre d'Alsacien-Lorrain. Il s'agit d'un poste de lecteur d'allemand à l'École normale. Le lecteur donnait des cours pratiques de langues (de thème oral, par exemple) pour préparer les normaliens à l'agrégation.

3. Paul Heyler (1898-1963), normalien, agrégé d'allemand (1923) au titre d'Alsacien-Lorrain. Il deviendra en 1924 lecteur d'allemand à l'École normale et à la Sorbonne, puis par la suite professeur au lycée de Grenoble.

Bibliothèque

*Paris, le [28 juin ? 1923] **

Jeudi

Mon cher vieux, nous y avions songé nous-mêmes, ma femme et moi, et nous n'avions rien osé engager ni même suggérer, en raison de la distance, de la frontière, etc. Mais, puisque tu considères cela comme possible, on va s'enquérir tout de suite. Bien que l'année soit avancée, il est fort possible qu'on trouve, dans des conditions financières très-acceptables, et moins cher peut-être qu'en Savoie ou en Dauphiné, dans le pays au-dessus de Vevey, à 700 mètres, dans la région de Blonay ou des Chevalleyres. L'accès, grâce au petit chemin de fer, est d'une facilité et d'une douceur extrêmes, et la contrée, dans les prairies, les vergers, les ombrages, les eaux courantes, avec l'admirable vue sur le fond du lac et sur les montagnes de Savoie, est une des plus exquises que je sache. Il y a de bons médecins à Blonay même, sans compter que le père de Jeanne ne serait pas loin. Et puis, last not least, tu serais à une petite heure de Villard, c'est-à-dire que tu ne serais pas dans un désert. — Je suis très-heureux que tu en sois venu à cette pensée, et on va faire le nécessaire, sans tarder. N'engage donc rien par ailleurs — sauf le cas d'une trouvaille exceptionnellement heureuse — avant d'avoir reçu du nouveau. On va faire toute diligence.

Je n'ai pas vu Lanson, mais je suis sûr qu'il doit être ravi de ton désir, et que cela va tout seul.

De même, pour Klem, il suffit que tu fasses connaître officiellement à Lanson, et, j'imagine aussi, à la Sorbonne, qu'il est acceptant, et ce sera chose dite. Heyler, que j'avais pressenti sur ton désir, aurait accepté au cas où il serait reçu, et où on le lui aurait proposé. Mais je lui ait dit que tout était subordonné à la réponse définitive de Klem, et à d'autres considérations encore.

Oui, M^{me} Langlois est encore à Paris ; je pense qu'elle ira à Chatenay d'ici quelques jours.

En toute hâte, et de tout cœur

L. H.

*Bibliothèque**Paris, le [juillet] 192[3] **

Vendredi

Mon cher vieux,

Je t'envoie tout simplement le mot du père de ma femme. Je connais la pension, et les demoiselles Nussbaum (sœurs du pédagogue¹ très-connu en Suisse, et grand ami de Paul Desjardins²). Le site est charmant, doux, ombreux et frais, et les promenades commodes et nombreuses. La Chiésaz (qu'on prononce la Chize, (Ecclesia)) est contiguë à Blonay. Les patronnes sont d'excellentes vicilles filles, généreuses, un peu toquées, au meilleur sens du mot, c'est-à-dire incapables de calcul et de prévoyance capitaliste.

Veux-tu demander à ton médecin un mot où il dira les choses exactement. Si la combinaison t'agrée, écris directement, pour être sûr de ne pas être devancé, et indique ce que tu désires comme chambre. La meilleure orientation serait sud-ouest, vers le fond du lac, et les splendides couchers de soleil, mais je ne sais si l'on a la vue lointaine. La maison n'est pas haute, rez-de-chaussée et deux étages, je crois. Adresse : M^{les} Nussbaum, Pension Richemont, La Chiésaz-sur-Vevey, Vaud. Indique le prix que tu veux y mettre, la date exacte de ton arrivée, la durée de ton séjour et envoie la lettre du médecin. En partant à 8 h. du matin, on est à Vevey à 7 h. du soir, et on trouve, une demi-heure après, je crois, un train de montagne qui te met à la Chiésaz en 20 minutes. Tu y serais pour le dîner. Si tu voyages de nuit, tu trouves également une correspondance. Le train-tramway est fréquent.

En toute hâtc, tendrement

Lucien Herr

1. Il s'agit peut-être de Robert Nussbaum, auteur d'une brochure, *L'enfant est-il capable de « Puissance créatrice » ?* (Union pour la vérité, 1922).

2. Paul Desjardins (1859-1940), fondateur et animateur des « décades » de Pontigny, lieu de rendez-vous entre 1910 et 1939 de nombreux intellectuels français et étrangers.

Villard-sur-Chamby (Vaud). 6 août [1923] *¹

Mon cher vieux, il ne faut jamais s'attarder aux regrets. Je suis sûr que tu aurais été très-bien près de chez nous, et d'autant mieux que la saison est d'une beauté peu commune et imprévue, que les horizons sont d'une pureté et d'une douceur incomparables, que la fraîcheur des nuits, à 750 mètres, se trouve être un réconfort précieux, — et que j'aurais pu te voir, et bavarder un peu avec toi, mieux que dans la précipitation des visites hâtives ou des entrevues parisiennes. Ce sera pour une autre fois. Je suis content que tu aies eu la bonne idée de retourner à la peinture. Je ne connais le pays grenoblois que par oui-dire, mais je suis sûr que tu y trouveras de beaux paysages variés et frais. Et je crois bien aussi qu'en saison chaude, La Motte est beaucoup mieux située qu'Uriage, qui est notoirement très-peu éventé. Je suis très-impatient de savoir tes impressions de la première semaine. Si tu voulais me faire un très-grand plaisir, tu m'écrirais tout de suite, ne fût-ce que quelques lignes, pour me dire comment tu t'es trouvé du voyage et de l'installation, et quelles sont tes premières impressions. Nous comptons, ma femme et moi, partir lundi prochain, sac au dos, pour une huitaine en haute montagne, et je partiraïs le cœur plus content si, avant de partir, j'avais reçu de tes nouvelles.

Je suis encore bien las, et j'ai dû, à contre-cœur, laisser chômer même mes besognes urgentes. Nous avons des années trop lourdes, pour nos forces et nos âges. J'ai tout au plus la force de corriger mon 4^e volume de *Schiller-Goethe*, dont je viens de donner bon à tirer, et j'arriverai encore à confectionner rapidement un semblant d'*Index*, mais je crois bien que je ne serai guère bon à autre chose, sauf peut-être pendant la dernière dizaine de jours qui suivra notre retour des sommets, avant le 1^{er} septembre qui me ramènera à Paris. Pour le moment, je n'ai de goût que pour la marche, « la grimpée », la forêt et la tranquillité des hauts pâturages, et je résiste à la fatigue — unberufen² — mieux que je n'y comptais. Mais les forces de rajeunissement ne sont pourtant pas sans limites.

Je suis peiné pour Fourquet³, et ennuyé pour Sauvageot⁴. Celui-ci se tirera d'affaire, et finira, je l'espère, par prendre un peu plus de modestie et une moindre confiance en ses dons naturels, qui ne sont d'ailleurs pas douteux. [...] Dhaleine⁵ n'est

1. Andler note sur la lettre de Herr : « Envoyée au Monestier-de-Clermont (Isère) ».

2. Trad. : « touchons du bois ».

3. Jean Fourquet (né en 1899), normalien (promotion 1919), agrégé d'allemand (1924). Devient professeur de philologie germanique à l'Université de Strasbourg puis à la Sorbonne.

4. Aurélien Sauvageot (né en 1897), normalien (promotion 1918), agrégé d'allemand (1923). Après avoir enseigné le français en Hongrie, il devient professeur des langues finno-ougriennes à l'École nationale des langues orientales (1932).

5. Raymond Dhaleine, normalien (promotion 1919), agrégé d'allemand (1923). Devient plus tard professeur au lycée Louis-le-Grand, maître de conférences à l'École normale supérieure de Fontenay-aux-Roses et inspecteur général de l'instruction publique.

pas très-malin, et Heyler, avec tout ce qu'il a de sommaire et de fruste, a sûrement plus de fond et de vigueur⁶.

Les miens vont bien. Les petits sont au comble du bonheur : ils ont ici trois petits cousins de leur âge et ils courent les prés et la montagne, à demi-nus. J'espère qu'ils « se feront du bien » comme disent ces bons Suisses. — Je souhaite que tout aille bien pour les tiens. Donne-moi des nouvelles de Geneviève. Ont-ils trouvé définitivement un logement à leur gré ?

Adieu, mon cher vieux, la plume pèse à mes vieux doigts ; il fait chaud, même ici, par 1000 mètres.

Je souhaite que tu aies là-bas de bonnes journées réconfortantes, et je t'embrasse de ton mon cœur

Lucien Herr

Amitiés de tous les miens, et pour tous les tiens.

99

21 août 1923¹

Villard-sur-Chamby (Vaud)

Mon cher vieux, j'ai attendu de jour en jour ton adresse exacte au Monestier-de-Clermont, que me promettait ta dernière lettre. Je m'inquiète depuis quelques jours à ne rien recevoir, et je me résigne à t'écrire par Bourg-la-Reine.

Nous avons dû renoncer nous-mêmes à nous absenter d'ici. Ma femme n'est pas encore parvenue à se débarrasser d'écorchures et d'excoriations du pied qui lui sont venues certainement de Jacques, qui a été, pendant un long mois, tourmenté par une éruption purulente dont il ne s'est remis qu'ici. Dans ces conditions, toute marche prolongée et pénible risquait d'être une imprudence grave, et nous avons attendu, de jour en jour, une guérison définitive qui n'est pas encore obtenue. Maintenant il est trop tard : dans 8 jours, je serai à la veille de descendre à Vevey, d'où je repartirai,

6. Les remarques de Herr feraient croire que les quatre candidats à l'agrégation ont subi un échec. Cependant seul Fourquet a été recalé en 1923.

1. Andler indique sur la lettre de Herr : « Envoyée à Lamotte St. Martin (Isère) ».

le 30, de grand matin, pour Paris. N'écris donc pas ici plus tard que le 26 ou le 27 au plus tard.

Il me tarde infiniment d'avoir de tes nouvelles. J'espère que la splendeur de la saison t'aura été bienfaisante, en dépit de la chaleur, sans doute excessive, qu'il a fait aux basses altitudes. Depuis une huitaine, les nuits sont très-fraîches, et la chaleur, ici, n'a plus rien d'accablant.

Le beau temps n'a pas été favorable à mon travail, et j'envisage avec un peu d'effroi l'énorme coup de collier qu'il me faudra donner au retour pour rattraper mon retard, et tenir mes engagements. J'ai escompté une alternative de journées ensOLEillées et de journées pluvieuses ; je pensais consacrer ces périodes de mauvais temps à l'avancement de mes besognes, et j'ai été déçu. Ma santé ne s'en plaint pas, et je pense avoir fait méthodiquement une sérieuse provision de forces, dont j'aurai grand besoin.

Les miens vont bien. Les petits grandissent et s'épanouissent. Le tout petit a quatre ans aujourd'hui, et est tout radieux d'être « un monsieur ». Ses boucles ont définitivement été coupées. La croissance de ces jeunes pousses me refoule chaque jour dans le sens des racines.

Adieu ; rassure-moi d'un mot. Tout le monde t'envoie de bonnes affections dévouées. Je t'embrasse de tout cœur

L. H.

100

Monestier-de-Clermont

Maison Doule (Isère)

Mardi 11 Sept. [1923]¹

Cher Vieux²,

Voici la première fois que tu m'écris une lettre tout à fait affligeante, parce que pour la première fois elle m'apporte d'inquiétantes nouvelles sur ton compte. Jusqu'ici tu m'avais paru quelques fois fatigué, amaigri, temporairement débilité par un

1. Date de cette lettre fournie par les lettres 98 et 99 envoyées à Monestier.

2. Cette lettre a été découverte dans les Papiers Houtin à la Bibliothèque nationale, Ms. N.a.fr. 15710, f. 43. Quoique le destinataire ne soit pas indiqué, la lettre est certainement adressée à Herr : son ton et contenu correspondent à celles envoyées à ce dernier.

surmenage démesuré, paradoxal, auquel nous avons tous contribué par tout ce que nous avons exigé de toi, ou par tout ce que tu nous as librement donné de toi, comme travail, comme préoccupations, comme recherche, comme démarches, comme sollicitude affectueuse. Que pouvons-nous, que puis-je faire pour te rendre cela, ou t'en rendre le dixième ? Ou pour te réconforter comme tu m'as souvent réconforté ?

Je devine ce que tu as dû souffrir, pour que tu t'en plaignes, et je devine ton appréhension pour l'avenir. Mais tu me dis toi-même que le danger d'une intervention grave est différé. Il peut être différé pour longtemps ou pour toujours³. Mais, à ton tour, tu entres dans une période de ménagements, de renoncements ; et je soupçonne que la seule obligation déjà de renoncer au *Bergsteigen*⁴, qui t'a donné tant de joies, te sera dure. Que veux-tu, cher ami ? Il faut s'estimer heureux de garder son cerveau lucide, et de prendre conscience pleinement de ce qu'on a fait, de ce qu'on peut encore faire, en s'inspirant de la leçon du passé. Moi, je suis reconnaissant à la vie déclinante de tout ce qu'elle m'a donné, mais d'abord de m'avoir donné une amitié telle que la tiennes.

Je vais à nouveau mieux. L'accident que je redoutais en t'écrivant a été limité. Il s'est produit le 5 sept. ; il a été aussi limité qu'en juin. J'en ai eu pour 36 heures de lit. Mon frère m'a veillé. Un peu de chlorure de calcium, un peu d'ergotine ont eu raison de la crise.

Depuis, le temps exceptionnellement beau, a réparé les dégâts causés par la rude bise de la semaine dernière, qui balaie avec vigueur, quand elle se lève, notre vallée ouverte du Nord au Sud. Je me borne à m'asseoir sur les prés derrière ma maison avec mes pinceaux ; et j'arpente de long en large les prairies à l'heure où elles sont à l'ombre des collines. Je me garde de marcher ou de grimper. Tu me trouveras en meilleur point, un peu bronzé et engrassé, et tout à fait courageux.

Je pense tout à fait comme toi, tout compte fait, au sujet de mon service de cet hiver. Il reste que je me fais un peu de scrupule. Mais je vois les médecins s'en faire si peu ! Nicolas⁵ a pris tranquillement tout son hiver dernier, pour le passer à Nice ; et a confié son cours à « son » agrégé. Richet ne fait même jamais de cours. Or, voilà des gens qui n'ont à faire qu'un cours semestriel. Tout de même ce qu'on me raconte de leur indiscipline me suffoque. Ceux que je nomme sont parmi les meilleurs. Que font les autres ? Et sans l'excuse de la maladie.

Mon frère est descendu aujourd'hui à Grenoble, retenir nos places pour le retour. Nous comptons nous embarquer samedi prochain, passer quelques heures à Grenoble et arriver à Paris dimanche matin. D'ici là sans doute, les orages, qui causent de grandes fraîcheurs dans l'Est, auront gagné le Dauphiné ; et alors ce sera l'au-

3. Herr va cependant subir une première opération au début du mois d'avril 1924. Il souffre en réalité d'un cancer à l'intestin. Voir la lettre 102.

4. Trad. : « l'alpinisme ».

5. Il s'agit peut-être d'un certain professeur Nicolas, professeur d'anatomie à la Faculté de Médecine de Paris.

tomme définitif. On le supporterait dans une région moins visitée du vent du nord, et avec une installation moins précaire que celle où je suis et qui est sans inconvénient par les grandes chaleurs.

Je ne crois donc plus que tu puisses m'écrire ici. J'irai te voir à la première occasion, entre le 16 et le 22, dès que j'aurai un peu liquidé la fatigue du voyage. Je garde pour moi seul ce que tu m'as confié, uses-en de même avec ce que je t'ai dit, avec les exceptions que tu connais. Je suis bien près de toi par la pensée et t'em-brasse, cher vieil ami, en te souhaitant la guérison prompte et totale.

Ch. Andler

101

Vendredi, [28 mars 1924] *

Mon cher vieux, j'avertis Lanson. Sois donc sans souci à cet égard. Le plus sage est certainement de renoncer à faire conférence lundi prochain¹, et de ne pas affronter, sans motif grave, une fatigue qui peut t'empêcher de partir le lendemain. Tout cela prouve simplement qu'après ce long semestre tu as besoin de repos, comme nous tous.

Ma femme sera naturellement très-déçue, mais elle aimera beaucoup mieux pouvoir compter sur toi au printemps, après ton retour, que de te voir t'exposer à une fatigue supplémentaire et évitable.

Adieu ; si tu ne viens pas, je t'embrasse tout de suite, de tout mon cœur. Je suis sûr que le repos et le changement de climat te seront très-vite bienfaisants. Adieu, tendrement, mon vieux

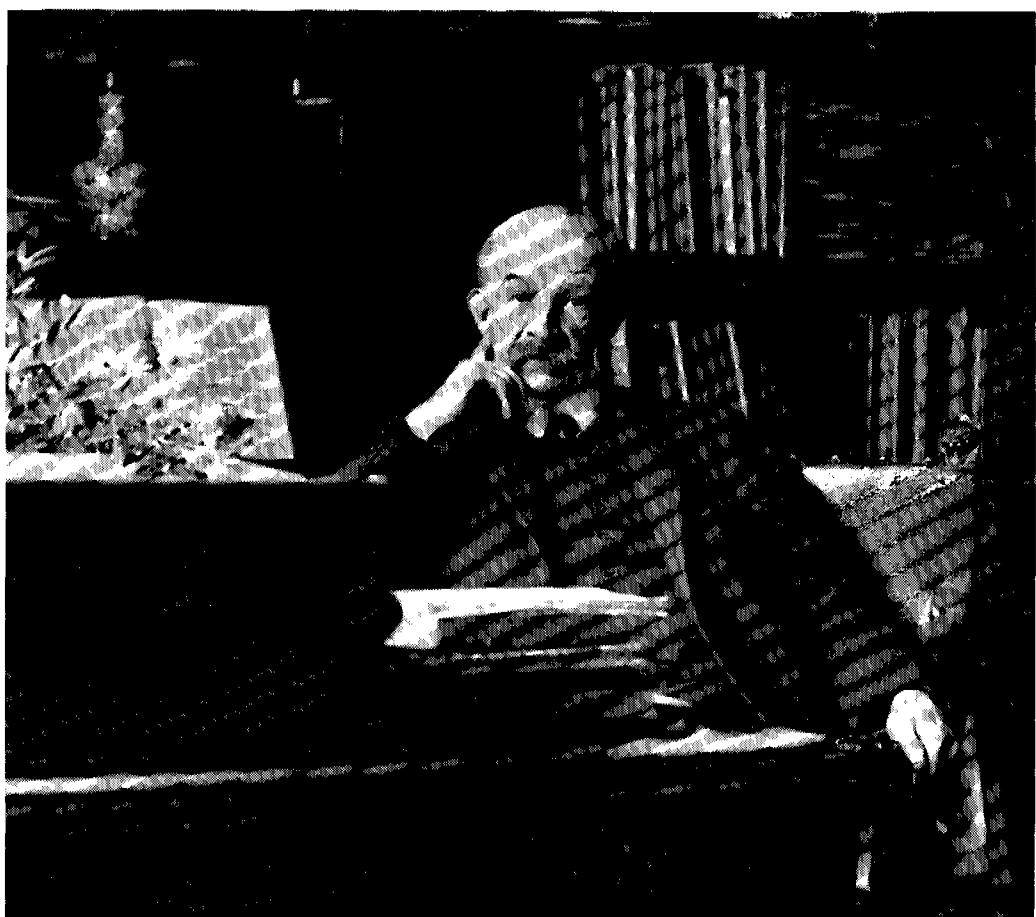
Lucien Herr

1. Il s'agit sans doute du séminaire sur « La poésie lyrique allemande, de 1880 à 1914 » qu'Andler dirige ce semestre-là à l'École normale.



Charles ANDLER vers 1930, sans doute dans son appartement de Bourg-la-Reine.

Lucien HERR vers 1920, sans doute à son domicile du boulevard Saint-Michel, à Paris.





Charles ANDLER et son petit-fils
André FARGUES, Bourg-la-Reine,
septembre 1924.



Charles ANDLER et ses deux enfants, Pierre et
Geneviève, vers 1903.



De gauche à droite: peut-être Tony HERR (le frère de Lucien Herr),
Geneviève, Charles ANDLER, Pierre et la femme d'Andler, Elisabeth
SCHMIDT; Aeschi (Suisse), vers 1901.



Lucien HERR et son fils Michel, à Villard-sur-Chamby (Vaud, Suisse), 1920.



Lucien HERR et ses deux enfants, Madeleine et Jacques, dans leur maison de campagne à Grosrouvre, vers 1918.

Lucien HERR et sa femme, Jeanne CUÉNOD, en costume de montagne, sur la route de Villard, vers 1912.



Lucien HERR dans la cour aux Ernests à l'École normale supérieure, vers la fin de sa vie.



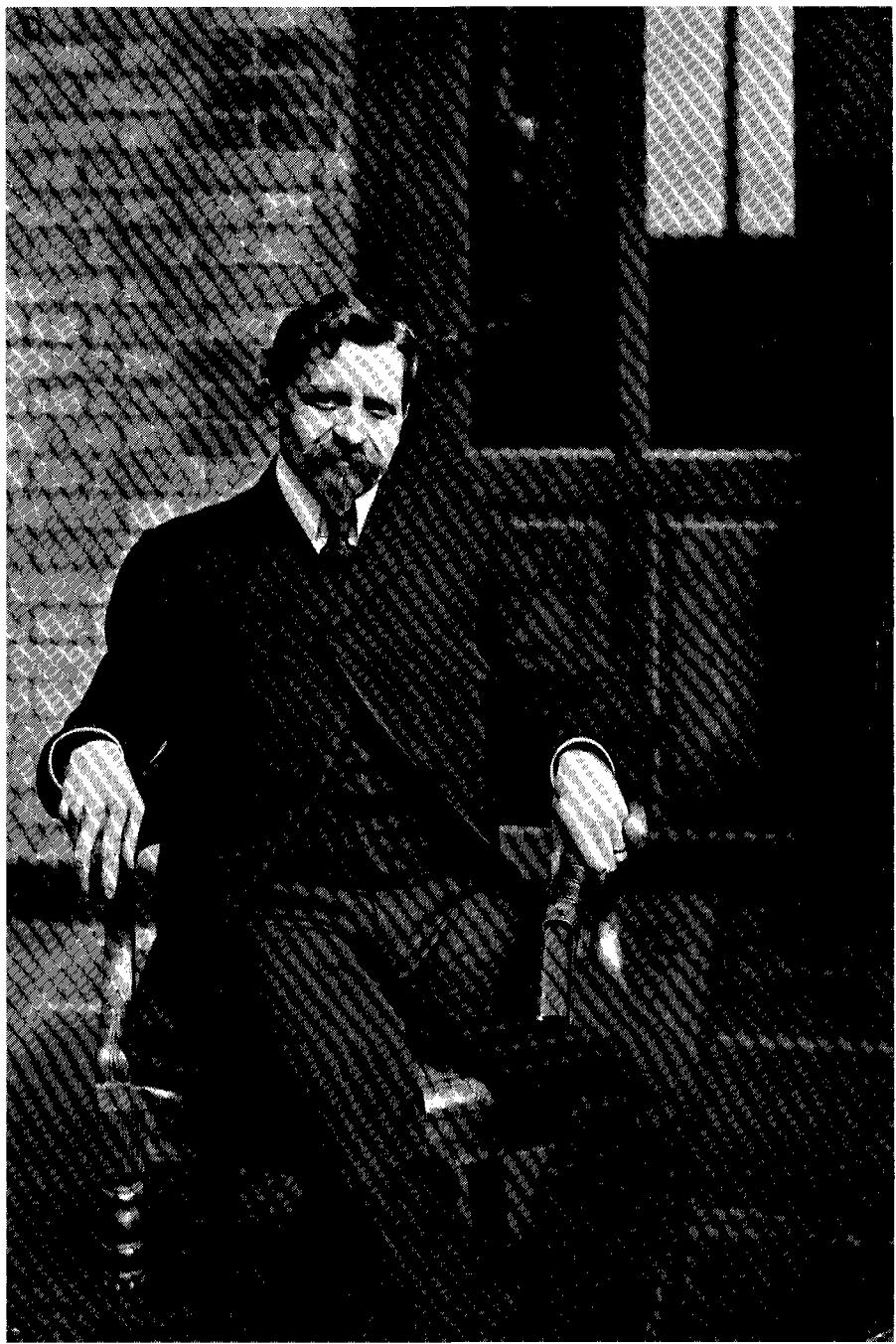
Charles ANDLER,
Bourg-la-Reine, 1924.



Charles ANDLER et Pierre, Aeschi (Suisse), vers 1901.



Lucien HERR et ses deux enfants, Jacques et Michel, devant la fontaine de Villard-sur-Chamby, vers 1921.



Charles ANDLER, peut-être à la Sorbonne, 1910.

Lucien HERR, Villard-sur-Chamby, vers 1920.





Lucien HERR, sa femme et ses deux belles-sœurs, Blanche et Madeleine, Dent de Jaman (au-dessus de Montreux).



Lucien HERR dans sa salle à manger de Grosrouvre.



Charles ANDLER et Pierre, Feusisberg (Suisse), 1909.



Samedi, 5 avril [1924] *¹

Mon cher vieux, j'entre demain soir rue Oudinot, chez les Fr. St Jean de Dieu, et lundi matin les couteaux commenceront leur œuvre. Le gros de l'affaire est pour quelques jours plus tard, vendredi ou samedi. — Il n'y avait plus à hésiter. La crise, qui m'a écrasé lundi et mardi, continue, moins violente, mais sans détente. J'ai consulté Marion, qui est, en la matière, un des juges les plus sûrs. Tous les médecins s'accordent à penser que dans mon état présent, avec ma force actuelle de résistance et ma vigueur, l'opération ne comporte pas le moindre risque, — qu'attendre, c'est se condamner à une existence de valétudinaire sans cesse menacé par des éventualités qui peuvent être redoutables, et vivre dans un qui-vive perpétuel, pour aboutir fatallement à une opération dans des conditions redoutables, d'ici quelques mois. Je suis convaincu qu'ils ont raison, et ma femme en juge de même ; elle a le même calme et la même sérénité que moi, et ma paix intérieure en est infiniment accrue. Sois donc, comme nous, sans appréhension. Mais je n'aurais pas supporté l'idée d'aller à la boucherie sans t'avoir embrassé de toute ma tendresse, même si je devais te donner un peu d'inquiétude injustifiée.

Je voudrais être tranquillisé sur ton propre compte, savoir comment s'est passé ton voyage, si ton acclimatation se fait bien, si le temps est beau et les conditions matérielles et morales satisfaisantes. Écris-moi lorsque tu le pourras, ici, 39 Boulevard de Port-Royal, — mais n'oublie pas que je n'ouvrirai pas moi-même mes lettres d'ici quelques semaines.

Adieu, mon cher vieux, je t'embrasse de tout mon cœur. Je t'écris en toute hâte, tout en mettant ordre à mes affaires. Je t'aime bien

Lucien

Les petits vont aller à Grosrouvre avec les bonnes. Tout cela s'arrangera très-bien.

1. Andler note sur la lettre de Herr : « Envoyée à Grasse ».

Grosrouvre, Seine-et-Oise

lundi soir [21 avril 1924]¹

Mon cher vieux, je veux très-vite te rassurer sur mon compte. On m'a transporté ici samedi, sans trop grande fatigue, et le grand air, le splendide soleil, la douceur de toutes choses m'ont très-vite rendu à la vie. La congestion pulmonaire a totalement disparu, et la température est normale. Mon calme est entier, quinze jours de ce régime me donneront toutes les forces nécessaires. — Je voudrais apprendre que le bienfait du beau printemps s'est fait sentir pour toi, que tu as recouvré tes forces, que ton fils² et ton médecin sont satisfaits de toi, que tu as pu quitter le lit, — qui est une si cruelle épreuve, — et vivre d'une vie normale et tranquille. Donne-moi bientôt des nouvelles, je t'en prie. Je ne puis encore écrire que brièvement, mais je t'embrasse de tout mon cœur

Lucien Herr

Grosrouvre, 2 mai [1924]^{* 1}

Mon cher vieil ami, tu imagines sans peine avec quelle impatience j'attends de jour en jour la nouvelle que tu as recouvré tes forces, et retrouvé une vie normale et réconfortante. J'espère bien que le froid pluvieux qui nous a envahis depuis une semaine et qui ne veut plus nous quitter est la rançon d'une période de beaux jours

1. Cachet postal daté du 22 avril 1924 ; le 22 était un mardi. Andler note sur la lettre : « Envoyée à Grasse ».

2. Le fils d'Andler est médecin.

1. Andler note sur la lettre de Herr : « Envoyée à Grasse ». D'après cette lettre et celle qui suit il semblerait que Herr ait subi une seconde opération en 1924, un mois après la première. Dans sa biographie, Andler parle de deux opérations : l'une en 1924, l'autre en 1926. Il ne fait aucune mention, cependant, d'une seconde opération en 1924. Nous aurions pu penser qu'Andler avait, par mégarde, daté les lettres 104 et 105 de 1924. Mais un samedi 10 mai correspond effectivement à l'année 1924 et non à l'année 1926. Par ailleurs, en 1926, Herr fut opéré le lundi 17 mai, et non pas le lundi 12 mai suggéré dans la lettre 105.

pour votre midi. C'est, à divers égards, un bienfait que tu ne sois pas revenu aussi promptement que tu l'aurais voulu tomber ici en plein hiver. Prolonge ton séjour là-bas aussi longtemps que le médecin en sera d'avis. Tu sais bien que l'on s'arrangera, et qu'il serait déraisonnable de t'en faire du souci. Ne reviens que pleinement rétabli, et pour ne reprendre qu'un travail modéré.

Pour moi, tout va aussi normalement qu'il est possible dans les circonstances où je me trouve, et je serais mal venu à me plaindre. J'ai repris mes forces, et je travaille aussi activement que je le puis à me libérer des obligations qui pèsent sur moi, et à liquider les travaux urgents : j'arrive sans fatigue excessive à fournir six ou sept heures de travail quotidien. Je suis retourné à Paris, voir mon chirurgien, qui s'est montré pleinement satisfait. Tout est définitivement réglé : nous rentrons à Paris, 39 b^d Port-Royal, mercredi prochain, j'emploierai trois jours à mettre mes affaires en ordre, — et à noter —, j'entrerai rue Oudinot dimanche, on m'opérera lundi, et je plongerai alors pour un mois, me dit-on, avant d'être en mesure de reprendre mon existence habituelle. Nous envisageons tout cela plutôt avec un sentiment de soulagement, et sans nulle appréhension. Je serai en très-bon état pour résister à l'épreuve, et je pense que le chloroforme m'épargnera la congestion pulmonaire que m'a procurée l'éther².

Je t'en prie, ne me laisse pas sans nouvelles. Je pense à toi sans cesse, tendrement et avec un grand souci. — Songe qu'il faut deux grandes journées à une lettre pour parvenir ici, et à partir de lundi, écris-moi à Paris.

Adieu, mon ami, je t'embrasse de tout mon cœur

Lucien Herr

105

Samedi [10 mai 1924] *

Mon cher vieux,

Je suis heureux que tu sois accueilli ici par le soleil et par une température plus clémence : j'ai redouté un peu, ces jours derniers, le froid humide et les boursouflures, après ton soleil du midi. Je souhaite que les forces te reviennent vite, et que tu les ménages précieusement. Je t'en prie, instamment, gravement, ne reprends le travail que petit à petit, et modérément.

2. Herr fait référence aux séquelles de sa première opération.

Tout va bien pour moi. Avant-hier, on m'a examiné sous toutes les coutures, sang, rein, cœur, et le reste, et tout a été jugé en état « excellent ». Tout est donc arrêté : j'entre rue Oudinot demain soir, et l'opération aura lieu lundi matin. Il me tarde, plus que je ne puis te dire, d'être enfin libéré de ces odieuses misères. Ma femme est aussi tranquille et aussi impatiente que je le suis moi-même. Ce sera un mois dur, un grand mois, me dit-on, et il est probable que l'isolement strict sera imposé au moins une semaine. Mais je suis en très-bon état, et j'ai confiance que je réparerai plus vite qu'on ne s'y attend.

J'ai liquidé l'arriéré, et mis ordre à mes affaires. Je n'ai plus rien qui me soit un souci obsédant, et je pourrai donc attendre en toute sérénité, sans les préoccupations qui ont pesé sur moi. Je t'embrasse de tout mon cœur, mon ami, de toute ma vieille et dévouée tendresse

Lucien Herr

106

Villard-sur-Chamby (Vaud)

Vendredi 1^{er} Août [1924] *

Mon cher vieux,

Ta lettre m'apporte un grand soulagement. Malgré toute ma confiance, ces douze jours sans nouvelles m'ont paru très-longs, et m'ont inquiété à de certaines heures. Ton départ est pour moi le meilleur et le plus sûr des indices. Et je n'ai pas été le seul à l'accueillir ici avec joie.

Lorsqu'on a passé par où je viens de passer, on a une foi illimitée en la puissance réparatrice d'un organisme jeune et énergique. Je me vois encore le ventre béant, la vessie ouverte. Quelques semaines ont réparé tout cela au point qu'il n'en reste pas trace. Et il s'agit là d'un organe mécanique dont la vitalité est faible. Tu seras sûrement surpris de la rapidité avec laquelle les fonctions vitales se régénèrent chez Geneviève¹, et je n'ai pas la moindre inquiétude à cet égard. L'ampleur des lésions est de nulle importance. Un organisme qui veut vivre se défend et se reconstitue avec des ressources d'ingéniosité dont nous n'avons pas idée. Je t'en prie, envisage l'avenir avec sérénité, et laisse-toi aller avec sérénité à la paix reposante qui t'est indispensable.

1. La fille d'Andler mourra dans le courant du mois d'août des suites d'une appendicite mal soignée.

Après dix jours de temps atroce, de tempête, de pluies torrentielles et de brouillards opaques, nous avons retrouvé hier la splendeur du soleil. Le mauvais temps et le froid me préoccupaient d'ailleurs infiniment plus pour les enfants enfermés à la chambre, que pour moi-même, qui n'en ai pas moins continué à réparer et à accroître mes forces. À cet égard, tu serais surpris de voir où j'en suis. J'ai fait méthodiquement six ou sept promenades de longueur et d'efforts croissants, sans ressentir jamais la moindre fatigue ni le moindre malaise. Hier, j'ai fait, à vive allure, une promenade de près de quatre heures, qui nous a conduits, ma femme et moi, par des chemins escarpés, à 750 mètres au-dessus de Villard, et nous y a ramenés pour le déjeuner, sans un moment d'arrêt en route, aussi frais qu'au départ. Je ne ressens plus les essoufflements et les lassitudes qui, l'an dernier, me donnaient le sentiment de la vieillesse approchante, et qui tenaient vraisemblablement à un empoisonnement sournois qui datait de plusieurs années. Et je t'écris au retour d'une grimpée rapide à 600 mètres faite en un peu plus d'une heure, et où de jeunes jambes bien entraînées me suivaient avec quelque peine. — Nous partons lundi, Jeanne et moi, pour Zinal, dans le Valais, à 1700 mètres, où nous allons passer une semaine à courir la moyenne et, si mes forces le permettent, la haute montagne. J'y apporterai, tu le penses bien, toute la prudence nécessaire. Mais tu vois bien que je ne mérite plus qu'on s'intéresse à ma santé.

Les petites « se sont fait beaucoup de bien », comme on dit ici, dans la paix et l'air vif de cette nature. À présent, c'est la chaude douceur du soleil, dont ils se donnent à cœur joie. Ils abusent parfois des cerises, dont c'est la saison ici, et qui abondent, mais ils vont parfaitement bien, pour l'essentiel. La mère de ma femme est à Louèche, pour une cure de quelques jours. Son mari vient d'arriver. Nous sommes seuls avec lui et deux de mes belles-sœurs. Nous resterons vraisemblablement à Zinal une semaine, après quoi nous reviendrons ici, où je finirai tranquillement le mois d'août, pour rentrer à Paris le 1^e septembre.

Tu sais quels vœux je forme pour Pierre². J'espère que, malgré les secousses qui viennent de le troubler dans sa préparation, la chance lui sera favorable cette fois. Cette loterie est une bien pitoyable chose. — Quant à Fargues³, j'ai bon espoir qu'il reprendra courage. Il n'y a pas beaucoup de temps perdu, il est jeune, on a confiance en lui, et, s'il tarde à aboutir, on lui fera crédit.

Si les épreuves de cette année vous ont, toi et lui, mis dans l'embarras, je te demande, en toute simplicité, de me le dire, et d'avoir recours à moi. Malgré des dépenses imprévues et des manques à gagner, mes traductions⁴ m'ont mis momentanément très à l'aise, et j'ai deux ou trois milliers de francs qui sont à ta disposition. Je te dis cela sans façon, de tout mon cœur. C'est bien le moins que nous fassions bourse commune en période difficile.

2. Le fils d'Andler.

3. Le beau-fils d'Andler

4. Sa traduction de la *Correspondance entre Schiller et Goethe* et de la *Psychologie du mysticisme religieux* de James Leuba.

Adieu, mon cher vieux. Si tu m'écris ici, ta lettre me trouvera de retour vers le 11 août. S'il y avait urgence, mon adresse à Zinal sera : Hôtel National, Zinal, Valais. Mais la poste est très-longue à y parvenir. Je ne t'écrirai sans doute pas de là-haut si le temps reste beau. Tu me pardonneras mon silence. — Ne travaille pas trop, et ne travaille qu'à ce qui t'active et te séduit, sans effort et sans fatigue. L'heure du travail obligé ne reviendra que trop vite.

Adieu. Ma femme et tout mon entourage t'envoient leurs amitiés très-vives et leurs vœux. Je t'embrasse très tendrement

Lucien Herr

107

Ministère

De L'Instruction Publique

Paris, le _____

Et Des Beaux-Arts

41, Rue Gay-Lussac (V^e)

MUSÉE PÉDAGOGIQUE

Dimanche soir [21 septembre 1924] *

Mon cher vieil ami, il ne nous a pas été possible d'aller vous voir aujourd'hui, et nous en avons, ma femme et moi, un bien vif et profond regret. Le train est arrivé hier avec un retard assez considérable, et tout le travail de déballage, de remaniement des malles, de préparatifs pour demain a pris la journée d'aujourd'hui. Ma femme me charge pour toi et pour ta femme de tous ses regrets très-sincères ; elle s'en veut de n'avoir pas pu parvenir à aller vous embrasser, et vous porter son affection. Et moi, je me résigne donc à t'embrasser tendrement, de très-loin : nous nous sommes décidés à partir demain de grand matin, et nous resterons là-bas jusqu'au 15 octobre. J'espère rapporter une provision renouvelée de repos et de forces, à défaut de soleil.

Adieu ; j'ai foi en ta résolution de vie active, de travail, d'absorption énergique dans une tâche qu'il faut avancer promptement, et mener à bonne fin. Ne me laisse pas sans nouvelles, ou, si tu es trop occupé pour m'écrire, prie Pierre de me tenir au courant, aussi brièvement qu'il le voudra.

Adieu, encore ; je t'embrasse de toute ma tendresse

Lucien Herr

J'ai vu ces jours derniers Ruche¹, professeur à Tunis. Il voudrait travailler, et dispose là-bas de bien peu de ressources. Il est bien pourvu en ce qui concerne Heine, sur qui il a travaillé jadis. Je l'ai engagé à examiner, d'accord avec toi, s'il ne convenait pas qu'il prît comme sujet de thèse Heine prosateur, ou plutôt le développement intellectuel de Heine. Tu te souviens que c'est l'un des sujets que Bernheim a abandonnés, après en avoir tâté. Si tu penses comme moi, ne le décourage pas, — s'il t'écrit.

108

Grosrouvre (Seine-et-Oise)

dimanche 28 7bre [1924] *

Mon cher vieil ami,

Tu ne m'en veux pas, j'en suis sûr, de t'avoir laissé toute cette semaine sans réponse. Je n'ai pas l'excuse du travail, puisque, de parti-pris, je laisse chômer tout ce qui peut attendre, et ne m'acquitte guère que de ce qui est urgent ; mais les journées sont courtes et remplies néanmoins, et les nuits sont très-longues : j'ai apporté ici un besoin insatiable de sommeil, que je parviens difficilement à satisfaire pleinement.

La souffrance¹ ne s'éteint ni ne s'amortit vraiment, lorsqu'elle est à un certain point de profondeur et qu'elle emplit toute la personne. Et ce n'est certes pas moi qui te conseillerai de la fuir, d'en détourner le regard, — ce qui serait à la fois le plus lâche et le pire des calculs. Mais, ce qui a un sens, ce qui est un devoir, si l'on veut être fidèle à une pensée chérie, c'est de transposer le souvenir et la douleur, de détailler l'imagination des atroces visions d'horreur qui, à la longue, mèneraient à l'anéantissement de toute force et à la folie, et de s'attacher fortement à ce qui est plus haut et plus profond, à ce qu'il faut cultiver avec amour et avec fidélité. Cela, je suis sûr qu'on peut y parvenir, — et il faut y parvenir, puisqu'il faut vivre. Ton cœur est trop riche, trop fort et trop profond pour n'être pas capable de cet effort. J'ai entière confiance en ton courage et en ta fermeté d'âme.

1. Lucien Ruche, normalien, agrégé d'allemand (session spéciale 1920) ; devient cette année-là proviseur du lycée français de Beyrouth.

1. Herr fait référence à la souffrance d'Andler par suite du décès de sa fille un mois plus tôt.

Lorsque je t'ai fait part de ce rêve de Charléty — dont il ignorait lui-même s'il serait réalisable — je n'ai voulu que te faire sentir à quel point son affection était émue, et combien il eût souhaité pouvoir proposer à ton activité² quelque but immédiat et une diversion bienfaisante. Je lui ai dit tout de suite que je doutais fort que tu pusses ni ne voulusses accepter, et qu'au reste tu avais envers toi-même et le public des engagements majeurs, dont tu ne pouvais te laisser distraire, et qui accapareraient tes forces pour longtemps. Je lui dirai, lorsque je le verrai, tes résolutions inébranlables, et tu penses bien que personne ne se permettra d'insister.

La grande affaire, à présent, c'est d'en finir avec *Nietzsche*³. Après quoi je sais bien que tu n'as qu'à puiser dans l'océan de tes notes rédigées pour raconter le 19^e siècle⁴.

L'heure du courrier me presse, et je voudrais que ce mot partît. Adieu, je ne puis que t'embrasser tendrement

Lucien Herr

109

lundi, 6 octobre [1924] *

Mon bien cher vieil ami,

Je ne sais qui est Pignatel. L'an passé, Strowski¹ m'a demandé de me charger de publier, dans une collection² qu'il dirige chez Plon, un volume d'extraits de Jaurès, avec une introduction sur l'homme et sa pensée. Je l'ai naturellement envoyé prome-

-
2. S'agirait-il ici de proposer à Andler de lui succéder comme recteur de l'Université de Strasbourg ? En 1919, le nom d'Andler avait été avancé pour un tel poste.
 3. Il reste à Andler encore deux volumes à terminer sur Nietzsche. *La maturité de Nietzsche jusqu'à sa mort* sortira en 1928 et *La dernière philosophie de Nietzsche (Le renouvellement de toutes les valeurs)* en 1931.
 4. Voir la lettre 10 où Herr parlait déjà d'un tel projet.
-

1. Il s'agit sans doute de Fortunat Strowski (1866-1952), professeur de littérature française à la Sorbonne et directeur de la *Revue des cours et conférences*. Auteur, entre autres, de *l'Histoire du sentiment religieux en France au XVII^e siècle, Pascal et son temps* (1908), *Tableau de la littérature française aux XIX^e et XX^e siècles* (1912).
2. Strowski dirige la collection « Bibliothèque française » chez Plon.

ner. Peut-être le volume a-t-il été confié à celui-là³. Je comprends trop bien tes hésitations et tes scrupules, sans même parler de ce qu'il y a de désagréable à associer son nom à celui de Strowski⁴. Mais tu es le meilleur juge.

L'article de Souday⁵ a trop peu de portée pour m'être désagréable. Je lui ai écrit quelques lignes, pour lui seul, uniquement pour le rappeler à la pudeur, le prier de laisser à Gohier⁶ et à Léon Daudet l'épithète « germanique », et l'inviter à lire avec plus de soin, et à réfléchir avant d'écrire⁷. Il s'est fait, laborieusement et méritoirement, une demi-culture dont il faut lui tenir compte, et qu'il met généralement au service de la bonne cause. Mais il est triste pourtant que la bonne cause n'ait à son service que sa médiocre et vulgaire autorité. — Dans le cas présent, je ne crois pas qu'il ait été intentionnellement malveillant, et il a foncé comme un taureau, à son ordinaire. Tout au plus lui est-il remonté au cerveau quelque chose de son antipathie de jadis, de son boulangisme anti-dreyfusard.

Je ne crois nullement que cet article nuise à la vente, dont je ne sais rien de précis, mais qui n'a pas dû être mauvaise. Et pour rien au monde je ne voudrais que tu te distrayasses d'un travail plus urgent : perdre le fil, ne fût-ce que durant une semaine, c'est souvent perdre tout un grand mois, et il faut donc à tout prix que tu pousses d'arrache-pied ce qui doit être terminé d'abord. Je n'accepterais ton offre que si tu devais y trouver, sans fatigue et sans effort, un délassement et un rafraîchissement. Mais cela dépend évidemment de ton état intérieur et de l'avancement des notes

3. Effectivement, le volume a été confié à Fernand Pignatelli qui a fait l'introduction. L'ouvrage, *Jaurès, par ses contemporains* ne paraîtra pas, cependant, chez Plon, mais chez Étienne Chiron, en 1925.

4. Herr n'aime sans doute pas Strowski à cause de sa réputation de conférencier mondain et catholique.

5. Paul Souday (1868-1931) critique littéraire du *Temps*. Il vient de publier dans le numéro du 4 octobre 1924 un article sur la *Correspondance entre Schiller et Goethe*. (Chronique reprise dans un recueil d'articles de Souday, *La société des grands esprits*, Émile Hazan, 1929, pp. 216-224). Il y use, par endroits, d'un style mordant pour adresser ses critiques à l'encontre de Herr dont il relève « le style encore tout germanique » de son introduction, si empreint est-il de son sujet. Souday qui lui reproche surtout son « évidente partialité [...] en faveur de Schiller et sa violente animosité contre Goethe », consacre son feuilleton à une analyse des rapports entre les deux grands écrivains. Il veut ainsi prouver que — contrairement aux affirmations de Herr — la « veine poétique » de Goethe n'était pas « tarie » quand ont débuté ses relations avec Schiller et qu'il n'a pas subi l'ascendance de ce dernier, mais reste « inébranlable » dans ses convictions. C'est plutôt Schiller qui s'est modifié, qui a tempéré son « idéalisme » au contact de l' « esprit » « objectif » de Goethe. Une lecture de l'Avant-Propos de Herr nous montrerait que Herr est beaucoup plus nuancé dans son analyse des rapports entre Goethe et Schiller que ne le prétend Souday ; de plus, n'y apparaît guère sa soi-disante « animosité » envers Goethe. Au contraire, c'est avec une émotion contenue que Herr décrit le caractère des deux poètes et leur lien complexe.

6. Urbain Gohier (1862-1951), avocat et journaliste ; rédacteur en chef de plusieurs journaux dont *L'Aurore* (1897), et à partir de 1909 collaborateur à *La Libre Parole*. Son parcours journalistique témoigne de son évolution politique : dreyfusard et antimilitariste au début, il devient par la suite antisémite.

7. Selon Andler, Souday ne prit même pas la peine de répondre à la lettre que Herr lui avait adressée (*La vie de Lucien Herr*, p. 324).

que, par amitié pour moi, tu avais préparées. Agis donc en toute liberté ; ce que tu feras sera bien fait⁸.

Je suis content que le lien qui t'unit à Fargues soit étroit et fort. Tu trouveras sûrement de la douceur à lui communiquer de la force, à lui donner de l'élan et du courage, à l'obliger à aboutir. Je crois toujours qu'il y aurait intérêt à ce qu'il se sentît stimulé par le désir d'aboutir, sur telle ou telle menue question préalable de son travail principal, et à ce qu'il fût aidé par l'excitation particulière que donne à son âge l'idée de se voir imprimé. Durand, à qui j'ai parlé avec insistance du grand intérêt qu'il y avait à le qualifier pour l'enseignement supérieur⁹, dans la grande pénurie de latinistes où l'on est actuellement, l'aidera sûrement, et très-utilement, dans son travail.

J'ai vu Charléty il a quelques jours. Il ne saurait être question de le remplacer à Strasbourg aussi longtemps que n'aura pas été votée la loi¹⁰ qui réglera l'organisation, à Paris, de la direction générale des affaires d'Alsace, — et il ne peut songer à lâcher le rectorat¹¹ que le jour où il sera assuré d'une situation qui lui permette de vivre dans des conditions voisines de ce que lui offre actuellement Strasbourg, et aussi, d'une situation acceptable le jour où le ministère¹² tomberait, ou bien où ses fonctions alsaciennes, à Paris, auraient perdu leur raison d'être — ce qui est toujours à la merci d'une loi de finances. — Nous avons, en conversations, envisagé l'éventualité de sa succession, et jamais le nom de Kleinclausz¹³ n'est venu ni à son esprit, ni au mien. Je sais par ailleurs qu'il n'y a aucune sympathie entre eux, et Charléty n'est pas homme à se laisser imposer, pour une collaboration délicate, un lieutenant qui ne soit pas de son choix. Tu as bien fait de me renseigner, et je veillerai à être informé. Tu sauras ce que j'aurai appris.

Dis à ta femme, en mon nom, qu'il faut à tout prix qu'elle se maîtrise elle-même, qu'elle consente à vivre, qu'elle fasse ce qu'il faut pour vivre, qu'elle ne ruine pas son énergie morale et sa force physique. Qu'elle songe qu'une fois sa robuste

-
8. Il doit s'agir d'un article qu'Andler pense écrire pour répondre aux critiques de Souday. Dans sa biographie, il défendra Herr contre les attaques de Souday en s'appuyant sur une analyse des rapports entre Schiller et Goethe (voir pp. 321-328).
 9. Fargues ne passera pas immédiatement dans l'enseignement supérieur, mais il deviendra plus tard maître de conférences de langue et littérature latines à la Faculté des lettres de Montpellier, chargé de cours à Lyon et, à partir de 1936, professeur à la Faculté des lettres d'Aix.
 10. La loi est votée le 15 octobre 1925. Elle met fin au Commissariat général d'Alsace-Lorraine. L'esprit de centralisation triomphe. Désormais c'est à Paris que se règlent les affaires alsaciennes et lorraines.
 11. Charléty quittera le rectorat de Strasbourg fin 1926, nommé recteur de l'Académie de Paris en janvier 1927.
 12. Le Cartel des gauches est au pouvoir depuis le 11 mai 1924. Mais après l'échec de sa politique financière, il sera remplacé, le 23 juillet 1926, par le ministère d'Union nationale de Raymond Poincaré.
 13. Arthur Kleinclausz, auteur de nombreux ouvrages sur l'histoire de Lyon, est professeur d'histoire et antiquités du Moyen Age à la Faculté des lettres de Lyon. C'est Christian Pfister, doyen de la Faculté des lettres de Strasbourg, qui remplacera Charléty comme recteur à Strasbourg.

santé compromise, elle sera à la merci de la souffrance et du désespoir. Sauvegarder sa résistance physique est un devoir, envers elle-même, envers toi, envers l'enfant qui aura longuement besoin d'elle. Qu'elle songe avec quelle gravité et quelle fermeté la pauvre petite lui en fera un devoir.

Adieu, ami, je suis avec toi sans cesse, de toute ma tendresse. Ne sois pas en peine de moi. Je m'astreins au repos le plus raisonnable, et je suis en très-bon état. — Jacques est venu passer avec nous la journée d'hier. Son indolence paresseuse et fantaisiste me peine et me tourmente, mais il est gentil, et a repris sa classe de bon cœur. — Je sens plus que jamais qu'il faut tenir à tout prix jusqu'à ce que les enfants soient à peu près hors d'affaire, et je me retiendrai de mon mieux pour ne pas rouler trop vite sur la pente.

Adieu. Nous rentrerons définitivement le 15. Je t'embrasse de tout mon cœur

Lucien Herr

110

[Grosrouvre]¹, 27 décembre [1924] *

Mon cher vieil ami, c'est la triste semaine où affluent, qu'on le veuille ou non, les souvenirs de l'année écoulée. Ce sont pour vous de cruelles journées. Je veux que tu saches que je suis avec toi, de toute ma pensée, de toute ma profonde affection. Il ne faut pas se complaire dans le spectacle de la ruine intérieure ; il faut au contraire y puiser la force nécessaire pour vivre. J'ai foi en ton courage. La foi sans bornes qu'elle avait en toi doit t'être le plus cher réconfort, et le plus efficace.

Je n'ai guère le cœur à t'en écrire très-long. Que l'année qui vient te soit, vous soit, plus douce, plus clémence. Nous vous le souhaitons tous ici, de tout cœur.

Je suis parti avec un gros rhume fébrile, qui cède petit à petit. Les enfants aussi ont été atteints légèrement. Les journées de repos et de grand air leur étaient nécessaires après un trimestre assez laborieux et dur. Ils rentreront fortifiés, je l'espère. Le grand air est rude, mais sans un froid excessif. Je travaille un peu, et je liquide l'arriéré.

Tu sais peut-être que Lévy² a fait une chute sur un escalier, et qu'un coup de fouet douloureux le retient à Strasbourg. Peut-être sera-t-il tout à fait empêché de

1. Lieu indiqué par Andler.

2. Sans doute Ernest Lévy.

venir, ce qui est pour lui une vive contrariété. — Il m'écrit, sans plus de détails, qu'il est possible que Raphael³ pose sa candidature à la maîtrise de conférences de Cahen⁴. Il m'annonce à ce sujet une lettre de Tonnelat, que je n'ai pas encore reçue.

Adieu, mon ami, je t'embrasse de toute ma tendresse

Lucien Herr

111

lundi soir [6 janvier 1925] *

Mon cher vieux,

Je vois, par le plus grand des hasards, que le texte allemand d'*Iphigénie*¹, de Damcke, date de 1873 ou 1874, et a été écrit pour l'édition des œuvres de Gluck, publiée sous la direction de St Saens, de 1873 à 1902. Ce Damcke, un Hanovrien né en 1812, mourut peu après, en 1875. Le texte français original (de 1779) est de Guillard². Il n'existe pas, au dire des moyens d'information que j'ai sous la main, de traduction allemande du livret qui date du 18^e siècle. Il n'y a donc guère d'usage à faire ce texte tardif.

En hâte, je t'embrasse

Lucien Herr

3. Gaston Raphaël (né en 1877), agrégé d'allemand (1901) ; professeur de kagne au lycée Lakanal à Paris. Après la Première Guerre il lui est offert un poste à l'Université de Lille, mais il le refuse. Il n'obtiendra pas la maîtrise de conférences de Maurice Cahen.

4. Maurice Cahen (1884-1926), agrégé d'allemand (1907) formé à l'école de linguistique d'Antoine Meillet. Après avoir enseigné à l'Université d'Upsal en Suède, il devient maître de conférences d'allemand à la Faculté des lettres de Strasbourg (1923). En 1925 il est nommé directeur d'études de philologie germanique à l'École pratique des Hautes Études.

1. *Iphigénie en Tauride* du compositeur allemand Christoph Willibald Gluck (1714-1789). Cet opéra a été joué pour la première fois à l'Opéra de Paris en 1779.

2. Nicolas François Guillard (1752-1814), auteur du libretto d'*Iphigénie*.

Mardi [24 mars 1925] *

Mon vieil ami, je ne reçois ta lettre que ce matin, mais Dupuy a reçu la sienne hier en temps utile. Ne te tourmente pas. C'est, avec ces alternances de tiédeur et de coups de froid, le pain quotidien pour petits et grands, et tout cela s'en ira lorsque le soleil aura pris plus de force, bientôt.

Il faut pourtant que la leçon te profite. Je t'en prie, mets ta conscience en repos, et ne reprends aucun enseignement avant Pâques. Il faut absolument que tous les organes aient un long temps de repos prolongé. Si tu te remets à parler la semaine prochaine, tu risques un nouvel accroc qui compromettrait tes vacances. Je t'assure que c'est là la sagesse.

Embrasse le petit¹ pour moi. Je suis content que vous ayez sa société, et le réconfort qu'il vous apporte. Profitez-en largement.

J'ai averti ceux que ton absence² mettait directement en souci. Le nécessaire est fait. On te laissera donc en repos tous ces jours-ci, pour ne pas t'obliger à des efforts pulmonaires superflus.

Adieu, je t'embrasse. Nous vous envoyons tous notre affection

Lucien Herr

1. Le petit-fils d'Andler.

2. Herr se réfère sans doute au fait que le cours d'Andler à l'École normale est annulé jusqu'à Pâques. Cette année-là il y fait des conférences et des explications de texte sur « la poésie lyrique allemande de 1797 jusqu'aux approches de 1848 » pour les étudiants qui préparent la licence et l'agrégation.

Bibliothèque

*Paris, le [29 mars] 192[5] **

Dimanche matin

Merci, mon cher vieil ami. Je savais déjà, par ta lettre à Dupuy, que tu avais pris le sage parti de te reposer un peu longuement. Mais il faudra être sage jusqu'au bout, et prendre conseil de Rist avant de fixer la date de la reprise de ton enseignement. Il n'est pas surprenant qu'après ce dur effort de cinq mois presque ininterrompus tu ressentes à ta manière le surmenage qui nous atteint tous, grands et petits, et tous ceux qui t'aiment sont heureux que ta fatigue se soit manifestée sous cette forme bénigne. La venue des beaux jours fera le reste. Sois donc patient ; dors longuement et ennuie-toi : l'ennui est un réconfort plus efficace qu'on ne le croit.

Si, par miracle, tu avais sous la main les papiers (coupures de journaux, etc.) que je t'avais remis il y a deux ans de la part de Charléty, sur la situation alsacienne, et si tu pouvais les mettre sous enveloppe et les faire jeter à la poste à mon adresse, tu nous obligerais ; — mais si, comme il est infiniment probable, tu les a jetés après usage, ou égarés dans une pagaye de papiers, ne t'en préoccupes en aucune manière : on en trouvera le double à Strasbourg.

Nous partons samedi prochain, et nous passerons quinze jours à Grosrouvre (Seine-et-Oise). Les enfants en ont un grand besoin, et moi aussi. Ne m'y laisse pas sans nouvelles. — D'ici au départ, je serai très-lourdement occupé, plus lourdement qu'à l'ordinaire : Simon, qui a sa retraite, nous quitte le 1^{er} avril, et j'aurai à faire face, assez longtemps, à de lourdes tâches. Je ne pourrai sans doute trouver trois heures pour aller te voir. Tu me pardonneras. Mais, je t'en prie, écris-moi.

Adieu, je t'embrasse tendrement

Lucien Herr

114

Grosrouvre (S.-et-Oise)

Mercredi [8 avril 1925] *

Mon cher vieil ami, je veux te dire d'un mot combien nous sommes avec vous de tout notre cœur et de notre pensée constante. Ce que tu me dis m'ôte toute inquiétude profonde, mais je suis plus peiné que je ne puis dire que tu aies ce nouveau grave souci. Rassure-moi d'un mot dès que tu le pourras.

J'ai bien reçu le dossier alsacien¹, et l'ai transmis à Charléty.

Adieu, mon ami, je t'embrasse tendrement

L. H.

115

[Grosrouvre, 15 avril 1925] *¹

mercredi

Mon cher vieux, j'ai laissé passer près d'une semaine sans t'écrire, et j'en ai du regret. Mais il ne faut pas m'en vouloir. J'étais attelé à une besogne rude et urgente (une traduction pour le Bureau international du Travail, besogne alimentaire, ou besogne de luxe, qui paiera la pension de Jacques, que nous retirons du lycée, et que nous confions, pour trois ou quatre mois, à un instituteur du Jura, qui lui donnera des habitudes plus ordonnées de travail élémentaire, dans de bonnes conditions de tranquillité et de paix, à la campagne, dans une école de petit village : il faudra de toutes façons qu'il redouble sa cinquième. C'est un gros souci, qui nous tourmente depuis longtemps). — J'ai travaillé six ou huit heures par jour, et je viens de terminer. J'ai donné le reste de mon temps un peu à la promenade ou à la flânerie, beaucoup au sommeil, et j'ai été trop paresseux ou trop fatigué pour écrire. Pardonne-moi.

1. Nous n'avons pas retrouvé le dossier dont parle Herr.

1. Lieu noté par Andler. Andler a daté la lettre de Herr du 16 avril, mais le 16 aurait été un jeudi.

J'espère que vous êtes sortis de tous vos soucis, et j'espère aussi que tu es remis de cette secousse, et que tu as pu te reposer vraiment et te remettre. Mais sois sage, et prolonge le repos aussi longtemps qu'il le faudra, et que Rist l'exigera. Je pense que le beau soleil des jours passés t'aura été bienfaisant.

Ici, tout va bien, et les petits sont, comme toujours, tout à la joie de la liberté retrouvée et illimitée. Leurs santés sont bonnes.

Herriot² ne serait pas tombé s'il avait engagé la bataille plus tôt dès la première sommation des banques, s'il avait marché à fond, et foncé sur le Sénat, qui n'aurait pas tenu le coup. Plus de décision aurait empêché les trahisons et les manœuvres. Je crains un gâchis prolongé, si l'on ne se ressaisit pas.

Adieu. Nous rentrons dimanche après-midi. Donne-moi des nouvelles, et pardonne-moi mon silence. Charge-toi de nos affections pour tous les tiens.

Je t'embrasse de tout mon cœur

L. H.

2. Édouard Herriot (1872-1957), chef du gouvernement du Cartel des Gauches ; il détient également le portefeuille des Affaires étrangères. Pour faire face à son immense dette, l'État a recours aux avances de la Banque de France. Mais devant la crise qui s'aggrave les banques hésitent de plus en plus à prêter à un gouvernement incapable de maîtriser une situation désastreuse. Le ministère Herriot tombe le 10 avril 1925.

*Bibliothèque**Paris, le [10 juin] 192[5] **

Mercredi

Mon cher vieux,

Je t'ai parlé lundi comme je l'ai fait pour te tâter. Il ne faut pas m'en vouloir. Tu sais que l'intention compte seule, et tu n'as jamais pu te méprendre sur mes intentions¹, ni sur ma vieille tendresse.

Je ne veux pas faire avec toi le cachotier. Toi et moi, c'est tout un. Je viens d'écrire² à Bédier³ et à Meillet. Tout ce que je te demande, quant à présent, c'est de ne pas dire non, si l'on t'en parle. S'il y a des objections, je sais qu'elles ne peuvent provenir que de vues d'ensemble et de plans méthodiques, sans que rien ne puisse être froissant pour personne. Si l'on sent que l'on se heurte à une objection grave de cet ordre, il n'y aura qu'à se tenir coi. Et, comme j'ai été seul à m'avancer, la défaite sera pour moi seul. Mais je serais surpris si je me faisais battre.

Adieu, je t'embrasse, de tout mon cœur

Lucien Herr

1. Herr désire initier une campagne en faveur de la nomination d'Andler au Collège de France.
2. Nous avons reproduit en appendice une lettre que Herr a écrite à Bédier pour appuyer la candidature d'Andler (document 7).
3. Joseph Bédier (1864-1938) occupe depuis 1903 la chaire de langue et de littérature françaises du Moyen Âge au Collège de France. C'est Bédier qui présentera officiellement les titres d'Andler devant l'assemblée des professeurs du Collège de France.

Ministère

*De L'Instruction Publique
Et Des Beaux-Arts*

*Paris, le [11 juin 1925] *
41, Rue Gay-Lussac (V^e)*

MUSÉE PÉDAGOGIQUE

Jeudi

Mon cher vieux,

Tout va bien, et Meillet a immédiatement accueilli l'idée avec chaleur. Sylvain Lévi¹, tout conquis, vient de me téléphoner. Il me charge de te dire qu'il faut immédiatement porter à Maurice Croiset² ta lettre de candidature. N'hésite pas à le faire : je me suis porté garant de ton acceptation. Il faut empêcher que des promesses soient données à la légère.

Sylvain Lévi verra aujourd'hui Pelliot³ et Moret⁴, dont il répond. Avertis ceux que tu connais, Matignon⁵ et les scientifiques surtout. Je fais mon affaire de Pieron⁶, Langevin⁷, Lebesgue⁸, Gley⁹. Il faut qu'ils aient le temps de prendre langue avant les vacances.

1. Sylvain Lévi (1863-1935) occupe la chaire de langue et littérature sanscrites au Collège de France depuis 1894 ; il est également président de la 5^e section de l'École pratique de Hautes Études depuis 1923.
2. Maurice Croiset (1846-1935), occupe depuis 1893 la chaire de langue et littérature grecques au Collège de France dont il est l'administrateur depuis 1911.
3. Paul Pelliot (1878-1945), depuis 1911 professeur d'histoire et d'archéologie de l'Asie mineure centrale au Collège de France.
4. Alexandre Moret (1868-1938), depuis 1923 professeur de philologie et d'archéologie égyptiennes au Collège de France.
5. Camille Matignon (1867-1934), depuis 1908 professeur de chimie minérale au Collège de France.
6. Henri Pieron (1881-1964), depuis 1923 professeur de physiologie des sensations au Collège de France.
7. Paul Langevin (1872-1946), depuis 1909 professeur de physique générale et expérimentale au Collège de France.

Je t'écris ce mot en toute hâte. Je suis très-content. — Ne crains pas de faire tort à Maurice Cahen¹⁰. Son oncle S. Lévi vient de me dire qu'il est tout naturellement le premier à souhaiter qu'il entre au Collège, mais que son heure n'est pas venue, et qu'en ce moment l'échec serait certain.

Adieu, je t'embrasse

Lucien Herr

(suite des notes de la page 234)

8. Henri Lebesgue (1875-1941), depuis 1921 professeur de mathématiques au Collège de France.
9. Émile Gley (1857-1930), depuis 1908 professeur de biologie générale au Collège de France.
10. Cahen mourra le 18 mai 1926, à l'âge de quarante-deux ans, des suites d'une grippe. Le 3 décembre 1926, dans sa leçon d'ouverture au Collège de France, Andler évoque la mémoire de celui à qui il avait demandé d'associer sa candidature à la sienne : « Je crois sincèrement que Maurice Cahen [...] aurait pu devenir une illustration pour la Sorbonne voisine ou cette maison. Son livre de *La Libation*, étude à la fois linguistique et sociologique sur le vocabulaire du vieux scandinave, vivra autant que la linguistique et que la sociologie. Sa disparition est le plus grand malheur qui pût frapper notre jeune école germanistique [...] (« Philarète Chasles, Guillaume Guizot, Arthur Chuquet, » *Revue de littérature comparée*, vol. 7 [1927], p. 202).

*Bibliothèque**Paris, le [17 juin] 192[5] **

Mercredi

Mon cher vieux, tout va bien. J'ai, depuis que je t'ai vu, des adhésions très-chaudes de Hazard¹, de Gley, et l'on peut compter sur Piéron, Le Roy², et, je pense, Pierre Janet³. On s'est occupé de Henneguy⁴, de Renard⁵, divers autres.

Gley s'embarque le 21 pour le Mexique. Il serait gentil de le voir (14 rue M. le Prince) ou tout au moins de lui écrire avant son départ. Tu sais son caractère. Il m'a écrit un mot plein de sympathie affectueuse pour ta personne et ton œuvre.

Le mot de Hazard est très-gentil : « Mon avis, très net, est que toutes les candidatures possibles doivent s'effacer, et s'effaceront, devant celle d'A. » Cela a son petit intérêt en raison des rapports personnels de Hazard avec Baldensperger et avec Cazamian⁶. Il est évident, dès à présent, que le vide se fera devant toi.

-
1. Paul Hazard (1878-1944), depuis 1925 professeur de langues et littératures de l'Europe méridionale au Collège de France. Codirecteur avec Baldensperger de la *Revue de littérature comparée* et auteur du célèbre ouvrage, *La crise de la conscience européenne* (1935).
 2. Édouard Le Roy (1870-1954), professeur de philosophie au Collège de France depuis 1921 et chargé de cours de mathématiques à la Faculté des sciences de Paris depuis 1924.
 3. Pierre Janet (1859-1947), professeur, depuis 1902, de psychologie expérimentale et comparée au Collège de France.
 4. Félix Henneguy (1850-1928) occupe, depuis 1899, la chaire d'embryologie comparée au Collège de France.
 5. Georges Renard (1847-1930) occupe, depuis 1907, la chaire (crée en 1907) d'histoire du travail au Collège de France.
 6. Louis Cazamian (1877-1965), professeur de littérature et civilisation modernes de la Grande-Bretagne à la Sorbonne et directeur de la *Revue anglo-américaine*. Dans les milieux comparatistes dominés par Hazard et Baldensperger, Cazamian était également connu pour l'intérêt qu'il portait à cette « jeune » discipline. Auteur de nombreux ouvrages, dont *L'évolution psychologique et la littérature en Angleterre* (1920), *L'histoire de la littérature anglaise* (1924) en collaboration avec Émile Legouis.

Dors sur tes deux oreilles, et ne t'énerve pas. Avec les délais de rigueur, tout sera réglé pour janvier prochain. Tu peux préparer tranquillement, au cours des vacances, ta leçon d'ouverture⁷ et les cours de l'an prochain. Le mieux serait d'envisager un cours et, d'autre part, des explications de texte. Mais tu auras tout le temps d'y réfléchir.

Adieu, mon ami, je t'embrasse

L. H.

119

Vendredi [10 juillet 1925] *

Mon cher vieux, je suis bien content¹, et je veux que tu le saches. Et je t'embrasse. Et tous ceux qui t'aiment seront trèscontents aussi.

Mais aucun plus que moi

Lucien Herr

7. Sa leçon d'ouverture sera publiée dans la *Revue de littérature, comparée*, n° 7 (1927), pp. 201-238.

1. Herr se réfère sans doute au fait que l'élection d'Andler au Collège de France est acquise. Il sera nommé officiellement le 19 mars 1926.

Samedi 18 Juillet [1925] *¹

Merci, mon vieil ami, ta lettre m'arrive et me contente. Ce sont, dans l'ensemble, des conditions supportables de vie matérielle, et l'essentiel est la paix, la douceur de l'air et le confort suffisant de la vie. Je souhaite que tu te laisses aller, durant quelques semaines, au repos profond, inerte et passif, dont nous avons tous besoin pour un temps.

Ma pensée a été et est avec toi, en ces journées. Tu l'as compris et tu le sens. Mais il ne faut pas se ruiner le cœur et le cerveau à se torturer. Il faut tenir bon et vivre, pour ceux qui vivent, et pour les tâches qui t'attendent. Il faut à tout prix faire une provision d'énergie et de réserves physiques ; il faut dormir, longuement et profondément.

Nous avons parlé beaucoup de toi, avec Tonnelat, à qui j'ai dit l'état des choses, et qui t'en a une gratitude² profonde, et avec Lévy³. Tous deux t'aiment tendrement, et pensent et sentent avec toi, avec vous, en ces journées.

L'admissibilité est affichée. Bétemps⁴ est tombé : ignorance scandaleuse de la langue. Minder⁵ aussi, pour insuffisance générale. Robert⁶ est en très-bonne posture, avec, ou plutôt derrière un Alsacien d'excellente qualité, un nommé Fuchs⁷. Le concours paraît n'être pas mauvais.

J'ai de bonnes nouvelles de Suisse, où ma femme et les enfants sont bien arrivés. La radioscopie de Madeleine a confirmé exactement le diagnostic de Binet⁸ : un

1. Andler note sur la lettre de Herr : « Envoyée à Saou (Drôme) ».

2. Il s'agit peut-être du soutien qu'Andler aimerait apporter à la candidature de Tonnelat comme son successeur à la Sorbonne. Voir à ce sujet la lettre 126, n. 2.

3. Sans doute Ernest Lévy.

4. René Bétemps (1897-1932), normalien (promotion 1920), agrégé d'allemand, 1927 ; deviendra plus tard professeur d'allemand au lycée de Chambéry.

5. Robert Minder (1902-1980), normalien, il est entré à l'École normale en 1921 grâce au concours spécial réservé aux Alsaciens et Lorrains ; agrégé d'allemand (1926). Est successivement professeur à la Faculté des lettres de Nancy, de Grenoble et de Paris et au Collège de France (1958-1973). Voir à son sujet, l'Introduction, pp. 9 et 18.

6. André Robert (né en 1902), normalien (promotion 1921), est reçu premier à l'agrégation d'allemand en 1925 ; fera carrière comme professeur de langue et littérature germaniques à la Faculté des lettres de Grenoble.

7. Albert Fuchs (1896-1983), agrégé d'allemand en 1925 à titre d'Alsacien-Lorrain. À l'exception de trois années passées à l'Université de Clermont-Ferrand (1940-1943), il fera carrière comme professeur de littérature et de civilisation allemandes à la Faculté des lettres de Strasbourg.

8. Herr fait peut-être référence à Léon Binet (1891-1971), médecin et physiologiste, connu pour ses travaux sur la physiologie pulmonaire et les divers procédés de réanimation.

point nettement circonscrit, qui ne laisse place à aucune inquiétude. La tuberculine a donné un résultat négatif. Il n'y a donc rien qui soit inquiétant, et les conditions hygiéniques sont à présent les meilleures possibles, pour plus de deux mois. Il faudra de la vigilance, et beaucoup de repos : deux heures de sieste, plus deux heures de chaise longue, chaque jour. Il faut qu'elle reprenne le plein équilibre de ses forces, rompu par la croissance. — Les autres vont bien. Jacques est vraiment en progrès ; il ira à Villard-sur-Chamby, Vaud (c'est l'adresse) dans une quinzaine de jours, et y passera les vacances.

Je puis donc partir sans appréhension. Je pars mardi matin, et rejoins ma femme, et les piolets, et les outils d'alpinisme, à Zurich. Nous nous mettrons en route, en montagne, immédiatement, pour une douzaine de jours. J'en ai faim et soif, peut-être pour la dernière fois.

Adieu, mon vieil ami. Distribue mes amitiés autour de toi. Je t'embrasse fortement, fraternellement

Lucien Herr

121

Villard-sur-Chamby (Vaud)

12 août [1925] *¹

Mon cher vieil ami, ne me laisse pas trop longtemps sans nouvelles. Nous sommes avec toi, avec vous, de tout notre cœur, en ces journées qui avivent de si affreuses souffrances². Sois très-courageux et très-ferme ; c'est le devoir véritable.

Je n'ai pu t'écrire, ni écrire à personne, au cours de notre long voyage : au terme de journées de marches rudes et pénibles, commencées de grand matin et terminées vers le soir, il y avait impossibilité matérielle et morale de tenir une plume.

Nous sommes rentrés samedi, ayant accompli notre programme, contents de ce que nous avions revu ou vu. Pas de surmenage excessif. Nous avons trouvé la petite³ fortifiée et en bonne voie de guérison, et Michel magnifique. Jacques nous est revenu avant-hier, assagi, mieux équilibré, plus ordonné, désireux de bien faire, et en parfaite condition physique. J'ai bon espoir, à présent, et l'épreuve a été heureuse.

1. Andler note sur la lettre de Herr : « Envoyée à Saou (Drôme) ».

2. Herr évoque le souvenir de la fille d'Andler, morte un an auparavant.

3. Madeleine.

J'ai trouvé au retour un courrier énorme, une foule de lettres à écrire, et beaucoup de soucis d'affaires administratives. J'y suis plongé jusqu'au cou. Je n'ai voulu et ne puis que te dire d'un mot que je suis avec toi de tout mon cœur, te demander des nouvelles, et t'embrasser tendrement

Lucien Herr

122

Villard-sur-Chamby

23 août [1925] *¹

Mon cher vieil ami, je veux te dire au moins que j'ai bien reçu ta lettre, et que j'ai eu beaucoup de joie à t'y sentir ferme et fort, et à savoir que vous n'avez pas été déçus des conditions matérielles et morales d'existence que vous avez trouvées là-bas. J'ai bon espoir que tu en rapporteras une bonne et précieuse provision de forces, à la fois pour l'achèvement de tes tâches de Sorbonne, et pour le renouveau d'existence intellectuelle et d'activité qui t'attend.

Je songe avec beaucoup de bonheur véritable à ces promesses d'épanouissement et de production féconde dans la paix et dans la liberté. Mais il faudra être bon ménager de ces forces recouvrées, et les dépenser méthodiquement et sagement, sans surmenage et sans précipitation.

J'espère que la paix et le silence de la campagne auront apaisé les énergies intempérantes de ton petit². Nous avons connu, nous aussi, ces turbulences incohérentes et cette agitation déréglée, ce déséquilibre de croissance par poussées brusques ; tout cela s'apaise à mesure que l'harmonie s'établit dans l'être physique, et aussi que les centres supérieurs prennent plus de développement et de force. Il ne faut pas en concevoir trop d'inquiétude, et il faut être patient et doux, — ce qui n'est pas toujours aisé, à nos âges.

J'espère que vous n'aurez pas eu les coups de mauvais temps durable qui nous ont secoués ici toute cette semaine, et qui sont d'ailleurs de règle, à cette époque, en ces climats. Et je souhaite que tu goûtes jusqu'au bout la douceur du grand air et du beau soleil. Heureusement, les enfants n'ont pas eu à pâtir ici de ces sautes brusques de température ni des coups de froids. La santé de Madeleine ne cesse de se fortifier et de s'établir solidement. Quant à Jacques, que j'ai repris en mains et chez qui je

1. Andler note sur la lettre de Herr : « Envoyée à Saou (Drôme) ».

2. Le petit-fils d'Andler, André Fargues.

rafraîchis un peu ses souvenirs de latin, il apporte certainement au travail, non seulement une grande bonne volonté, mais plus de méthode, d'application et de réflexion, et je continue d'avoir bon espoir.

Le retour approche. Dans huit jours, ce sera la descente à Vevey, puis le départ. Ne m'écris plus ici : la poste est trop lente. Donne-moi des nouvelles à Paris, si tu le peux.

Je te souhaite de tout mon cœur d'avoir le cœur ferme et fort, assez fort pour réconforter les tiens. Tout le monde ici t'envoie une affection fidèle, et qui n'a rien oublié. Je t'embrasse de tout mon cœur,

Lucien Herr

123

Grosrouvre, mardi 13 octobre [1925] *

Mon cher vieux,

Ces trois semaines se sont passées sans que j'ai reçu de nouvelles de toi, et j'augure bien de ton silence : je suis sûr que si tu avais eu quelque ennui ou quelque souci, tu en aurais fait part à mon amitié. Je me reproche de ne t'avoir pas écrit, alors que j'avais bien du loisir, au moins apparent. Mais, en réalité, la correspondance quotidienne motivée par les affaires qu'on me transmet ici a été plus lourde qu'à l'ordinaire, et m'a occupé plusieurs heures par jour. Le reste du temps se trouvait accaparé par les enfants, et par le repos, dont j'avais un assez réel besoin. Le temps admirable que nous avons eu a été infiniment bienfaisant aux petits ; quant à Jacques, il a repris sa classe à la rentrée, et paraît s'en tirer mieux que l'an passé, et être en bonnes dispositions, et en assez bonne voie.

Nous rentrons demain mercredi, et je frissonne un peu à la pensée du nouvel arrêté qui m'attend là-bas. Mais j'ai encore une quinzaine pour déblayer ce qui concerne la bibliothèque, et pour organiser un peu mieux le travail, avec Déat¹ qui m'est adjoint comme sous-bibliothécaire².

1. Marcel Déat (1894-1954), normalien, agrégé de philosophie (1920), est à l'époque secrétaire du Centre de Documentation sociale dont les locaux se trouvaient à l'École normale.

2. Il s'agit ici du poste que Déat occupera pendant très peu de temps à la Bibliothèque de l'École normale ; il le quitte lors de son élection comme député socialiste le 25 février 1926.

Donne-moi bientôt, d'un mot, de tes nouvelles, à Paris. J'espère que tu auras de temps à autre l'occasion d'y venir. Si tu veux me faire, nous faire un grand plaisir, lorsque tu y viendras, avertis-moi d'un mot, et viens déjeuner avec nous à midi. Tu seras toujours, quelque jour que ce soit, le bienvenu, même si tu n'as pas le temps de nous prévenir, nous aurons un peu de temps et de liberté d'esprit pour causer, et j'aurai beaucoup de joie à t'avoir, aussi fréquemment que tu le voudras bien, à mon foyer. Et tu feras grand plaisir à ma femme, et tu connaîtras mieux nos petits.

Adieu, mon ami, je t'embrasse tendrement

Lucien Herr

Hesnard³ est donc recteur à Dijon. On m'avait dit que c'était l'intention de Monzie⁴, retour de Berlin, et j'avais cru à une plaisanterie — Mais reste à présent à trouver quelqu'un pour Strasbourg

124

Ministère

De L'Instruction Publique

*Paris, le lundi [9 novembre 1925] **

Et Des Beaux-Arts

41, Rue Gay-Lussac (V^e)

MUSÉE PÉDAGOGIQUE

Mon cher vicux, j'ai tardé à te répondre ; pardonne-moi. Nous étions en grave souci : Jacques a été pris, il y a dix jours, de fièvre muqueuse (ou paratyphoïde), et sa température s'est maintenue constamment très-haute, jusqu'hier matin. Bien qu'il n'y eût pas de motif de rien redouter de plus grave, cette semaine a pourtant été pour nous angoissante. La fièvre a commencé à baisser hier matin, et l'amélioration se poursuit ce matin. Il va être possible de commencer à l'alimenter un peu mieux, et

3. Oswald Édouard Hesnard (1877-1936), agrégé d'allemand (1903). En 1919 il a fait partie des missions économiques qui se sont rendues en Allemagne ; devient par la suite conseiller pour les affaires allemandes d'Aristide Briand.

4. Anatole de Monzie (1876-1947), ministre des Travaux publics, des Finances et, à partir d'avril 1925, de l'Instruction publique. Dirigera dès 1936 la publication de *L'Encyclopédie française*.

d'éviter un affaiblissement trop profond. Mais, de toutes façons, c'est un trimestre perdu, et, au point où il en est de ses études, c'est un grand souci.

Bien entendu, à présent que la sécurité nous est revenue, nous comptons sur toi à la première occasion, à ton gré, et j'espère, nous espérons tous que ce « gré » viendra fréquemment. — Les deux autres vont bien.

Je me suis occupé de Linder¹, qui n'est pas, semble-t-il, très-débrouillé, mais qui s'y fera. Il parle convenablement, sans trop d'accent. Il paraît avoir une culture un peu limitée, et être plus désireux de faire du journalisme littéraire que de la recherche désintéressée. On verra.

Je ne sais encore ce qui s'est fait hier aux Hautes Études. Mais Roques et Isidore Lévy² m'ont affirmé que tout irait sans difficulté.

On dit Cohen³ sûr de sa nomination⁴. Je crois que Gautier⁵ n'a de chance d'aucune nature, et c'est justice. Pour le latin, de Labriolle⁶ a beaucoup de partisans qui estiment qu'après Ernout⁷, l'urgence de prendre un autre linguiste ne s'impose pas. Tu verras toi-même.

Dimanche, ce sera ton tour au Collège. J'ai vu Gsell⁸ et d'autres, plus qu'optimistes. Je t'embrasse en hâte.

L. H.

-
1. Rudolph Linder, docteur en philosophie de l'Université de Bâle, vient d'être nommé lecteur d'allemand à l'École normale où il remplace Paul Heyler.
 2. Isidore Lévy (1871-1959), directeur d'études à la 4^e section de l'École pratique des Hautes Études. Il deviendra en 1933 professeur d'histoire ancienne de l'Orient sémitique au Collège de France.
 3. Sans doute Marcel Cohen (1884-1974), directeur d'études pour l'éthiopien dans la 4^e section (sciences historiques et philologiques) de l'École pratique des Hautes Études (1910-1955).
 4. Il pourrait s'agir de la nomination (en 1926) de Cohen comme professeur titulaire à l'École des Langues orientales.
 5. Herr fait peut-être référence à Émile Félix Gautier.
 6. Champagne de Labriolle, professeur de langue et littérature latines à la Faculté des lettres de Poitiers (1918-1926). Deviendra en 1926 maître de conférences de cette même discipline à la Sorbonne et par la suite professeur (1930).
 7. Alfred Ernout (1879-1973), vient d'être nommé directeur d'études de philologie latine à l'École pratique des Hautes Études. Il deviendra en 1929 professeur de poésie latine à la Sorbonne et, en 1944, professeur d'histoire de la langue latine au Collège de France.
 8. Stéphane Gsell (1864-1932), depuis 1912 détient la Chaire d'Histoire de l'Afrique du Nord au Collège de France.

Bibliothèque

*Paris, le [10 novembre] 192 [5] **

Mardi

C'est encore moi, mon cher vieux. M^{me} Poirot¹ m'écrit pour me dire qu'elle attend incessamment la bibliothèque de son mari, qu'elle voudrait se défaire de toute une partie, trop encombrante et lourde pour elle, et que, n'osant t'importuner elle-même, elle serait heureuse de savoir par toi si l'Institut germanique lui achèterait la portion allemande, philologie et littérature classique. Je ne sais trop que lui répondre, et tu es seul en mesure de le faire. Elle demeure 97 B^a Arago. — À défaut de cette solution, elle me demande de lui indiquer un libraire « de confiance », et cette question ne m'embarrasse guère moins : ni Champion, ni Picard, ni Klincksieck ne me paraissent guère friands de cette sorte de livres.

En toute hâte, ton vieux

Lucien Herr

1. Femme de Jean Poirot.

*Bibliothèque**Paris, le [22 février] 192 [6] **

lundi matin

Mon cher vieil ami, ne te tourmente pas. Repose-toi et ne t'expose pas trop vite à l'air humide et traître.

Rouge¹, qui est venu me voir récemment pour une autre affaire, m'a parlé de l'affaire de ta succession en Sorbonne que parce que je l'y ai amené. Il m'a dit exactement que, si l'avis devait prévaloir qu'il fût besoin d'un philologue grammairien, il était naturellement tout acquis à Tonnelat², mais qu'il conservait, au fond de lui-même, un scrupule sur le besoin tout aussi impérieux, à son sens, d'un enseignement relatif à l'Allemagne contemporaine, si complexe et si difficile à connaître. A quoi il est aisé de répondre que c'est là une tâche que Lichtenberger³ a faite sienne, et dont il s'acquitte avec une compétence et une activité notoires. Il n'y aura donc sûrement pas bataille sérieuse là-dessus, et je suis porté à croire que Rouge n'a d'autre préoccupation que de sauver la face, et de ne pas paraître abandonner trop vite la cause de Ver-

1. Julien Rouge (1866-1952), depuis 1921 professeur sans chaire de langue et littérature allemandes à la Sorbonne.

2. Le 9 décembre 1925 Herr a écrit à Tonnelat une lettre de soutien comme successeur d'Andler à la Sorbonne :

[...] il est clair que la succession d'Andler est dès à présent ouverte, et aussi qu'il est de notoriété publique assez générale que vous êtes candidat, et successeur délégué et certain. Raison de plus, je crois, pour écouter le conseil de Brunot, qui connaît son monde. Plus on parle de vous, et plus il faut éviter que ceux qui ne vous connaissent pas, et surtout ceux d'entre eux qui sont entichés de leur dignité académique, aient l'impression de se voir imposer quelqu'un dont ils n'ont même pas vu la figure.

(Seize lettres inédites de Herr à Tonnelat, dont l'extrait de la précédente, écrites entre 1923 et 1925 se trouvent dans le Fonds Lucien Herr à la Fondation nationale des sciences politiques à Paris.)

Tonnelat sera nommé maître de conférences de langue et littérature allemandes à la Sorbonne le 1^{er} janvier 1927 et professeur sans chaire en 1928.

3. Voir l'Introduction, note 46.

meil⁴. — J'en ai profité pour lui parler avec beaucoup de chaleur de Tonnellat, et de ses *Nibelungen*⁵, qu'il n'avait pas encore lus. — Ne te mets pas martel en tête pour ceci, qui n'en vaut pas la peine : il y a chez lui plus de scrupule mou que de résistance combative.

Je t'embrasse. Ne me laisse pas sans nouvelle

L. H.

J'ai averti les intéressés.

127

Mardi soir [2 mars 1926]¹

Mon cher vieil ami, l'examen a été poussé à fond tout à l'heure. Il conclut très-nettement à l'absence de tout motif grave d'inquiétude, — et il n'est pas question d'opération quelconque. Les accidents seraient purement spasmodiques, et relèveraient uniquement d'un traitement médical auquel on va procéder. C'est pour moi — tu sais pour quelles raisons graves — un soulagement infini.

J'espère que tu es bien rentré. Merci encorc pour ta visite. Je t'embrasse

Lucien Herr

4. Edmond Vermeil sera nommé à la Sorbonne en 1934 et devient titulaire de sa chaire en 1938.

5. *La Chanson des Nibelungen. Étude sur la composition et la formation du poème épique* (1926).

1. Cachet postal de cette carte-lettre daté du 2 mars 1926.

Bourg-la-Reine, mercredi 24 mars 1926

Cher vieux,

J'ai reçu ce matin ma nomination¹. Tu es la première personne que j'en préviennne. Sans toi, toute cette histoire n'aurait pas marché, tu as insufflé à Bédier et à nos autres amis la conviction nécessaire.

Veux-tu alors que je vienne déjeuner chez vous vendredi ? J'aurai vu Croiset. Je te dirai, pour nos élèves de l'École, que je ne verrai plus, ce qui les intéresse.

Fargues nous amènera mon petit-fils le lundi de Pâques, et nous le laissera trois ou quatre semaines. Pourvu que le temps se remette un peu au beau, pour qu'on puisse promener ce petit selon son habitude !

Je n'ai pas assisté aux obsèques de l'amiral Philibert ; personne de ne nous n'y a été, parce que Pierre était de garde pour 24 heures. J'en suis désolé.

À vendredi. Embrasse les petits pour nous ; dis nos amitiés à ta femme.

Ton vieux dévoué

Ch. Andler

Mais si je dérange le moins du monde, avertis-moi.

1. Au Collège de France.

Ministère

*De L'Instruction Publique
Et Des Beaux-Arts*

*Paris, le [9 avril 1926] *
41, Rue Gay-Lussac (V^e)*

MUSÉE PÉDAGOGIQUE

Grosrouvre, Vendredi

Oui, mon cher vieux, vacances mélancoliques. Les indispositions successives des enfants, bien que sans gravité, ont nécessité des soins, et ont gâté dix de leurs journées de congé. Pour comble de guigne, Madeleine, à peine rétablie, a fait une chute de bicyclette qui aurait pu être redoutablement grave ; elle s'en est tirée avec des contusions et des écorchures des quatre membres, et la face défigurée, mais sans fracture ni lésion profonde. Elle a retrouvé tout son entrain, à trois jours de la rentrée. Quant à moi, je n'ai pas d'illusions à me faire sur un prompt rétablissement. Ce sera long, longtemps douloureux et pénible. J'ai souffert beaucoup ici ; outre mon malaise tenace et profond, crise névralgique ou rhumatismale opiniâtre, de nuit et de jour, incapacité de marches soutenues, et insomnies épuisantes. Pourtant, je me sens certainement plus fort, et plus capable de tenir bon et de lutter. Nous rentrerons définitivement dimanche.

Je suis heureux des bonnes nouvelles que tu me donnes du petit, et de ses progrès. Je sais combien les bonshommes de ce genre, lorsqu'ils sont bruyants et en mouvement perpétuel, énervent, lassent et exaspèrent ; mais je sais aussi qu'après vingt-quatre heures passées loin d'eux on en sent bien vite le vide.

Je crois qu'il serait équitable et raisonnable à tous égards, que la chaire d'André Michel ¹ fût pour G. Millet ². C'est un honnête et rigoureux travailleur, à qui l'hostilité implacable de Diehl ³ interdit tout autre espoir de carrière. Et sa spécialité est

1. André Michel (1853-1925), professeur d'histoire de l'art français au Collège de France de 1920 jusqu'à sa mort le 12 octobre 1925.
2. Gabriel Millet (1867-1953) est à l'époque directeur d'études (christianisme byzantin et archéologie chrétienne) à l'École pratique des Hautes Études. À partir de 1926 il occupera effectivement la chaire de Michel au Collège de France où il sera professeur d'esthétique et d'histoire de l'art.
3. Charles Diehl (1859-1944), professeur d'histoire byzantine à la Sorbonne.

d'une importance actuellement capitale. Je crois que Meillet lui demeure tout acquis, et Gsell présentera ses titres. — Pour l'autre chaire, beaucoup, je crois, voteront pour Massignon⁴ par résignation, faute de mieux. Il aurait fallu la transformer pour Gautier⁵, en changeant légèrement le titre ; mais il est trop tard.

Adieu, amitiés de tous à tous. Je t'embrasse

Lucien Herr

130

Bourg-la-Reine, 137 G^e Rue

Samedi, 15 mai 1926

Cher vieil ami,

Je ne viendrai pas te voir avant ton départ pour la clinique¹. Je le voulais, j'y aurais tenu. « Ich will es lieber doch nicht tun »². Je suis convaincu qu'avec les meilleures intentions du monde on te fait du mal par trop de visites. Chaque visiteur promet et se promet de ne rester qu'une minute et il en reste dix. S'il vient cinquante visiteurs, tu ne peux qu'être brisé de grand effort. J'ai fait des reproches à Pierre d'être resté (m'a-t-il dit) une dizaine de minutes.

Je viendrai m'informer de toi à la clinique au premier jour, peut-être dès mardi. Ne te mets pas en peine de moi ; et que ta femme ne fasse même aucun effort pour me recevoir. Je me contenterai du bulletin de santé déposé par le concierge. Je reviendrai plus tard.

J'ai su dès avant-hier, et Pierre m'a confirmé hier que ton chirurgien croit pou-

4. Louis Massignon (1883-1962) obtiendra en 1926 la chaire de sociologie musulmane, chaire qu'il a déjà occupée de 1919 à 1924 en tant que professeur suppléant de Le Chatelier.

5. Sans doute Émile Félix Gautier qui est l'auteur de nombreux ouvrages et études sur l'Algérie, Madagascar et l'ethnographie saharienne.

1. Herr va rentrer en clinique pour subir une seconde opération.

2. Trad. : « Cependant je préfère ne pas le faire ».

voir aborder l'opération avec les plus grandes chances de succès³. Là est l'essentiel.

Nous sommes donc tous pleins de confiance. Si nous en manquions, tu nous en donnerais. Nous avons bien vu que ton énergie spirituelle est intacte. Pour le reste, nous comptons sur ta vieille résistance. Dès que tu pourras t'alimenter normalement, et reprendre un peu de mouvement, tous tes muscles reviendront.

Ce n'est donc pas cela qui m'inquiète. Je sais aussi que le malheur arrivé à ma fille n'arrive qu'une fois sur 10.000 cas. Ah ! s'il y avait « ein stellvertretendes Leiden ! »⁴ tu serais d'emblée couvert de tout risque. Ce vieux mythe poétique avait quelques aspects consolants.

Je suis tout près de toi et de ton cœur, dans la dure décision que tu affrontes, dans tout ce que cette épreuve peut te réserver encore de douleur physique. De là seulement vient mon anxiété. Mais peut-être es-tu tout près de l'heureux dénouement qui te libérera de la souffrance et du souci, qui te donnera des possibilités de travail nouvelles. Quelles vacances il te faudra prendre après cela, mon cher vieux ! Quelle longue détente !

Si tu aimes une retraite profonde, dans la solitude totale, au fond d'un grand potager, dans un climat sec (car la Suisse sera peut-être pluvieuse cette année), la petite maison de Saou que j'ai relouée, est à ta disposition pour un mois ou deux.

Dis notre affection à ta femme, et sois embrassé tendrement,

Ch. Andler

P.S. Pierre ne s'est pas douté hier qu'il s'est trouvé en présence de ta fille Madeleine. Il ne croyait pas que vous eussiez une si grande fille. Il ne lui a donc pas dit bonjour.

3. Comme nous le savons, ce ne fut malheureusement pas le cas. Après avoir ouvert un orifice artificiel dans la paroi de l'intestin, le chirurgien constate que le cancer est inopérable ; il découvre, en outre, deux anévrismes dont un se rompt à la suite de l'intervention. Une hémorragie interne s'ensuit. Herr meurt dans la nuit du 17 au 18 mai 1926 à la clinique Henri-de-Rothschild.

4. Trad. : « une souffrance déléguée ».

APPENDICE

DOCUMENT I

Lettre¹ de Charles Andler à Friedrich Engels

Londres, le 20 juin 1891

Monsieur et vénéré maître,

Voudriez-vous permettre à un débutant dans la littérature et dans le socialisme de vous demander conseil au sujet d'un travail scientifique ?

Je prépare un livre sur les *Origines philosophiques du socialisme allemand*. C'est un sujet sur lequel vous êtes revenu à plusieurs reprises dans différents de vos ouvrages. C'est pourquoi j'aurais le plus vif désir, après avoir dépouillé presque toute la littérature qui m'a été accessible sur cette matière, de vous entendre vous-même. Plusieurs faits relatifs à la période de 1848 sont difficiles à tirer au clair avec la seule aide des livres, et doivent vous être connus. Le système même de Marx, auquel je compte consacrer un chapitre très développé, est malaisé à reconstruire, puisqu'il est resté inachevé. Là encore, puisque vous avez collaboré constamment à la pensée du maître et que vous avez sur son compte des documents inédits, vous pourriez me donner de précieux conseils. Enfin, je suis bien décidé à vous consacrer un chapitre à vous-même. Et à coup sûr il gagnerait beaucoup en autorité, si je tenais de votre propre bouche des données authentiques qui me missent à même de dégager en son entier et de présenter systématiquement la doctrine contenue dans vos ouvrages.

Excusez, maître, mon indiscretion. Elle s'explique par un ardent désir de savoir et de contribuer, dans la mesure de mes forces, à l'histoire et à la diffusion des

1. Nous reproduisons ici la lettre que Tonnelat cite dans sa biographie d'Andler (*Charles Andler*, p. 43).

idées socialistes. J'ose donc, si ce n'est pas trop empiéter sur votre temps, qui est précieux, vous demander s'il vous conviendrait de me recevoir (mardi après-midi, par exemple, ou tel autre jour que vous voudriez bien me fixer).

Veuillez agréer, Monsieur et vénéré maître, l'hommage de mon profond respect et de mon entier dévouement.

Charles Andler

41, Gowerstreet, London

191, rue Legendre, Paris.

P.S. Veuillez, je vous prie, ne vous donner aucune peine en ce qui concerne la langue dans laquelle vous songeriez à me répondre. Je parle l'allemand, sans l'écrire ; et je lis l'anglais, sans le parler.

DOCUMENT 2

Notes sur le brouillon de ma thèse latine. 1896¹

Par un lapsus, Peredur est constamment qualifié de document gaélique (p. 40, 47, 48, 50, 52, 63, 92 et tableau p. 106). Il faut dire gallois, ou brittonique. — On distingue, dans les langues celtiques, deux grandes familles : la famille brittonique (gallois - breton - cornique) — et la famille gaélique (irlandais, d'où est dérivé l'écossais) (plus, probablement, le gaulois, famille à part). Par un abus, qui est devenu un usage constant, gaélique signifie aujourd'hui uniquement irlandais d'Écosse.

Il y a, je crois, une confusion dans l'emploi du mot breton, à propos de la tradition représentée par Chrestien de Troyes. Pour Zimmer², mais pour Zimmer seul, Chrestien de Troyes représenterait en effet une tradition primitivement développée par les Bretons de petite-Bretagne (de France), mais c'est là une simple conjecture, peu défendable. Pour tout le monde, c'est la tradition bretonne commune, mais constituée et fixée par les Gallois, et breton signifie ici abusivement brittonique.

Il est donc aventureux de considérer les Mabinogion et Chrestien comme deux témoins indépendants.

D'autre part, il est également aventureux de traiter constamment Peredur comme une source de premier ordre, indépendante de la tradition irlandaise. Je crois qu'on peut établir que tout le contenu mythique et héroïque de Peredur (je ne parle pas des développements purement artistiques) est emprunté à la tradition irlandaise. Peredur peut servir d'éclaircissement complémentaire pour les parties de la tradition irlandaise pour lesquelles nous n'avons pas de documents écrits, mais je crois bien que c'est tout. On sait très-positivement, par des renseignements annalistiques, des preuves toponymiques..., que le pays de Galles a été vraiment et profondément envahi et submergé par une colonisation conquérante venue d'Irlande — et tous nos documents gallois sont d'époque récente, très-postérieure à cette colonisation.

Ce reproche s'adresse spécialement à la forme du raisonnement p. 75.

J'ajoute qu'en particulier dans Peredur il y a beaucoup de Cuchulainn.

1. Note d'Andler sur ce texte de Herr. Dans « Quid ad fabulas heroicas Germanorum Hiberni contulerint », Andler compare certaines légendes germaniques et celtes et tente de démontrer que les premières étaient partiellement tributaires des secondes. Reconnaissant, cependant, qu'il n'avait pu prouver ce qu'il avait avancé, Andler déclare vers la fin de sa vie : « " Si j'avais réussi à démontrer ma thèse, je serais aujourd'hui un homme célèbre " ». (Cité dans Tonnelat, *Charles Andler*, p. 73). Voir sur les connaissances de Herr dans ce domaine, l'Introduction, p. 12.

2. Heinrich Zimmer (1851-1910), celtisant allemand.

— Je crois qu'il n'est pas très-exact de dire qu'à l'époque en question Conchobar soit prononcé Connor — Je crains que l'étymologie tirée de là ne soit caduque.

Deux étymologies qui, je le crains, ne convaincront personne, c'est Dé-Danann = Daidalos et Egill = οὐχολια.

P. 18. Lochlann = Norvège est beaucoup trop affirmatif. Cela veut dire la région des lacs, et ici en particulier, je crois être certain que Forgaill était roi en Irlande. S'il en était ainsi, l'argument 1° de la page 19 perdrait de son poids.

Je ne comprends pas bien, p. 115, la raison tirée de « Thulé ».

D'une manière générale, je crois qu'on peut opposer à la méthode deux objections, ou deux réserves, non insurmontables, mais dont il peut être bon de tenir compte. Peut-être faudrait-il y faire face hardiment, en quelques lignes, dans la préface.

I. Nos documents irlandais sont 1° de dates diverses, et par conséquent diversement arrangés, stylisés, romanisés, 2° tous en bloc très-postérieurs en date à l'époque dont il s'agit. Qu'ils représentent une tradition mythologique ancienne et qu'ils en dérivent directement, ce n'est pas contestable, mais quels sont les éléments vraiment très-anciens, et quelles sont, dans les contaminations postérieures, et dans les rédactions systématisées que nous avons, les additions, inventions ou développements, récents, c'est ce qu'aucune critique ne peut établir. Il se peut que les raisonnements comparatifs portent en effet, en de certains cas, sur les éléments vraiment constitutifs de la légende primitive, mais il se peut aussi que, dans d'autres cas, tels éléments adventices, empruntés, soit à un autre fonds de légendes, soit même à des légendes étrangères (nordiques si l'on veut) se soient si bien annexés au corpus primitif, assimilés et fondus, que nous risquions d'être dupes de cette apparence systématique, et de prendre pour du très-ancien l'ajouté ingénieux d'un narrateur du 12^e ou du 13^e siècle. La méthode idéale serait donc celle qui prendrait tout l'ensemble des légendes héroïques et romanesques que nous trouvons dans toutes les littératures celtes, du 11^e siècle au 14^e siècle (romans arthuriens et poèmes gallois aussi bien que cycles irlandais) et même dans le folk-lore oral, et qui, dans cet ensemble énorme, remonterait de proche en proche, et, par une critique éliminative, en retranchant tous les ajoutés, tous les arrangements, tous les mélanges, arriverait à reconstituer le stock vraiment très-ancien, sinon primitif. Or il serait incontestablement nécessaire que cette critique portât même sur la tradition orale et sur les romans de très-basse époque, puisque ceux-ci et celle-là ont fort bien pu conserver des thèmes entiers et des branches entières dont les témoins plus anciens sont définitivement perdus pour nous. — Or cette méthode idéale est certainement impraticable faute de chronologie possible. Donc nous sommes nécessairement réduits au conjectural.

II. Ma deuxième réserve porte sur les éléments vraiment folkloristes des légendes. Je crois qu'on risque de se tromper lorsqu'on établit des filiations sur des éléments de ce genre. Il se peut fort bien que telle donnée folkloriste universelle (par exemple naissance miraculeuse, force prodigieuse...) présente à l'état diffus dans les imaginations légendaires de races très-différentes, ait pris tout naturellement place, d'une manière indépendante, dans la constitution parallèle de deux légendes héroïques. De même d'idées comme celle de la transmutation, des vierges-cygnes, etc. L'idéal, pour établir les filiations, ce serait de dépouiller, par une analyse préalable, les légendes à comparer de ces éléments ayant plus ou moins le caractère de l'ubiquité, et de faire porter la comparaison uniquement sur les faits, caractères... qui ne peuvent avoir été trouvés simultanément. — Cela ne veut dire en aucune façon que je croie à l'invention simultanée, à la polygenèse d'idées, de symboles et de motifs de ce genre, mais simplement que ces thèmes peuvent avoir été communs à toutes nos races européennes à une époque infiniment antérieure à celle qui est ici envisagée, ou, si l'on aime mieux les croire celtiques d'origine, que les Celtes les ont semés dans les consciences germaniques ou autres dès leur première traversée d'Europe, au 10^e, ou au 7^e ou au 5^e siècle avant notre ère.

L'UNIVERSITÉ DE PARIS
ET
LES UNIVERSITÉS ÉTRANGÈRES

I. — ADRESSE DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS
POUR LE CENTENAIRE DE L'UNIVERSITÉ DE BRESLAU¹

L'Université de Breslau a célébré, dans les journées qui ont suivi le 2 août 1911, le premier centenaire de sa fondation. L'Université de Paris avait désigné pour la représenter à ces fêtes M. Charles ANDLER, professeur de langue et littérature allemandes. Nous croyons bien faire en reproduisant l'adresse que M. Ch. Andler était chargé de porter à l'Université de Breslau en cette circonstance et dont les termes avaient été préalablement approuvés par le Conseil de l'Université de Paris. Ajoutons que l'Université de Breslau a répondu à l'adresse parisienne en nommant docteurs *honoris causa* MM. Charles RICHET, professeur à la Faculté de médecine, et Paul-Frédéric GIRARD, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Paris.

Monsieur le Recteur,
Messieurs,

Le centenaire que vous célébrez est pour vous la commémoration d'une grande heure. L'Université de Breslau n'est pas seulement née de la fusion d'un vieux collège de Jésuites avec une université protestante d'ancien régime. Nous savons qu'elle est fille d'une pensée organisatrice nouvelle : de la pensée même d'où était sortie, en 1810, l'Université de Berlin et que l'un des vôtres, Henrik Steffens, avait définie dans son traité de *l'Idée des Universités*. Il l'avait définie « un effort pour assurer la cohésion de toutes les forces profondes, internes et vraiment originales de la nation ». Vous avez continué, un siècle durant, cet effort civique robuste, par lequel vous avez contribué pour votre part à refaire l'éducation du peuple prussien et du peuple allemand. Dans cette œuvre vous avez, vos devanciers et vous, déposé une idée qui dépasse les destinées de la nation allemande. Cette idée, c'est la croyance en une

1. Adresse publiée dans la *Revue internationale de l'enseignement*, II (1911), pp. 487-493.

régénération des hommes et des sociétés par la science ; la croyance en une valeur de la science enseignée pour elle-même, toute pure, en dehors de toute préoccupation religieuse ou politique, de tout esprit de caste, de toute considération professionnelle ou utilitaire. Or c'est cette idée qui a transformé l'enseignement supérieur au XIX^e siècle dans le monde entier. Elle venait à la rencontre d'une pensée qui, chez nous aussi, en France, était l'héritage le plus immédiat que nous eussions recueilli des préoccupations philosophiques de notre XVIII^e siècle.

Dans le prodigieux accroissement de connaissances qui a signalé le siècle écoulé, votre Université a eu, dès sa fondation, une part, importante toujours et souvent glorieuse. Au milieu de ce peuple silésien, que distinguent tant de qualités sérieuses et charmantes, mais que l'on dit un peu enclin au vagabondage d'une imagination facile, il a été méritoire de fonder une institution de rigoureuse discipline scientifique. Toutefois, dans la ville illustrée depuis le XVII^e siècle par trois écoles littéraires successives et par le séjour de Lessing, il était impossible que les Muses fussent oubliées. Un reflet de la pensée goethéenne demeure posé sur vous, depuis l'amitié que Goethe avait vouée à vos premiers fondateurs, à cet éloquent Wachler, dont il a tant utilisé le *Manuel d'histoire littéraire* ; à ce Friedrich von Raumer, qui commençait à Breslau son *Histoire des Hohenstaufen*, et auquel Goethe décernait la dignité de « rapporteur de l'humanité passée »² ; à ce Passow, humaniste élégant autant que lexicographe érudit de la langue grecque ; à Steffens, philosophe dithyrambique de la nature, mais déjà minéralogiste précis, et qui fut l'éducateur social de votre fougueuse jeunesse de 1811.

Par lui, et par le théologien Gass, disciple de Schleiermacher, le romantisme de Halle vous atteignit et fut un ferment de votre vie religieuse ; tandis que von der Hagen et Büsching vous apportaient, avec l'inspiration du romantisme berlinois, les essais encore incertains d'une germanistique médiévale et l'art encore tâtonnant d'interpréter Gotfried de Strasbourg ou le poème des *Nibelungen*. — Plus voisins de nous par l'esprit, le lucide Karl von Raumer, qui créa votre collection de minéralogie ; — Link, chimiste novateur et botaniste de génie ; — Ludolf Treviranus, par ses travaux sur les espaces intercellulaires des plantes, mirent en lumière des faits sans nombre et des idées d'une portée universelle.

Votre seconde génération de professeurs a semblé surtout préoccupée des sciences morales. Sans doute, l'avenir n'oubliera pas Purkinjé, créateur de votre laboratoire de physiologie. Mais votre réputation alors était attachée surtout au nom de Braniss, penseur qui avait su critiquer la dogmatique de Schleiermacher et dégager de Hegel une philosophie de l'action rationnelle qui y était latente ; — au nom encore de Karl-Ernst Schubarth, étudiant, puis professeur à Breslau, et en qui Goethe a trouvé un de ses premiers commentateurs profonds, encore aujourd'hui indispensable. Hoffmann de Fallersleben, troubadour joyeux de vivre et heureux paléographe, commençait chez vous ses fructueuses explorations d'archives. Wackernagel, jeune encore, apportait à votre germanistique l'universalité et la sévérité de la culture lachmannienne. Otfried Müller écrivait chez vous les premiers livres scientifiques qu'on ait

2. Goethe : *Maximen und Reflexionen*, § 269.

consacrés à Égine et à Orchomène. Ritschl, helléniste et latiniste également impeccable, préludait, peu après, à ses recherches d'épigraphie romaine et vivifiait vos humanités par une notion de la philologie qui faisait de cette science « une résurrection intégrale de la vie antique par la connaissance et l'intuition de tous les faits de la civilisation grecque et romaine ». Les nations latines enfin se souviendront toujours que le plus grand des italianisants, Witte, a commencé chez vous, comme jeune *privat-docent*, les travaux qui ont jeté les bases de toute la philologie dantesque ultérieure.

Mais toutes vos Facultés se partagent presque également la tâche immense accomplie par vous entre 1840 et 1900. Vous avez eu des penseurs et des érudits dont la force de travail est faite pour confondre. Huschke, qui fut des vôtres de 1827 à 1886, a été le lien vivant entre la génération romantique et le savoir positif contemporain. Il a su joindre la profondeur philosophique schellingienne à l'érudition la plus profonde et la plus vaste. Il a su, le premier, dépasser Niebuhr par ses travaux sur le droit romain primitif. Il a renouvelé l'interprétation des *Institutes* de Gaius et de la jurisprudence antéjustinienne. Il a possédé à un égal degré le goût de la critique méticuleuse de texte et le sens qui, dans les formes du droit, pénètre jusqu'à la raison secrète par où elles s'engendent et s'épanouissent. Puis, entre sa génération et la nôtre, c'est encore un juriste qui forme le lien : c'est le vétéran de votre Université. Félix Dahn, chargé d'œuvres presque autant que d'années, l'historien infatigable qui, cette année encore, ajoutait un volume, alerte et coloré comme un roman, à sa longue *Histoire des Rois germaniques*. Aussi bien est-il poète, dramaturge, romancier autant qu'historien et historien dans ses romans encore. On sent qu'il appartient à l'Université où Gustave Freytag a commencé à écrire et a appris l'art de tracer, avec les couleurs de la vie, des tableaux rigoureusement documentés de la civilisation allemande.

Mais nous comptons aussi au nombre de vos gloires ceux qui ont traversé Breslau pour porter ensuite à des Universités plus anciennes un talent mûri parmi vous et qui avait trouvé ici la consécration d'une première notoriété. Berlin et Leipzig eux-mêmes, qui se sont développés si vite, n'ont pu grandir que par votre aide ; et vous devez vous honorer des prélèvements que font sur vous, périodiquement, ces puissants voisins. Breslau ne serait pas complet, si on ne se représentait réunis, dans un Sénat universitaire idéal, tous ceux qu'il a comptés réellement dans son sein, et qui ont obéi ensuite aux appels impérieux du dehors : Julius Koestlin, qui a écrit chez vous cette *Théologie de Luther*, où sont posées les assises doctrinales de la biographie durable qu'il a consacrée, depuis, au grand Réformateur ; — Karl Weinhold, l'historien élégant des *Femmes allemandes au moyen âge*, le dialectologue minutieux qui a discerné par des nuances nouvelles les formes du bavarois et de l'allémanique médiéval ; — Zupitza, mort trop tôt, et qui a tant fait pour la grammaire et la critique de texte anglo-saxonne ; — Koelbing, qui sut mener de front des recherches françaises avec des recherches scandinaves et avec des travaux éminents en vieil anglais. Nous leur adjoignons par la pensée ceux qui, vivants encore, ne manqueront pas de se souvenir aujourd'hui du lien qui les a unis à vous autrefois ; Wilhelm Dilthey, qui, par un sens si profond de la vie intérieure, sut renouveler l'interprétation des systèmes philosophiques ; — Gierke, le juriste qui fit apporter à votre récent Code civil des retouches inspirées par le plus généreux esprit de solidarité sociale ; — Theodor Lindner qui a retracé, sans faiblir, dix siècles d'histoire universelle ; — Joseph Partsch, fils de cette terre silésienne, dont il a depuis décrit avec tant d'amour l'aspect physique et la physionomie économique et morale ; — Max Lenz,

que Berlin vous prenait pour remplacer Treitschke ; — Werner Sombart qu'il vous empruntait pour fortifier encore son robuste enseignement d'économie politique et sociale. Mais, de même, l'histoire des sciences naturelles se souviendra que les travaux de Pasteur ont trouvé à Breslau un précurseur, puisque la première étude décisive des caractères morphologiques des bactéries et la première classification, jusqu'à hier classique, des champignons inférieurs, sont dues à votre Ferdinand Julius Cohn. Elle dira que les découvertes de Robert Koch n'auraient pas été possibles sans les méthodes botaniques neuves dont Koch avait fait l'apprentissage auprès de Cohn à Breslau. Elle retiendra que Wilhelm Roux a commencé parmi vous ses premiers travaux de bio-mécanique, et que si la botanique systématique, si la théorie de l'évolution des plantes ont repris de nos jours un essor inopiné, c'est, pour une part notable, par les travaux qu'Adolf Engler avait mis en chantier dans son laboratoire de Breslau.

Aujourd'hui, après avoir enrichi tant d'Universités parmi les plus glorieuses, vous êtes vous-mêmes l'une des plus enviées. Sans cesser d'essaimer au dehors, vous êtes devenus assez forts pour retenir vos hommes éminents. Vos cliniques dermatologiques ont une réputation universelle depuis Neisser. Votre Institut d'hygiène, qui, sous l'impulsion vigoureuse de Karl Flügge et de ses élèves, a multiplié les recherches de grand style sur la propagation des maladies contagieuses, est cité parmi les modèles du genre. Votre Université, fondée dans une petite ville pittoresque et sombre, et dans une province encore très agricole, a contribué à faire de la Silésie une des régions industrielles les plus fortement outillées qu'il y ait dans l'Empire ; et de la ville de Breslau une capitale de 500.000 âmes, neuve, riche, admirablement défendue contre les fléaux, et puissamment assise sur les bords du fleuve, autrefois redoutable, aujourd'hui scientifiquement dompté, qui en est la plus belle parure.

Les sciences sociales ont suivi chez vous, du même pas, cette marche ascensionnelle. Des publications nombreuses et originales attestent votre vitalité. Vos thèses de philosophie ont augmenté de moitié en vingt-cinq ans ; et vos thèses de droit ont vingtuplé de nombre dans le même temps. Les *Breslauer Studien für Literaturgeschichte*, les *Germanistische Abhandlungen*, les *Historische Untersuchungen* que vous publiez, ont bonne réputation partout où l'on travaille. Quelques-uns des meilleurs périodiques de science sociale ou de littérature comparée se sont fondés par les soins des professeurs de Breslau. Enfin, les sociologues et les orientalistes du monde entier s'accordent à reconnaître que parmi les travaux existants sur la religion perse et sur la mythologie védique, il n'en est pas de plus monumentaux que ceux du savant compréhensif et du penseur au vigoureux bon sens, Alfred Hillebrandt, que vos suffrages ont fait recteur pour préparer la cérémonie de ce jour. Dans le concours olympique où se mesurent, immatériellement, les Universités de toutes les nations, nous dirons, sans jalouse, que Breslau plus d'une fois a eu droit au laurier le plus haut et, comme dit le poète grec :

στέφανον ὕψιστον δέδεκται³

3. Pindare, *Pyth.*, I, v. 195.

Monsieur le Recteur,
Messieurs,

L'Université de Paris, en vous envoyant ses félicitations cordiales, a plaisir à se rappeler que des relations ont existé, dès votre fondation, entre elle qui était déjà six fois séculaire et votre Université qui venait de naître. Votre Karl von Raumer aimait à se dire le disciple de Valentin Haüy, de Cuvier et de Brongniart. Votre Link, outre qu'il fut un partisan fervent de Lavoisier, a commencé par des études en France sa carrière de grand botaniste. Steffens, entré à Paris comme lieutenant volontaire d'une armée ennemie, a pourtant su se souvenir de l'accueil que lui fit Cuvier et dire comment Gay-Lussac l'initia à ses expériences sur l'iode, récemment isolé alors. Soixante ans après, parmi ceux qui ont défendu et propagé les idées de notre grand physiologue J.-A. Villemin sur la transmissibilité de la tuberculose, s'est trouvé un de vos plus originaux travailleurs, Julius Cohnheim. Au terme extrême du même siècle, l'un des vôtres, dans ses *Conférences sur l'Histoire de la Chimie*, a accordé un souvenir touchant à ceux de nos grands chimistes, Dumas et Wurtz, Friedel et Grimaux, qu'il a eus pour maîtres et pour amis. Un autre d'entre vous, récemment, a pu dédier à un paléographe français son édition excellente de Libanius.

Mais nous savons que nous vous sommes aussi redevables. Hoffmann de Fal-lersleben, sans doute, fut de ceux qui aiment la France dans les vieux manuscrits de ses archives et ne savent pas la reconnaître dans ses mœurs et dans son vivant esprit contemporain. Nous nous souviendrons seulement qu'il a découvert pour nous l'un des plus anciens monuments de la langue française : *La Cantilène de sainte Eulalie*. Nous nous souviendrons des termes dans lesquels Friedrich von Raumer a su parler des mystiques et des scolastiques français du moyen âge. Nous gardons la mémoire des travaux de Koelbing et de tant de recherches que vous avez poussées sur les confins ou jusqu'au centre de notre histoire et de notre littérature nationale, sans oublier ce Richard Muther, trop tôt disparu, et qui a eu une si pénétrante intelligence de la peinture française moderne. Nous avons ainsi pu apprendre de vous sur nous-mêmes, et nous serons disposés toujours à apprendre de vous tout ce que vous créerez de neuf et de fort. Nous entendions, il y a moins d'un an, Gley, au Collège de France, glorifier les travaux de votre grand Heidenhain sur les fonctions osmotiques des cellules, qui furent le point de départ d'importantes recherches françaises ; et Karl Flügge ne sait-il pas combien il compte de sympathies et d'admirations tout particulièrement parmi les hygiénistes de notre Faculté de médecine ?

Nous désirons continuer et resserrer avec vous des liens qui, dans les vicissitudes graves de l'histoire de nos deux nations, ont réussi à subsister. Nous avons la confiance que de telles relations servent les intérêts durables des deux peuples. Nous exprimons le vœu qu'elles puissent préparer, en quelque mesure, cette paix des esprits, dans laquelle se vérifiera la parole de Goethe : « Deutsche und Franzosen, obgleich politisch und moralisch in ewigem Gegensatz, können nicht mehr als kämpfend vorgestellt werden »⁴ »⁵.

4. Goethe, *Anforderung an einen modernen Bildhauer*, 1817.

5. Trad. : « Les Allemands et les Français, malgré leur opposition morale et politique de toujours, ne peuvent être représentés comme antagonistes. »

DOCUMENT 4

Lettre de Charles Andler à Ernest Lavisse

Sceaux, 17, rue des Imbergères

Dimanche soir, 19 janvier 1913

Cher Monsieur¹,

Il ne m'a pas été donné ce matin de me trouver parmi ceux qui ont dû venir, en très grand nombre, vous offrir leurs félicitations et leurs vœux. Vous avez dû recevoir, depuis et avant, tant de lettres signées de noms illustres que j'ai un peu hésité à y joindre la mienne. Je le fais par reconnaissance.

Vous avez été mon « directeur d'études » autrefois, quand je commençais mes recherches sur l'histoire des idées sociales en Allemagne. C'était vers 1890.

En ce temps-là ces études passaient pour un peu subversives. Elles avaient le don d'effaroucher mes anciens maîtres philosophes (et de Boutroux² tout le premier), tandis qu'elles n'intéressaient nullement mes maîtres germanisants. Vous seul m'avez encouragé alors. Sans vous, je ne les aurais probablement pas poursuivies.

Je me souviens aussi d'être allé vous demander conseil à Vandœuvre, près de Nancy, avec Pariset. J'étais un petit professeur d'allemand, ambitieux, de relever son métier encoré discrédié ; mais triste et un peu révolté d'avoir à corriger 10.000 (dix-mille) copies d'élèves par an, et qui toutefois assumait courageusement cette besogne. Je n'oublie pas ce que vous m'avez dit alors, ni les conseils que vous m'avez donnés plus d'une fois à des moments difficiles, depuis ; ni enfin que par la *Revue de Paris* en 1898³, j'ai pour la première fois pu atteindre le grand public. Je me figure que vous avez dû recevoir aujourd'hui beaucoup de lettres qui ressemblent à la mienne ; et qu'elles vous toucheront tout de même un peu parce qu'elles seront nombreuses, et viendront de gens qui vous gardent une durable reconnaissance intellectuelle.

1. Cette lettre fait partie des Papiers Lavisse qui se trouvent à la Bibliothèque nationale (Ms. N.a.fr. 25170).

2. Émile Boutroux (1845-1921), professeur de philosophie à l'École normale qui réhabilitera l'étude de la pensée religieuse et de la métaphysique ; il est, également, le premier dans l'Université à accorder une place importante à l'enseignement de la philosophie allemande.

3. Andler a fait paraître trois articles en 1898 dans *La Revue* sur « Le prince de Bismarck » (15 sept., 15 oct. et 15 nov.).

Tout le reste de ce que vous avez fait, de visible pour tous, je ne l'ignore pas. J'aurais bien voulu le réentendre dire. C'est pourquoi je suis réellement affligé que la fièvre et la bronchite m'aient retenu à la maison aujourd'hui.

Vous savez, cher Monsieur, mes sentiments de profond et sincère attachement.

Ch. Andler

DOCUMENT 5

Un extrait de la brochure de Jean Longuet :
Les socialistes allemands contre la guerre et le militarisme
(Paris, Librairie du Parti socialiste [S.F.I.O.] 1913)

« Très fâcheusement inspiré par sa haine du marxisme, préoccupé d'ailleurs de justifier surtout *ses propres tendances impérialistes, étatistes, coloniales et chauvines*, le professeur Andler a cru pouvoir affirmer, à la grande joie de nos ennemis et de la presse nationaliste en particulier qui le couvraient d'injures il y a quelques années, lorsqu'il organisait un voyage des étudiants français à Berlin¹, qu'il existait en Allemagne un “ socialisme impérialiste ”, dont l'influence serait grandissante, voire prépondérante dans les conseils du Parti, un socialisme chauvin et colonial, mentant à toute la tradition glorieuse de la Social-Démocratie.

Et pour justifier ces assertions étranges — qui ont été soigneusement recueillies et répandues par nos pires adversaires — Charles Andler se base sur les écrits d'une poignée de socialistes d'extrême-droite, idéologues plus ou moins fantaisistes, collaborant à une revue qui n'appartient même pas au Parti, les *Sozialistische Monatshefte*. De ces socialistes, ou soi-disant tels, le principal, l'économiste Hildebrandt, a été justement, au dernier Congrès de la Social-Démocratie, tenu à Chemnitz, EXCLU DU PARTI, pour ses tendances, à une formidable majorité. Même ceux qui le défendirent, sous prétexte de liberté d'opinion, répudièrent ses idées. Charles Andler cite encore abondamment les opinions de Schippel, auquel le Parti a *enlevé son mandat de député de Chemnitz*, en raison de ses conceptions incompatibles avec la pensée de l'immense majorité du prolétariat allemand ; les écrits de Karl Leuthner, *qui n'est même pas membre du Parti socialiste allemand*, mais qui est un Autrichien, dont le germanisme extravagant a été exacerbé par les luttes de races qui déchirent la monarchie des Habsbourg. Il se base enfin sur des paroles que Bebel aurait prononcées à Iéna et qui seraient graves, si elles n'étaient pas monstrueusement déformées par Charles Andler — chez lequel on s'étonne de retrouver ainsi les procédés qu'il a jadis justement flétris chez les adversaires de la révision du procès Dreyfus. Nous allons le montrer.

À d'aussi fantaisistes et peu scientifiques procédés de discussion, il nous suffira d'opposer des documents incontestables, empruntés aux sources les plus facilement contrôlables — aux compte rendus des derniers congrès et émanant non “ d'intellectuels ” plus ou moins “ indépendants ” ou *en marge du mouvement*, mais à *ses militants les plus connus, les plus respectés, les plus autorisés* (pp. 21-22).

1. Longuet se réfère au voyage d'études qu'à la demande de l'Université de Paris, Andler a fait en 1908 en Allemagne. Un tel séjour provoqua effectivement des remous dans les milieux nationalistes et revanchards français. Léon Daudet dans *L'Action française* et Barrès dans *L'Écho de Paris* s'attaquent violemment à Andler. Parallèlement, le Quartier Latin devient le théâtre de violentes manifestations étudiantes mettant aux prises les étudiants de droite qui conspuent Andler et ceux de gauche qui prennent sa défense. Les cours d'Andler dans l'amphithéâtre de la Sorbonne devront même être annulés pendant une courte période. (Voir à ce sujet, Antoinette Blum, « Charles Andler and Lucien Herr : Two Intellectuals between France and Germany », *Studia imagologica*, vol. 5, (publié sous la direction de Hugo Dysserinck et Joep Leerson), Amsterdam - Atlanta, Rodopi, à paraître en 1992.

DOCUMENT 6

Lettre d'Ernest Lavisse à Paul Painlevé

14 mai 1916

Mon cher Ministre¹,

La direction du Musée pédagogique est vacante ; permettez-moi de poser la candidature de Lucien Herr, bibliothécaire de l'École Normale. Vous le connaissez puisqu'il est votre camarade de promotion. Vous savez quels services il a rendus et rend à l'École normale par ses rares qualités intellectuelles et morales. Il serait un parfait directeur du musée pédagogique.

Ce qui me décide à cette démarche qu'il ignore, c'est que le modique traitement de bibliothécaire ne lui permet pas de vivre. Il est marié ; un second enfant vient de lui naître, et cet homme, de si grande valeur, est réduit à chercher les travaux de librairie.

Mais je ne solliciterais pas pour lui cette fonction, si je ne savais que personne n'y est plus apte que lui.

Je n'ai parlé de cette considération qu'à M. Coulet qui en a dit un mot au directeur de l'enseignement primaire², et au recteur³ qui sait comme moi la grande valeur de Herr.

Voulez-vous bien me donner une audience de cinq minutes ? Je ne puis vous dire à quel point je désire que ma requête soit bien accueillie par vous. Je voudrais tant que Herr fût enfin récompensé de ses grands services par le moyen d'en _____⁴ nouveaux, qui seront vite appréciés.

Agréez, je vous prie, mes très dévoués sentiments.

Ernest Lavisse

5, rue de Médicis

1. Cette lettre se trouve aux Archives nationales dans les Papiers Painlevé 313 AP 53.

2. Paul Lapie.

3. Louis Liard.

4. Nous ne savons pas à quoi correspond ce blanc.

DOCUMENT 7

Lettre¹ de Lucien Herr à M. Joseph Bédier

Mercredi [décembre 1925]

Mon vieil ami, voici, je crois, quelques-unes des choses qu'on pourrait dire utilement aux professeurs du Collège.

En examinant l'exposé si riche et si varié qu'Andler a donné sommairement de ses titres², on est frappé par un premier trait. À un âge où d'ordinaire les spécialistes futurs d'une discipline intellectuelle ou savante quelconque s'essaient et se cherchent dans une monographie de détail, et choisissent ou acceptent de leurs maîtres un sujet de thèse narratif ou descriptif, qui les introduira petit à petit au cœur de ce qui sera la matière de leur vie intellectuelle propre et de leur enseignement, son besoin naturel d'intelligence profonde et d'explication par les causes les plus intimes l'a conduit immédiatement à se placer au centre même de l'Allemagne moderne, que sa vocation et les circonstances l'appellent à connaître et à enseigner. Les Origines du socialisme d'État en Allemagne, c'est en réalité le tissu tout à la fois sentimental, moral, social, politique, intellectuel dont s'est formée, par un travail acharné d'un demi-siècle, l'âme nationale de l'Allemagne unifiée. Lente et difficile élaboration, où s'expriment les besoins constitutifs, les aspirations les plus profondes, les nécessités vitales, les exigences passionnées ou rationnelles de ce grand être collectif, où se trahit le secret de sa puissance croissante. De quels éléments et par quels procédés, par quelles ressources d'invention, de création, de compromis s'est forgé cet instrument redoutable, c'est le grand problème dont le jeune historien-philosophe estime qu'il est indispensable qu'il possède la clef, s'il veut s'installer en maître aux racines mêmes d'une vie intellectuelle et sentimentale, dont les œuvres littéraires ne seront que l'émanation et la manifestation superficielle.

Ce choix volontaire d'un sujet difficile entre tous caractérise à lui seul et l'homme et la grave ambition avec laquelle il envisage la tâche qui sera celle de sa vie. Ce qu'il veut donner à ses élèves, c'est le besoin et la volonté d'une connaissance profonde de l'Allemagne moderne dans sa totalité vivante, des ressorts mêmes qui la font vivre et agir. Et, dans les années qui suivront, en même temps qu'il leur donnera,

1. Nous reproduisons ici la lettre qu'Ernest Tonnelat cite dans l'appendice de sa biographie d'Andler (*Charles Andler*, pp. 307-308). C'est Bédier qui en a demandé une à Herr. Elle doit lui servir pour la rédaction de son rapport sur Andler.

2. Herr fait sans doute référence à la lettre qu'Andler a écrite à Bédier le 6 décembre 1925. Cette lettre se trouve dans la biographie de Tonnelat, pp. 309-315. Celle de Herr a dû être écrite peu après.

dans l'étude technique de la langue, des textes littéraires, des œuvres individuelles, des courants d'idées, de l'histoire des formes poétiques, l'exemple du travail critique, de la recherche des sources, de l'analyse conduite avec la rigueur et l'érudition la plus approfondie, en même temps qu'il traîtera devant eux, dans des cours qui sont restés célèbres, de l'histoire de la poésie lyrique allemande, ou du roman allemand, ou de l'esprit public allemand au cours du siècle, les circonstances et les besoins de son esprit le conduiront à poursuivre son enquête explicative sur les ressorts de la vie nationale de l'Allemagne envisagée dans son ensemble. Après l'Allemagne pré-bismarckienne qui a été le sujet de sa thèse, vous le voyez donner de Bismarck, de sa personne et de son œuvre, et de l'âge bismarckien de la Prusse et de l'Allemagne politiquement unifiée, un tableau sommaire qui est mieux qu'une esquisse pittoresque et expressive, et où éclate la vigueur pénétrante d'un esprit où les dons philosophiques s'allient au sentiment le plus concret et le plus exact de la réalité vivante.

Puis son grand ouvrage sur Nietzsche marque en quelque sorte l'achèvement de sa vaste enquête. Ce qui l'attire, c'est à coup sûr la grandeur singulière d'un homme qui est tout à la fois un grand lyrique, un grand écrivain, un grand esprit aux intuitions fulgurantes et éblouissantes, et qui est situé précisément sur cette zone où se pénètrent et se fécondent mutuellement la pensée philosophique et la création poétique ; — mais c'est bien plus encore ce qu'il y a de prophétique dans son œuvre, annonciatrice efficace des temps nouveaux. Ce qui l'attire, c'est la crise intellectuelle et sentimentale qui prépare et exige l'effondrement de l'Allemagne bismarckienne, c'est la mort de dogmes caducs, c'est l'éclosion et la prompte croissance d'une âme nouvelle de sensibilité et de pensée. Écoulement intérieur qui devance et annonce l'écroulement d'une construction artificielle, volontaire et dogmatique, qui prépare et annonce l'avènement d'une Allemagne nouvelle, de valeurs nouvelles, — premier pas vers l'europeanisation de l'Allemagne.

J'ai laissé intentionnellement, dans l'œuvre d'Andler, d'une part ce qui fut de circonstance et accessoire, d'autre part ce qui à coup sûr est capital à ses yeux — tout ce qu'il a consacré d'efforts et d'activité intellectuelle à l'amélioration des conditions du travail intellectuel et du travail social —, pour m'en tenir à ce qui importe plus particulièrement ici. J'ai voulu indiquer à la fois la continuité de sa vie de chercheur et de penseur, et la grandeur magistrale de ses ambitions d'historien, de philosophe et de professeur. Malgré toutes les difficultés de tâches professionnelles écrasantes, accomplies avec une conscience scrupuleuse jusqu'à l'héroïsme, il a poursuivi sans cesse ce qui reste à ses yeux le devoir de sa vie. Les matériaux qu'il a accumulés au cours d'une existence singulièrement laborieuse et féconde sont en réalité les pierres d'attente d'une œuvre qu'il est capable de donner, et que le Collège lui permettra de réaliser. Il peut, mieux que personne que je sache, donner un jour un Tableau philosophique, une histoire explicative de l'Allemagne au XIX^e siècle, et, parmi tous ceux qui ont assisté à la lente élaboration de cette œuvre au cours de ses longues années d'enseignement, il n'est personne qui ne sache par avance que ce sera, sur l'un des sujets les plus grands et les plus difficiles qui soient, une grande œuvre³.

3. Rappelons que cette œuvre n'a jamais vu le jour.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES

- ALFARIC Prosper, *De la foi à la raison, scènes vécues*, Publications de l'Union rationaliste, 1955.
- AMESTOY Georges, *Les universités françaises*, n° spécial d'*Éducation et Gestion*, 1968.
- ANDLER Charles, *La civilisation socialiste* (brochure), Paris, Rivière, 1912.
- L'humanisme travailliste. Essais de pédagogie sociale*, Paris, l'Union pour la vérité, 1927.
- Introduction historique et commentaire*, t. II du *Manifeste communiste* de K. Marx et F. Engels traduit par Andler, 2 vol., Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1901.
- Das moderne Deutschland in kulturhistorischen Darstellungen, ein praktisches Lesebuch für Sekunda und Prima*, Paris, Delagrave, 1905.
- Nietzsche. Sa vie et sa pensée*, 6 vol., Bossard, 1920-1930 ; 4^e éd. en 4 vol., Paris, Gallimard, 1958.
- Le socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine. Dossier d'une polémique avec J. Jaurès (1912-1913)*, 2^e éd., Paris, Bossard, 1918.
- La vie de Lucien Herr*, Rieder, 1932, rééd. 1977, avec une introduction de Justinien Raymond, Paris, Maspéro.
- ANDLER C., BASCH V., BENRUBI J., BOUGLÉ C. et al., *La philosophie allemande au XIX^e siècle*, Paris, Alcan, 1912.
- Atlas de l'enseignement en France*, International Examination Inquiry, Commission française pour l'enquête Carnegie sur les examens et les concours en France, Paris, Imprimerie Ramlot et Cie, 1933.
- BERGOUNIOUX Alain et GRUNBERG Gérard, *Le long remords du pouvoir. Le parti socialiste français 1905-1992*, Paris, Fayard, 1992.
- BLUM Léon, *Souvenirs sur l'Affaire*, Paris, Gallimard, 1935.
- BOURGIN Hubert, *L'École normale et la politique (de Jaurès à Léon Blum)*, Fayard, 1938, rééd. 1970, avec une présentation de Daniel Linderberg, coll. « Réimpressions », Paris, Londres, New York, Gordon et Breach.
- Chambre des députés, *Enquête sur l'enseignement secondaire*, présentée par M. Ribot, Président de la commission de l'enseignement, t. II, Paris, Imprimerie de la Chambre des députés, 1899.

- CHARLE Christophe, *Naissance des « intellectuels » (1880-1900)*, Paris, Éd. de Minuit, 1990.
- Les professeurs de la faculté des lettres de Paris : dictionnaire biographique, 1809-1939*, 2 vol., Paris, éd. C.N.R.S., 1985.
- Les professeurs de la faculté des sciences de Paris : dictionnaire biographique*, Paris, éd. C.N.R.S., 1988.
- Les professeurs du Collège de France : dictionnaire biographique, 1901-1939*, Paris, éd. C.N.R.S., 1988.
- CHARLE C. et FERRÉ Régine, *Le personnel de l'enseignement supérieur en France aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, éd. C.N.R.S., 1985.
- CLARK Terry Nichols, *Prophets and Patrons : The French University and the Emergence of the Social Sciences*, Cambridge, Harvard University Press, 1973.
- CLAVERIE Joseph, *La jeunesse d'Hoelderlin jusqu'au roman d'Hypérion*, Paris, Alcan, 1921.
- « Les Compagnons », *L'Université nouvelle*, t. I, *Les principes*, 2 vol., Paris, Fischbacher, 1918.
- CRAIG John E., *Scholarship and Nation Building. The Universities of Strasbourg and Alsacian Society 1870-1939*, Chicago, The University of Chicago Press, 1984.
- CRUCHOT René, *Les universités allemandes au XX^e siècle*, Paris, Colin, 1914.
- DIMOFF Paul, *La rue d'Ulm à la Belle Époque 1899-1903 : Mémoires d'un normalien supérieur*, plaquette hors-commerce, Nancy, Imprimerie Georges Thomas, 1970.
- DRACHKOVITCH Milorad., *Les socialistes français et allemands et le problème de la guerre, 1870-1914*, Thèse, Genève, 1953.
- DREYFUS François-Georges, *La vie politique en Alsace, 1919-1936*, Paris, Presses de la F.N.S.P., 1969.
- DROZ Jacques (sous la direction), t. II (1875-1918) de *l'Histoire générale du socialisme*, 4 vol., Paris, P.U.F., 1974.
- DUFAYARD Charles, GUILLOT (E.), SUÉRUS (R.), *Histoire moderne et contemporaine 1589-1900*, Paris, Delagrave, 1899.
- DURKHEIM Émile, *Le socialisme, sa définition, ses débuts. La doctrine saint-simonienne*, éd. M. Mauss, Paris, Alcan, 1928.
- DUROSELLE Jean-Baptiste, *Clemenceau*, Paris, Fayard, 1988.
- FURET Françoise et OZOUF Mona, *Dictionnaire critique de la Révolution française*, Paris, Flammarion, 1988.
- GUIGUE Albert, *La faculté des lettres de Paris de 1809 à 1935*, Paris, Alcan, 1935.
- HAVELANGE (I.), HUGUET (F.), LEBEDEFF (B.), *Les inspecteurs généraux de l'instruction publique. Dictionnaire biographique 1802-1914*, Paris, éd. C.N.R.S., 1986.
- HERR Lucien, *Choix d'écrits*, 2 vol., Paris, Rieder, 1932.
- HOUTIN Albert, *Ma vie laïque 1912-1926*, vol. 2 de *Mon expérience*, 2 vol., Paris, Rieder, 1928.
- JANZ Curt Paul, *Nietzsche Biographie*, 3 vol., trad. de l'all. par Pierre Rusch et Michel Vallois, Paris, Gallimard, 1984-1985.

- JAURÈS Jean, *Libertés*, présentation de Gilles Candar, préface de Madeleine Rebérioux et postface d'Yves Jouffa (Ligue des Droits de l'Homme), Paris, Études et documentation internationale, 1987.
- JEANNIN Pierre, *École normale supérieure. Livre d'or*, Paris, Raymond Lacour, 1963.
- LACOUTURE Jean, *Léon Blum*, Paris, Seuil, 1977.
- LEFRANC Georges, *Jaurès et le socialisme des intellectuels*, Paris, Montaigne, 1968.
- Le mouvement socialiste sous la troisième république*, vol. I (1875-1920), 2 vol., Paris, Petite bibliothèque Payot, 1977.
- LÉVY Paul, *La langue allemande en France. Pénétration et diffusion des origines à nos jours*, 2 vol., Paris, Bibliothèque de la société des études germaniques, VIII, 1952.
- LIARD Louis, *L'enseignement supérieur en France, 1789-1893*, 2 vol., Paris, Colin, 1894.
- LIGOU Daniel, *Histoire du socialisme en France, 1871-1961*, Paris, P.U.F., 1962.
- LINDENBERG Daniel et MEYER André, *Lucien Herr, le socialisme et son destin*, Paris, Calmann-Lévy, 1977.
- LONGUET Jean, *Le mouvement socialiste international*, vol. 5 de l'*Encyclopédie socialiste, syndicale et coopérative de l'Internationale ouvrière*, 8 vol., dirigé par Adéodat Compère-Morel, Paris, A. Quillet, 1913.
- Les socialistes allemands contre la guerre et le militarisme*, Paris, Librairie du Parti socialiste [S.F.I.O.], 1913.
- LOTTMAN Herbert R., *La rive gauche, du Front populaire à la guerre froide*, Trad. de l'amér. par Marianne Véron, Paris, Le Seuil, 1981.
- LUC Jean-Noël et BARBÉ Alain, *Des normaliens. Histoire de l'École normale supérieure de Saint-Cloud*, Paris, Presses de la F.N.S.P., 1982.
- MAYEUR Françoise, *De la Révolution à l'école républicaine (1789-1930)*, t. III de *l'Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation en France*, 4 vol., publiée sous la direction de Louis-Henri Parias, Paris, Nouvelle librairie de France, 1981.
- Mélanges Charles Andler*, Publications de la Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg, n° 21, 1924.
- MIALARET Gaston, vol. 3 d'*Histoire mondiale de l'éducation : de 1815 à 1945*, publiée sous la direction de Jean Vial, Paris, P.U.F., 1981.
- MOLLIER Jean-Yves, *Michel et Calmann-Lévy ou la naissance de l'édition moderne 1836-1891*, Paris, Calmann-Lévy, 1984.
- MOSER Jean, *Le roman suisse contemporain en Suisse allemande*, Thèse, Lausanne, 1934.
- NEGRONI François, *Le savoir vivre intellectuel*, Paris, Orban, 1985.
- NIETZSCHE Friederich, Préface, *Humain, trop humain. Un livre pour esprits libres*, Paris, Gallimard, 1987.
- PETERS Heinz Frederick, *The Case of Elizabeth and Friedrich Nietzsche. Zarathustra's Sister*, New York, Crown Publishers, 1977.
- POIDEVIN Raymond et BARIÉTY Jacques, *Les relations franco-allemandes*, Paris, Colin, 1977.

- PONTEIL Félix, *Histoire de l'enseignement. Les grandes étapes. 1789-1965*, Paris, Sirey, 1966.
- PRENANT Marcel, *Toute une vie à gauche*, Paris, Éd. Encre, 1980.
- PROCHASSON Christophe, *Place et rôle des intellectuels dans le mouvement socialiste français (1900-1920)*, Thèse de doctorat, Paris I, 1989.
- Le socialisme normalien (1907-1914). Recherches et réflexions du groupe d'études socialistes et de l'école socialiste*, mémoire de maîtrise, Paris I, 1981.
- PROST Antoine, *L'enseignement en France 1800-1967*, Paris, Armand Colin, 1968.
- REBÉRIOUX Madeleine, *La République radicale ? 1898-1914*, Nouvelle histoire de la France contemporaine, n° 11, Paris, Le Seuil, coll. Points, 1975.
- SALVATORELLI Luigi, *Histoire de l'Italie des origines à nos jours*, Horvath, 1972.
- SCHORSKE Carl E., *German Social Democracy, 1905-1917. The Development of the Great Schism*, Cambridge, Harvard University Press, 1955, rééd., 1983.
- SIRJINELLI Jean-François, *Génération intellectuelle. Khâgneux et normaliens dans l'entre-deux guerres*, Paris, Fayard, 1988.
- SMITH Robert, *The Ecole Normale Supérieure and the Third Republic*, Albany, State University of New York Press, 1982.
- SOUDAY Paul, *La société des grands esprits*, Paris, Émile Hazan, 1929.
- STEIN Ludwig, *Aus dem Leben eines Optimisten*, Berlin, Brückenverlag, Berlin, 1930.
- STROWSKI Fortunat, *La France endormie, 1920-1940*, Rio de Janeiro, Livraria geral franco-brasileira, 1941.
- TONNELAT Ernest, *Charles Andler. Sa vie et son œuvre*, Publications de la Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg, n° 77, Paris, Société d'édition, Les Belles Lettres, 1937.
- WEISZ George, *The Emergence of Modern Universities in France, 1863-1914*, Princeton, Princeton University Press, 1983.
- ZÉVAÈS Alexandre, *Le parti socialiste de 1904 à 1923*, vol. 12 de *l'Histoire des partis socialistes en France*, 12 vol., Paris, Rivièvre, 1923.
- Le parti socialiste unifié et la guerre*, Paris, L' « Effort », 1919.
- Le socialisme en 1912*, vol. 11 de *l'Histoire des divers partis socialistes en France*, 12 vol., Paris, Rivièvre, 1912.

ARTICLES

- ANDLER Charles, « La dernière œuvre d'Ernest Lavisse ; “ l'Histoire de la France contemporaine ” », *La Revue de Paris* (janv.-fév. 1923), pp. 302-340.
- « Les études germaniques », t. 2 de *La Science française*, 2 vol., Paris, Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts (1915), pp. 285-316.
- « Lucien Herr », *Journal de psychologie normale et pathologique* (15 juillet 1926), pp. 779-787.
- « L'œuvre de Maurice Cahen 1884-1926 », *Revue universitaire*, vol. 2 (décembre 1926), pp. 399-415.

- « Philarète Chasles, Guillaume Guizot, Arthur Chuquet », Leçon d'ouverture professée le 3 décembre 1926 au Collège de France, Chaire de langues et littératures d'origine germanique, *Revue de littérature comparée*, n° 7 (1927), pp. 201-238.
- ANDLER C., LANSON G., LEFRANC G. et HERRIOT E., « Lucien Herr » (allocutions prononcées à l'occasion de l'inauguration de son buste à l'École normale supérieure), *Bulletin de la société des amis de l'École normale supérieure*, 1928.
- ANGELLOZ J.-F., « Le germanisme en France », *Revue d'Allemagne*, n° 2 (avril-juin 1973), pp. 383-386.
- BERTAUX Pierre, « Cent ans de germanisme dans l'université française », *Revue d'Allemagne*, n° 3 (juill.-sept. 1972), pp. 592-597.
- BOUREL Dominique, « Fascinations et résistances : Allemagne-France », *Préfaces*, n° 13 (mai-juin 1989), pp. 73-74.
- BOURGIN Hubert, « Lucien Herr 1864-1926 », *Revue universitaire*, vol. 2 (oct. 1926), pp. 205-209.
- BOYER Jean, « Charles Andler », *La Dépêche de Toulouse*, 18 avril 1933.
- CHALLAYE Félicien, « Les rapports franco-allemands », *La Revue du mois* (10 mai 1913), pp. 631-638.
- CHARLE Christophe, « Avant-garde intellectuelle et avant-garde politique, les normaliens et le socialisme (1867-1914) » (à paraître dans les actes du colloque « Jaurès et les intellectuels »).
- « Le Collège de France », *Les Lieux de la mémoire*, II, *La Nation*, vol. 3, publié sous la direction de Pierre Nora, Paris, Gallimard, 1986, pp. 389-424.
- CITRON Suzanne, « Enseignement secondaire et idéologie élitiste entre 1880 et 1914, *Le Mouvement social*, n° 96 (juill.-sept. 1976), pp. 81-101.
- DUPUY Paul, « Lucien Herr, 1863-1926 », Paris, Société générale d'imprimerie et d'édition, 1929.
- FRAISSE Simone, « Lucien Herr, journaliste (1890-1905) », *Le Mouvement social*, n° 92 (juill.-sept. 1975), pp. 93-102.
- GERBOD Paul, « Associations et syndicalismes universitaires de 1828 à 1928 (dans l'enseignement secondaire public) », *Le Mouvement social*, n° 55, pp. 3-45.
- HAMEL Maurice, « Lucien Herr et le Musée pédagogique », *L'Alsace française*, n° 26, 26 juin 1926.
- HORNE Janet, « Le C.E.D.I.A.S. - Musée social », *Préfaces*, n° 12 (mars-avril 1989), pp. 118-120.
- ISAMBERT-JAMATI Viviane, « Une réforme des lycées et collèges. Essai d'analyse sociologique de la réforme de 1902 », *L'Année sociologique* (1969), pp. 9-60.
- KARADY Victor, « Expansion universitaire et l'évolution des inégalités dans la carrière d'enseignant au début de la III^e République », *Revue française de sociologie*, XIV, 1973, pp. 443-470.
- « Forces of Innovation and Inertia in the Late 19th Century French University System (with special reference to the Academic Institutionalisation of the Social Sciences) », *Westminster Studies in Education*, n° 2 (1979), pp. 75-97.
- « Normaliens et autres enseignants à la Belle Époque. Note sur l'origine

- sociale et la réussite dans une profession intellectuelle », *Revue française de sociologie*, XIII, 1972, pp. 35-58.
- « Les professeurs de la République, le marché scolaire, les réformes universitaires et les transformations de la fonction professorale à la fin du XIX^e siècle », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 47-48 (juin 1983), pp. 90-112.
- « Recherches sur la morphologie du corps universitaire littéraire sous la Troisième République », *Le Mouvement social*, n° 96 (juillet-septembre 1976), pp. 47-49.
- « Teachers and Academics in Nineteenth Century France. A Socio-Historical Overview », *Bildungslingertum. Bildungssystem und Professionalisierung in internationalem Vergleichen*, 1984, pp. 458-494.
- « Les universités et la III^e République », *Histoire des universités en France*, sous la direction de Jacques Verger, Toulouse, Privat, 1986.
- LEFRANC Georges, « Contribution à l'histoire du socialisme en France dans les dernières années du XIX^e siècle : Léon Blum, Lucien Herr et Lavrov », *L'information historique*, n° 40 (sept.-oct. 1960), pp. 143-149.
- LEROUX Gaston, « Les études germaniques à l'université de Strasbourg », t. 2 de *L'Alsace depuis son retour à la France (1932-1937)*, publication du Comité alsacien d'études et d'informations, Strasbourg, 1937.
- LEVAILLANT Maurice, « Notice sur la vie et les travaux de Fortunat Strowski (1866-1952) », *Publications diverses de l'année 1954*, Institut de France, 1954, pp. 3-23.
- LINDENBERG Daniel, « Un maître des études germaniques malgré lui : Charles Andler », *Préfaces*, n° 13 (mai-juin 1989), pp. 89-92.
- LIVET Georges, « L'Institut et la chaire d'histoire moderne de la Faculté des lettres de Strasbourg de 1919 à 1955 », *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg*, n° 36 (octobre 1957), pp. 197-213.
- « Lucien Herr et l'École normale » (catalogue de l'exposition à l'École normale supérieure [15 juin-30 juin 1977]), Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1977.
- MAITRON Jean, « Le groupe des étudiants E.S.R.I. et le syndicalisme révolutionnaire », *Le Mouvement social*, n° 46 (janv.-mars 1964), pp. 3-26.
- MINDER Robert, Leçon inaugurale du 24 janvier 1958, Chaire de langues et littératures d'origine germanique, *Collège de France. Leçons inaugurales*, n° 21-30 (1955-1959), pp. 5-30.
- Leçon terminale du 19 mai 1973, « Études de civilisation germanique : Réflexions et perspectives », Chaire de langues et littératures d'origine germanique, *Collège de France. Leçons terminales*, n° 1-5 (1972-1973), pp. 5-35.
- MOSSÉ Fernand, Leçon inaugurale du 6 décembre 1949, Chaire de langues et littératures d'origine germanique, *Collège de France. Leçon inaugurale*, n° 1-10 (1949-1952), pp. 5-39.
- NORA Pierre, « L'“ Histoire de France ” de Lavisse », *Les lieux de mémoire*, II. *La Nation*, vol. 1, publié sous la direction de Pierre Nora, Paris, Gallimard, 1986, pp. 317-377.
- PROCHASSON Christophe, « Sur l'environnement intellectuel de Georges Sorel :

- l'École des hautes études sociales (1899-1901), *Cahiers Georges Sorel*, n° 3 (1985), pp. 16-38.
- « Sur la réception du marxisme en France : le cas Andler 1890-1920 », *Revue de synthèse* (1989), pp. 85-108.
- SANTORELLI Enzo, « Le socialisme national en Italie : précédents et origines », *Le Mouvement social*, n° 50 (janv.-mars 1965), pp. 41-70.
- TONNELAT Ernest, « Charles Andler (1866-1933) », *Revue universitaire*, vol. 2 (1933), pp. 1-9.
- « Charles Andler et la chaire de langues et de littératures d'origine germanique au Collège de France, Leçon d'ouverture professée au Collège de France, le 7 janvier 1935 », *Revue bimensuelle des cours et conférences*, n° 5 (15 février 1935), pp. 385-403.
- « Charles Andler suivi d'une bibliographie de Charles Andler » par R. Davée et Geneviève Bianquis, *Les Langues modernes* (mai-juin 1933), pp. 1-20.
- VERLEY Étienne, « Un intellectuel engagé : Lucien Herr, *Cahiers Laïques*, n° 158 (2^e trimestre 1977), pp. 57-74.
- VERMEIL Edmond, « Charles Andler », *Union pour la vérité* (oct.-nov. 1935), pp. 3-99.
- « L'institut germanique de l'Université de Strasbourg », *L'Alsace française*, n° 7 (novembre 1927), pp. 943-944.

PÉRIODIQUES DÉPOUILLÉS

- Actualité de l'Histoire* (n° 1-32).
- Annuaire du Collège de France* (1926 à 1931).
- Annuaires de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm*, surtout ses *notices nécrologiques*, pour les dates qui nous intéressent.
- Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg* (1922 à 1932).
- Bulletin de la Société des professeurs de langues vivantes* devenu *Bulletin de la Société des professeurs de langues modernes* (1903 à 1911).
- Le Livret de l'étudiant* de l'Université de Paris (1896 à 1926).
- Le Mouvement social* (1960 à 1990).
- Notes critiques - sciences sociales*.
- Revue d'Allemagne* (depuis ses débuts jusqu'en 1989).
- La Revue de Paris* (1920 à 1923).
- Revue internationale de l'enseignement* (du tournant du siècle à 1926).
- Revue universitaire* (1892 à 1926).
- Travaux de l'Université de Strasbourg* (bulletin) (1919 à 1927).

Une utilisation ponctuelle a été faite des *périodiques* suivants :

Annales de l'Université de Paris.

L'Année sociologique.

Annuaire du Ministère de l'Instruction publique et des beaux-arts.

Bulletin administratif du Ministère de l'Instruction publique.

Bulletin de la société des amis de l'école normale supérieure, n° 138 (mars 1977) (n° en partie consacré à Herr).

Bulletin des bibliothèques populaires (1906-1908).

Europe (1923).

Journal officiel (février 1913).

Revue germanique (1905 à 1908).

Vie ouvrière (février à mai 1913).

LA PRESSE

Une utilisation ponctuelle a été faite des quotidiens suivants :

L'Aurore, septembre 1905.

L'Humanité, septembre 1905 ; février à août 1913.

La Petite République, septembre 1903 ; août 1904.

Le Temps, janvier à mars 1913.

DICTIONNAIRE ET ENCYCLOPÉDIES

Academic American Encyclopedia, 20 vol. (1990).

Annuaire des contemporains (1935).

Brockhaus Enzyklopädie.

Dictionnaire biographique et historique suisse.

Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français, publié sous la direction de Jean Maitron, troisième partie : 1871-1914 : *De la Commune à la Grande Guerre.*

Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier international, publié sous la direction de Jean Maitron et Georges Haupt, V. I : Autriche ; V. II : Grande-Bretagne.

Dictionnaire de biographie française (jusqu'à ce jour, seuls les volumes correspondant aux lettres *a* à *h* ont été publiés).

Dictionnaire des hommes célèbres de l'Alsace d'Édouard Sitzmann, 2 vol. (1909).

Dictionnaire national des contemporains de N. Imbert, 3 vol. (1936-1939).

Dictionnaire universel des contemporains de G. Vapereau.

Dictionary of Scientific Biography, 16 vol. (1970-1980).

Grand Larousse.

Kürschners Deutscher Gelehrten-Kalender.
Larousse du XX^e siècle.
Meyers Enzyklopädisches Lexicon.
Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne (jusqu'à ce jour seuls les volumes correspondant aux lettres *a* à *h* ont été publiés) (1989).
Le Petit Robert 2 : Dictionnaire universel des noms propres.
Qui êtes-vous ? Dictionnaire des contemporains (éditions de 1908 et 1924).
The Universal Jewish Encyclopedia.

CATALOGUES

Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale.
Archives nationales.

I. ARCHIVES PUBLIQUES ET COLLECTIONS DE MANUSCRITS

Archives nationales

Archives de l'École normale : 61 AJ.
Archives du ministère de l'Instruction publique : F 17.
Papiers Albert Thomas : 94 AP 209 - 211.
Papiers Alexandre Millerand : 470 AP 46.
Papiers Paul Painlevé : 313 AP 53.

Bibliothèque nationale : section des manuscrits

Papiers Albert Houtin : N. a. fr. 15710.
Papiers Ernest Lavisse : N. a. fr. 25170 à 25172.

Divers autres Fonds qui comprennent des lettres de Herr ou d'Andler à Paul Boyer, Ferdinand Brunetière, Arthur Chuquet, Anatole France, Louis Havet, Alfred Loisy, Gaston Paris, Marcel de Porto Riche, Joseph Reinach, Jacques Rouché.

Bibliothèque du Collège de France

Documents divers sur Andler :

- Discours de Joseph Bédier à la mort d'Andler.
- « États de services et travaux de M. Charles Andler ».
- Lettre de 1932 d'Andler à l'administrateur du Collège de France au sujet de la création d'une chaire d'Histoire des Civilisations.
- Séance d'une Assemblée de Professeurs (1925-1926) au sujet de la création d'une chaire de sociologie.

Institut d'histoire sociale

Correspondance Eugène Fournière.

Lettres de Charles Andler à M^{me} Allart et à M^{me} M. Houdré.

Bibliothèque de l'Institut de France

Fonds Mario Roques.

Bibliothèque de la Sorbonne : section de manuscrits

Correspondance Xavier Léon

a) lettres d'Andler,

b) lettres d'Élie Halévy.

Bibliothèque de la Ville de Paris

Lettres de Charles Andler à Georges Renard.

Fondation nationale des sciences politiques

Fonds Lucien Herr :

— Correspondance entre Andler et Herr.

— Lettres d'Andler à M^{me} Jeanne Lucien-Herr.

— Correspondance diverses de Herr (Henri Bergson, Célestin Bouglé, Joseph Chamonard, Sébastien Charléty, Élie Halévy, Xavier Léon, Lucien Lévy-Bruhl, Mario Roques, Ernest Tonnellat).

— Coupures de presse, copie dactylographiée de discours et correspondance à la mort de Herr.

— Articles et écrits divers en rapport avec la *Correspondance entre Schiller et Goethe*.

— Articles sur *La vie de Lucien Herr* d'Andler.

— Documents sur Herr et le Musée pédagogique.

Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg

— Autographes d'artistes, littérateurs et savants alsaciens : Ms. 5567-5603.

— Notices biographiques d'Alsaciens et de personnages ayant eu des rapports avec l'Alsace : Ms. 5555-5565.

Archives départementales du Bas-Rhin

Christian Pfister « Rapport sur l'Université de Strasbourg » (Service d'Alsace-Lorraine, Ministère de la Guerre, 1917).

Les versements provenant du *Rectorat de Strasbourg* pour les années 1919-1925 : nous avons dépouillé les rapports annuels sur les travaux de l'Université de Strasbourg, les documents sur l'organisation des cours à la Faculté des lettres et les procès-verbaux des séances du Conseil de l'Université de Strasbourg (W1045, W1161, W1131).

II. ARCHIVES ET PAPIERS DE PERSONNES PRIVÉES

- Correspondance Herr conservée par Louis Gardel (apparenté à la famille Herr).
- Correspondance Andler et documents conservés par Françoise Westphal, petite-fille d'Andler (Melun).
- Important fichier sur les agrégés de France (du dernier quart du XIX^e siècle jusqu'à dans les années 20) constitué par Victor Karady (Maison des sciences de l'Homme).

Témoignages

Deux anciens élèves d'Andler :

Maurice Colleville (décédé 1989).

Jean Fourquet.

Jeanne Lucien-Herr (décédée 1980).

Françoise Westphal.

INDEX¹

- ABRAHAM (Max), 41
ADAM (Charles), 11
ALFARIC (Prosper), I.32-33
ALLART (M^{me}), I.19
ALLEMANE (Jean), I.11
AMIGUET (Louis-Philippe), 45
ANDLER (Geneviève), 6, 11, 25, 38, 42, 92,
 98, 106
ANDLER (Paul), 27
ANDLER (Pierre), 6, 9, 11, 13, 19, 34, 38, 42,
 59, 69-71, 106, 107, 130
ANSEELE (Édouard), 5
APPELL (Paul), I.32, 74, 86
ARAGON (Louis), 92
ARCOS (René), 92
AUERBACH (Bertrand), 11, 44
AULARD (Alphonse), 75, 81
BAHON (Carle), I.25, 5, 11
BAKOUNINE (Mikhail Alexandrovitch), 57
BALDENSPERGER (Fernand), 81, 118
BARRÈS (Maurice), D.5
BARTHOU (Louis), 59
BASCH (Victor), I.19, I.24, 5, 11
BATTIFOL (Louis), 59
BATTIFOL (Pierre Henri), 59
BAYET (Charles), 11, 44
BEBEL (August), I.30, 4, 8, 52, 53, 55,
 57, D.5
BÉDIER (Joseph), I.11-12, 10, 116,
 128, D.7
BELLIN (Marcel), 74
BENOIST-HANEPIER (Louis), I.25, 44
BÉRARD (Léon), 86
BÉRARD (Victor), 21
BERNARD (Mgr), 32
BERNARD (Tristan), 92
BERNHEIM (Georges), 5, 107
BERNOULLI (Carl-Albrecht), 16, 19-21,
 34, 76,
BERNSTEIN (Édouard), 4, 57
BERTIER (D'), 86
BESANT (Annie), 2
BÉTEMPS (René), 120
BIANQUIS (Geneviève), 10, 63
BINET (D'), 120
BISMARCK, 8, 12, D.4, D.7
BLOCH (Camille), 1, 7
BLOCH (Gustave), 49
BLUM (Jean), I.25, 44
BLUM (Léon), I.12, 4, 5, 8, 17, 70

1. À quelques exceptions près (par exemple, le document 3 de l'Appendice), les personnes mentionnées dans la correspondance, les notes et l'Appendice ont été répertoriées dans l'index. Les auteurs d'ouvrages n'ont pas été répertoriés. Les chiffres renvoient au numéro de la lettre dans laquelle les personnes apparaissent ; l'initiale I. suivie d'un chiffre renvoie aux pages de l'Introduction, l'initiale D. suivie d'un chiffre aux documents de l'Appendice.

- BODMER (Johann Jakob), I.22
 BOSSARD, 73
 BOSSERT (Adolphe), 5, 6
 BOUCHER (Hippolyte), 57
 BOUGLÉ (Célestin), I.19
 BOURGIN (Hubert), I.17, 11, 73
 BOUTROUX (Émile), D.4
 BOVET (Pierre), 76
 BOYER (Jean Philippe), 63
 BRAUN (Lily), 17
 BRÉAL (Michel), 25
 BREITINGER (Johann-Jakob), I.22
 BRENTANO (Bettina, von Arnim), 59, 63
 BRUNO (Giordano), 4
 BRUNOT (Ferdinand), I.26, 48, 59, 64, 73,
 126
 BÜLOW (Alfred von), 19
 BÜLOW (Bernard von), 19
 BÜLOW (Hans von), 16
 BURCKHARDT (Carl), 12, 30
 BURNIER (M.), 38
 BURNS (John), 2
 BUTLER (Nicholas Murray), 37
 CAHEN (Maurice), I.25, 110, 117, 124
 CALMANN (M^{me} Paul), 11, 34, 36
 CALMANN (Michel), 11
 CALMANN (Paul), 11
 CALMANN-LÉVY (éditeur), 11, 29, 47
 CAMINADE (Gaston), 27
 CARLIER (préfet de police), 32
 CARLOWITZ (M^{me} de), 80
 CASIMIR-PÉRIER (Jean Paul), 57
 CASSOU (Jean), 92
 CAVOUR (Camillo Benso), 57
 CAZAMIAN (Louis), 118
 CHABOT (Charles), 5
 CHALLAYE (Félicien), I.30, 52, 55, 56
 CHARLÉTY (Sébastien), I.33, 73, 75, 108,
 109, 113, 114
 CHRESTIEN (de Troyes), D.2
 CHUQUET (Arthur), I.10-11, 3, 117
 CLAPARÈDE (Édouard), 76
 CLAVERIE (Joseph), 77
 CLEMENCEAU (Georges), 9
 COHEN (Albert), 11
 COHEN (Marcel), 124
 COLIN (Paul), 92
 COLONNA D'ISTRIA (François), 15
 COMPÈRE-MOREL (Constant), 64, 70
 CORNELISSEN (Christian), 82,
 86
 CORNÉLY (éditeur), 17
 CORTOT (Clotilde), 25
 COULET (Jules), 68, D.6,
 COVILLE (Alfred Alexandre), 74, 75,
 86
 CROCE (Benedetto), 4
 CROISET (Maurice), 117, 128
 CUÉNOD (Famille), 38
 CUÉNOD (Madeleine), 39, 40, 43, 45,
 55, 57, 59
 CUÉNOD (D^r Victor), 38
 CUISENIER (André), 77
 DALMEYDA (Georges), 11, 62
 DARLU (Alphonse), 15
 DAUDET (Léon), 109, D.5
 DAUTREMER (Léon), 57
 DÉAT (Marcel), 123
 DEBIDOUR (Antonin), 11
 DEHMEI (Richard), 21
 DELBRÜCK (Hans), I.15, 74
 DENIS (Ernest), 49
 DESJARDINS (Paul), 97
 DHALEINE (Raymond), 98
 DIEHL (Charles), 129
 DILTHEY (Wilhelm), I.16, 18
 DIMOFF (Paul), I.18
 DISPAN DE FLORAN (Louis), 51, 63
 DONTENVILLE (Henri), 20

- DRAGOMIROFF (Mikhaïl Ivanovitch), 24
 DRESCH (Joseph), I.25, 11, 44
 DREYFUS (Alfred), I.12, 7, 84
 DRIESCH (Hans), 41
 DUBREUILH (Louis), 57
 DUFAYARD (Charles), 5
 DUHAMEL (Georges), 92
 DUPUY (Paul), I.27, 73, 112, 113
 DURAND (René), 62, 85,
 88, 109
 DURKHEIM (Émile), I.17, I.26, I.31, 4, 64
 ECKERMANN (Johann Peter), 60
 ECKHARDT (V.), 16
 EINSTEIN (Albert), 41
 EISENMANN (Louis), I.12, I.27, 49
 ENGELS (Friedrich), 1, 2, 4, 5, 57, D.1
 ERNOUT (Alfred), 124
 ESCHENBACH (Wolfram von), I.23
 FARGUES (André), 92, 122
 FARGUES (Pierre), 92, 106, 109, 128
 FARGUES (Paul), 92
 FAUCONNET (André), I.25, 8, 11, 44
 FAUCONNET (Paul), I.17, 4, 8
 FAURE (Élie), I.19, 25, 79
 FAURE (Félix), 21
 FAURE (Léonce), 25
 FAURE (M^{me}), 21
 FERNEZ (Maurice), 44
 FIRMERY (Joseph Léon), 6, 11, 14, 44
 FISCHER (Pro-Recteur), 37
 FLEURY (Victor), I.25, 44
 FÖRSTER-NIETZSCHE (Élizabeth), 6, 8, 16,
 19, 34
 FONCIN (Pierre), 5
 FONTAINE (Arthur), 4, 19
 FONTANE (Theodor), I.21
 FOREL (D'), 59
 FOREL (François Alphonse), 59
 FOSTER (C.), 57
 FOUILLÉE (Alfred), 42
 FOULET (Lucien), 5
 FOURNIÈRE (Eugène), I.31
 FOURQUET (Jean), I.9, I.18, I.22-24, 98
 FRELS (Wilhelm), 63
 FREYTAG (Gustav), 11
 FRIEDJUNG (Heinrich), 49
 FUCHS (Albert), 120
 FULLIQUET (Georges), 37
 GAIRAND, 30, 32
 GASQUET (Amédée), 5
 GAST (Peter), 16, 19
 GAUTIER (Émile Félix), 73, 124, 129
 GENTILE (Giovanni), 4
 GÉRAULT-RICHARD (Léon Alfred), 57
 GIDE (Charles), 5, 92
 GINZBURGER, I.33,
 GIRARD (Paul Frédéric), 37
 GLEIM (Johann Wilhelm Ludwig), I.22
 GLEY (Eugène), 117, 118
 Gluck (Christoph Willibald), 111
 GODART, 14
 GOETHE (Johann Wolfgang von), 9, 11,
 37, 59, 60, 80, 89-94, 98, 106, 109
 GOHIER (Urbain), 109
 GENNERICH (pasteur), 37
 GOTTFRIED DE STRASBOURG, I.24
 GRAND-CARTERET (John), 57
 GROETHUYSEN (Bernard), I.19
 GRUMBACH (Solomon), 51, 53, 57
 GSELL (Séphane), 124, 129
 GUÉHENNO (Jean), 92
 GUESDE (Jules), 57
 GUILLARD (Nicolas François), 111
 GUILLAUME II (Empereur), 37
 GÜNDERODE (Caroline de), 59, 63
 GUYOT (Edmond), 63
 GUYOT (Raymond), 75
 GUYOT (Yves), 58

- HAGEDORN (Friedrich), I.22
 HALÉVY (Daniel), 34
 HALÉVY (Élie), I.27, 34, 72
 HAMELIN (Octave), 15,
 HARCOURT (Robert d'), I.25, 44
 HARNACK (Adolf von), I.15, I.18, 74
 HARTMANN (Ludo Moritz), 49
 HAZARD (Paul), 118,
 HEBBEL (Friedrich), 11
 HECHT (M^{me} Étienne), 29
 HEGEL (Georg Wilhelm Friedrich), I.10, I.16,
 2, 10, 18
 HEINE (Heinrich), I.21, 9, 10, 14, 29, 55, 107
 HEINE (Famille), 29
 HENNEGUY (Félix), 118
 HEUSLER (Andreas), 16
 HERBART (Johann), 41
 HERDER (Johann Gottfried), 11
 HERR (Herre-Michel), 72
 HERR (Jacques), 42, 46, 59, 63, 64, 71, 79,
 80, 87, 88, 94, 99, 109, 115, 120-124
 HERR (Jean), 8, 76
 HERR (Jeanne, née Cuénod), 37
 HERR (Madeleine), 71, 80, 87, 120-122, 129,
 130
 HERR (Michel), 72, 87, 121
 HERR (Tony), 5-8, 12, 25, 35, 38, 42, 44, 48,
 60, 66, 69
 HERRENSCHMIDT (Rodolphe), 92
 HERRIOT (Édouard), 115
 HERTZ (Gustave), 41
 HERTZ (Heinrich), 41
 HERVÉ (Gustave), 57
 HESNARD (Oswald Édouard), 123
 HEUSLER (Andreas), 16
 HEYLER (Paul), 95, 96, 98, 124
 HILBERT (David), 41
 HILDEBRAND (Gerhard), I.29, 51, 64, D.5
 HILDERBRANDT (Recteur), 37
 HILFERLING (Rudolph), I.29
 HÖLDERLIN (Friedrich), 77
 HORNEFFER (August), 28
 HORNEFFER (Ernst), 28
 HOUTIN (Albert), I.14, I.17, I.27, I.33,
 11, 100
 HOVELAQUE (Henri Léon), 11, 44
 HUGO (Victor), 44
 HUMBERT (Thérèse), 16
 HUTTEN (Ulrich von), 21
 HYNDMAN (Henry), 2
 IMMERMANN (Karl Lebrecht), I.23
 JACQUET (Maxime), 60
 JALOUX (Edmond), I.18
 JANET (Pierre), 118
 JAURÈS (Jean), I.11, I.17, I.28, I.30, 4,
 6-9, 11, 15, 51-53, 55, 57, 64, 70,
 73, 109
 JOLIVET (Alfred), 20
 JULLIAN (Camille), I.33
 KARCHER (M^{le}), 8
 KAUTSKY (Karl), 4, 7, 8, 57
 KLEM (Émile), 95, 96
 KLEINCLAUSZ (Arthur), 109
 KLOPSTOCK (Friedrich Gottlieb), I.22
 KNEIPP (Sébastien), 44
 KOHLER (Josef), 41
 KONT (Ignace), I.27, 49
 KRONPRINZ (fils de Guillaume II), 37
 KROPOTKINE (Piotr Alexeïevitch), 57
 KÜHLMANN (Richard von), I.15, 74,
 LABRIOLA (Antonio), 4
 LABRIOLLE (Champagne de), 124
 LACHELIER (Jules), 15
 LACHENAL (Adrien), 21
 LAMBERT (Élie), 44, 48
 LAMPRECHT (Karl), I.21
 LANGE (Albert), 6
 LANGEVIN (Paul), 117

- LANGLOIS (Dr Jean-Paul), 8, 35, 80, 87, 90
 LANGLOIS (M^{me} J.-P.), 10, 25, 35, 38, 45, 80,
 90, 96
 LANIER (Jean Lucien), 11
 LANSON (Gustave), I.22, I.26-27, I.32, 60, 64,
 73, 89, 95, 96, 101
 LAPIE (Paul), D.6
 LASSALLE (Ferdinand), I.16, 6
 LAVISSE (Ernest), I.18, I.20, I.23, I.25-27,
 I.33, 5, 11, 45, 48, 49, 59-61, 64, 66, 68,
 73, 75, 76, 80, 81, D.4, D.6
 LAZARE (Bernard), 7, 57
 LEBÈGUE (Henri Eugène), 34
 LEBESGUE (Henri), 117
 LEFRANC (ABEL), 11
 LEFRANC (Georges), I.30
 LEHMANN (Otto), 41
 LÉON (Xavier), 4, 11, 72
 LE ROY (Édouard), 118
 LEROY (MAXIME), I.31
 LESSING (Gotthold Ephraïm), I.23
 LEUBA (James), 89, 91, 106
 LÆUTHNER (Karl), I.29, D.5
 LÉVI (Sylvain), I.31, 117
 LÉVY (Albert, dit Lévy-Sée), I.25, 8, 11, 75
 LÉVY (Ernest Henri), I.24, I.33, 8, 36, 45, 47,
 90, 110, 120
 LÉVY (Isidore), 124
 LÉVY (M^{re}), 63
 LÉVY-BRÜHL (Lucien), I.17, I.19, I.31, I.33,
 4, 70, 84, 86, 88
 LIARD (Louis), 3, 37, D.6
 LICHTENBERGER (Ernest), I.21, I.25, 4, 6, 11,
 63
 LICHTENBERGER (Henri), I.23-24, I.26, I.32,
 4, 11, 44, 48, 126
 LIEBKNECHT (Karl), 8
 LIEBKNECHT (Wilhelm), 4
 LILIENCRON (Detlev), I.19, I.21, 20-23
 LINDER (Rudolph), 124
 LISZT (Cosima), 16
 LOISEAU, 14
 LONGUET (Jean), 51, 52, 57, 63, 64, 70,
 D.5,
 Loos (Adolf), I.21
 LORENTZ (Hendrik), 41
 LOT (Ferdinand), 86
 LOTE (René), I.25, 44
 LUBLINSKI (Samuel), 20
 LUDWIG (Otto), 9
 LUKÁCS (Georges), I.19
 LUTHER (Martin), I.23, 11
 LÜTZOW (Ludwig), 37
 MACH (Ernst), 41
 MAIGROT (Nicolas), 5
 MALCHE (Malsch) (Albert), 54
 MÂLE (Émile), I.12
 MARIJOL (Jean-Hippolyte), 12, 30, 32
 MARX (Karl), I.17, I.19, 4, 5, 51, 57,
 64, D.1
 MASSIGNON (Louis), 129
 MATHIEU (Félix), 5, 11, 12, 57
 MATHIEZ (Albert), 75, 81
 MATIGNON (Camille), 117
 MAURY (Geneviève), 61-3, 66
 MAUSS (Marcel), I.17, I.31, 4
 MAY (Dick) (pseud. de Jeanne Weill),
 11
 MEHRING (Franz), I.19, 4
 MEILLET (Antoine), I.11, I.25, 59, 110,
 116, 117, 129
 MÉLINE (Jules), 9, 57
 MENGER (Anton), I.17, 5, 7
 MEUMANN (Ernst), 41
 MICHEL (André), 129
 MILHAUD (Edgard), I.17, 4, 7, 8, 19,
 54, 71, 72
 MILLERAND (Alexandre), I.33, 73

- MILLET (Gabriel), 129
 MINDER (Robert), I.9, I.14, I.18-19,
 120
 MINKOWSKI (Hermann), 41
 MONATTE (Pierre), 51
 MONIS (Ernest), 57
 MONOD (Gabriel), 5, 49
 MONOD (Horace), 19
 MONZIE (Anatole de), 123
 MORET (Alexandre), 117
 MORILLOT (Georges), 48
 MÜLLER (Wilhelm), 9
 MUNCH (Charles), 61
 MURET (Gabriel), I.25, 44
 MUSSET (Alfred de), 44
 NAPOLÉON I, 9
 NAPOLÉON III, 8
 NECTOUX (CLAUDE), 57, 63
 NEISSER (D'), 37
 NERNST (Walther), 41
 NICOLAS (professeur), 100
 NIETZSCHE (Friedrich), I.10, I.13, I.15, I.16,
 I.22, 6, 8-12, 14-16, 19, 22, 23, 26-28,
 30, 34, 47, 57, 74, 78, 90, 92, 108, D.7
 NOHL (Herman), 18
 NUSSBAUM (Robert), 97
 OFFA (roi de Mercie), 73
 OSTWALD (Wilhelm), 41
 OSWALD (saint), 73
 OVERBECK (Franz), 16, 19
 PAINLEVÉ (Paul), 68, D.6
 PARISSET (Georges), 11, 16, 19, 72, 75, 80,
 90, D.4
 PASCAL (Blaise), 11
 PÉCAUT (Pierre Félix), 68, 89, 90
 PÉGUY (Charles), I.25, 11, 17,
 55
 PELLIOT (PAUL), 117
 PELLOUX (le capitaine Spavento), 4
 PÉRIER (Jean Paul Pierre), 57
 PERROT (Georges), I.11, 1, 4
 PFISTER (Christian), I.32-33, 49, 74,
 109
 PHILIBERT (Joseph Alphonse), 90, 128
 PIERON (Henri), 117
 PICQUART (Georges), 7
 PIGNATEL (Fernand), 109
 PLANCK (Max), 41
 POHL (Otto), 57, 64
 POINCARÉ (Henri), 42
 POINCARÉ (Raymond), 42, 64, 86, 109
 POIROT (Jean), I.26, 59, 60, 64, 66, 125
 POIROT (M^e J.), 125
 PRENANT (Marcel), 63
 QUILLARD (Pierre), 7
 RAPHAËL (Gaston), 110
 RAPPORPORT (Charles), 64
 RATZEL (Friedrich), I.21, 41
 RAUH (Frédérick), 92
 RAY (Marcel), I.25, 6, 44
 RAYTCHINE, 63
 RENARD (Georges), 118
 RENAUDEL (Pierre), 70
 RENOU (Victor), 57
 REY (Abel), 71
 REYNAUD (Louis), 11, 44
 RIBOT (Alexandre), I.28, 58
 RICHET (Charles), 37, 100
 RIGOUT (Julien), 5
 RIST (D^r Charles), 87, 113, 115
 RITSCHL (Albrecht), 41
 ROBERT (André), 120
 ROHDE (Erwin), 16
 ROLLAND (Romain), 25, 92
 ROQUES (Mario), I.10, 17, 57, 124
 ROSSET (Théodore), 59
 ROUGE (Julien), I.24-26, 11, 126
 ROUSSELOT (Jean), I.26, 59, 60, 66

- ROUX (Wilhelm), 41
 ROZIER (Arthur), 70
 RUBENS (Heinrich), 41
 RUCHE (Lucien), 107
 RÜCKERT (Friedrich), 9
 SAGNAC (Philippe), 4, 6, 75, 81, 90
 SAUSSIER (Félix), 21
 SAUVAGEOT (Aurélien), 98
 SCHÉURER-KESTNER (Auguste), 7
 SCHILLER (Friedrich von), I.16, 9, 37, 80,
 89-94, 98, 106, 109
 SCHIPPEL (Max), I.29, D.5
 SCHLEGEL (August Wilhelm von), 11
 SCHLEIERMACHER (Friedrich), 41, 48
 SCHMIDT (Charles), 4, 75
 SCHMIDT (Erich), 37
 SCHMITT (Abbé), 6
 SCHOPENHAUER (Arthur), 6
 SEIGNOBOS (Charles), 12, 75, 81, 86, 88
 SEMBAT (Marcel), 57, 70
 SHAW (Bernard), 1
 SIEBS (Théodore), 37
 SIMIAND (François), I.17, I.19, 4, 17
 SIMON (garçon de bibliothèque), 6, 113
 SIMONS (Walter), I.15, 74
 SØDERHJELM (Werner), 37
 SOMBART (Werner), I.21
 SOREL (Georges), 4
 SOUDAY (Paul), 109
 SPENLÉ (Jean Édouard), 75
 STEIN (Ludwig), 19
 STEINER (Josef), 57
 STIRLING (James Hutchinson), 2
 STIRNER (Max), 57
 STORM (Theodor), 27
 STROHL (Famille), 16
 STRÓWSKI (Fortunat), 109
 SUÈSS (Eduard), 41
 TAILLANDIER (Maurice), 48
 TALAYRACH D'ECKHARDT (Mme), I.34,
 16, 25, 28
 TEWES (Friedrich), 60
 THOMAS (Albert), I.17, I.30, 4, 15, 51,
 52, 70
 TONNELAT (Ernest), I.25-26, I.31, 1, 4,
 6, 7, 9, 10, 12, 16, 19, 54, 110,
 120, 126, D.1, D.2, D.7
 TRARIEUX (Jacques Ludovic), 58
 TREITSCHKE (Heinrich von), I.21
 UHTOFF (prof.), 37
 URI (Pierre), 85, 86, 88, 90
 VAILLANT (Édouard), 57
 VALÈS (Jean Henri), 5
 VANDERVELDE (Émile), 5, 57
 VAN'T HOFF (Jacobus), 41
 VARENNE (Alexandre), 70
 VEBER (Adrien), 70
 VERMEIL (Edmond), I.25-26, 44, 126
 VIERKANDT (Alfred), 41
 VIGNY (Alfred de), 44
 VILDRAZ (Charles), 92
 VULLIOD (Amédée Pierre), I.25, 44
 WAGNER (Richard), I.23, 16, 19
 WARBURG (Karl), 37
 WEBB (Sydney), 1
 WEILL (Georges), 11, 75
 WERTH (Léon), 92
 WILAMOWITZ-MOELLENDORFF (Ulrich von), 16
 WÖLFFLIN (Heinrich), 16
 WOLZOGEN (Hans von), 19
 WUNDT (Wilhelm), I.10, 41
 YERSIN (D'), 8
 ZIMMER (Heinrich), D.2
 ZOLA (Émile), 7

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	1
PRÉFACE	3
INTRODUCTION	9
NOTE SUR L'ÉDITION	39
CORRESPONDANCE	41
1. Lucien Herr à Charles Andler. Dimanche [1891]	
2. Lucien Herr à Charles Andler. Samedi [printemps 1891]	
3. Lucien Herr à Charles Andler. <i>École Normale Supérieure, Bibliothèque, Paris</i> , Mardi 18[93].....	
4. Charles Andler à Lucien Herr. Domenica, 4 febbraio [1900]	
5. Charles Andler à Lucien Herr. Ballaigues, mercredi matin [1900].....	
6. Charles Andler à Lucien Herr. Au Mazet St Voy-par-Tence, Mardi soir. 11 août [1903]	
7. Lucien Herr à Charles Andler. Samedi 12 septembre [1903].....	
8. Charles Andler à Lucien Herr. Le Pont (Vaud), Maison Jules Louis Mochet, 8 sept. [1904].....	
9. Charles Andler à Lucien Herr. Aux Lecques, par St Cyr-de-Provence (Var), Maison Guérin, 21 sept. [1905].....	
10. Lucien Herr à Charles Andler. Oberhof in Thür, Villa Germania, Lundi 25 septembre [1905].....	
11. Charles Andler à Lucien Herr. 22 août [1906]. Mon adresse après le 1 ^{er} septembre sera <u>Antibes</u> . Villa des Giroflées	
12. Charles Andler à Lucien Herr. Antibes (Alpes-Maritimes), Chalet des Giroflées, 5 octobre [1906].....	
13. Lucien Herr à Charles Andler. Oberhof, mardi 9 octobre [1906].....	
14. Charles Andler à Lucien Herr, Begnins (Vaud. Suisse), Pension Château du Martheray, 23 août [1907].....	
15. Lucien Herr à Charles Andler. Oberhof / Thür. Villa Germania, 31 août [1907]	

16. Charles Andler à Lucien Herr. Sceaux, 2 octobre [1907].....
17. Lucien Herr à Charles Andler. Mardi [août 1908].....
18. Lucien Herr à Charles Andler. Oberhof in Thür. Villa Germania, Mardi 25 août [1908].....
19. Charles Andler à Lucien Herr. Begnins (Vaud. Suisse), Pension de Martheray, Samedi 26 sept. [1908]
20. Charles Andler à Lucien Herr. Hôtel Sternen, Unterwasser i/ Toggenburg, Vendredi [été 1909]
21. Charles Andler à Lucien Herr. Hôtel Schönfels. Feusisberg (Schwyz), jeudi [fin août 1909]
22. Lucien Herr à Charles Andler. Mardi 31 août [1909].....
23. Lucien Herr à Charles Andler. Hôtel Frau Emma, Meran, Sud-Tirol, lundi [20 ou 27 sept. 1909]
24. Lucien Herr à Charles Andler. Mercredi [22 ou 29 septembre 1909].....
25. Charles Andler à Lucien Herr. Mercredi 3 nov. 09
26. Lucien Herr à Charles Andler. Jeudi [1910 ?].....
27. Lucien Herr à Charles Andler. *École Normale Supérieure, Bibliothèque, Paris*, Vendredi 19[10]
28. Lucien Herr à Charles Andler. Jeudi [28 avril 1910]
29. Lucien Herr à Charles Andler. Jeudi [5 mai 1910].....
30. Charles Andler à Lucien Herr. Sceaux. Adresse : provisoirement : Antibes (Alpes-Maritimes) Poste restante, 9 août 1910
31. Lucien Herr à Charles Andler. Hôtel Wildsee Prags (Pustertal) Sud-Tirol, Jeudi [11 août 1910]
32. Charles Andler à Lucien Herr. Chalet Ste Valérie, Juan-les-Pins (Alpes-Maritimes), dimanche soir, 14 août 1910.....
33. Lucien Herr à Charles Andler. 1^{er} septembre [1910]
34. Charles Andler à Lucien Herr. Dimanche 11 sept. 1910
35. Charles Andler à Lucien Herr. Juan-les-Pins, 27 sept. [1910 ?].....
36. Lucien Herr à Charles Andler. 4 octobre [1910]
37. Charles Andler à Lucien Herr. Gryon-sur-Bex (Vaud), Châlet Louis-Philippe Amiguet, 11 août [1911]
38. Charles Andler au Dr Victor Cuénod. Sceaux, 17, rue des Imbergères, 7 janvier [1912]
39. Lucien Herr à Charles Andler. Mardi matin [juin 1912]
40. Lucien Herr à Charles Andler. Jeudi matin [juin 1912].....
41. Lucien Herr à Charles Andler. Jeudi [été 1912]
42. Charles Andler à Lucien Herr. Krüt, dimanche soir 21 juillet [1912]
43. Lucien Herr à Charles Andler. Mont-Villard-sur-Chamby, Dimanche 4 août [1912]
44. Charles Andler à Lucien Herr. Krüt, Maison Paul Bobenrieth, 2 sept. 1912...

45. Lucien Herr à Charles Andler. Mont-Villard-sur-Chamby. Samedi [7 septembre 1912]
46. Lucien Herr à Charles Andler. Samedi matin [Vevey, 5 octobre 1912].....
47. Lucien Herr à Charles Andler. Vendredi matin [1912-13 ?].....
48. Charles Andler à Lucien Herr. Sceaux, dimanche [19 janvier 1913].....
49. Lucien Herr à Charles Andler. Mercredi soir [22 ou 29 janvier 1913]
50. Lucien Herr à Charles Andler. Jeudi [janvier ou début février 1913]
51. Charles Andler à Lucien Herr. Mardi [25 février 1913]
52. Lucien Herr à Charles Andler. Mardi soir [25 février 1913].....
53. Lucien Herr à Charles Andler. *École Normale Supérieure, Bibliothèque, Paris*, Samedi [26 avril] 19[13].....
54. Lucien Herr à Charles Andler. Dimanche matin [15 juin 1913]
55. Charles Andler à Lucien Herr. St. Trojan. Villa 1900, Ile d'Oléron (Charente-Inf^e), 28 juillet [1913].....
56. Lucien Herr à Charles Andler. Villard-sur-Chamby, 1^{er} août (achevé le 5 août) 1913
57. Charles Andler à Lucien Herr. St. Trojan. Villa 1900, Ile d'Oléron (Charente-Inf^e) [début] sept. [1913]
58. Lucien Herr à Charles Andler. Villard-sur-Chamby, 10 septembre 1913
59. Charles Andler à Lucien Herr. Jeudi soir ? [27 novembre 1913]
60. Lucien Herr à Charles Andler. Vendredi [28 novembre 1913]
61. Lucien Herr à Charles Andler. 3 décembre [1913]
62. Lucien Herr à Charles Andler. Lundi après-midi [8 décembre 1913]
63. Charles Andler à Lucien Herr. Mardi [9 déc. 1913].....
64. Charles Andler à Lucien Herr. Samedi [décembre 1913].....
65. Lucien Herr à Charles Andler. Lundi matin [Paris, 22 décembre 1913]
66. Lucien Herr à Charles Andler. Samedi matin [10 janvier 1914]
67. Lucien Herr à Charles Andler. Mardi matin [16 novembre 1915]
68. Lucien Herr à Charles Andler. Mercredi soir [17 mai 1916]
69. Lucien Herr à Charles Andler. [5 décembre 1916]
70. Lucien Herr à Charles Andler. *MUSÉE PÉDAGOGIQUE, 41, Rue Gay-Lussac (V^r), Paris*, mercredi midi [printemps-été 1918]
71. Lucien Herr à Charles Andler. Paris, Vendredi [fin été-automne 1918]
72. Lucien Herr à Charles Andler. Villard-sur-Chamby, 22 août [1919]
73. Lucien Herr à Charles Andler. *MUSÉE PÉDAGOGIQUE, 41, Rue Gay-Lussac (V^r), Paris* le 25 février [1920]
74. Lucien Herr à Charles Andler. Vendredi 27 août [1920]
75. Lucien Herr à Charles Andler. *MUSÉE PÉDAGOGIQUE, 41, Rue Gay-Lussac (V^r), Paris* le 17 septembre [1920]
76. Lucien Herr à Charles Andler. *MUSÉE PÉDAGOGIQUE, 41, Rue Gay-Lussac (V^r), Paris*

- sac (V^e), Paris, mercredi 27 octobre [1920].....
77. Lucien Herr à Charles Andler. *MUSÉE PÉDAGOGIQUE*, 41, Rue Gay-Lussac (V^e), Paris, mercredi [10 novembre 1920]
78. Lucien Herr à Charles Andler. Villard-sur-Chamby (Vaud), Mardi 23 août [1921]
79. Lucien Herr à Charles Andler. Grosrouvre, 27 octobre [1921]
80. Lucien Herr à Charles Andler. Villard-sur-Chamby, 28 août [1922]
81. Lucien Herr à Charles Andler. *MUSÉE PÉDAGOGIQUE*, 41, Rue Gay-Lussac (V^e), Paris, Vendredi [janvier 1923]
82. Lucien Herr à Charles Andler. *École Normale Supérieure, Bibliothèque, Paris*, le 31 janvier [1923]
83. Charles Andler à Lucien Herr. Grasse, Hôtel Bellevue, Samedi, 3, II. 23.....
84. Lucien Herr à Charles Andler. *MUSÉE PÉDAGOGIQUE*, 41, Rue Gay-Lussac (V^e), Paris le 8 février [1923]
85. Lucien Herr à Charles Andler. *MUSÉE PÉDAGOGIQUE*, 41, Rue Gay-Lussac (V^e), Paris le 9 février [1923]
86. Charles Andler à Lucien Herr. Grasse, Hôtel Bellevue, Samedi soir. [10] fév. [1923]
87. Lucien Herr à Charles Andler. *École Normale Supérieure, Bibliothèque, Paris*, le 12 février 1923
88. Lucien Herr à Charles Andler. *École Normale Supérieure, Bibliothèque, Paris*, le 21 février 192[3]
89. Lucien Herr à Charles Andler. *MUSÉE PÉDAGOGIQUE*, 41, Rue Gay-Lussac (V^e), Paris, 10 mars [1923]
90. Lucien Herr à Charles Andler. *École Normale Supérieure, Bibliothèque*, 39 Bd. de Port-Royal, Paris, le 20 mars 1923
91. Lucien Herr à Charles Andler. Grosrouvre (Seine-et-Oise), lundi 2 avril [1923] ..
92. Charles Andler à Lucien Herr. Grasse, Avenue Émile Zola, villa Joséphine, Mercredi soir, 4 avril [1923]
93. Lucien Herr à Charles Andler. *MUSÉE PÉDAGOGIQUE*, 41, Rue Gay-Lussac (V^e), Paris, le 25 avril [1923]
94. Lucien Herr à Charles Andler. *École Normale Supérieure, Bibliothèque, Paris*, mercredi [23 mai] 192[3]
95. Lucien Herr à Charles Andler. *MUSÉE PÉDAGOGIQUE*, 41, Rue Gay-Lussac (V^e), Paris, mercredi [13 juin 1923]
96. Lucien Herr à Charles Andler. *École Normale Supérieure, Bibliothèque, Paris*, Jeudi [28 juin ? 1923]
97. Lucien Herr à Charles Andler. *École Normale Supérieure, Bibliothèque, Paris*, Vendredi [juillet] 192[3]
98. Lucien Herr à Charles Andler. Villard-sur-Chamby (Vaud), 6 août [1923]
99. Lucien Herr à Charles Andler. Villard-sur-Chamby, 21 août 1923
100. Charles Andler à Lucien Herr. Monestier-de-Clermont, Maison Doule

- (Isère), Mardi 11 sept. [1923].....
101. Lucien Herr à Charles Andler. Vendredi [28 mars 1924]
102. Lucien Herr à Charles Andler. Samedi, 5 avril [1924].....
103. Lucien Herr à Charles Andler. Grosrouvre, Seine-et-Oise, lundi soir [21 avril 1924].....
104. Lucien Herr à Charles Andler. Grosrouvre, 2 mai [1924].....
105. Lucien Herr à Charles Andler. Samedi [10 mai 1924].....
106. Lucien Herr à Charles Andler. Villard-sur-Chamby (Vaud), Vendredi 1^{er} août [1924].....
107. Lucien Herr à Charles Andler. *MUSÉE PÉDAGOGIQUE*, 41, Rue Gay-Lussac (V^e), Paris, Dimanche soir [21 septembre 1924]
108. Lucien Herr à Charles Andler. Grosrouvre (Seine-et-Oise), dimanche 28 septembre [1924].....
109. Lucien Herr à Charles Andler. Lundi, 6 octobre [1924]
110. Lucien Herr à Charles Andler. [Grosrouvre], 27 décembre [1924].....
111. Lucien Herr à Charles Andler. Lundi soir [6 janvier 1925]
112. Lucien Herr à Charles Andler. Mardi [24 mars 1925]
113. Lucien Herr à Charles Andler. *École Normale Supérieure, Bibliothèque, Paris*, dimanche matin [29 mars] 192[5]
114. Lucien Herr à Charles Andler. Grosrouvre (S.-et-Oise), Mercredi [8 avril 1925]
115. Lucien Herr à Charles Andler. Mercredi [Grosrouvre, 15 avril 1925]
116. Lucien Herr à Charles Andler. *École Normale Supérieure, Bibliothèque, Paris*, Mercredi [10 juin] 192[5]
117. Lucien Herr à Charles Andler. *MUSÉE PÉDAGOGIQUE*, 41, Rue Gay-Lussac (V^e), Paris, Jeudi [11 juin 1925]
118. Lucien Herr à Charles Andler. *École Normale Supérieure, Bibliothèque, Paris*, mercredi [17 juin] 192[5]
119. Lucien Herr à Charles Andler. Vendredi [10 juillet 1925].....
120. Lucien Herr à Charles Andler. Samedi 18 juillet [1925].....
121. Lucien Herr à Charles Andler. Villard-sur-Chamby (Vaud), 12 août [1925]
122. Lucien Herr à Charles Andler. Villard-sur-Chamby, 23 août [1925].....
123. Lucien Herr à Charles Andler. Grosrouvre, mardi 13 octobre [1925].....
124. Lucien Herr à Charles Andler. *MUSÉE PÉDAGOGIQUE*, 41, Rue Gay-Lussac (V^e), Paris, le lundi [9 novembre 1925]
125. Lucien Herr à Charles Andler. *École Normale Supérieure, Bibliothèque, Paris*, le [10 novembre] 192[5]
126. Lucien Herr à Charles Andler. *École Normale Supérieure, Bibliothèque, Paris*, lundi matin [22 février] 192[6]
127. Lucien Herr à Charles Andler. Mardi soir [2 mars 1926]
128. Charles Andler à Lucien Herr. Bourg-la-Reine, mercredi 24 mars 1926

129. Lucien Herr à Charles Andler. <i>MUSÉE PÉDAGOGIQUE</i> , 41, Rue Gay-Lussac (V ^e , Paris, le [9 avril 1926].....	
130. Charles Andler à Lucien Herr. Bourg-la-Reine, 137 G ^{de} Rue, Samedi, 15 mai 1926	
APPENDICE.....	251
<i>Document 1</i> : Lettre de Charles Andler à Friedrich Engels (Londres, 20 juin 1891).....	
<i>Document 2</i> : « Notes pour le brouillon de ma thèse latine. 1896 » (commentaires de Herr sur la thèse d'Andler).....	
<i>Document 3</i> : Adresse de l'Université de Paris pour le centenaire de l'Université de Breslau (donnée par Andler, août 1911)	
<i>Document 4</i> : Lettre de Charles Andler à Ernest Lavisse (19 janvier 1913)	
<i>Document 5</i> : Extrait de la brochure de Jean Longuet : <i>Les socialistes allemands contre la guerre et le militarisme</i> (1913)	
<i>Document 6</i> : Lettre d'Ernest Lavisse à Paul Painlevé (14 mai 1916)	
<i>Document 7</i> : Lettre de Lucien Herr à Joseph Bédier [décembre 1925].....	
BIBLIOGRAPHIE	273
INDEX	285

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE
PUBLI-OFFSET
46090 MERCUÈS

DÉPÔT LÉGAL : NOVEMBRE 1992
N° 920325

